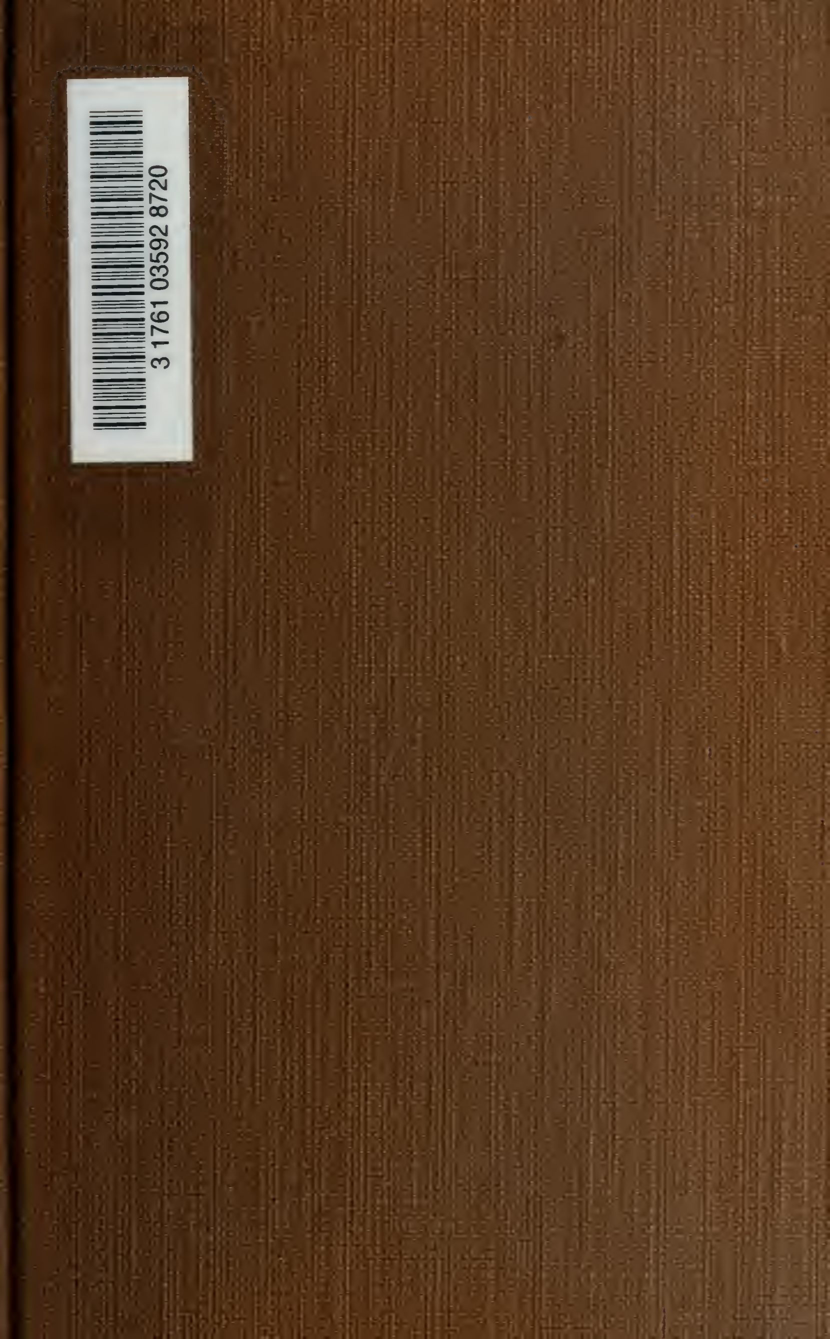

3 1761 03592 8720

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/2edabyssinie00raff

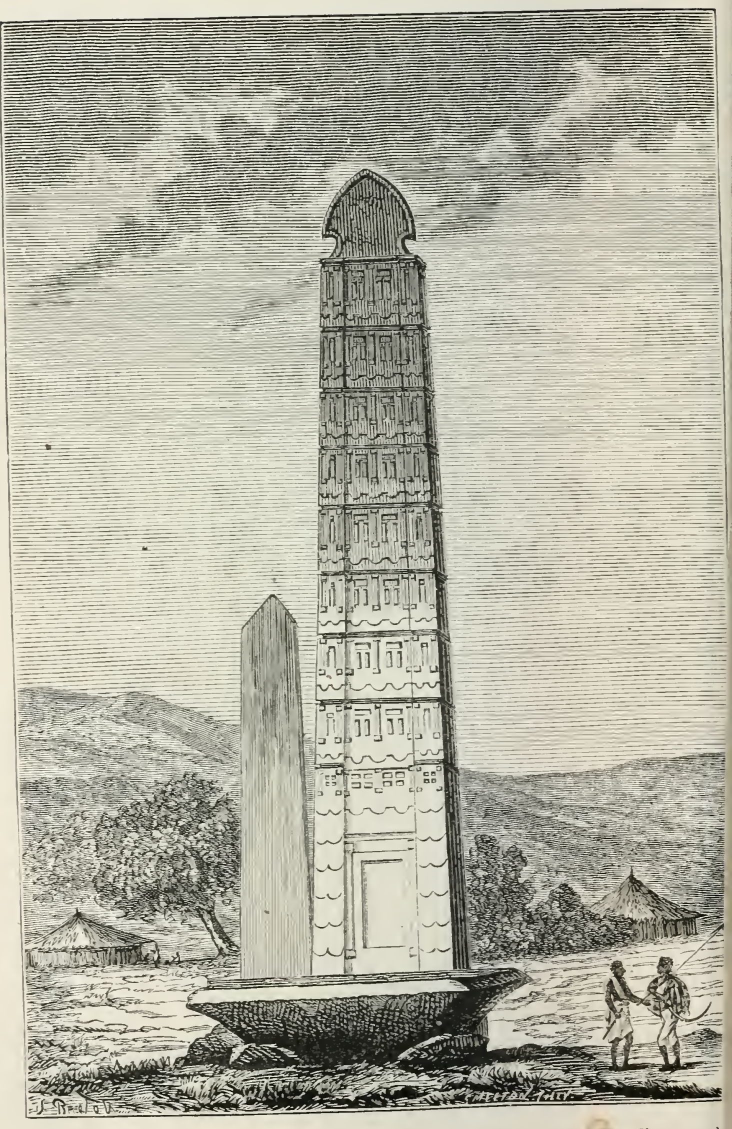
ABYSSINIE

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en avril 1876.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

VI



Obélisque d'Axoum (d'après un dessin à la chambre claire de l'auteur.)

AFRIQUE ORIENTALE

ABYSSINIE

PAR

ACHILLE RAFFRAY

Chargé par le Ministère de l'instruction publique d'une mission scientifique dans l'Afrique orientale.

OUVRAGE ENRICHI D'UNE CARTE SPÉCIALE
ET DE GRAVURES SUR BOIS DESSINÉES PAR L. BRETON
D'APRÈS DES AQUARELLES ET DES CROQUIS DE L'AUTEUR

Deuxième Édition



PARIS
E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
10, RUE GARANCIÈRE

1880

Tous droits réservés

DT
377
R29
1880



196793

A MONSIEUR

MICHEL-EUGÈNE CHEVREUL

Grand-croix de l'ordre de la Légion d'honneur,
Grand-croix effetivo de l'ordre impérial de la Rose du Brésil,
Grand-officier de l'ordre du Soleil et du Lion de Perse,
Commandeur de l'ordre du Christ,
Officier de l'ordre du Danebrog,
Chevalier de l'ordre de la Conception, etc., etc.;
Membre de l'Institut,
Président du Comité des Arts et Manufactures,
Directeur du Jardin des plantes,
Membre du Conseil supérieur des Beaux-Arts,
Membre associé étranger de la Société Royale de Londres,
De l'Académie de Stockholm,
De l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg,
De l'Académie royale des sciences d'Italie,
Président de la Société d'Agriculture de France, etc., etc.,

Ce modeste récit de voyage
est dédié
Comme un humble témoignage de respectueuse admiration
et de profonde reconnaissance.

PRÉFACE

Tout enfant, je rêvais déjà d'expéditions lointaines et d'aventures, et le récit des grands voyages ne fit plus tard que développer chez moi l'amour de l'inconnu ; mais ce n'était pas seulement pour voir du pays et des peuples nouveaux que j'aspirais à parcourir le monde ; j'avais un but plus précis, plus déterminé : la passion de l'histoire naturelle.

Après avoir, pendant plusieurs années, fait la chasse aux insectes en Algérie, je résolus d'aller à l'équateur, où la nature a multiplié la variété des formes et la richesse des couleurs.

Un de mes bons amis, M. Émile Deyrolle, naturaliste à Paris, en me promettant son

appui et ses conseils, acheva de me décider. J'adressai au ministère de l'Instruction publique une demande de mission scientifique gratuite, qui me fut accordée avec beaucoup de bienveillance et corroborée de toutes les recommandations qu'elle comporte et qui m'ont été bien précieuses.

Le pays que j'avais choisi était l'Afrique orientale, le pays des grandes découvertes; c'était bien présomptueux peut-être à moi d'aborder du premier coup cette terre qui a illustré tant de voyageurs; mais dans toutes les collections, je voyais toujours la place laissée vide pour les produits de l'Afrique orientale, et, à défaut de découvertes géographiques, j'avais l'assurance de recueillir un grand nombre d'insectes et de papillons nouveaux pour la science; cela suffit pour me déterminer.

Je passai quelques semaines à étudier les pays que je me disposais à parcourir et à faire

mes préparatifs de départ ; enfin, tout étant terminé, et après un dernier adieu à la famille et aux amis, je partis pour Toulon. Le ministère de la Marine avait bien voulu m'accorder le passage gratuit à bord d'un navire de l'État, le *Tarn*, qui se rendait à Saïgon et devait me laisser, en passant, à Aden, d'où un navire anglais me conduirait à Zanzibar ; car ce devait être là ma première station, et je dirai bientôt comment une circonstance imprévue m'arrêta sur les côtes d'Abyssinie, et me fit faire le voyage dans lequel je vais m'efforcer d'entraîner le lecteur à ma suite. Je lui demande d'être indulgent, car je suis plus habitué à manier le fusil et le filet à papillons que la plume, et je connais mieux les ruses du chasseur que les délicatesses de la rhétorique.

Je ne fais, dans les pages qui vont suivre, que coordonner et rendre intelligible un journal de voyage, où j'ai transcrit, jour par jour, heure par heure, ce que j'ai vu, ce que j'ai

entendu ; c'est plutôt une photographie qu'une peinture; mais, à défaut du pinceau de l'artiste, j'aurai la fidélité d'un instrument de précision.

Je crois utile d'ajouter que pour l'orthographe des mots abyssiniens et des noms propres, et en présence de la divergence qui existe entre les différents auteurs qui ont écrit sur ce pays, j'ai adopté exclusivement dans ce livre l'orthographe que j'avais employée dans mon journal de voyage, lorsque, dans le pays et au milieu des Abyssiniens, je pouvais leur faire répéter et articuler le même mot à loisir, me préoccupant seulement d'en rendre aussi exactement que possible les sons à l'aide de nos caractères. L'orthographe que j'ai adoptée n'est donc point basée sur la corrélation qui pourrait exister entre notre écriture et l'écriture éthiopienne, cette dernière m'étant inconnue, mais seulement une reproduction, que je me suis efforcé de rendre fidèle, de la prononciation et des sons. Sans

doute, je suis encore loin d'être arrivé à reproduire aussi exactement que je l'eusse désiré les sons que j'entendais, mais il est bien certain que notre alphabet, aussi torturé qu'on le suppose, étant admise d'ailleurs la valeur que nous donnons aux lettres en français, est insuffisant pour reproduire exactement tous les sons de la langue éthiopienne.

Il me reste encore un devoir que je remplis avec plaisir : c'est de rendre témoignage au vice-consul de France de Massaouah, M. le comte E. de Sarzec, pour l'affabilité avec laquelle il m'a reçu et pour les facilités qu'il m'a données d'accomplir ce voyage, qu'il m'eût sans doute été impossible sans cela de mener à bonne fin. M. le comte de Sarzec fut pour moi, pendant ces huit mois de voyage, un charmant et précieux compagnon. Son caractère officiel et sa position vis-à-vis du roi d'Abyssinie lui donnaient bien des priviléges dont il m'a fait jouir avec lui. J'ai pu ainsi voir

et apprendre beaucoup de choses que j'eusse peut-être ignorées, et s'il y a quelque intérêt dans le récit qui va suivre, l'honneur en revient à M. le comte de Sarzec, car c'est grâce à lui que j'ai pu voir de près le roi et les princes d'Abyssinie et vivre, pour ainsi dire, dans leur intimité.

AFRIQUE ORIENTALE

ABYSSINIE

CHAPITRE PREMIER

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR L'ABYSSINIE.

De Toulon à Massaouah. — L'Ethiopie. — Physionomie du pays. — Traditions. — Un mot d'histoire. — La Reine de Saba. — L'Ethiopie chrétienne dès le quatrième siècle. — Fils de Salomon et fils du dieu Mars. — La Guerre de l'Éléphant; croisade éthiopienne. — Invasion musulmane. — Secours des Portugais : le frère de Vasco de Gama — Le Raz et les rois fainéants. — Ali et Oubié. — L'usurpateur Théodoros : son suicide devant l'armée anglaise. — Kassa et Gobasier : victoire inattendue et sacre du roi actuel Ioannes. — Abyssiniens et Abyssiniennes.

L'excellent commandant du *Tarn*, M. Guérin du Vivier, capitaine de frégate, m'avait accueilli à son bord avec une bienveillance toute paternelle, et le dimanche 20 juillet 1873, à deux heures, les ancres cédant sous l'effort des cabestans, l'immense édifice flottant où nous étions près d'un mil-

lier d'hommes s'ébranla. Plus d'un cœur se serra en quittant la patrie avec toutes ses affections, car il en était quelques-uns dans le nombre qui ne devaient jamais la revoir, et, dans cette loterie de la vie, pour qui seraient les mauvais numéros ?

La mer était pourtant si belle et si bleue, le ciel de la Méditerranée si brillant, qu'il semble que l'on ne doive jamais être triste devant un tel horizon ; aussi le nuage qui avait pesé sur plus d'un front fut-il bientôt dissipé.

Nous vîmes successivement la Corse, avec ses montagnes déchiquetées, et Stromboli fumant comme un brasier qui s'éteint ; puis le détroit de Messine, qui semble l'embouchure d'un fleuve immense, coulant entre les plus belles rives du monde et dont l'œil stupéfait et ébloui ne sait ce qu'il doit admirer le plus, de la grâce ou de la majesté. Plus tard, ce fut Candie et enfin l'Egypte, cette antique terre des Pharaons, où le génie d'un homme a fait revivre les travaux des siècles passés, en creusant, à travers le désert, un canal qui relie deux mers et deux mondes.

Nous nous arrêtâmes un jour à Port-Saïd, cité naissante, qui se développe sous l'influence de ce double courant qui va et revient de l'Orient à l'Occident.

Celui qui pour la première fois traverse le canal de Suez ne peut guère se défendre d'une étrange impression : assis sur le pont du navire, il ne voit plus au-

tour de lui que du sable à perte de vue, de longues files de chameaux qui marchent d'un pas cadencé, des tentes, des gourbis d'Arabes et de Fellahs, le désert enfin, qui a son charme particulier et mélancolique, comme toutes les grandes scènes de la nature.

Malgré la largeur et la profondeur du canal, les navires d'un fort tonnage comme le *Tarn* n'avancent qu'avec précaution, et il nous fallut trois jours pour aller de Port-Saïd à Suez. C'était à la fin de juillet, sous le soleil d'Égypte, et, en dépit de l'originalité du voyage, ces trois jours nous parurent longs.

Nous sommes enfin dans la mer Rouge. Sur la rive asiatique, un bouquet de palmiers, dont la silhouette se découpe au loin, sur le sable, comme une tache noire, indique les fontaines de Moïse.

Le *Tarn* devait un peu se déranger de sa route, pour relâcher à Massaouah, sur la côte abyssinienne, et remettre à notre vice-consul des caisses d'armes que la France envoyait en présent au successeur de Théodoros.

Après trois autres jours de voyage sous un ciel de feu, nous arrivâmes à Massaouah, à six heures du soir.

Sachant que j'avais pour nos consuls des recommandations spéciales, le commandant eut l'amabilité de m'inviter à descendre à terre avec lui; mais M. de Sarzec, vice-consul à Massaouah, heureux de voir flotter un pavillon français, nous avait devancés, et à peine étions-nous descendus dans la balei-

nière du commandant, qu'il accostait à bord du *Tarn*.

Je n'oublierai de longtemps cette première impression : notre vice-consul arrivait sur une sorte de pirogue conduite par des nègres plus qu'à moitié nus; il avait l'air épuisé par le climat brûlant de ces régions, peut-être les plus chaudes du monde.

Ma promenade à terre n'avait plus de motifs, et j'en étais vivement déconcerté, car cette sorte de prologue m'invitait à tourner le feuillet. Le commandant eut pitié de mon désappointement et me permit d'aller passer la soirée chez le vice-consul.

Le consulat est situé de l'autre côté de la ville, et nous errâmes quelques instants dans un dédale de rues étroites, couvertes d'une sorte de toit en natte, éclairées de quelques lampes fumeuses. Il y faisait, malgré la nuit, une chaleur écrasante, qui se compliqait encore d'émanations de beurre fondu, particulières aux villes arabes de ces pays; odeur à laquelle je me suis habitué plus tard, mais qui, de prime abord, me causa une sensation singulièrement désagréable.

Chez le vice-consul, je vis une foule de choses curieuses, qui me révélèrent l'Abyssinie. Il me raconta quelques-unes de ses chasses dans la montagne, me déroula le plan du voyage qu'il allait entreprendre, pour porter au roi les cadeaux qu'il avait à lui remettre... Enfin, séduit par les facilités qui se présentaient de visiter l'Abyssinie, je me

décidai, séance tenante, à devenir le compagnon de voyage de M. de Sarzec, et, comme le *Tarn* levait l'ancre le lendemain au point du jour, je n'eus que le temps de retourner à bord pendant la nuit, prendre mes bagages, et, le lendemain matin, j'étais définitivement débarqué à Massaouah. La décision était irrévocable, car, quelques instants plus tard, le *Tarn* continuait sa route, et le pavillon du consulat lui envoyait son dernier adieu.

Me voici donc à Massaouah, tout surpris, tout étonné, et me demandant si ce n'est pas un rêve.

Le lendemain à notre réveil nous pûmes de la porte du consulat, bâti sur pilotis, nous jeter à l'eau pour nous baigner; puis nous reçûmes la visite de M. Coulbaut, l'un des missionnaires lazaristes qui évangélisent l'Abyssinie.

Décidément les rayons argentés de la lune n'embellissent pas une ville arabe, et il vaut mieux la voir au grand jour. Massaouah ne me paraissait déjà plus aussi laid, je m'habituais à l'odeur du beurre fondu; il me fallut, il est vrai, un peu plus de temps pour me familiariser avec la cuisine, dont il est la base; mais je m'étonne aujourd'hui de n'avoir pas toujours trouvé cela, sinon excellent, du moins très-passable.

Le soir, quand le soleil eut un peu baissé, je voulus connaître la ville, et je me mis en excursion, guidé par un serviteur du consulat.

Massaouah, l'*Os Sebastricum* des anciens, est une petite île ou plutôt un récif de corail, qui n'a pas mille mètres dans son plus grand diamètre et trois cents dans l'autre. La ville, qui occupe la moitié de ce rocher, se compose de maisons en pierre construites dans le style mauresque, mais qui ne ressemblent aux chefs-d'œuvre de cette architecture que comme une chaumière à un palais. Dans plusieurs endroits, notamment au bord de la mer et autour d'une rue où se tient le bazar ou marché, ces maisons en pierre sont remplacées par des cabanes en branchages, situées au milieu d'une cour qu'entourent des palissades de nattes. Ces cabanes, où les murs en treillis laissent circuler l'air, ne sont pas toujours les plus désagréables à habiter, et cependant les gens aisés n'en font pas généralement leur demeure.

Du côté du port, qu'une presqu'île du continent abrite contre la mer, est une maison plus vaste que les autres, résidence du gouverneur égyptien, caserne et en même temps prison. Une place formant quai est le *Fourdah* ou douane; c'est là que s'embarquent et se débarquent toutes les marchandises. A l'autre extrémité de l'île se trouve la mission française, terre toujours et partout hospitalière aux voyageurs. Une digue relie cette île à une autre plus petite, qui est elle-même en communication avec le continent par une jetée d'environ quinze

cents mètres, jetée qui sert encore à amener à Massaouah une eau à peu près douce, dont on est forcé de se contenter faute d'en avoir de meilleure.

Ajoutez à cette description une aridité, une nudité absolues, pas un arbre, pas une feuille, et vous vous ferez une faible idée de cette ville, curieuse à traverser peut-être, mais qui certainement doit devenir un bagne pour ceux qui l'habitent.

L'île est donc toute voisine de la côte, et je voyais, après une bande de sable, se dresser les hautes montagnes qui forment le massif éthiopien. Nous avions hâte de quitter Massaouah, où, à cette époque de l'année, règne une température intolérable. Le thermomètre monta à l'ombre jusqu'à 54° centigrades. Nous avions beau nous réfugier, la nuit, sur les terrasses pour trouver un peu de fraîcheur, nous étouffions partout. Aucun animal ne peut vivre à Massaouah ; il est fort difficile de s'y procurer des bêtes de somme, et il nous fallut attendre une semaine avant d'obtenir les chameaux qui devaient nous mener jusqu'au pied de la montagne, où nous espérions trouver des bœufs pour la gravir.

Mais avant d'entrer en plein pays abyssinien, le lecteur me saura gré, je pense, de lui dire quelques mots sur l'Abyssinie en général, et de retracer à grands traits l'histoire et la physionomie du peuple qui l'habite.

Il est dans l'histoire d'Éthiopie des questions ob-

scures et délicates, sur lesquelles il ne m'appartient pas de me prononcer : je me suis borné dans ce cas à citer l'opinion des auteurs les plus compétents, tels que MM. Arnaud d'Abbadie, Salt, vicomte Valentia, Théophile Lefebvre, Ferret et Galinier; renvoyant à ces ouvrages le lecteur qui voudrait étudier la question d'une façon plus approfondie.

L'Abyssinie est la Suisse de l'Afrique, vaste réseau de montagnes formant un plateau dont l'altitude moyenne est d'environ 2,000 mètres, et qui sert de base à de hauts sommets dont les cimes atteignent au moins 4,500 mètres. Cet immense massif, qui constitue aujourd'hui l'Abyssinie proprement dite, division politique réduite à ses limites géographiques naturelles, est compris entre 16° et 9° latitude nord et 34°-38° longitude orientale de Paris. De toutes parts, sauf au sud, l'Abyssinie est entourée par l'Égypte, qui l'étreint d'un cercle de fer; sur la rive gauche du Nil Bleu s'étendent les pays gallas, sur lesquels on ne sait encore que bien peu de chose, et dont quelques tribus descendent même sur les rives de l'océan Indien, sous l'équateur et non loin du Zanguebar. Le Choa, gouverné aujourd'hui par le roi Ménélik, s'est bien, depuis quelques années, déclaré indépendant, et ce n'est pas là un des moindres soucis du roi d'Abyssinie; mais il est impossible de séparer le Choa de l'Abyssinie, dont pendant tant de siècles il n'a été qu'une province Habité par la

même race, parlant la même langue, professant la même religion, il n'est en outre délimité par aucune configuration géographique.

Bien qu'entourée de régions brûlantes, l'Abyssinie, en raison de son altitude, jouit d'un climat très-tempéré, à peu près analogue à celui d'un beau printemps en France. Au moment où le soleil, passant dans l'hémisphère nord, darderait sur ce pays des rayons plus perpendiculaires, les pluies, qui sont estivales, viennent tempérer les ardeurs de la saison chaude; l'hiver est au contraire très-sec, partant moins froid, et il résulte de cette double combinaison qu'il y a bien peu de différence de température entre les deux saisons extrêmes. L'image poétique d'un printemps perpétuel devient ici une réalité. Ce pays, essentiellement montagneux, est nécessairement sillonné par une quantité innombrable de cours d'eau, dont les plus importants sont le *Mareub,* le *Taccazé,* et enfin le *Nil Bleu* ou *Abbaï,* le plus grand affluent du Nil Blanc, ce Nil fameux, que bientôt les découvertes des voyageurs nous apprendront peut-être à regarder comme un des plus grands fleuves du monde.

L'Abyssinie fait donc ainsi partie du bassin de la Méditerranée.

Cette abondance d'eau, jointe à un climat merveilleux et toujours égal, entretient partout une belle végétation; cependant on ne voit que par

exception et dans les vallées basses cette intensité, cette surabondance de vie, cette effervescence de séve qui caractérisent la végétation dans les pays situés sous les mêmes latitudes, mais dont le climat n'est pas tempéré par l'altitude. Entre des mains intelligentes et civilisatrices, l'Abyssinie deviendraït un des pays les plus féconds du monde. Dans les vallées basses, l'indigo pousse spontanément; le blé, l'orge et le lin prospèrent sur les plateaux les plus élevés; dans la zone moyenne, le coton donne d'abondantes récoltes. La vigne trouvait là un sol et un climat convenables, mais Théodoros, jugeant que le vin était un breuvage réservé à des êtres supérieurs à l'homme, fit détruire tous les vignobles. De rares essais tentés par des Européens et les missionnaires prouvent que les fruits et les légumes d'Europe réussiraient parfaitement. Les deux céréales par excellence de l'Abyssinie, celles qui constituent la base de l'alimentation, surtout dans la classe moyenne, sont le *dagoussa*, nommé *dourah* par les Arabes (*Sorgho paniceum et Indicum*), et le *teff* (*Poa Abyssinica*). Le bananier, le citronnier, l'oranger et le cédratier ne se rencontrent que dans certaines plaines. Sur les bords du lac de Tzana, à Kouarata en particulier, le caféier est très-abondant, et ce joli arbuste y atteint de grandes dimensions. Les forêts abondent en bois précieux. Les minerais de différentes sortes, le fer surtout, sont très-fréquents,

et ce dernier métal, sous diverses formes chimiques, compose à lui seul des montagnes entières, Mais pour utiliser toutes ces richesses, il faudrait la civilisation moderne, des routes, la paix intérieure, un gouvernement stable, et surtout un peuple jeune, actif, laborieux.

L'ancien, le véritable nom du pays est Éthiopie. L'origine du mot Abyssinie est bien plus récente, puisqu'il faut la chercher dans la langue arabe. Les musulmans appellent le pays qui nous occupe *el Habech*, dénomination injurieuse, signifiant peuple sans généalogie. M. A. d'Abbadie, suivant d'une façon très-heureuse les transformations du mot *el Habech*, trouve que les Portugais en ont fait d'abord *Habechi*, puis *Abexim*; de là à *Abyssinie* il n'y a pas loin, et cette dénomination a si bien prévalu, que le nom d'Éthiopie, par lequel les indigènes désignent leur pays, n'est plus guère usité en Europe.

Le peuple éthiopien est un peuple bien vieux déjà. Il fut sans doute contemporain des plus anciennes dynasties égyptiennes, et peut-être soumis à leur autorité.

D'aucuns voudraient voir les Abyssiniens venus d'Orient, par le détroit de Bab-el-Mandeb, tandis que le voyageur Salt repousse cette opinion[1], et les représente au contraire comme une race aborigène.

[1] Salt, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 243.

Lord Valentia, avec lequel Salt voyagea en qualité de secrétaire, pense[1] que les Éthiopiens furent des colons ou des réfugiés égyptiens, qui soumirent les aborigènes et se mêlèrent ensuite à eux.

Les Abyssiniens, bien qu'ayant la peau noire, appartiennent à une race très-distincte de celle que l'on appelle la race nègre. Leur type, leurs mœurs, leur religion les rapprochent davantage des nations européennes.

L'esclavage, qui a régné et règne encore en Abyssinie, a souvent, il est vrai, modifié ce type en introduisant dans la famille des éléments étrangers[2] ; mais ce sont là des accidents qui, bien que nombreux, n'ôtent rien à la valeur de cette différence physique et morale qu'ils ont été impuissants à faire disparaître.

Il existe une chronique indigène, nommée *Tarik*-

[1] *Voyage du vicomte* Valentia, t. IV, p. 216

[2] C'est surtout, je pense, à l'introduction de Chankallas qu'il faut attribuer cette diversité si frappante du type abyssinien. On sait que les Chankallas, situés au nord-ouest de l'Abyssinie, sur la rive gauche du Taccazé et tout voisins par conséquent de ce dernier pays, offrent avec les Abyssiniens des différences très-marquées tant au moral qu'au physique. On doit peut-être les considérer comme de véritables nègres; c'est du moins l'opinion des Abyssiniens à leur égard. Mais, comme l'a très-judicieusement fait remarquer M. le docteur Hamy, dans ces métis, c'est toujours la partie inférieure du visage qui se dégrade et tend à devenir prognathe, tandis que la partie supérieure de la tête conserve les caractères propres à la race la plus élevée, de laquelle ils sont sortis.

Négueusti, traduite et mentionnée par Salt, mais ce n'est qu'une longue liste nominale des rois. Après avoir parlé vaguement de monarques qui, dit-elle, régnèrent plusieurs siècles, elle arrive à la reine Makéda, dans laquelle beaucoup d'auteurs veulent reconnaître la reine de Saba. Les traditions du pays ajoutent que Makéda alla à Jérusalem, y connut Salomon et mit au monde un fils de ce roi. Cet enfant fut nommé *Ménélik*, et les traditions indigènes, aussi bien que la chronique, le regardent comme le fondateur de la dynastie éthiopienne qui se perpétua jusqu'à Théodoros. Lord Valentia[1] croit que cette tradition ne s'est introduite en Abyssinie qu'avec le christianisme; M. A. d'Abbadie[2], et MM. Ferret et Galinier[3], d'autre part, semblent croire que Makéda et la reine de Saba ne furent qu'une même personne. Les Abyssiniens prétendent qu'ils furent juifs avant d'être chrétiens, et que c'est Makéda et son fils Ménélik qui apportèrent de Judée la loi de Moïse. Salt rappelant les coutumes judaïques encore en vigueur en Abyssinie, telles que la circoncision, le choix des viandes, le voile du temple, dit quelque part[4] : « J'étais si

[1] *Voyage du vicomte* Valentia, t. IV, p. 217.
[2] Arnaud d'Abbadie, *Douze Ans dans la haute Éthiopie*, t. I, p. 116
[3] Ferret et Galinier, *Voyage en Abyssinie*. t. II, p. 294.
[4] Salt, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 53.

« frappé de cette ressemblance, que parfois je ne « pouvais m'empêcher de m'imaginer que j'habitais « parmi les Israélites. » MM. A. d'Abbadie, Ferret et Galinier, Théophile Lefebvre, qui tous ont longuement parcouru et consciencieusement étudié ce pays, sont aussi de cet avis. Seul, lord Valentia rejette cette idée en s'appuyant sur un passage de l'inscription grecque d'Axoum. Le roi dont cette inscription rappelle les victoires y porte le titre de « fils de l'invincible dieu Mars ». « Certainement, « dit lord Valentia[1], un roi qui se serait flatté de « descendre de Salomon n'aurait pas pris ce titre « de « fils de Mars. »

Il est au moins aussi difficile de savoir quelle était l'étendue de l'empire d'Éthiopie. Sans vouloir rappeler l'opinion des anciens, qui nommaient Éthiopie tous les pays situés au sud de l'Égypte, il reste à savoir si l'Éthiopie proprement dite, c'est-à-dire le pays nommé aujourd'hui Abyssinie, s'étendait sur les deux rives de la mer Rouge.

Si l'on admet l'identité entre Makéda et la reine de Saba, on est forcé de croire, comme conséquence, que les deux rives asiatique et africaine de la mer Rouge étaient soumises au souverain d'Éthiopie. Guillain, citant M. de Quatremère, dit que la reine de Saba avait son empire en Arabie, et il

[1] *Voyage du vicomte* Valentia, t. IV, p. 217 et suiv.

ajoute plus loin que « l'or et l'ivoire qu'elle offrit « à Salomon ne venaient pas d'Arabie, où il n'y en a « pas, mais d'Afrique ». Qu'y aurait-il d'étonnant, en effet, à ce que la reine de Saba eût tiré ces précieuses matières des pays gallas, où les Abyssiniens disent encore aujourd'hui qu'il y a de l'or? MM. Ferret et Galinier[1], à propos de l'inscription hyémarite qu'ils avaient découverte à Axoum, émettent l'opinion qu'à une époque reculée, l'Éthiopie et l'Arabie méridionale ne formaient qu'un seul empire. Plus tard, cela est moins douteux : au quatrième siècle de notre ère, époque à laquelle fut gravée l'inscription grecque d'Axoum, l'empereur Aizana, celui qui s'intitule fils du dieu Mars, porte, sur cette même inscription, le titre de roi des Axumites, des Sabéens et des Homérites. Au sixième siècle, il est certain que l'empereur éthiopien Atié Kaleb, dans une guerre nommée « la guerre de l'Éléphant », alla pour protéger les chrétiens, rétablir son pouvoir chancelant en Arabie. Salt cependant[2], dans le savant ouvrage où j'ai largement puisé pour tout ce qui concerne l'histoire d'Abyssinie, croit pouvoir conclure de certains passages de l'histoire d'Arabie, tirée des auteurs arabes par Schulstens, que les Éthiopiens n'ont rien de commun avec les Arabes, « ces derniers traitant de corneilles les

[1] Ferret et Galinier, *Voyage en Abyssinie*, t. I, p. 469.
[2] Salt, *Voyage en Abyssinie*, t. IV, p. 243.

« Éthiopiens, qui leur sont si odieux ». Mais les Arabes, ce me semble, ont bien pu écrire ces lignes sous l'empire du fanatisme musulman et en haine de la religion chrétienne professée par les Éthiopiens.

La question en est là et restera telle jusqu'à ce que quelque savant veuille bien lui consacrer son temps et son érudition.

Ce n'est qu'au quatrième siècle de notre ère que saint Frumence, en christianisant l'Abyssinie, la mit en lumière. Deux cents ans plus tard, la puissance de l'Éthiopie se révèle dans cette expédition contre l'Arabie dont j'ai déjà parlé. L'empereur éthiopien Atié Kaleb remporta la victoire, et le souvenir de cette glorieuse croisade est conservé dans une église que nous visiterons au cours du voyage. Bientôt le cimeterre de Mahomet chassera le christianisme d'Arabie, et fondera, sur la côte africaine d'Abyssinie, le royaume musulman de Zéila.

Par suite d'une coutume ayant acquis force de loi [1], l'Abyssinie relevait directement, au point de vue religieux, du patriarche d'Alexandrie ; aussi, rivée à sa fortune, elle suivit ses croyances et tomba dans le schisme d'Eutychès. La race dite de Salomon était toujours maîtresse du trône ; mais, au dixième siècle, une nouvelle Judith, de la race juive des Félachas, réfugiée dans les montagnes du Sémiène,

[1] L'abbé Poujeois, *l'Abyssinie, histoire naturelle, politique et religieuse*, p. 301.

s'empara du pouvoir, et pendant trois cents ans ses descendants régnèrent sur l'Abyssinie. La dynastie salomonienne, réfugiée dans le Choa, n'était pas éteinte cependant : un moine, Técla Hémanot, que les Abyssiniens vénèrent comme le plus grand de leurs saints, rétablit l'ancienne royauté, qui dès lors occupa le trône sans interruption jusqu'à Théodoros.

Après cette restauration, commencent les guerres contre les musulmans, luttes longues et meurtrières qui mirent l'Abyssinie à deux doigts de sa perte.

Il n'entre point dans le plan de ce petit travail d'en suivre pas à pas toutes les péripéties; mais il y a un fait très-important qu'il est indispensable de signaler: c'est l'arrivée des Portugais, qui vinrent, vers le milieu du quinzième siècle, aider les chrétiens d'Abyssinie à repousser l'invasion musulmane. Cette croisade eut pour les Portugais une issue fatale; presque tous périrent, et, d'après le P. Jérôme Lobo, le chef de cette expédition, Christophe de Gama, le frère de l'illustre Vasco, fait prisonnier par le sultan Gragne, mourut martyr de sa foi et de son dévouement chevaleresque, en donnant la victoire aux chrétiens. Mais, avec la petite armée portugaise, étaient venus des missionnaires catholiques. Ceux-ci, forts de l'autorité que leur donnait l'intervention portugaise, entreprirent de chasser d'Abyssinie le schisme d'Eutychès. Ils réussirent un moment à réconcilier l'Église éthiopienne avec Rome; mais

les vieilles croyances reprirent bientôt le dessus.

Il y aura désormais deux partis en Abyssinie : les catholiques, les schismatiques. On verra les missionnaires catholiques, tour à tour proscrits et martyrs ou vénérés et comblés d'honneurs, vivre en fugitifs sur les sommets inaccessibles ou réapparaître à la cour des Négouss, suivant que le souverain adoptera les doctrines de Rome ou d'Alexandrie.

Les discussions religieuses dégénérèrent en querelles politiques, d'où sortit la guerre civile. Vers le milieu du dix-septième siècle, le schisme triompha, les questions religieuses disparurent ; mais la monarchie, affaiblie par ces luttes intestines, avait perdu de son prestige ; le peuple s'était habitué à voir couler son sang, versé par ses propres mains. Peu à peu les seigneurs s'enhardissent à mesure que la royauté s'affaisse. Il y a encore un Négouss dans le château de Gondar, mais il ne gouverne plus ; l'empire est aux mains du Raz. Ce sont nos rois fainéants avec leurs maires du palais. L'Écossais Bruce [1], qui, dès

[1] Bruce fut longtemps considéré comme l'inventeur des sources du Nil Bleu ; elles avaient été cependant vues et décrites avant lui par le P. Paëz, jésuite portugais, comme le prouvent les passages suivants d'un petit livre dont je dois la communication à l'obligeance de M. le docteur Hamy : *Discours sur les causes du débordement du Nil, par M.* DE LA CHAMBRE, 1665 ; *comprenant la découverte des sources du Nil, faite en* 1618 *par le R. P. Pays, jésuite, rapportée par Gaspard Schotto dans son livre des Fontaines :*

« La source du Nil est placée en Éthiopie, dans le royaume

1768, parcourait l'Abyssinie, fit le premier connaître cette décadence de la royauté, en racontant les événements qui se passaient en Abyssinie, sous le fameux Raz Michaël. La pente était fatale ; il n'y avait encore qu'un Raz, bientôt il y en aura deux qui, les armes à la main, se disputeront la prépondérance dans le gouvernement du pays.

La vallée de Taccazé sépare l'Abyssinie en deux régions, l'*Amarah* à l'ouest et le *Tigré* à l'est, dont les habitants parlent deux langues distinctes et ont un caractère et des intérêts différents. Cette circonstance servit à merveille les ambitions des seigneurs, et, vers 1840, nous voyons Ali et Oubié, l'un siégeant à Gondar, Raz d'Amarah, l'autre à Adoua, Raz du Tigré. Le descendant de Makéda et de Ménélik est toujours assis sur le trône de ses pères, mais c'en est fait de l'antique monarchie éthiopienne, elle a de fait cessé d'être. On pense

« du *Goyam*, en un district que les habitants nomment *Agous*...
« Le Nil est appelé par les Ethiopiens *Abaoï*..., situé sur une
« montagne en forme de plateau où se trouvent deux fontaines
« larges de quatre palmes, qui n'ont de sortie qu'au pied de la
« montagne. . . . .

« Les habitants et l'empereur affirment que la terre est trem-
« blante sur la montagne, parce qu'elle est pleine d'eau. . . . .

« Le Nil se jette ensuite dans un grand lac qui est dans la
« province de Bed et dont une partie est dans le royaume de
« Goyam et l'autre dans celui de Dembia. . . . .

« Il traverse ce lac sans mélanger ses eaux, en sort et, coulant
« vers le midi, fait une cataracte de quatorze brasses. . . . . »

bien cependant qu'Ali et Oubié ne vécurent pas en paix l'un à côté de l'autre. La lutte était imminente, elle éclata : Raz Ali est vaincu, mais Oubié ne sait pas profiter de sa victoire, et son ennemi, revenant à la charge, le surprend au sein de l'ivresse et des fêtes triomphales. Ali fut trop grand, trop généreux ; il laissa la liberté à Oubié, qui remonta sur le trône du Tigré. Le Choa, depuis un certain temps déjà, à la faveur de ces luttes intestines, s'était déclaré indépendant, avec Sella Sellasé pour roi ; mais bientôt la main de fer de Théodoros devait faire rentrer ce pays sous l'obéissance des Négouss.

Entre Ali et Oubié, un homme sans importance s'était fièrement campé en rebelle : c'était Kassa, qui ne tenait ni de loin ni de près à la race salomonienne. Dans une lutte contre Raz Ali, il sut s'emparer de la mère de ce dernier, et la sœur d'Ali fut, pour la rançon de sa mère, donnée en mariage à Kassa. Bientôt nouvelle bataille entre le maître et le sujet révolté ; celui-ci est encore défait, mais il assassine son vainqueur et se fait proclamer, sous le nom de Théodoros, roi des rois, empereur d'Éthiopie (1855).

Le roi de Choa étant mort, ce pays fut à l'usurpateur une proie facile ; Raz Oubié à son tour ne tarda pas à succomber dans la lutte, et, pour la première fois depuis longtemps, le triple sceptre d'Abyssinie fut réuni dans une seule main.

Théodoros était un homme d'une audace inouïe, intelligent, politique froid et cruel ; mais, par moments, au dire des indigènes, il était comme frappé de démence.

Dans le Tigré, un successeur d'Oubié, Négoussié, lève l'étendard de la révolte et paye aussitôt de sa vie cette témérité.

L'orgueil de Théodoros n'avait plus de bornes, le succès l'enivrait, il osa s'attaquer à l'Europe dans la personne des consuls et des missionnaires ; des Anglais, des Français, des Allemands furent chargés de fers par le despote abyssinien. Mais l'Angleterre sait protéger ses sujets sur quelque point du globe qu'ils se trouvent. Théodoros refuse de rendre les prisonniers, on lui fera la guerre. Les armées anglaises pénètrent en Abyssinie, traînant à leur suite un appareil de guerre formidable. Serré de près, Théodoros, avec quelques fidèles serviteurs, se réfugia sur le rocher de Magdala, qui lui semblait une forteresse inexpugnable. La supériorité des armes européennes eut promptement raison de cette citadelle naturelle, et Magdala fut prise ; mais on ne trouva que le cadavre de l'aventurier fait roi, qui avait un moment tenu dans ses mains les destinées de l'Éthiopie : plutôt que de se rendre, il s'était donné la mort. Théodoros, m'a dit un indigène, témoin oculaire de ses derniers moments, se voyant investi, devint comme un fou furieux ; tout

son entourage tremblait devant la véhémence de ses paroles; c'est alors que, sous l'empire d'un accès de démence, il saisit un pistolet et se brûla la cervelle.

L'armée anglaise avait remporté la victoire, grâce aux millions sacrifiés par le gouvernement britannique; mais si, moins présomptueux ou plus habile, Théodoros, au lieu de s'enfermer dans Magdala, avait reculé vers le sud et franchi le Nil Bleu, en détruisant le pont portugais qui relie le Godjam au Béguémédeur, la victoire fût sans nul doute restée finalement aux Anglais, mais il eût retardé le dénoûment et, le climat aidant, l'armée de la Grande-Bretagne eût été longtemps et cruellement décimée par la faim et les maladies.

Théodoros mort et les Anglais partis, le pays retomba dans l'anarchie. Avec Ménélik à sa tête, le Choa recouvra son indépendance; l'Amarah eut Gobasier pour Raz, et le Tigré, Kassa, deux nouveaux compétiteurs au trône d'Abyssinie, qui recommencèrent la lutte d'Ali et d'Oubié.

Kassa était à Adoua, pauvre et presque sans armée; Gobasier régnait à Gondar, commandant près de soixante mille soldats, et tout pouvait faire présager qu'il aurait certainement raison de son adversaire. Plus d'un se laissa tromper par les apparences, et fut victime de son erreur.

Les deux armées se trouvèrent en présence non

loin de la capitale du Tigré, où Gobasier était venu attaquer son ennemi.

J'ai visité ce champ de bataille, que jonchent encore les ossements blanchis des hommes et des chevaux, et un des acteurs de cette lutte me donna sur le terrain quelques renseignements que je ne crois pas inutile de reproduire ici.

A l'ouest d'Adoua, sur la route d'Axoum, au sud de la plaine qu'arrose l'Assam, se trouve un mamelon adossé à la montagne. C'est sur les flancs de ce mamelon que Kassa étagea sa petite armée, forte environ de douze mille hommes, tandis que les soixante mille soldats de Gobasier couvraient la plaine, qui ressemblait à une forêt de javelines. La fusillade crépita de toutes parts ; mais les soldats de Kassa, disposés par rangs superposés, pouvaient tous tirer à la fois, tandis que les premiers rangs seulement de l'armée de Gobasier faisaient usage de leurs fusils. Kassa donna l'exemple de la bravoure. « C'est de là, me disait le narrateur abyssinien en frappant le sol du talon de sa javeline, que le roi, un genou en terre, impassible et méprisant le danger, ajustait ses ennemis, et chacune de ses balles portait la mort. » Gobasier, voyant ses troupes décimées par la fusillade, veut tenter l'assaut du mamelon ; il s'élance, mais son cheval s'abat, frappé d'une balle ; tous deux roulent dans la poussière. Les Tigréens fondent à leur tour sur l'en-

nemi, et, le Raz d'Amarah fait prisonnier, la victoire reste au petit nombre.

Le trésor et les papiers de Gobasier furent saisis avec lui, et Kassa eut la preuve de bien des trahisons et de bien des complots. Politique astucieux, il ne donna point un libre cours à sa juste colère, et, renfermant ses haines dans le plus profond de son cœur, il ne punit que quelques hommes, dont la culpabilité était notoire, attendant que son pouvoir fût solidement assis pour laisser éclater sa vengeance. Instruit toutefois par l'exemple de ses devanciers, il ne pardonna pas au vaincu.

Les usages du pays voulaient qu'on fît sauter les yeux à Gobasier en lui bourrant les oreilles avec de la poudre; généralement, le crâne saute du même coup. Kassa commua la peine, et Gobasier eut simplement les yeux crevés avec une lame de couteau rougie au feu; il fut ensuite chargé de chaînes d'argent et transporté sur l'Amba Salama, où, depuis mon retour en France, j'ai appris qu'il était mort.

Seul maître du pays, Kassa se fit sacrer empereur à Axoum, sous le nom de Iohannès, et, marchant sur l'Amarah, qui se soumit au vainqueur, il installa son camp à Débratabor.

Si incomplet, si laconique qu'il soit, ce petit canevas de l'histoire d'Éthiopie fera comprendre,

je l'espère, tout l'intérêt qui s'attache à ce peuple dont l'origine remonte à la plus haute antiquité. Le voyageur se trouve là en effet en présence d'une civilisation véritable, mais qui, depuis bien des siècles, est restée stationnaire. Pour revivre, par la pensée, au milieu des peuples qui n'ont laissé sur notre globe que de muets témoins de leur passage, il n'aura qu'à observer ce qui se passe autour de lui. Qu'il regarde ces bandes de jeunes filles allant à la fontaine, l'amphore fièrement campée sur la tête; ces vieillards majestueusement drapés dans leur toge et discutant des affaires du pays; qu'il pénètre à la cour de ces princes entourés de leurs serviteurs et de leurs hommes d'armes; qu'il suive cette troupe de soldats, se rendant au camp de leur maître, montés sur une mule richement caparaçonnée, la tête nue, les cheveux tressés et oints de beurre, une pèlerine de fourrure sur les épaules, avec leurs longues javelines, leurs grands sabres recourbés, leurs boucliers bosselés d'argent et leur chemma rouge et blanche flottant au vent : tels devaient être Rebecca, les sages de la Grèce et les armées d'Alexandre. Et quel pays pour cadre à ce tableau! quelle lumière pour l'éclairer! Nos Alpes sous le soleil des tropiques!

Toutes les nuances de la peau se retrouvent en Abyssinie, depuis le jaune doré jusqu'au noir d'ébène; seul, le teint européen n'y est point

représenté, et cette diversité de couleurs n'est pas un signe caractéristique de noblesse ou de roture : j'ai vu de grands seigneurs au teint très-foncé et de simples paysans à la peau très-claire. La teinte dominante est le marron.

Les traits du visage sont aussi fort variés, mais se rapprochent du type européen, dont ils égalent fréquemment la beauté, surtout chez les femmes. Ils n'offrent que rarement, et par suite de croisements, une faible tendance au prognathisme. Le nez est allongé avec les narines peu dilatées ; les lèvres, bien qu'un peu grosses, n'ont point ce développement charnu qui se retrouve dans la race nègre ; les dents sont d'une blancheur irréprochable ; le regard est vif et perçant ; les cheveux sont noirs et un peu crépus, la barbe rare ; le torse offre souvent une grande perfection de formes, et bien des jeunes femmes rappellent de beaux bronzes florentins ; les membres sont secs et bien musclés ; le pied, légèrement plat, n'est point déformé par la chaussure ; les attaches sont d'une délicatesse tout aristocratique, et plus d'une de nos élégantes d'Europe serait jalouse de la main délicate aux doigts fins et potelés d'une servante abyssinienne.

Comme les mœurs et les usages, le costume rappelle l'antiquité : c'est d'abord, pour les hommes, un pantalon large ou collant, mais qui descend rarement au-dessous du genou. Les riches y ajoutent

souvent une chemise; les femmes portent ce dernier vêtement très-long et très-ample, avec de longues manches serrées au poignet. Suivant le degré de fortune ou de position sociale, cette chemise est tout unie ou ornée de broderies en soie de différentes couleurs et de dimensions variables, dessinant toujours d'élégantes arabesques. Mais il est un vêtement caractéristique de l'Éthiopie, vêtement commun aux hommes et aux femmes et dont il faut rechercher le modèle sur les bas-reliefs et les statues antiques. Vaste morceau d'étoffe rectangulaire, c'est la toge des Romains, qui, comme elle, se prête à mille draperies gracieuses ou sévères. Tout uni pour le pauvre, il prend le nom de *taub;* orné d'une large bande rouge, il s'appelle *kouêri* dans le Tigré et *chemma* dans l'Amarah; et porté par les princes, il devient le *marguêf,* si le liteau rouge est remplacé par une bande de soie brochée de différentes couleurs. C'est toujours le même vêtement, mais quelle diversité dans la manière de le porter! L'Abyssinien se voile de sa toge ou la laisse flotter majestueusement, s'en drape avec grâce ou la roule prestement. Parure provocante et voile modeste, elle sied à la femme, qui sait tour à tour faire valoir ses charmes ou cacher sa beauté aux regards indiscrets. C'est la tente du voyageur, le plastron du soldat, la robe du prêtre et le manteau des rois. Cette toge, comme tous les vête-

ments abyssiniens, est toujours en coton filé et tissé par les femmes sur de petits métiers ; sa finesse est très-variable, mais l'étoffe, légèrement plucheuse, est toujours d'une grande souplesse. Les hommes ajoutent à ce costume une vaste ceinture, dont la longueur n'est subordonnée qu'au goût individuel et qui atteint souvent des proportions formidables.

Les femmes de toute condition et les hommes des classes élevées ont grand soin de leur chevelure. Les coiffures sont les mêmes pour les deux sexes. Le *balaguer* ou paysan porte les cheveux courts et crépus; mais le prêtre et le guerrier, ces deux noblesses de l'Éthiopie, varient leurs coiffures de différentes manières : ce sont des tresses partant du front et des tempes pour se réunir à la nuque, où leurs extrémités, nouées ensemble, tombent sur le cou, en un petit paquet de torsades ; il y a cinq ou six tresses, grosses alors et en forme de côtes de melon, ou leur nombre est considérable, et elles sont plates et petites. Cette partie de la toilette exige beaucoup de temps; aussi ne refait-on cet édifice qu'à de longs intervalles. Pour rendre la chevelure plus souple peut-être, préserver des rayons du soleil ou atténuer la douleur qui doit résulter de la tension des cheveux tressés, il est d'usage de placer fréquemment sur la tête un morceau de beurre, qui, sous la double influence de la

chaleur de la peau et du soleil, fond et tombe en ruisseaux graisseux sur la figure, le cou et les épaules.

A distance, cette onction donne du lustre à la peau, mais, de près, elle n'a rien de bien séduisant. Les enfants, jusqu'à l'âge de puberté, portent une tonsure, indice de virginité ; les cheveux sont alors divisés suivant l'axe du visage, et les tresses, au lieu d'aller d'avant en arrière, suivent, de chaque côté, le contour de la tête. Quelquefois, dans les pays frontières, notamment chez les *Chohos*, la coiffure est toute différente : les cheveux sur le sommet de la tête semblent crêpés, et, tout autour, de longues et nombreuses torsades tombent jusque sur les épaules. Un bijou commun aux deux sexes, et qui tient encore à la coiffure, est une longue épingle, piquée au-dessus de la nuque ; elle est en bois, en corne, en argent ou en vermeil, et, dans ces deux derniers cas, souvent surmontée d'une petite boule en filigrane. Les *Chohos* la portent piquée en avant, dans l'édifice crêpé du sommet de la tête.

Cette dernière peuplade, dont nous cotoierons le pays à la fin du voyage, me semble s'éloigner d'ailleurs un peu des vrais Éthiopiens ; sa coiffure ressemble beaucoup à celle des Somalis, et ce n est peut-être pas là leur seul point de contact avec ces farouches habitants de l'Afrique orientale.

Les femmes portent de gracieux bijoux, toujours

en argent, fabriqués dans le pays : ce sont un bouton en filigrane, qui se pique dans le lobe de l'oreille ; une ferronnière agrafée par un cordon de soie ; aux poignets, des bracelets en torsade, et aux chevilles, des anneaux plats en filigrane auxquels sont attachées une infinité de pendeloques de même métal. Hommes, femmes et enfants portent au cou, comme emblème de la religion chrétienne, un cordonnet de soie bleue, auquel ils ajoutent des amulettes. Les femmes se parent encore d'un collier en verroterie ou en argent, et, quand elles sont riches, leurs doigts sont garnis de bagues en argent, dont elles ont souvent plusieurs à chaque phalange.

Enfin, les Abyssiniens des deux sexes vont tous pieds nus ; ce n'est que dans de rares circonstances que quelques princes, prêtres ou grandes dames useront de chaussures, alors en cuir rouge ; mais c'est plutôt un luxe embarrassant qu'utile, qui gâte généralement la désinvolture naturelle de leur marche.

Il y aurait encore beaucoup de curieux détails à donner sur les costumes, les armes, les ornements, les insignes usités en Abyssinie ; mais, au cours du voyage, j'aurai souvent l'occasion de revenir sur ce sujet, en décrivant les personnages marquants qui se trouveront sur mon passage.

CHAPITRE II

LES HAUTS PLATEAUX DE L'HAMACEN.

Départ de Massaouah. — M'Koullou. — Campement à Saâti. — Un aquarium improvisé. — Sambargoumba. — Un réveil désagréable. — Le lion nous emporte un domestique. — Quelques mots à propos des lions. — Guinda. — Différence des saisons entre le littoral et la montagne. — Asmara. — Les maisons dans le Tigré oriental. — Comment nous voyagions. — La rivière Mareub. — Le Balambaras Desta. — Réception au camp du Raz Bariaou. — Portrait du prince, sa maison. — Le marché de Kodo-Félassi. — La plaine de Goundet. — Me voilà médecin. — Insalubrité des rives du Mareub. — L'orycteropus et l'hyène.

Il fallait songer aux préparatifs de départ. Mes caisses étaient beaucoup trop grandes : je dus en confectionner de plus petites. Des domestiques étaient indispensables, et avant tout il me fallait un drogman ou interprète, denrée fort rare à Massaouah. J'en trouvai un qui avait la prétention de parler français. Il me demanda en conséquence un prix très-élevé ; il est vrai, par compensation, que nous n'avons jamais pu nous bien comprendre en français et que j'ai dû, de gré ou de force, apprendre quelques mots d'arabe, ce que je ne regrette pas.

C'était un grand diable, franchement mauvais sujet, mais *débrouillard,* qu'on me pardonne ce mot : il peint très-bien un homme qui sait toujours se tirer d'affaire. Il me volait un peu, je le savais, mais où trouver mieux? Je lui adjoignis Ismaïl, jeune garçon d'une quinzaine d'années, bon enfant, mais naïf, et qui ne tarda pas à devenir le point de mire de toutes les plaisanteries. Hassein avait encore emmené avec lui son fils, enfant d'une dizaine d'années à peine, avec d'immenses yeux noirs, de grandes dents blanches, un vrai petit sauvage, farouche et méchant; toujours en tête de la caravane, il est parti le premier et, après huit mois de voyage, il est revenu le premier.

Enfin tout est prêt; nous déjeunons une dernière fois au consulat en compagnie des rares Européens qui habitent Massaouah, et, les chameaux nous ayant devancés, nous partons le 13 août vers une heure.

Après avoir franchi les deux jetées qui relient Massaouah à la terre ferme, nous nous trouvâmes au milieu d'une plaine sablonneuse, hérissée de quelques plantes rabougries, et au bout d'une heure nous étions rendus au village de M'Koullou. Là, sauf une mosquée et la prise d'eau construite par le gouvernement égyptien, plus de maisons en pierre; toujours des huttes en branchage. M'Koullou cependant a cet avantage sur la capitale du pays,

de n'être point resserré par la mer; aussi les ruelles étroites et empestées ont disparu ; les cabanes sont disséminées çà et là et tout autour l'air peut circuler. Mais quel air, grand Dieu! au mois d'août, et par 50° de chaleur!

C'est à M'Koullou que les Européens résidant à Massaouah ont leurs villas d'été, et plusieurs m'avaient parlé de jardins, tant anglais que potagers, sur lesquels ils fondaient les plus splendides espérances. Je dois à la vérité de dire, et sans vouloir détruire les douces illusions dont se bercent mes compatriotes, que, sauf quelques tamarix rabougris et même privés de leurs feuilles en aiguilles, ou quelques piments chétifs, dont les fruits sont encore plus brûlants que les rayons du soleil, je n'ai rien vu que du sable et des dépôts coquilliers de formation récente. Mais enfin, l'illusion est une si belle chose que ces pauvres malheureux, que le dévouement où l'appât de la fortune enchaîne à Massaouah, croyaient, en changeant de fournaise, que le brasier était devenu moins ardent, et, à les entendre, M'Koullou serait un petit Éden.

Nous descendîmes à la maison des missionnaires, alors inhabitée, et qui ne nous était utile que pour avoir de l'ombre, car nous eûmes grand soin, la nuit, d'aller coucher dehors.

Il y avait encore bien des oublis à réparer, puis nous voulions clore nos lettres et annoncer à nos

parents et amis que nous étions enfin partis. Quand pourrions-nous écrire de nouveau? l'inconnu était devant nous, et nul n'eût pu le dire. De M'Koullou nous pouvions encore apercevoir la mer et la fumée des paquebots, qui nous apportaient comme un air du pays; mais, malgré les tristes réflexions qu'eût pu nous suggérer cette brusque séparation du monde civilisé, nous étions gais et alertes. Mon compagnon de voyage, qui languissait depuis de longs mois à Massaouah, voyait devant lui les montagnes, c'est-à-dire un peu de fraîcheur et le rétablissement de sa santé; moi, je ne pensais qu'aux merveilles que j'allais contempler, et cette soif de l'inconnu avait, sans atténüer les affections et les souvenirs que je laissais bien loin, remplacé pour un moment tout autre sentiment dans mon cœur.

Après M'Koullou, le terrain, toujours aussi aride, devient plus mouvementé; la végétation, plus abondante peut-être, est tout aussi triste et ne se compose que de quelques plantes grasses et de mimosas, dont les longues épines blanches se détachent en clair sur le sol déjà éblouissant.

Nous rencontrâmes des chameliers, et nous bûmes avec délice quelques gorgées de lait aigre qu'ils portaient dans des outres. La monotonie de la route ne fut autrement rompue que par des chacals ou des gazelles fuyant à notre approche. Nous avions attendu, pour quitter M'Koullou, que le plus fort de la

chaleur fût passé ; aussi la nuit survint-elle bientôt obscure et sans lune. A dix heures, nous nous arrêtâmes dans une sorte de cul-de-sac où nous sentions avec plaisir un peu de fraîcheur. Nous allumâmes une lanterne, et je fus aussitôt envahi par une nuée d'insectes. Je laisse à penser si je songeais à dormir avant d'en avoir fait une ample moisson. J'étendis enfin quelques couvertures sur le sol, et je ne tardai pas à faire comme tout le monde. Nous devions repartir avant le jour afin d'atteindre en une étape le pied de la montagne, à Sambargoumba, et je me désolais à la pensée de quitter sans le voir un endroit qui me paraissait si riche en insectes. Un accident, qui eût pu devenir désastreux, combla mes vœux : lorsque le matin, vers trois heures, nous nous apprêtâmes à partir, deux mules avaient disparu. Grande fut notre colère et surtout celle de mon compagnon. Le pays est infesté de fauves, et tout portait à croire qu'ils avaient fait un festin de nos montures.

En tout cas, c'était un jour de retard, et le campement de Saâti n'est pas précisément un séjour de délices ; de plus, nous n'avions pas de vivres, et l'eau était détestable. Avec le jour, le pays m'apparut en effet aussi peu séduisant qu'il l'est en réalité : entre deux petites collines arides, une sorte de lagune à moitié desséchée, sauf quelques flaques d'eau croupissante, et pas un coin où se mettre à l'ombre. Nos

domestiques se lancèrent à la poursuite des mules, et moi je me mis en chasse, car notre déjeuner courait la campagne.

Sans la faim et le soleil, je ne serais rentré que le soir.

De l'autre côté de la colline je trouvai un véritable fleuve sans eau, ombragé de quelques tamarix et mimosas. Les lièvres, gazelles, perdrix, francolins, pintades, pullulaient; je ne savais plus où donner de la tête. Je revins chargé de gibier. Nous fîmes grasse chair, mais nous étions dans une fournaise. Enfin, nous avisâmes une anfractuosité dans le rocher, et, tendant au-devant nos couvertures en guise d'écran, nous nous y réfugiâmes tout haletants. Un de nos domestiques eut pour fonctions de nous arroser toute la journée, comme un jardinier vigilant arrose ses laitues. Je m'échappais bien de temps à autre, pour recueillir quelques insectes sur le bord des flaques d'eau; mais le soleil me ramenait bien vite dans ce que je pourrais appeler notre aquarium.

Vers quatre heures du soir, hommes et mules revinrent, l'un suivant l'autre; notre supplice allait finir. Nous ne pouvions plus, il est vrai, arriver le soir à Sambargoumba, mais tout nous semblait préférable à Saâti.

La nuit succédant rapidement au coucher du soleil, nous dûmes camper sur un mamelon entouré de forêts. Nous n'avions d'autre eau que celle de

nos outres ; aussi, malgré une soif dévorante, chacun fut rationné. A peine étendus sur le sol, nous fûmes envahis par une bande d'animaux moitié araignées moitié scorpions, que les entomologistes nomment *galéodes ;* ces horribles bêtes, grosses comme le pouce, jaunes et velues, nous passaient et repassaient sur les mains et la figure. Nous étions de plus littéralement cernés par les léopards. Les chameaux et les mules brisaient constamment leurs entraves ; nos chiens hurlaient, et nous passâmes la nuit à maintenir nos bêtes et à tirer des coups de fusil, pour éloigner les fauves. Ce fut une mauvaise nuit. Le matin, il nous fallut partir sans avoir dormi, bu, ni mangé.

Au pied du mamelon s'étendait la plaine d'Ailet, puis la montagne. Cette plaine aride ressemble à celle qui précède Saâti, et l'étape eût été bien monotone sans les bandes de pintades et de francolins, les outardes grosses comme de petites autruches et les gracieuses gazelles qui, de toutes parts, fuyaient devant nous.

Enfin le terrain commence à s'élever, la végétation devient plus abondante, nous quittons le *Samarh,* région brûlante et déserte, pour entrer dans les premières vallées des montagnes d'Abyssinie, où, sous la double influence de l'eau et de la chaleur, la végétation des tropiques atteint tout son développement.

Nous nous installâmes au fond d'un ravin, sous

un grand tamarinier, dont l'épais feuillage nous offrait une ombre bienfaisante. C'est là que devaient nous abandonner les chameaux incapables de gravir la montagne qui se dressait devant nous.

Sambargoumba est le centre d'une exploitation de bois, que le gouvernement égyptien a confiée à un Français, alors absent pour cause de maladie. Le site était ravissant : au milieu d'une immense forêt, un ruisseau murmurait en glissant de rochers en rochers; des oiseaux au plumage varié, des papillons de mille couleurs, des singes, de petites mangoustes égayaient cette solitude. Nous n'avions, pour alimenter notre garde-manger, d'autre ressource que la chasse.

Sambargoumba jouit en outre de la triste renommée d'être le rendez-vous favori des lions du voisinage. Je n'accueillais, je dois le dire, qu'avec une réserve entachée de scepticisme tous les récits d'aventures plus ou moins fantastiques où les lions jouaient invariablement un rôle terrible. Je n'avais encore vu le roi des animaux que derrière les grillages d'une ménagerie, et je ne pouvais me défendre d'une certaine curiosité anxieuse, en errant dans cette forêt qu'on me disait peuplée de lions.

Mon compagnon de voyage, qui savait, et pour cause, que les lions de Sambargoumba ne sont point des êtres imaginaires, avait hâte de fuir; mais comment faire? nous n'avions que sept mules et nous étions trois, y compris un Italien, M. Piajjia,

qui nous accompagnait pour recueillir des collections ornithologiques, mais auquel je n'ai jamais vu empailler un seul oiseau. Après avoir longuement délibéré, il fut décidé que nous chargerions les bagages sur les sept mules, et qu'en deux voyages nous pouvions les transporter sur un premier plateau où nous espérions louer à quelques pâtres abyssiniens des bœufs pour nous conduire jusqu'à Asmara; dans ce premier village soumis au Négouss, nous trouverions bêtes de somme et porteurs. Le vice-consul devait monter avec le premier convoi, pendant que M. Piajjia et moi resterions à garder le reste des bagages, en attendant que nous pussions, à notre tour, gravir la montagne. Il était trois heures environ de l'après-midi, quand le vice-consul partit avec le premier convoi. Le chemin ou plutôt le sentier montait en lacet au flanc de la montagne, et nous pouvions voir d'en bas serpenter la caravane. M. de Sarzec avait un chien favori, Asphar (*jaune* en arabe); un lévrier splendide, mais sauvage et indocile. Asphar ne voulait pas suivre son maître, et, à peine à quelques centaines de mètres, celui-ci renvoya un de ses domestiques, un pauvre nègre délivré de l'esclavage, un eunuque surnommé *Némo,* pour prendre Asphar en laisse. Mais promesses ni menaces ne pouvaient décider le malheureux lévrier à se laisser prendre; nous y parvînmes cependant, et Némo, qui ne se trouvait

pas à plus de dix minutes en arrière de la caravane, eût pu la rejoindre facilement; malheureusement il était d'une indolence, d'une mollesse, que pouvait seule expliquer la mutilation dont il avait été victime dans son enfance. Assis sur un tronc d'arbre, il se prétendait malade, il avait comme un pressentiment de la mort, et je dus le menacer d'une correction s'il ne se hâtait de rejoindre son maître. Il partit, et je n'y pensai plus.

J'allai dans les environs à la recherche de mon dîner, qui perchait au haut des arbres sous forme de pigeons. J'attrapai de çi de là quelques insectes, et, après avoir festoyé d'un peu de riz et de ma chasse, je fis allumer les feux, étendre à terre un petit matelas, puis me couchai, ne prenant pas même la précaution de faire dresser ma tente, tant il faisait chaud. Je m'endormis ainsi à la belle étoile, sans plus penser aux lions et à l'Afrique que si j'avais été au centre de Paris.

Au bout de quelques heures une sensation de froid me réveilla : un orage épouvantable avait éclaté, et, un peu plus, j'allais flotter comme Moïse sur les eaux du Nil. Mais, hélas! Pharaon ne m'eût point envoyé sa fille pour me recueillir. J'étais trempé jusqu'aux os, et je n'eus d'autre ressource que de quitter mes vêtements transformés en éponges. La pluie avait éteint les feux; il faisait si noir, que je ne voyais pas à mes pieds. Après bien des heurts et

des tâtonnements, je trouvai un manteau en fourrure, dont je m'enveloppai, et, m'accroupissant à la manière nègre, les pieds dans l'eau, mais le corps à l'abri, je me résignai à attendre. La pluie cessa vers minuit; je fis rallumer les feux; une tasse de café me réchauffa, et, m'enveloppant dans une peau de bœuf, je tâchai de me reposer un peu. L'orage ne tarda pas à recommencer avec une nouvelle violence, mais je m'étais blotti dans le creux d'un arbre, d'où je pouvais braver la tempête. Tout à coup un chien tout tremblant, et poussant un hurlement particulier, vint se réfugier près de moi. C'était Asphar ! J'eus le pressentiment d'un malheur... Les feux s'étaient éteints de nouveau, j'entendis les broussailles craquer à quelques pas de moi ; il n'y avait plus à en douter, le lion était là, tout près. Je n'avais pas encore pris l'habitude de coucher avec ma carabine ; il faisait nuit noire ; où la trouver ? et quand même, les cartouches devaient nager quelque part ? Il ne me restait que mon revolver, arme bien peu sérieuse pour un si terrible ennemi. J'en fus quitte pour la peur ; le bruit de branches cassées ne se renouvela pas, le lion s'était éloigné. J'ignorais alors qu'il avait bien dîné le soir... Cependant je ne pouvais m'expliquer le retour d'Asphar, que j'avais renvoyé, tenu en laisse par Némo. Mes hommes aussi avaient entendu le lion, et Hassein prétendait même l'avoir vu. Je l'envoyai

dès le point du jour chercher les mules, afin de quitter au plus vite ce fatal ravin.

Némo ni Asphar n'avaient paru au camp de M. de Sarzec, et il ne laissait pas que d'être fort inquiet; aussi, sa première parole en voyant Hassein fut de lui demander si Némo avait couché à mon campement. « Non, répondit mon domestique; « Némo vous a suivi hier soir emmenant Asphar; « le chien est revenu cette nuit à notre campement. « Le lion a dû emporter Némo hier soir, car il « n'avait pas faim cette nuit : il est venu nous ren- « dre visite et n'a enlevé personne. Mon maître a « entendu le lion, et j'ai vu ses deux yeux, comme « deux chandelles, dans la broussaille. »

Hassein redescendit la montagne avec les mules et les domestiques du vice-consul pour aider à les charger; mais cette fois il inspecta le sentier avec soin, pour découvrir les traces de Némo.

A l'un des endroits les plus sauvages et les plus épais de la forêt, une racine d'arbre formait, en travers du sentier, une sorte de fauteuil naturel. Hassein y remarqua des traces humaines, résultat d'une peur invincible; il fouilla les broussailles et découvrit, à quelques mètres de là, les vêtements de Némo accrochés aux branchages et intacts. Ces vêtements, il faut le dire, consistaient en un pagne de cotonnade et un gilet sans manches. Accablé par la chaleur et pour marcher plus librement, Némo

les avait sans nul doute quittés. Hassein suivit une piste qu'indiquaient les herbes foulées et les branchages cassés; il arriva ainsi, au bout d'un quart d'heure, au fond d'un ravin et au centre d'un fourré inextricable. Le pauvre Némo était là gisant, à genoux, la face contre terre et à moitié dévoré : le lion s'était repu de son morceau de prédilection, les intestins et les poumons, et il avait commencé à dévorer la chair du haut des cuisses.

De retour à mon campement, Hassein me raconta ce triste épisode, et je songeai aussitôt à faire enterrer les restes du pauvre garçon : la réflexion que cette détermination inspira à Hassein peut donner une idée de la philosophie terriblement pratique de ces pauvres gens : « Enterrer Némo, me dit-il, ne « le ferait point revivre, et tant que le lion aura à « manger, il nous laissera tranquilles. »

Le souvenir de cette catastrophe, dont nous avions été presque les témoins, nous rendit, M. de Sarzec et moi, tout tristes pour quelque temps. Nous commencions notre voyage sous de bien tristes auspices; dès le troisième jour la mort éclaircissait nos rangs; et quelle mort! Sans doute, harassé de fatigue et de chaleur, Némo s'était assis et endormi dans ce fauteuil formé par une racine, et c'est là que le lion a dû le saisir pendant son sommeil.

On se demandera peut-être pourquoi, dans un

pays où les léopards sont encore plus nombreux que les lions, nous attribuons à ce dernier animal la mort du pauvre Némo. En voici la raison. Le léopard, malgré sa force musculaire, dévore presque toujours sa proie sur place, tandis que les indigènes assurent que le lion l'emporte toujours dans son repaire. Il commence, disent-ils, par abattre sa victime d'un coup de patte sur la tête; la saisissant ensuite par la cuisse, il la charge sur son dos, où il la maintient avec sa queue. Il est de fait que toutes les personnes, assez nombreuses malheureusement, que j'ai rencontrées en Abyssinie et qui, après avoir été attaquées par le lion, avaient eu l'étonnante fortune de lui échapper et de survivre à leur blessure, avaient reçu ce fameux coup de patte, qui leur avait enlevé une partie du visage et les chairs de l'épaule.

M. de Sarzec m'a raconté que quelque temps avant notre voyage, étant venu pour chasser au village d'Ailet, tout près de Sambargoumba, il entendit, le soir, dans le village des cris et un tumulte inaccoutumés. Les habitants, armés de tisons, poursuivaient en criant un lion qui venait d'enlever une femme; il se joignit à eux, tira quelques coups de fusil, et le lion épouvanté lâcha sa victime. La pauvre malheureuse était, me dit-il, dans un état effroyable, la tête mutilée, et la cuisse par laquelle le lion l'avait saisie, littéralement broyée.

M. Baptiste, ce Français auquel le gouvernement égyptien a, comme je l'ai dit, confié l'exploitation des bois de Sambargoumba, eut souvent aussi, pendant son long séjour dans ces parages, maille à partir avec les lions. Un soir, m'a-t-il dit (et le fait a eu beaucoup de témoins), je revenais de marquer des arbres dans la forêt; il faisait déjà presque sombre, quand je vis dans la broussaille passer rapidement devant moi deux masses fauves; instinctivement j'épaulai mon fusil et tirai. Autant en emporte le vent : c'était un coup chargé à plomb. Je hâtai le pas cependant, car je n'étais pas tranquille, et je gagnai un petit ravin sablonneux qui conduisait droit à mon campement. A cinquante pas environ avant d'y arriver, je vis accourir à ma rencontre tous mes hommes armés de lances, de tisons, et criant à pleins poumons : *Embessa! embessa!* le lion! le lion! Naturellement je me précipitai vers eux. Il était temps! Deux lions me faisaient la conduite, un de chaque côté, à vingt pas en arrière. A la vue des hommes armés, les deux lions s'élancèrent dans la forêt. M. Baptiste eut la curiosité, le lendemain, de suivre la piste des lions, et il constata que les deux fauves avaient marché derrière lui sur un parcours de plus de cent mètres, se rapprochant sans doute, sans faire de bruit, pour le saisir à l'improviste. Ceci prouve, comme le disent d'ailleurs les indigènes, que le lion ne cherche pas

à attaquer son ennemi ouvertement et en face.

Les Abyssiniens prétendent encore que si l'on rencontre un lion et que l'on cherche à le fuir en témoignant de la crainte, on sera infailliblement dévoré, tandis que si l'on reste calme et impassible sans l'attaquer, il est probable qu'il passera son chemin sans rien dire. Mais si on l'attaque, disent encore les indigènes, il devient terrible, et cela est tellement vrai, paraît-il, que, dans leurs chasses au lion, les Abyssiniens, qui se réunissent en assez grand nombre pour livrer bataille au redoutable félin, considèrent que celui-là a tué le lion, qui a osé l'attaquer le premier, parce que, disent-ils, le lion ne s'y trompera pas, et si un homme doit succomber dans la lutte, ce sera le premier agresseur.

Le lion est-il donc si redoutable pour l'homme? Oui et non. Dans les endroits où il y a beaucoup de bestiaux et de gibier, et tant que le lion n'aura pas goûté à la chair humaine, il attaquera de préférence les animaux. Mais quand les lions, qui vont généralement par couples, ont établi leur domicile dans le voisinage d'un centre de population, et ont commencé à manger de l'homme, oh! alors, il n'y a pas de milieu, il faudra tuer les lions, ou le village sera décimé. Ils ne chasseront plus que le gibier humain, dont ils trouvent, paraît-il, la viande plus succulente que toute autre. Les anthropophages d'ailleurs sont du même avis!

Nous avons encore un autre motif pour accuser le lion. J'ai dit que Némo menait un chien en laisse; un léopard n'eût pas attaqué l'homme, mais le chien. Il est certain, en effet, que le léopard a un goût tout particulier pour le chien, à tel point qu'il est fort difficile, pour ne pas dire impossible, d'en conserver dans certain pays de l'Abyssinie où les léopards sont très-nombreux.

Guinda n'est point un village; quelques pasteurs abyssiniens descendent, pendant l'été, avec leurs bestiaux et y installent leurs huttes pendant quelques mois. C'est un petit plateau fertile et verdoyant, arrosé d'un joli ruisseau dont le lit est ombragé de grands arbres. Nous nous y installâmes pour plusieurs jours, car il fallait attendre une occasion favorable pour continuer notre route. Les lions nous laissèrent en paix. Grâce à l'altitude, la température était moins élevée. Les bergers d'alentour nous vendaient un peu de lait; il y avait des insectes, des papillons, des oiseaux, du gibier en abondance, et je me serais volontiers fait ermite à Guinda; mais tout doit finir, et nous nous mîmes en route pour Asmara, dont nous n'étions plus éloignés que de deux étapes.

Après Madhet, autre station de bergers, la route devint bien pénible et bien difficile : il nous fallut, pendant plus de trois heures, escalader la montagne par des sentiers impraticables, où vingt fois nous

pensâmes nous rompre le cou. Mais aussi qu'elles étaient belles ces montagnes couvertes d'immenses forêts, où des arbres de toutes sortes entrelaçaient leurs branches reliées encore par des lianes ! J'admirais surtout le *kolkoual*, sorte d'euphorbe arborescente, qui, tout en ressemblant à un cactus, atteint de grandes dimensions. Ses branches quadrangulaires, garnies sur leurs arêtes d'épines recourbées, absolument dépourvues de tout feuillage, sont disposées en forme de candélabre. C'est au sommet de chaque tige que poussent de petites fleurs d'un jaune rougeâtre, auxquelles succèdent, en guise de fruits, de petites figues, d'abord vertes et qui, en mûrissant, deviennent d'un rouge safrané. D'une incision pratiquée au tronc, coule abondamment un lait parfaitement blanc, visqueux et qui constitue, aussi bien que les fruits, un poison très-violent. Ces euphorbes arborescentes, dont j'ai remarqué plusieurs espèces différentes en Abyssinie, sont très-nombreuses dans toute l'Afrique intertropicale ; souvent elles couvrent des collines entières, et ces forêts de branches vertes, charnues et sans feuillage, produisent un aspect bizarre.

A mesure que nous montions, l'air devenait plus pur, et il semblait que nous nous éloignions du soleil. Arrivés au sommet, nous fûmes pris par une pluie torrentielle, doublement désagréable, parce qu'elle nous transperça et nous empêcha de jouir

du magnifique panorama qui se déroulait à nos pieds. Nous dûmes renoncer à dire un dernier adieu à la mer Rouge, que l'on peut apercevoir du haut de cette montagne, par un temps clair. Le pays changeait complétement d'aspect : au pied de la montagne, nous étions au cœur de l'été et au plus fort de la sécheresse, tandis qu'au sommet nous nous trouvions subitement dans la saison des pluies, circonstance qui, jointe à l'altitude, modifiait si profondément la température que nous avions presque froid.

Cette différence si tranchée dans les saisons entre deux pays situés sous la même latitude et qui sembleraient, de prime abord, devoir être soumis aux mêmes lois climatériques, est un des phénomènes les plus curieux de cette région. Sur le littoral de la mer Rouge, ainsi que dans tous les pays situés en Afrique au nord du tropique, les pluies coïncident avec l'hiver, c'est-à-dire de novembre à mars et avril, tandis que, sur tout le plateau éthiopien, les pluies, comme je l'ai dit déjà, sont estivales, de juin à septembre.

Autre phénomène encore non moins curieux : pendant toute la saison des pluies estivales, il pleut régulièrement chaque jour à des heures fixes. Le matin, le ciel est toujours pur et le soleil splendide, mais vers midi les nuages s'amoncellent; bientôt le tonnerre gronde, et enfin, vers deux heures,

l'orage éclate avec une violence inouïe, souvent même il tombe de la grêle ; puis entre cinq et six heures, tout disparaît comme par enchantement, et le temps redevient beau. Aussi le voyageur qui parcourt l'Abyssinie à cette époque de l'année se hâte de partir dès le matin, pour être arrivé au campement avant l'heure de la pluie ; car de tous les désagréments qui mettent sa patience à l'épreuve, la pluie est bien certainement un des plus redoutables.

La première chose que nous vîmes à Asmara fut une tente européenne, où nous fûmes tout surpris de trouver un gentleman anglais, le baron de Cosson, qui revenait d'un voyage en Abyssinie. Il avait vu le Négouss et Gondar ; aussi passâmes-nous de longues heures à le questionner. Envoyant ses bagages à Massaouah, il se décida à rebrousser chemin, pour nous accompagner pendant quelques jours.

Asmara est un village peu considérable, situé sur une petite éminence, au milieu d'un vaste plateau dénudé et presque complétement inondé pendant la saison pluvieuse. Les habitations, comme dans toute la partie orientale du Tigré, sont singulièrement construites : ce sont plutôt des caves que des maisons. Adossées en général à un petit monticule, elles sont creusées dans le sol et recouvertes de terrasses qui se trouvent alors de plain-pied avec le

sommet du monticule ; cette sorte de cave est fermée, sur le devant, par un mur, le plus souvent en pierres sèches, et la terrasse s'avance un peu pour former une espèce de véranda des plus primitives. Une seule ouverture donne accès dans la maison et sert à la fois de porte, de fenêtre et de cheminée ; aussi ces habitations sont-elles très-humides et très-sombres. L'ameublement est bien simple : le long des murs, on a ménagé ou construit de larges bancs en terre, qui, recouverts d'une simple peau de bœuf, servent de lits. On voit cependant chez les gens aisés des lits plus confortables, nommés en abyssinien *angareb* et en arabe *alga*. Ces lits, du reste, sont usités dans toute l'Afrique orientale, et je les ai retrouvés à Zanzibar sous le nom de *kitanda*. C'est un cadre en bois, monté sur quatre pieds et garni d'un treillage en lanières de cuir ou en cordes. Un sommier ou un matelas sont préférables; mais, lorsque l'angareb n'est pas trop infesté d'insectes parasites, on peut y reposer assez confortablement. A ce meuble, critérium de la richesse, s'ajoutent quelques poteries, des corbeilles d'un travail plus ou moins fin, un moulin à bras, qui mérite une mention spéciale, et, enfin, d'énormes jarres en terre, sortes de silos affectant un peu la forme d'une ruche, plus hauts qu'un homme et dans lesquels on emmagasine la récolte; un bouclier, une lance, un sabre, et par-

fois des harnais de mule, complètent l'ameublement. Au milieu de la maison, un espace rond, un peu plus élevé, sert de foyer.

Quant au moulin (et chaque maison possède le sien), il est vraiment d'une simplicité primitive : à l'un des angles ou le long du mur est adossée une petite tour en maçonnerie, haute de 60 à 70 centimètres et tronquée obliquement à son sommet ; là est enchâssée une pierre en granit, ovale, légèrement concave et entourée d'une rigole ; c'est contre cette pierre qu'à l'aide d'un gros caillou de granit, de forme ovoïde, sera écrasé, à force de bras, le teff ou le dourah qu'on veut réduire en farine, et c'est aux femmes qu'est dévolu ce pénible labeur, dont elles s'acquittent généralement la nuit.

Il nous fallait attendre à Asmara que des ordres fussent donnés par le vice-roi du Tigré, pour que nous pussions continuer notre route. A ce propos et pour n'y plus revenir, je dois quelques explications sur cette façon de voyager, qui fut pour nous la source de tant de difficultés. Dans l'Abyssinie, terre féodale par excellence, les *balaguers* ou paysans sont taillables et corvéables à merci.

Quand un personnage veut se mettre en route, il n'a besoin de se préoccuper ni des moyens de transport, ni des vivres. Les paysans transportent gratis ses bagages jusqu'au village voisin, qui doit à son tour fournir des porteurs pour l'étape du lendemain.

Chaque village doit en outre fournir des vivres, un mouton, quelquefois une vache, du miel pour l'hydromel, du beurre et des galettes de dourah, sans compter la bière ou *bouza,* et la maison, qu'il faut abandonner pour la donner au seigneur. Habitués depuis des siècles à cette sujétion, les Abyssiniens s'exécutent d'assez bonne grâce quand il s'agit d'un de leurs compatriotes. Il faut se hâter d'ajouter que ces seigneurs sont escortés d'une troupe de soldats, qui, ne rêvant que plaie et bosse, se chargent avec plaisir, en cas de refus, de percevoir de force le tribut exigé. Malheur au village récalcitrant ! il payera double, triple, sinon dix fois. Mais pour les étrangers qui, malgré la protection du roi, n'ont pas une autorité directe et sont censés ne pas connaître les us et coutumes du pays, c'est bien une autre affaire ! Les soldats que le roi ou le gouverneur de la province lui donne pour faire exécuter les ordres perçoivent souvent pour leur propre compte ; ou, de connivence avec le *choum,* chef du village, annoncent gravement qu'il n'y a dans le pays ni vivres, ni porteurs. Un autre jour, gagnés par un présent du choum, les soldats détournent à dessein le voyageur de sa route et le conduisent dans un pauvre hameau qui n'offre réellement aucune ressource ; il faut envoyer dans les villages voisins querir vivres et porteurs, prier, menacer, discuter pendant des journées entières. Prévenu par un

complice, le choum a fui avec les bestiaux, et les habitants, en l'absence du chef chargé de répartir les corvées, refusent obstinément de vous recevoir; il faut alors organiser une véritable chasse au choum.

Qu'il me soit permis de donner un conseil à mes successeurs : quel que soit le motif de leur voyage, qu'ils n'acceptent jamais l'offre gracieuse du Négouss, de pourvoir à leurs besoins. Séduits par les apparences, ils croiront réaliser une grande économie ; mais que de temps perdu, que de cadeaux, que de bonnes mains il leur faudra donner, sans compter toutes les difficultés, souvent très-sérieuses, tous les ennuis, dont je ne finirais pas la longue énumération !

Pendant les deux jours qui suivirent notre départ d'Asmara, nous marchâmes péniblement sur un plateau boueux et inondé, où nos montures enfonçaient jusqu'aux genoux. Çà et là, sur de petits mamelons, au milieu des broussailles, les kolkouals dressaient leurs branches charnues et dénudées. Après le village d'Addi-Guaddad, ce fut celui d'Atsenaï, où nous descendîmes par une pente escarpée et couverte d'une assez belle végétation. Le temps était malheureusement brumeux, et la pluie, qui commençait à tomber, nous empêcha d'apercevoir la plaine du haut Mareub et les montagnes qui l'entourent. A peu de distance d'Atsenaï, nous trou-

vâmes la rivière Mareub, encore à l'état de torrent, roulant ses eaux boueuses entre deux murs de rochers rougeâtres. Les plateaux, qui ne s'étaient affaissés un instant que pour livrer passage au Mareub, reparurent sur sa rive droite, mais moins détrempés et coupés plus fréquemment de beaux bouquets d'arbres et de verts pâturages.

Addi-Garat fut notre troisième étape. A partir d'Asmara, nous nous trouvions sur la lisière occidentale des plateaux de l'Hamacen, formée par une petite chaîne de montagnes, qui va du nord au sud et dont le point culminant est le double pic de Dabbonata. Ces montagnes semblent peu escarpées, et leurs cimes ne sont point tourmentées et déchiquetées, comme beaucoup d'autres que nous rencontrerons plus tard.

Le chef de notre escorte vint annoncer que sa juridiction ne s'étendait pas plus loin, et, sans s'inquiéter de nous procurer des porteurs, il nous planta là. Le choum du village en fit autant : c'était le commencement de nos ennuis. Nous allâmes à la chasse, attendîmes toute la journée, et, de guerre lasse, voyant que personne ne prenait garde à nous, nous fîmes charger sans autre préambule un bœuf et un âne qui se trouvaient là par hasard, et nous partîmes.

Nous traversâmes des ruisseaux devenus des torrents, franchîmes un petit col, au milieu des kolkouals et des mimosas, et il faisait déjà nuit

quand nous arrivâmes à Toramini, mourants de faim.

Là, nous attendait de la part de Raz Bariaou, oncle de l'empereur et gouverneur de tout le Tigré, le Balambaras-Desta. Il nous fallut écouter jusqu'au bout toutes ses salutations ; mais des compliments, si cordiaux qu'ils fussent, ne nous remplissaient pas l'estomac... C'était d'ailleurs un bel homme que ce Balambaras-Desta. D'une stature de géant, le visage rond, couronné d'une épaisse toison de cheveux frisés et légèrement grisonnants, l'air franc et jovial, il me représentait le type du soldat bon vivant et joyeux compagnon, qui fait la guerre en chantant et se sent de taille à vider la coupe d'Alexandre. Notre cuisine, du reste, se ressentit promptement de la présence de l'autorité militaire.

La plaine où Raz Bariaou a planté son camp, non loin du village d'Addi-Mongondi, nous semblait de loin couverte de meûles de foin groupées en cercle autour d'une autre plus grande, ce qui lui donnait l'aspect d'une prairie après la fenaison. Ces meules de fourrage n'étaient autre chose que les huttes en ramée, couvertes de chaume, que se construisent les soldats. Celle du centre, plus vaste et mieux bâtie, est la demeure du chef, qui voit ainsi ses hommes groupés autour de lui.

A cinq cents mètres environ du camp, un chef vint au-devant de nous, suivi d'une nombreuse escorte. Il était monté sur une mule richement capa-

raçonnée, et revêtu lui-même d'une longue tunique de soie amaranthe brochée d'or ; c'était le Lika Mankouas Ouarki, parlant un peu l'arabe, sorte de ministre des affaires étrangères et chargé par le roi de recevoir les Européens. Lorsqu'à la fin du voyage, nous reviendrons à Adoua, après tous nos malheurs, nous l'y retrouverons et ferons avec lui plus ample connaissance.

Nous mîmes pied à terre, pour échanger les saluts d'usage, et, remontant à mule, nous nous dirigeâmes vers le camp. Une bande de musiciens, soufflant dans de longues flûtes ou frappant sans rhythme ni mesure sur des *nagarits* (sorte de timbales en bois), nous précédait ; sur les flancs et à l'arrière cavalcadaient des soldats fièrement drapés dans leurs chemmas, la tête nue, les cheveux tressés, portant leurs longues javelines, leurs boucliers lamés d'argent, et, malgré cet attirail, guidant avec adresse leurs montures de guerre.

A cent pas du camp nous dûmes faire halte pour attendre que l'on se fût préparé à nous recevoir.

Tout ce qui m'entourait était nouveau pour moi, et m'offrait le plus intéressant spectacle. Ces têtes noires émergeant d'une toge blanche rayée de rouge, ces lances au fer long et acéré, ces vastes cartouchières bouclées sur une large ceinture, cet immense sabre recourbé en forme de faucille, ce bouclier de peau d'hippopotame enrichi d'arabesques d'argent, de

boules de filigrane ou de plaques de métal repoussé ; ces beaux hommes, drapés comme des statues antiques, à l'air froid et impassible, qui nous regardaient silencieusement d'un œil curieux et étonné; ces chevaux qui piaffaient impatients, en faisant onduler les longues housses de cuir rouge; ces huttes en branchage, ces tentes, tout cela, au milieu d'une plaine inculte, encadrée de montagnes d'un bleu vaporeux, formait un tableau digne du pinceau d'un maître. Je ne pouvais me croire en Afrique, que j'avais toujours vue, dans mes rêves, peuplée de sauvages nus et repoussants.

Au bout de dix minutes, nous remontâmes à mule pour nous rendre à la hutte du Raz, située sur un petit mamelon et beaucoup plus spacieuse que toutes les autres. Les musiciens nous précédaient encore ; les groupes de soldats que nous traversions nous saluèrent de nombreuses décharges de mousqueterie.

Une esclave souleva un rideau, jadis blanc, et nous pénétrâmes enfin dans l'appartement du prince. Sur une estrade élevée de quelques marches et couverte de tapis de l'Inde et de peaux de léopard, un lit garni de coussins de soie rouge servait de trône au Raz. Il se leva à notre approche, embrassa le vice-consul, qu'il fit asseoir près de lui, par ordre du roi, nous serra cordialement la main, et nous nous accroupîmes autour, sur des coussins et des dépouilles de fauves.

Cette demeure sans fenêtres recevait un jour si sombre et ce spectacle était si nouveau pour moi, que je ne pus, à cette première visite, saisir parfaitement les traits du Raz. Mais depuis je l'ai revu fréquemment à Adoua. De taille élevée, il a de l'embonpoint sans être obèse, ses cheveux sont grisonnants, sa figure bienveillante respire la bonhomie plutôt que l'intelligence. Comme le sire de Beaumanoir, devenu borgne au métier de la guerre, cette infirmité ne contribue pas à l'embellir. Groupés derrière lui, les épaules nues en signe de respect, des soldats portaient ses armes; deux adolescents l'éventaient de chasse-mouches en queue de cheval, tandis qu'un jeune garçon accroupi à ses pieds lui servait de tabouret.

Le toit conique sous lequel nous nous trouvions était soutenu par des troncs de palmiers, et le sol recouvert d'une épaisse jonchée d'herbes fraîches et odorantes. Sans interprète et ne sachant d'arabe que quelques mots usuels, la conversation fut bien languissante, et nous dûmes recourir à ce langage des gestes et des yeux, que la nécessité rend éloquent. Au bout de quelques instants, de jeunes esclaves déposèrent à terre des cruches d'hydromel.

Toute visite en Éthiopie est accompagnée de libations. On servit à chacun de nous une carafe en verre de fabrication européenne, nommée en abyssinien *breutti*, et pouvant contenir près d'un

litre. Le serviteur, en remettant le breulli d'hydromel, s'incline et tend le creux de la main, où il est d'usage de verser quelques gouttes du breuvage qu'il porte à sa bouche pour prouver qu'il n'est pas empoisonné. J'avais été prévenu que cette cérémonie devait se renouveler trois fois de suite; il était deux heures, nous étions encore à jeun, et peut-être eût-il été dangereux d'absorber trois litres d'hydromel, liqueur fermentée et très-alcoolique. Heureusement l'Abyssinien, généralement sobre, a prévu le cas, et il est reçu que le maître, après s'être désaltéré, passe le reste de son breulli aux serviteurs, qui tendent les deux mains en s'inclinant; car en Éthiopie, où tout est soumis aux lois d'une étiquette qui remonte à la plus haute antiquité, il serait malséant au serviteur qui reçoit quelque chose de son maître de ne pas prendre l'humble posture d'un pauvre qui supplie, et souvent, surtout s'il est esclave, il baise la main de son maître en signe de gratitude. Après une courte visite, nous nous retirâmes sur un petit mamelon, dont les huttes avaient été mises à notre disposition.

La petite armée soumise aux ordres de Raz Bariaou, composée exclusivement de Tigréens, pouvait être forte de sept à huit cents hommes. Elle était venue sur les hauts plateaux de l'Hamacen pour y trouver des vivres et percevoir le tribut.

M. de Sarzec avait l'intention de s'arrêter un cer-

tain temps au camp du Raz, et, cette localité ne me paraissant pas intéressante, je me décidai à prendre les devants. Je n'étais pas fâché non plus de m'organiser d'une façon indépendante et de cheminer à ma guise, pour me livrer plus facilement aux recherches zoologiques qui étaient le but de mon voyage. Je le prévins de mon désir, et nous nous donnâmes rendez-vous à Adoua.

J'allai faire mes adieux à Raz Bariaou, et, après avoir engagé des porteurs, je me mis en route pour Kodo-Félassi, village peu éloigné et centre d'un marché hebdomadaire, où je voulais acheter bêtes de somme et provisions.

J'étais à peine en route qu'éclata un orage épouvantable; en traversant un ruisseau grossi par les pluies, deux de mes porteurs roulèrent dans l'eau avec leur charge, si bien qu'après une heure de marche hommes et bagages arrivèrent trempés au village de Svan-Ounan, situé tout près de Kodo-Félassi. Hassein, devenu mon chef de caravane, ne voulait pas aller à ce dernier village, prétendant que ses habitants étaient décimés par la fièvre.

C'était absolument faux; mais, comme je l'ignorais alors, je m'installai à Svan-Ounan. Vu l'exiguïté de ma tente et le manque de lit de campement (j'avais eu la naïveté de laisser le mien à Massaouah pour diminuer le nombre de mes bagages), j'étais obligé de loger dans les huttes des

indigènes. Une vieille femme, moyennant un petit cadeau, me céda sa chaumière.

Le marché de Kodo-Félassi, qui se tenait sur un vaste emplacement ombragé de quelques vieux mimosas, n'était pas moins curieux que la réception du Raz Bariaou. Au camp du prince, j'avais vu la noblesse d'épée; ici, je pouvais étudier le peuple, laboureurs et trafiquants. Sur la place du marché, se trouvaient réunis tous les métiers, tous les produits du pays. A côté du tisserand, qui déployait ses chemmas blanches comme la neige, le tanneur montrait ses peaux de bœuf et ses dépouilles de fauves; là c'était le colporteur qui faisait miroiter aux yeux éblouis des femmes de petites glaces, de l'antimoine pour se noircir les sourcils, des colliers de verroterie, du fil, des aiguilles et autres bibelots européens, qu'il était allé troquer à Massaouah contre des cuirs, de la cire et du café; plus loin c'étaient des femmes accroupies qui étalaient devant elles de petits tas de sel ou des pots de miel et de beurre, des outres pleines de farine, de café ou de dourah; puis les marchandes de corbeilles ou de vannerie; les forgerons, qui vendaient aux soldats des lances, des sabres, des couteaux; aux paysans, des houes et des instruments de labour; enfin, groupés autour d'un arbre, les maquignons et les marchands de bestiaux. Un murmure confus planait au-dessus de tout ce monde, riche ou pauvre,

grand ou petit, qui allait, venait, se coudoyait, se chamaillait.

Après avoir jeté mon dévolu sur quelques mules, je chargeai Hassein de les acheter, certain qu'il les obtiendrait à meilleur compte que si je me fusse mêlé du marché. Elles ne me coûtèrent en effet que 125 francs en moyenne.

La veille du jour que j'avais fixé pour mon départ de Svan-Ounan, me promenant l'après-midi autour du village, je découvris, au pied d'un petit mamelon, un amas de pierres qui servait d'asile à tout un petit peuple d'insectes fort curieux. Je leur déclarai une guerre acharnée, et la bataille ne cessa qu'au bout de trois jours, faute de combattants. Inutile d'ajouter que je restais maître du champ. Je continuai cependant ma route à travers les hauts plateaux. Aux inconvénients d'un terrain argileux et détrempé succéda celui d'un sol couvert de cailloux tranchants qui rendaient la marche très-pénible pour les montures et leurs cavaliers. Je n'ai jamais pu comprendre comment les Abyssiniens peuvent voyager pieds nus sur ce sol raboteux qui blesse les pieds même au travers d'épaisses chaussures.

A deux heures à peine du village d'Addi-Elguess, où je passai une nuit affreuse sur un de ces lits en maçonnerie que je dus partager avec des myriades de parasites, le plateau se relève un peu de chaque

côté, et je me trouvai subitement sur le bord d'une faille immense, qui creusait à mes pieds un abîme de plusieurs centaines de mètres. Ces roches basaltiques forment une véritable muraille en hémicycle, au pied de laquelle se déroule une vaste plaine, couverte d'une luxuriante végétation et que limitent de toutes parts, à l'horizon, de hautes montagnes s'étageant en gradins et qui perdent dans les nuages leurs pitons aigus. On dirait un cirque d'où l'Olympe assistait aux convulsions de la terre.

Après cette zone des hauts plateaux, froide et humide durant les pluies, aride et brûlée pendant la saison sèche, l'œil est heureux de se reposer sur un paysage gracieux, où toutes les richesses de la nature semblent accumulées. Je me demandais comment, à moins d'être oiseaux, nous descendrions du haut de notre nid d'aigle; mais les indigènes connaissaient un sentier dissimulé par une touffe de verdure. C'était à faire trembler; large à peine de quelques pieds, pavé de pierres roulantes, barré souvent de grands blocs de rochers, ce sentier serpentait, comme suspendu au flanc de la montagne. Je jugeai prudent de mettre pied à terre; je pouvais aussi m'arrêter à ma guise pour admirer le paysage, et mille buissons fleuris qui pendaient en grappes de toutes couleurs, me promettant une ample moisson de scarabées et de papillons. Nous eûmes bien des heurts, nous fîmes bien des glis-

sades, mais nous arrivâmes quand même, sains et saufs, au pied de la montagne. C'était comme un changement à vue : en haut, des plateaux ondulés et uniformes, que limitent au loin des montagnes vaporeuses; en bas, point d'horizon, mais un dôme de verdure. Au milieu, d'immenses blocs de syénite grise et polie par les eaux, de beaux arbres aux grandes feuilles découpées ou arrondies entrelaçaient leurs branches capricieuses; de tous côtés, des buissons en fleur où des papillons aux ailes diaprées venaient plonger leur trompe longue et déliée, des oiseaux de toutes formes, de toutes couleurs, depuis l'éclatant souimanga jusqu'à l'aigle qui guette sa proie, silencieusement perché au sommet d'un arbre.

Je dus, à mon grand regret, traverser rapidement cette plaine pour aller au sommet d'un mamelon, loger au village de Goundet. Je laissais derrière moi le pays aux maisons enfouies dans le sol. Les villages que je rencontrerai désormais seront tous composés de huttes cylindro-coniques en branchage et en chaumage. La femme d'un chef absent m'offrit l'hospitalité, et, séduit par le pays, aussi bien que par mon installation, relativement confortable, je me décidai à rester quelques jours à Goundet.

Dans ce pays primitif, les *Franguis,* appellation générique qui, sans distinction de nationalité, sert à désigner les Européens, sont tous considérés

comme médecins. Dès le soir même de mon arrivée, je vis entrer dans ma chambre, portant humblement dans ses mains un bol de lait chaud, un homme déjà âgé qui venait me supplier d'aller visiter son fils malade.

Je ne voulus pas enlever à ce pauvre père ses illusions; je ne doutais pas qu'à défaut d'un remède efficace, l'effet moral de ma visite ne fût favorable au malade et ne rendît l'espoir à sa famille. Je m'empressai de suivre le vieillard et je pénétrai avec lui dans une misérable cabane, où une pauvre femme, belle encore, et entourée de petits enfants, prodiguait les soins les plus affectueux à un garçon d'une quinzaine d'années étendu sur une maigre peau de bœuf.

Les plaines qui entourent Goundet et qu'arrose le Mareub sont justement réputées pour leur insalubrité. Il y a trente ans environ, deux naturalistes français, Quartin-Dillon et Petit, n'écoutant que leur dévouement à la science, voulurent, malgré les conseils des indigènes, explorer les rives dangereuses de cette rivière. Ils furent promptement pris de la fièvre; on les ramena en toute hâte à Adoua; mais quand Petit revint à lui, son compagnon était enseveli déjà dans la terre étrangère, et plusieurs serviteurs indigènes s'étaient endormis avec lui du sommeil de la mort.

En menant paître dans cette plaine le petit troupeau de son père, mon jeune malade avait con-

tracté cette fièvre terrible. Sans remèdes, sans soins efficaces, il gisait mourant, depuis plusieurs mois déjà, sur sa pauvre couchette, et sa robuste constitution avait seule retardé le dénoûment fatal. Ce n'était plus qu'un squelette vivant, et il était bien tard pour tenter de le guérir. Je lui donnai néanmoins de la quinine, et j'aime à penser qu'il en éprouva quelque soulagement.

J'étais à Goundet sur une élévation, à l'abri de la maladie ; chaque jour je descendais dans cette fertile vallée, et chaque jour je découvrais de nouveaux trésors. Le père du jeune malade, soit gratitude, soit espoir d'autres médicaments, était devenu mon compagnon fidèle : armé d'un vieux fusil à mèche, il ne me quittait plus. Je lui donnai un peu de poudre et du plomb, mais il s'obstinait, peut-être pour me prouver son adresse, à charger son fusil avec des balles, et quelles balles! A défaut de métal, les Abyssiniens taillent, en baguettes cylindriques, un schiste assez analogue à l'ardoise, mais de couleur plus claire ; ils coupent ensuite cette baguette en tronçons longs comme le doigt, et voilà leur projectile. Je laisse à penser s'il m'était possible de tirer quelque parti de la dépouille d'un petit oiseau coupé en deux par ce caillou, et pourtant les oiseaux de toutes couleurs abondaient au milieu des arbres. C'étaient des merles métalliques aux ailes jaunes, des souimangas, les colibris

de l'Afrique au plumage chatoyant, des passereaux jaunes, noirs et rouge amaranth; des veuves à la tunique de velours noir avec un collier rouge ou la dominicaine grise et blanche, avec le bec et les pattes roses, et dont la queue longue et flexible ondule gracieusement.

L'odeur de cadavres putréfiés me fit un jour découvrir, au milieu d'un fourré, deux animaux étendus l'un à côté de l'autre. Les chacals avaient déjà entamé leurs dépouilles et même brisé les crânes, ce que je regrettai vivement, car l'un de ces deux mammifères appartenait à une curieuse espèce d'édenté (*orycteropus Capensis*); l'autre était une hyène. Évidemment un combat acharné avait eu lieu entre ces deux bêtes, sans autres témoins que les étoiles; les branchages froissés et l'herbe foulée ne me laissaient aucun doute à cet égard. Il eût été curieux d'assister incognito à cette lutte entre deux animaux si différents. L'hyène a une mâchoire assez robuste pour briser la cuisse d'un homme; l'orycteropus n'a pas de dents, il est en outre plus petit et surtout plus bas sur ses pattes; mais c'est un animal qui vit dans les terriers, et la nature lui a donné des pattes robustes et fouisseuses, qui sont munies d'ongles formidables, épais et tranchants; je voyais sur le corps de l'hyène la trace des prodigieux coups de patte que lui avait assénés l'édenté, et malgré cela je ne pou-

vais comprendre comment il avait réussi à lutter contre la terrible mâchoire de son adversaire. Quoi qu'il en soit, nul des deux champions n'avait remporté la victoire; ils étaient là tous les deux morts l'un à côté de l'autre.

Du mamelon où est situé Goundet, je voyais au sud se dérouler la plaine du Mareub, à travers laquelle une large bande sinueuse d'une végétation plus dense et plus élevée indiquait le cours de la rivière; à l'horizon se dressaient les montagnes d'Adoua, distantes de deux jours de marche et terminées par des pics si aigus et si acérés, qu'on eût dit la mâchoire d'un crocodile avec des dents irrégulières.

Au moment de quitter Goundet, j'offris à mon hôtesse quelques bibelots d'Europe; mais j'avais, paraît-il, affaire à une femme auteur : elle me demanda du papier. C'était une digne matrone, encore belle et attrayante, si le beurre dont elle s'inondait la tête n'eût ruisselé de toutes parts sur sa chemise et sa chemma.

J'ai particulièrement regretté de ne pouvoir faire le portrait d'une de ses filles, délicieusement jolie, toute jeune encore et mère déjà d'un gros poupon qui errait tout nu dans la maison.

Il me fallut marcher dix heures pour traverser la plaine du Mareub. La rivière n'était plus alors un torrent comme à Atsénaï : à peine plus profonde,

elle formait une nappe d'eau de plus de cinquante mètres de large et murmurait doucement sur un lit de galets, bordée d'une végétation étonnante, dont on appréciait d'autant mieux l'ombre épaisse qu'il faisait une chaleur écrasante. Cette rivière, avec tous les trésors qu'elle me promettait, m'attirait comme une sirène : je me rappelai la fin terrible de Quartin-Dillon, et je continuai mon chemin ; aucun de mes domestiques, du reste, n'eût voulu consentir à coucher dans cette plaine.

Le lendemain, après six heures de marche à travers la montagne, j'étais rendu à Adoua, première étape de mon voyage.

CHAPITRE III

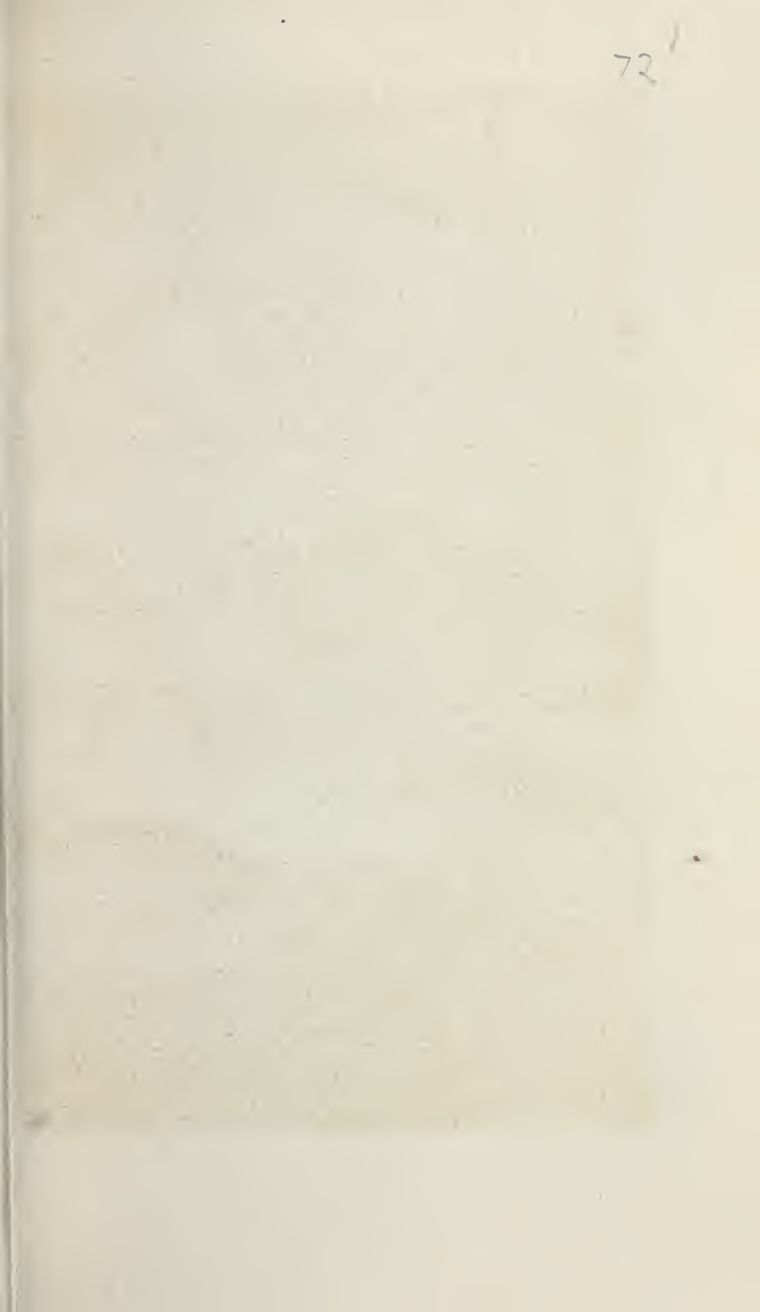
ADOUA.

La ville d'Adoua. — Le marché. — Pourquoi j'y vais à mule. — Réflexions commerciales. — L'art culinaire en Abyssinie. — De charmantes ambassadrices. — Danses dans ma cour. — Un délicieux ravin. — Un peu d'histoire naturelle : un habile architecte. — A l'affût. — Comment je force la porte du gouverneur. — Un magistrat de mauvaise mine. — La fête du Mascal. — Réjouissances nocturnes. — Conseils intéressés. — Un *oui* peu compromettant. — Quelques mots d'entomologie. — L'insecte-canon.

Hassein était déjà venu plusieurs fois à Adoua et y avait laissé quelques amis. Je l'envoyai en avant pour me chercher un gîte. Devant moi s'étendait un plateau ondulé, limité de tous côtés par des montagnes assez élevées; l'une d'elles attirait surtout mes regards : on eût dit une immense borne milliaire, que le choc d'un lourd chariot eût légèrement inclinée. La ville d'Adoua m'apparaissait comme un amas de taupinières, pressées les unes contre les autres.

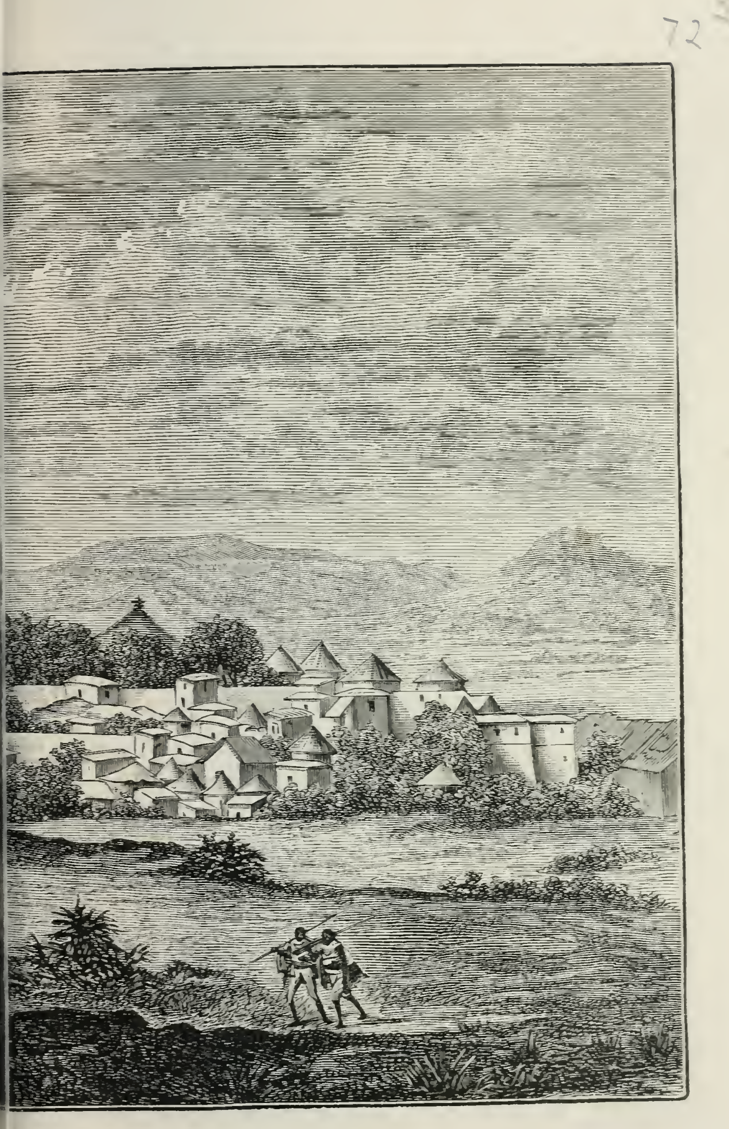
Il n'y a point d'hôtels en Abyssinie, et, désirant m'arrêter un certain temps dans la capitale du Ti-

gré, il me fallait songer à une installation un tant soit peu confortable. Hassein obtint d'un habitant qu'il me cédât sa maison moyennant une faible rétribution ; c'était, il est vrai, plutôt une cave qu'une habitation humaine ; mais j'avais déjà appris à n'être pas difficile. Tout d'abord, je reçus la visite de quelques ouvriers européens qui, séduits par des récits trompeurs, s'étaient imaginé que les piastres et les sequins poussaient spontanément en Abyssinie, et étaient venus pour y chercher fortune ; mais ils n'y ont trouvé que des ennuis, et, après avoir absorbé les économies qu'ils avaient consacrées à ce voyage, ils ont dû retourner misérablement en Égypte. Un seul Européen, que je sache, est arrivé, non pas à faire une fortune, mais à se créer, par son travail, une position honorable en Abyssinie ; c'est un Piémontais, nommé Naretti. Nature douce et affable, se tenant prudemment à l'écart de toute question politique ou religieuse, il a réussi, par la rectitude de son esprit, la loyauté de sa conduite et son urbanité envers tout le monde, à conquérir l'estime et le respect des Abyssiniens. Entraîné en Abyssinie par l'appât d'une entreprise qui eut un piteux résultat, il ne perdit pas courage : c'était un menuisier, il se fit architecte, et le roi le chargea de construire à Adoua une église, qui fera l'admiration des indigènes. Ses rapports avec le Négouss donneront une idée des mœurs patriarcales de ce pays : point


72



ADOUA



du Tigré.

de contrat à forfait, pas même de salaire fixe ; le roi défraye sa maison et lui fournit tout ce dont il a besoin ; de temps à autre il lui fait un cadeau en argent. Je m'empressai d'aller voir Naretti, qui est, à Adoua, la providence des Européens, puis M. Schimper, botaniste allemand, qui, depuis près de quarante ans, s'est fixé en Abyssinie, où il s'est marié et est devenu grand-père

Adoua, d'après MM. Ferret et Galinier, est située par 14° 9′ 34″ nord et 36° 32′ 48″ longitude orientale de Paris ; son altitude, mesurée à l'église de Médani-Allen (le Sauveur-du-monde), est, d'après les mêmes voyageurs, de dix-neuf cents mètres. Elle est adossée aux derniers contre-forts des montagnes qui limitent la plaine vers le sud. Du côté du nord, un ravin assez profond sert de lit à la petite rivière Assam, et les murs des maisons qui bordent le ravin simulent de loin des fortifications.

Les maisons d'Adoua sont généralement construites en pierre, couvertes en terrasses, et se composent de petits rectangles irrégulièrement accolés les uns aux autres, avec une cour intérieure, sur laquelle s'ouvrent les portes et les rares fenêtres de la maison. C'est dans cette cour que les femmes, qui, sauf les esclaves, sortent peu, vaquent aux soins du ménage. Souvent c'est là que se fait la cuisine, avec trois pierres pour fourneau ; c'est aussi l'écurie pour les mules et le parc pour les bes-

5

tiaux. Dans l'intérieur de la maison, l'aménagement est le même que celui que nous avons vu à Asmara, mais l'usage de l'angareb y est à peu près général. A Adoua cependant, une trace de civilisation m'a agréablement frappé : presque toutes les habitations ont, sur un ou plusieurs rectangles, un premier étage qui est la demeure exclusive du maître.

Grâce à Naretti, j'avais quitté ma cave et habitais maintenant un de ces étages, que mon propriétaire ou plutôt ma propriétaire, femme veuve, d'un âge déjà respectable et appartenant à la classe bourgeoise, avait consenti à me céder. Elle s'était réservé le rez-de-chaussée, où elle donnait aussi asile à mes domestiques, qui ne tardèrent pas à faire bon ménage avec la domesticité de mon hôtesse.

A côté de ces maisons rectangulaires, on en voit aussi qui affectent la forme cylindro-conique, avec une toiture en chaume. Ces dernières, d'ordinaire plus luxueuses, sont plutôt une salle de réception, une sorte de salemlick, où le seigneur du lieu donne ses audiences, reçoit ses amis et ses vassaux.

Point de grandes artères, point de boulevards pour circuler au milieu de ces habitations, dont la plus somptueuse égale à peine en splendeur les plus humbles fermes de la France. Entre les murs assez élevés et sans ouverture qui enceignent

chaque habitation, de petites ruelles étroites, où deux hommes peuvent à peine circuler de front, sillonnent Adoua, et en font un labyrinthe inextricable. D'ailleurs, en temps ordinaire, il n'y a aucune animation dans ces villes d'Éthiopie. C'est le commerce, l'industrie, la fièvre des spéculations et ces flots humains qui se pressent et se poussent sans se connaître, qui donnent à nos cités un aspect si vivant; partout des étalages, qui révèlent les richesses de notre industrie, et les marchands qui s'efforcent d'attirer les clients. Dans les villes arabes des États barbaresques, de l'Égypte ou même du littoral de la mer Rouge, on voit encore comme un reflet de cette activité commerciale qui dévore l'Occident. N'y a-t-il pas le juif ou le banian, ces éternelles incarnations du lucre, qui, au fond d'une boutique plus ou moins sombre et enfumée, savent amasser des fortunes monstrueuses? Parmi les sectateurs de Mahomet, il y a encore des ouvriers, des marchands, qui offrent aux guerriers des armes ou des travaux en maroquin, aux femmes qui, drapées dans leurs kayks, parcourent nonchalamment les rues, des bijoux, des étoffes précieuses ou des friandises, et le bazar où se débitent la viande, les fruits et les légumes; les cafés ouverts sur la rue, où les hommes vont fumer majestueusement leurs narguilhés, en écoutant les monotones couplets d'un marabout qui, d'un ton nasillard, appelle les vrais

croyants à la guerre sainte, et l'échoppe du barbier, véritable gazette vivante. En Abyssinie, rien de semblable, il n'y a point d'ouvriers, point de marchands, point de boutiques; tout se fait dans la maison. Les femmes, qui sont pour ainsi dire les seuls artisans, fabriquent tous les objets nécessaires au ménage. Ce sont elles qui modèlent les poteries, moulent le teff ou le dourah, cuisent le pain, tissent les étoffes, tandis que l'homme, muni d'une hache ou d'une herminette, travaille un tronc d'arbre, qui deviendra un lit, un escabeau ou un mortier à piler les céréales. Les grands ont leurs orfèvres, leurs bourreliers, leurs armuriers, leurs tisserands, qui font partie de la maison à titre de serviteurs, et travaillent exclusivement pour leur maître, dont ils reçoivent en échange nourriture et vêtement.

C'est tout à fait, dans la famille comme dans l'État, l'organisation féodale de notre Occident au moyen âge; tout gravite autour d'un centre, qui est en même temps le père et le maître de la maison.

J'étais arrivé à Adoua un dimanche, et toute la semaine, en parcourant la ville, j'avais été frappé de cette atonie, de ce silence dans lequel était enseveli la capitale du Tigré. C'est à peine si je pouvais me procurer des vivres pour moi et pour mes gens, tant chacun semblait peu désireux de vendre son superflu. J'avais, jusqu'alors, misérablement

vécu de ma chasse et de quelques poules péniblement acquises à prix d'argent. Hassein faisait depuis longtemps miroiter à mes yeux les richesses gastronomiques que me réservait Adoua, et je dois avouer, au risque d'être taxé de gourmandise, que j'étais cruellement déçu

Cependant, le samedi matin, je vis les rues ou plutôt les ruelles qui sillonnent la ville remplies d'une foule bigarrée et remuante. C'étaient des paysans chassant devant eux quelques bestiaux, vaches, chèvres ou moutons; des femmes, des jeunes filles pliant sous le poids d'une vaste amphore ou d'un sac en peau à la panse rebondie; des hommes de tout âge, presque de toutes couleurs, portant, qui des armes ou des instruments aratoires, qui des objets en bois ou des peaux tannées et des fourrures; des colporteurs renfermant dans leur besace les précieux bibelots qu'ils sont allés chercher à la côte; un laboureur qui, ses provisions faites pour l'année, apportait le surplus de ses récoltes; un maquignon avec sa file de mules et de baudets rétifs, ou un homme de condition, monté sur sa mule, drapé dans sa chemma, suivi de ses domestiques, qui portent ses armes; il vient acheter quelque objet de luxe, un cheval de bataille, une lance, un sabre, ou surveiller la vente de ses troupeaux. C'est le jour du marché hebdomadaire, et, de plusieurs lieues à la ronde, tout le

pays afflue à la ville. J'avais déjà vu le marché de Kodo-Félassi, mais celui-ci promettait d'être bien autrement curieux.

Quand je voulus sortir, je trouvai dans la cour ma mule sellée et deux domestiques armés de mes fusils, comme deux hérauts d'armes.

« Pourquoi cet attirail ? dis-je à Hassein; le marché se tient à deux pas d'ici. Je serai plus libre à pied, pour voir et marchander, et la pauvre bête me saura gré de la renvoyer aux champs. Elle doit encore faire un long et pénible service; il est inutile de la fatiguer sans motif.

— Je croyais, répondit mon domestique, visiblement froissé, être au service d'un grand seigneur; mais si tu veux aller au marché à pied et sans escorte, je suis déshonoré ; personne ici ne te tiendra plus en estime, et l'on dira que les Franguis et leurs serviteurs sont de pauvres gens. »

Je tombais de surprise en surprise à cette harangue inattendue ; mais en me suppliant de ne pas aller à pied, Hassein m'apprit que tout homme de condition qui tient à l'estime de ses compatriotes ne paraît jamais en public que monté et escorté de plusieurs domestiques portant ses armes ; plus il a de suivants, plus c'est un grand personnage. J'ai pour principes, surtout dans un pays comme l'Abyssinie où des usages très-anciennement adoptés ont acquis force de loi, de me conformer autant que

possible aux mœurs des habitants. Aussi, bien que cela me dérangeât singulièrement, j'accédai aux prières d'Hassein, et par la suite j'évitai de sortir seul et à pied.

Au sud-est, entre la ville, la montagne et l'Assam, s'étend un vaste terrain, dont le sol piétiné indique qu'il s'y tient fréquemment de nombreuses assemblées : c'est la place du marché, qui joue un grand rôle dans les affaires du pays. Pour le moment, on n'y voit qu'une forêt de têtes noires crépues et graisseuses, des chemmas blanches et rouges, que recouvrent des pèlerines de fourrure.

Dans toute l'Abyssinie, les transactions commerciales se font au moyen d'une monnaie européenne, le thaler d'Autriche, dont la valeur est environ 5 fr. 25 ; mais tous les thalaris n'ont pas cours en Abyssinie : c'est seulement la piastre de Marie-Thérèse, et parmi ces dernières il faut encore choisir celles où la souveraine est représentée avec un diadème de perles et des draperies rattachées sur l'épaule par une agrafe également ornée de perles. Si l'usure a fait disparaître le relief de ces ornements, la pièce n'a plus cours.

Comment cette monnaie fut-elle introduite et adoptée, à l'exclusion de toute autre? je l'ignore absolument ; mais il est un fait curieux : c'est qu'elle a cours dans l'Afrique orientale, en Abyssinie, chez une partie des Gallas, chez les Adels et

les Somalis, fort loin dans l'intérieur des terres, et c'est encore la monnaie qui prévaut, mais alors seulement sur la côte, jusqu'au delà de l'équateur. Cette monnaie, d'une valeur relativement élevée, ne pouvait cependant suffire lorsque l'on voulait acheter un objet d'un prix minime. Les transactions se font alors par voie d'échanges.

Dans tout le Tigré, on se sert de cotonnade indigène valant un thaler et qu'on nomme une toile; on la partage en deux, quatre ou huit parties, qui représentent la moitié, le quart ou le huitième d'un thaler. Au-dessous de cette dernière subdivision on emploie, pour échanges, de petites mesures de teff ou de dourah.

Je parcourais ce marché avec une curiosité facile à comprendre. Au milieu de tous ces objets, que j'avais déjà, pour la plupart, vus à Kodo-Félassi, se trouvaient étalés tous les produits du pays, et j'étais désireux de savoir s'il n'y avait point là quelque richesse à exploiter, car je ne pouvais croire, malgré qu'on me l'eût affirmé, que toutes les entreprises commerciales eussent échoué en Abyssinie, un pays si neuf, dont le sol, à peine égratigné par une charrue primitive, rend au centuple la semence qui lui a été confiée et dont les gras pâturages, les nombreux troupeaux et les forêts de bois précieux me semblaient devoir être autant de mines inépuisables. En examinant le marché d'Adoua, et en y

réfléchissant bien, je me rendis parfaitement compte des raisons de cet insuccès. Ce n'est pas que les matières premières manquent dans ce pays prodigieusement fertile et aux produits si variés; mais ce qui fait défaut, ce qu'il faudrait avant tout y établir, ce sont des moyens de transport, des routes qui, partant du centre du pays, vinssent aboutir à un port. L'Afrique presque tout entière, et l'Abyssinie en première ligne, avec ses montagnes escarpées, reste inexploitée et inexploitable. L'ivoire seul, en raison de sa grande valeur, peut supporter les frais immenses qu'entraîne le transport à dos d'hommes ou même à mule. Sur la côte orientale, le copal et l'orseille, denrées précieuses cependant, ne viennent pas de régions fort éloignées, sans quoi les frais dépasseraient leur valeur intrinsèque. Mais l'Abyssinie ne fournit qu'une quantité d'ivoire insignifiante; il n'y a pas de copal; l'orseille, qu'on y rencontrerait peut-être, mais très-peu abondante, n'y est pas exploitée ; restent donc ses richesses minérales ou végétales, qui sont condamnées à ne pas sortir du pays.

Les Abyssiniens tissent des étoffes supérieures aux cotonnades européennes. Les armes et les objets de luxe pourraient être importés; mais, d'une part, il y a peu de numéraire en Abyssinie, et, d'autre part, l'Égypte, qui la cerne de tous côtés, prohibe rigoureusement l'introduction des engins de guerre, quels qu'ils soient.

De cette situation doublement fâcheuse, rien à exporter, rien à importer, du moins pour le moment, il est résulté que toutes les entreprises commerciales qui ont eu pour but l'Abyssinie ont échoué et n'ont laissé aux hardis pionniers, qui méritaient un meilleur sort, que la plus amère déception.

Quand, le soir, je rentrai à mon domicile, je trouvai la cour encombrée de toutes sortes de choses : guerbes ou outres de teff et de dourah; dans un petit sac en cuir, un peu de blé qui m'était spécialement réservé; du beurre, du sel, des piments, des moutons; mais je remarquai surtout trois immenses pots de miel dont je ne comprenais pas bien l'usage, et qui me paraissaient un luxe superflu : je grondais déjà mon pourvoyeur d'avoir acheté une telle quantité de friandises.

« Mais, me dit Hassein, il n'y a en Abyssinie que les pauvres gens qui boivent de l'eau; ce miel est destiné à faire du *taidje.* »

Je me rappelai celui que j'avais bu au camp du Raz Bariaou, et je m'apaisai facilement. Voici comment on procède pour la fabrication du taidje. Dans d'immenses vases en terre, appelés par les indigènes *gombos,* on met une partie de miel pour quatre parties d'eau, après y avoir ajouté quelques fragments de racines ou les feuilles d'un arbuste nommé *guécho ;* on bouche le

vase d'une rondelle en bois soigneusement lutée avec de la terre, et, pendant trois jours environ, on le laisse exposé au soleil. Au bout de ce temps, la fermentation est complète, et l'on peut boire ce breuvage renouvelé des anciens. Le taidje est alors d'une couleur jaune citron, et son goût est à la fois sucré et acidulé ; il constitue une boisson fort agréable, mais dont il ne faut pas abuser. En outre de la quantité d'alcool relativement considérable que le taidje a acquise par la fermentation, il est tout particulièrement surexcitant, propriété qui lui est sans doute communiquée par le *guécho ;* car, si l'on a mis une dose trop forte de cette plante, le taidje devient amer, donne des douleurs d'estomac et engendre l'insomnie.

Le taidje est la boisson des riches, des prêtres, des guerriers, qui, dans leurs repas homériques, se livrent à de copieuses libations.

Il est aussi un autre breuvage moins aristocratique et qui ne laisse pas que d'être agréable : c'est la bière ou *bouza*. Cette bière est, comme la nôtre, brassée avec de l'orge, mais l'orge a été préalablement grillée, ce qui donne à cette boisson un léger goût de brûlé ; il y a une seconde espèce de bière nommée *talla,* préparée avec des croûtes fermentées de pain de dourah. Les Abyssiniens ne veulent pas prendre la peine de clarifier ces deux sortes de bière ; aussi y a-t-il autant à manger qu'à boire ;

malgré cela, la bouza, aussi bien que la talla, est plus salutaire que le taidje.

Lorsque les Abyssiniens ne mangent pas du *brondo*, ou viande crue, ils préparent leurs aliments avec du beurre. Le lecteur, à moins d'être Provençal, nous estimera très-heureux d'avoir du beurre pour faire notre cuisine; cela demande quelques explications. On se sert rarement de vases en terre pour renfermer le lait; on emploie de préférence des paniers d'un tissu végétal très-serré, enduits à l'intérieur d'une sorte de gomme insoluble dans l'eau et ensuite enfumés au-dessus d'un grand feu, ce qui, prétend-on dans le pays, est indispensable pour la conservation du lait. Il résulte de cette singulière coutume qu'un lait excellent devient promptement détestable.

La baratte est une outre suspendue au toit de la hutte et qu'une femme a pour fonctions de balancer pendant plusieurs heures, au moyen d'une corde. Au goût de fumée qu'avait déjà le lait, le beurre joindra maintenant celui du cuir dans lequel il a été préparé. Mais ce beurre frais, qui ferait, malgré tout, une cuisine que le palais d'un voyageur, aiguisé d'un vigoureux appétit, trouverait excellente, n'est point encore celui qui sert à confectionner les ragoûts abyssiniens. Ce n'est qu'un cosmétique qui sera précieusement réservé pour graisser la chevelure d'un seigneur ou de quelque jeune coquette.

Avant d'être considéré comme denrée alimentaire, le beurre est fondu, et devient ce que les Arabes appellent *samen*. Pour aider à sa conservation, les Abyssiniens y ajoutent la racine du *mokmoko*, ce qui achève de lui donner un goût détestable. Je dois à la vérité de dire que le beurre ainsi préparé se conserve fort longtemps sans devenir plus mauvais.

Hassein, pour se faire pardonner les richesses gastronomiques qu'il avait achetées, pria mon hôtesse de me préparer un véritable festin abyssinien. Il y manquait, à la vérité, le mets principal, le fameux *brondo*, ce lambeau pantelant encore de viande crue ; mais je n'éprouvais alors nulle sympathie pour ce mets national.

Parmi les ragoûts peu variés qu'on me servit, et tous épicés d'une façon atroce, il en est un qui m'intriguait et me séduisait tout spécialement.

Dans la pompeuse nomenclature qui orne le menu d'un festin ou la carte d'un restaurateur en renom, on n'a jamais vu, que je sache, figurer le *chiro*. Et cependant le chiro est un mets délicat, quoique peu séduisant à première vue : imaginez une bouillie grisâtre, servie dans une écuelle en terre noire et *dont un beurre gluant inondait tous les bords*. Enlevez le couvercle en sparterie qui conserve la chaleur, et laissez prudemment refroidir, car le chiro est très-épicé, et se brûler la langue avec une sauce pimentée, c'est terrible; goûtez

enfin, et, si vous êtes un peu habitué à la cuisine relevée de l'Orient, vous trouverez excellent ce mets tout à fait national.

Il est temps de dire ce qu'est le chiro. Lorsque les Abyssiniens tuent une antilope, qu'ils désignent sous l'appellation générique d'*agazen*, ils découpent les chairs en lanières grosses comme le doigt; on les fait ensuite sécher au soleil et piler dans un mortier. Ainsi préparée, cette farine de viande peut se conserver un temps indéfini. On la mélange par moitié avec la farine d'un petit haricot nommé *schimbéra*, et cette bouillie, assaisonnée de flots de samen et relevée de poudre de piment, constitue le chiro, qui ne se sert que sur la table des riches.

J'avais déjà pas mal de domestiques, mais il ne s'en trouva pas un seul dans le nombre qui consentît à moudre le dourah ni à aller chercher du bois et de l'eau. Ces travaux sont considérés comme déshonorants, et aucun homme ne veut s'abaisser à ces fonctions réservées aux femmes. Force me fut, sous peine de mourir de soif, de prendre deux femmes pour domestiques; je ne les payais pas cher, il est vrai, un demi-thaler (2 fr. 50) par mois, et les pauvres malheureuses écrasaient du dourah toute la journée ou revenaient le soir pliant sous un immense fagot de bois ou sous un vaste gombo, qu'elles portaient sur le dos, retenu par leur taub

qui était noué sur le front ou sur la poitrine. C'étaient deux pauvres filles, encore à peu près jeunes, que Hassein avait recrutées je ne sais où; mais enfin tout fait nombre, et j'avais maintenant une smala, qui, avec les gens de mon hôtesse, formait une véritable colonie.

Oisero[1] Douba (c'était le nom de ma propriétaire) avait chez elle sa nièce, ravissante créature de treize à quatorze ans, nommée Ianoussou. Elle remplissait près de sa tante les fonctions d'une domestique privilégiée et n'était occupée qu'aux soins intérieurs du ménage. Souvent d'autres jeunes filles du voisinage venaient lui rendre visite, poussées peut-être par la curiosité qu'inspirait ma présence. Il y en avait dans le nombre de fort jolies, et toutes avaient une attitude noble et gracieuse, avec leurs chevelures tressées, leurs chemises aux broderies éclatantes et leurs longues chemmas. Quand on pensait le soir que j'étais occupé à travailler ou couché, toute la maisonnée sortait de la réserve, et des danses s'organisaient dans la cour. Je me gardais bien de déranger ces petites fêtes improvisées, et plus d'une fois, caché derrière une peau de bœuf qui me servait de volet, j'ai assisté aux ébats de cette jeunesse. Plus tard, quand on se fut habitué à moi et que de petits présents, un collier de perles,

[1] Oisero, en éthiopien, signifie *madame*.

un petit miroir, quelques aiguilles, un petit flacon de grossière parfumerie, m'eurent conquis les bonnes grâces du beau sexe, ma présence ne fut plus un trouble-fête, et quelquefois mes domestiques s'enhardirent jusqu'à m'envoyer en ambassade Ianoussou et ses compagnes pour obtenir une distribution de taidje. C'était plaisir de les voir, tremblantes et confuses, avec leur mine de petit oiseau effarouché, m'adresser leur humble requête. Je me laissais toujours fléchir, et les danses se prolongeaient bien avant dans la nuit.

Ces danses rappellent celles que j'avais vues dans les hauts plateaux de l'Algérie, exécutées par les almées des Ouled-Naïl, mais elles sont plus naïves. Hommes et femmes dansent ensemble, rangés en cercle autour d'un feu; les uns et les autres piétinent sur place plutôt qu'ils ne dansent, et se balancent d'avant en arrière en chantant d'interminables cantilènes dont ils marquent la mesure en frappant dans leurs mains. Comme chez tous les peuples primitifs, le rhythme en est monotone et mélancolique. La musique, à son origine, semble n'avoir été employée que pour exprimer les sentiments tristes et langoureux; c'est une douleur qui s'épanche, le soupir d'un cœur qui souffre. Le cri de guerre lui succède, mais le chant d'allégresse, le joyeux boléro, n'apparaît que plus tard.

J'étais déjà installé depuis près d'une semaine à

Adoua, lorsque M. de Sarzec arriva. Ce fut un jour de gala. Prévoyant que nous passerions un certain temps dans cette ville, j'envoyai deux domestiques porter à Massaouah un paquet de lettres et des boîtes d'insectes ; ils devaient aussi me rapporter différents objets dont je n'avais pas fait une provision suffisante, mais surtout mon lit de campement, qui est une des choses les plus importantes en voyage. Ces préparatifs terminés, je me livrai tout entier à l'histoire naturelle, explorant dans mes excursions journalières les environs pittoresques de la ville.

J'ai dit qu'Adoua est située dans une plaine entourée de montagnes. La plus importante de ces dernières est le mont *Chelloda*, dont l'altitude précise m'est inconnue, mais qui ne peut pas être inférieure à deux mille quatre cents ou deux mille cinq cents mètres, celle de la plaine étant donnée à dix-neuf cents mètres. Le mont Chelloda, situé au nord-est de la ville, forme une croupe oblongue de cinq à six kilomètres et séparée des autres montagnes par de profondes vallées, où coulent, au sud, l'Assam, et au nord, l'Abouna. Les flancs de cette montagne, surtout du côté du sud, sont peu escarpés, et la végétation est fort clair-semée. La gorge de l'Abouna, à une de ses extrémités, est fort étroite; d'un côté le Chelloda, et de l'autre un bloc énorme, dont les parois verticales semblent formées de colonnes po-

lygonales accolées ensemble comme dans un faisceau, apparaissent comme les chambranles d'une porte gigantesque. Lorsqu'on a franchi ce défilé, on se trouve subitement dans une ravissante vallée, où le cours sinueux de la petite rivière est indiqué par une ligne de beaux dattiers, où voltigent une foule d'oiseaux au plumage éclatant; des pigeons jaunes et verts [1] roucoulent dans la verdure et se gorgent de dattes; des geais bleus [2] ou bronzés avec le bec blanc [3] se poursuivent d'arbre en arbre, tandis que des grimpeurs à longues queues, tantôt métalliques et fasciés de blanc [4], tantôt d'un gris isabelle avec la tête couronnée d'une huppe [5], se suspendent aux branches de mille façons. Mais j'ai vu là surtout un oiseau ravissant et qui construit un nid qui mérite quelques mots de description : ce charmant passereau [6], qui ressemble à notre moineau, mais dont le plumage est entièrement d'un jaune d'or varié de noir brun, suspend sa demeure aérienne à l'extrémité d'une branche aussi flexible que possible ; la feuille elle-même du palmier, si grêle, si élancée, lui semble encore trop grossière, et il la fend longitudinalement en deux ou trois parties pour

1 Columba Abyssinica.
2 Coracias Abyssinica.
3 Ptilorynchus albirostris.
4 Promerops erythrorynchus.
5 Colius Capensis.
6 Ploceus aureus.

en augmenter la flexibilité. Ce nid ressemble un peu à une cornue à col court, qui serait suspendue par le ballon, avec l'ouverture en dessous. Lorsque l'oiseau veut donner la pâture à ses petits, il se suspend la tête en bas à ce que j'appellerais le ventre du nid ; puis, étendant ses ailes et s'appuyant sur sa queue, il se replie sur lui-même, pour engager sa tête dans l'ouverture du nid. L'habile architecte de ce petit palais aussi confortable qu'élégant n'aime pas à vivre seul ; on voit ces passereaux, par bandes innombrables, évoluer comme un tourbillon doré, et l'arbre qu'ils ont choisi pour être la capitale de leur petite république est littéralement couvert de leurs nids. On n'aperçoit plus ni feuilles, ni branches; ce ne sont que des grappes de nids, qui oscillent constamment sous le poids de leurs habitants. Mais ces prudents oiseaux ont la coutume de choisir un arbre à tronc flexible et dont les rameaux pendent au-dessus du ruisseau. Inoffensifs et sans défense, ils semblent ne chercher un abri que dans la délicatesse même de leur travail.

Tout n'est pas aussi poétique dans la nature. Il y a en Abyssinie un autre oiseau, une sorte de gros-bec, encore cousin germain de nos moineaux, mais un peu plus gros ; son plumage est d'un joli gris isabelle ; il a les pattes et le bec rouge comme du corail, il est alerte, gai, sautillant ; on est tout prêt à le trouver charmant ; mais il ne faut jamais se fier

aux apparences : il a de déplorables habitudes, des goûts aussi dépravés que cruels. Ce petit oiseau est carnivore, il aime la chair, que dis-je! la chair vivante ; aussi les naturalistes l'ont nommé *Buphagus,* mange-bœuf. Une pauvre mule, un cheval, un bœuf ont-ils été blessés par le harnais, c'est dans cette blessure saignante que le Buphagus ira plonger son joli bec ; de ses pattes, que la nature, bonne mère en somme, lui a faites rouges, pour dissimuler ses vices, il s'accroche sur les bords de cette écorchure, qui bientôt, grâce à lui, deviendra une plaie. Il est là sur le dos de la pauvre bête, piquant, becquetant, déchirant, si affairé à sa triste besogne qu'on peut l'approcher jusqu'à mettre la main sur lui; sa victime a beau se remuer, se secouer, le frapper de sa queue, rien n'y fait, il ne bouge pas. J'avais d'abord trouvé cet oiseau joli et gracieux ; mais quand je connus ses mœurs, je le pris si fort en grippe, que je croyais faire œuvre pie en en tuant le plus possible.

La vallée de l'Assam, au pied de l'autre versant du mont Chelloda, était toute différente ; là, plus de palmiers, plus de beaux arbres : d'immenses prairies marécageuses et couvertes de joncs. Pour être moins pittoresque, elle n'était pas moins intéressante pour moi. Les reptiles abondaient dans ces terrains humides, les insectes y pullulaient, et des bandes d'oiseaux se balançaient à la tige flexible des

joncs. C'étaient le martinet à gorge blanche[1], le guèpieur minule[2], élégant oiseau vert et jaune; des veuves d'un noir velouté à épaulettes jaunes[3] ou à collier de pourpre[4], des passereaux encore, mais ceux-là mi-partis noir de velours et couleur feu[5]; des bandes de vanneaux, des pluviers et l'ombrette solitaire[6], le héron aux longues pattes, ou la sarcelle qui s'enfuyait le cou tendu et l'aile sifflante.

En sortant de ces prairies humides, l'Assam tombe, par petites cascades, dans un lit profond et escarpé; puis, longeant la ville, il coule vers l'ouest et ne tarde pas à se joindre à l'Abouna pour aller, de concert, se jeter, après mille méandres, dans le Onéri, qui porte à son tour ses eaux au Taccazé.

Il y avait fort peu de gros gibier autour d'Adoua, et je n'y ai jamais vu aucune antilope; en revanche, j'entendais chaque nuit le plaintif hululement des hyènes et le jappement des chacals, qui venaient jusque sur la place du marché faire l'office de vidangeurs. La tentation était trop forte pour que j'y pusse résister, et j'allai, par un beau clair de lune, me poster à l'affût. J'attendis de longues heures, blotti dans un buisson de jeunes figuiers;

[1] Apus melba.
[2] Merops minula.
[3] Colius-passer flaviscapulatus.
[4] Colius-passer torquatus
[5] Loxia ignicolor.
[6] Scopus umbretta.

l'air était pur, la nuit splendide, et le silence n'était troublé que par le cri des hyènes, qui se répondaient de tous côtés. En Abyssinie, comme dans tous les pays où vit ce carnassier, il est considéré comme un animal immonde.

Son mugissement assez sonore n'a rien de la majesté de la voix du lion, ni de la farouche âpreté du jappement rauque du léopard ; c'est un hululement plaintif et prolongé sur un ton mineur, qui va *crescendo* pour s'évanouir en une finale discordante.

L'hyène qui habite l'Abyssinie est l'hyène tachetée qui se retrouve aussi au cap de Bonne-Espérance, tandis que celle de l'Algérie et même du Sénégal est l'hyène rayée. L'hyène tachetée est plus grande, le train de derrière est proportionnellement plus élevé, et son pelage, ainsi que son nom l'indique, est semé de taches, au lieu d'être zébré comme celui de la hyène d'Algérie.

Sitôt que la nuit a étendu son voile, l'hyène sort de sa tanière et se met en quête de quelque cadavre. Elle n'attaquera jamais l'homme, à moins qu'il ne soit endormi. J'ai vu un jeune pâtre qui, surpris dans son sommeil, avait eu l'oreille dévorée par une hyène ; mais réveillé en sursaut par la douleur, il fit un mouvement, et le fauve s'enfuit épouvanté.

J'avais disposé autour de moi, à une vingtaine de pas, des entrailles de mouton, espérant que cet appât allécherait les hyènes. J'avais entendu dire, et

je croyais moi-même, que l'hyène avait l'odorat peu développé. Chacun racontait à plaisir en Algérie, où, dans la région des hauts plateaux, les hyènes sont très-abondantes, que cet animal, privé d'odorat, en était réduit, pour découvrir sa proie, à suivre les bandes de chacals, qui chassaient ainsi pour lui, de gré ou de force, car, ajoutait-on, lorsque le chacal a découvert un cadavre quelconque, l'hyène, qui est là sur ses talons, sait bien, grâce à sa taille et à sa force, s'attribuer la part du lion. Contes que tout cela ; l'hyène a l'odorat très-développé, comme on va le voir. Les mugissements que j'entendais de tous côtés se rapprochaient, comme un cercle qui se rétrécit ; enfin, je vis se profiler à l'horizon la silhouette d'un grand quadrupède. Je retenais mon souffle, l'hyène se dirigeait vers moi; déjà j'épaulais ma carabine, j'aurais vendu sa peau comme les chasseurs de la fable ; mais elle avait à peine fait vingt pas qu'elle s'arrêta court, poussa un long hululement, et s'enfuit à toutes jambes. J'étais éventé, bien que parfaitement dissimulé dans une broussaille et à une distance d'environ deux cents mètres. La même scène se renouvela plusieurs fois dans la même nuit; aucune hyène ne se hasarda à portée.

Enfin, de guerre lasse, pour ne pas revenir bredouille, j'assassinai un beau chacal, qui venait se désaltérer dans l'Assam.

On peut penser si je coulais des jours heureux à Adoua; mes collections s'augmentaient à vue d'œil, et ma chaumière était devenue un véritable musée, où pendaient, en séchant, des animaux de toutes sortes. J'eus cependant quelques anicroches.

Un jour, en rentrant d'excursion, je trouvai le domestique chargé de mener paître mes mules la figure toute bouleversée, et, après bien des explications, que mon ignorance de l'éthiopien rendait difficiles, je compris que mes mules avaient été séquestrées. Déjà le représentant du Raz Bariaou, un subalterne de vingtième degré, était venu me tourmenter pour obtenir quelques piastres à titre de tribut. Il avait toujours été reçu et reconduit à la porte avec tous les honneurs dus à un garnement de son espèce, et plus d'une fois je l'avais déjà menacé de lui appliquer au bas des reins la semelle de mes souliers ferrés ; mais il ne s'était pas tenu pour battu, et, par menaces ou tout autre procédé aussi honnête, il s'était emparé de mes mules et les avait mises en fourrière, ne voulant les lâcher que contre une grosse indemnité.

Par qui me faire rendre justice? c'était assez épineux ; les autorités du pays me semblaient autant de complices. Le chef suprême était loin, et ses représentants, valetaille affamée et avide de quelque gros bacchich, n'étaient qu'une bande de coquins. Heureusement, un personnage dont j'au-

rai plusieurs fois encore l'occasion de parler s'était joint au vice-consul pour aller chez le roi. C'était un Abyssinien nommé Bourrou, natif de la province du Oualkaït, et que pour cette raison nous appelions Oualkaït-Bourrou, ce qui servait aussi à le distinguer des innombrables Bourrous qu'on rencontre à chaque pas, tant ce nom est fréquent en Abyssinie. Mais Bourrou était un Abyssinien portant souliers, pantalon de drap d'Elbeuf, jaquette et tarbouche; le tout éculé, usé, fripé, rapiécé, lui donnait une mine de mendiant, et il en était plus fier que s'il eût porté la toge indigène du roi lui-même. Ce qui prouve bien que le beau, pour des esprits prévenus, n'est souvent qu'affaire de convention. C'est dans les Indes, à Bombay, où il avait fait un séjour assez long, que Bourrou avait adopté le costume européen, avec tous les vices de notre civilisation, évitant avec soin de s'assimiler nos qualités. Mais il avait appris l'anglais, parlait aussi un peu français, et à ces deux titres était pour moi un précieux interprète. Je l'allai trouver, et, moyennant un verre de *mouch-nedif* [1], il se décida très-facilement à mettre à mon service ses connaissances philologiques.

Je fus, pour cette fois, obligé d'aller à pied ; mais

[1] Le lecteur ne sait pas, sans doute, ce que c'est que le mouch-nédif : les commerçants européens qui sont fixés à Massaouah font venir, pour la vendre à bas prix aux indigènes,

je me vengeai de cette humiliation, en m'entourant de tout mon arsenal.

Précédé des domestiques, métamorphosés en hérauts d'armes, je me rendis, avec Bourrou, chez le Béléta Garamoussié, qui, en l'absence du Raz son maître, remplissait les délicates fonctions de gouverneur d'Adoua. Je ne maudissais qu'à moitié l'enlèvement de mes mules, qui me procurait l'occasion de voir de près cet important personnage.

Après avoir traversé des ruelles étroites, nous arrivâmes devant une maison aux murailles sombres et enfumées dont la porte massive, d'un seul morceau de bois, était fermée. Près de cette porte étaient rangés en factionnaires plusieurs grands gaillards, armés de pied en cap, qui semblaient en défendre l'entrée.

Ils annoncèrent, en effet, que le gouverneur était occupé et ne pouvait me recevoir. Évidemment le rusé magistrat, informé du délit, avait prévu ma visite, et n'ayant aucune bonne raison à me donner, il avait trouvé tout simple de ne pas me recevoir. J'étais, pour ma part, résolu à clore l'incident le

une sorte de drogue, pompeusement décorée du nom de cognac. Un jour qu'un Abyssinien assez cossu et parlant quelques mots d'arabe était venu à Massaouah, on lui offrit un petit verre de cette liqueur traîtresse. « Mouch-nédif », s'écria-t-il en faisant la grimace, « il n'est pas propre »; et depuis ce temps, cette mauvaise eau-de-vie fut baptisée du nom de mouch-nédif.

plus tôt possible et n'avais nulle envie de m'en retourner ainsi.

J'insistais pour entrer, les factionnaires s'y opposaient. Ennuyé de ce manége, je saisis des mains de mes domestiques une longue lance garnie de fer au talon, et écartant de la main, doucement mais fermement, les factionnaires, je frappai à coups redoublés dans la porte, en criant : « Frangui! Frangui! c'est un Français. »

Le Béléta comprit sans doute au son de ma voix que je n'étais nullement disposé à faire le pied de grue à sa porte ; aussi une servante vint-elle l'entr'ouvrir discrètement. Je mis aussitôt ma lance dans l'entre-bâillement de la porte et l'ouvris tout entière. Là, nouvelle discussion : on voulait bien me laisser entrer maintenant, puisqu'il n'y avait plus moyen de faire autrement; mais les domestiques devaient rester dehors avec leurs armes. Il n'y avait absolument rien à craindre; le Béléta était au fond trop intelligent pour se laisser entraîner à quelque voie de fait sur ma personne. J'avais aussi mon revolver passé comme de coutume à ma ceinture, et si je tenais à faire entrer mes domestiques chez le gouverneur, c'était une simple question de dignité. Je venais réclamer la justice et non pas l'implorer. J'écartai de nouveau de la main les factionnaires, qui commençaient à devenir plus dociles, et je fis passer mes hommes devant moi. Le procès était

dores et déjà plus qu'à moitié gagné. Je ne voulus pas abuser de la victoire, et, à titre de conciliation, laissant les domestiques dans la cour intérieure, je pénétrai seul, avec Bourrou et mon interprète ordinaire Hassein, chez le gouverneur.

Il était, avec deux ou trois personnages, ses conseillers sans doute, dans une sorte de pièce obscure et malpropre, qui servait aussi d'écurie à sa mule. Il ne se leva pas pour me recevoir et ne m'offrit pas de m'asseoir ; sans plus de façon, je fis demander un siége par mon interprète, et une jeune esclave m'apporta un billot de bois, sur lequel je m'installai comme dans une chaise curule. Le Béléta me toisait des pieds à la tête d'un air stupéfié. Cette visite me donna du gouverneur la plus triste opinion. J'ai parlé tout à l'heure de l'hyène ; j'en retrouvais une, plus dangereuse assurément, et tout aussi lâche et ignoble.

Garamoussié est un de ces hommes dont il est impossible de préciser l'âge ; usés par les mauvaises passions, ils ont, jeunes encore, un aspect de vieillard, et leur œil cave ne s'illumine plus que de reflets sinistres ; ajoutez à cela une chevelure en désordre, des sourcils qui semblent épineux, une peau gravelée de petite vérole, et vous aurez bien la face la plus patibulaire que l'on puisse imaginer.

Bourrou, dont la bravoure ne fut jamais la vertu

dominante, m'exhortait à une prudente modération; mais autant en emporte le vent. J'entrai le premier en matière :

« Pourquoi, dis-je au gouverneur, le valet du Raz, dont je suis l'ami, s'est-il permis de prendre mes mules et de menacer mon domestique ? »

Garamoussié semblait visiblement embarrassé, et Bourrou me traduisit une réponse inintelligible, dans laquelle je crus démêler cependant qu'il était d'usage que les trafiquants, surtout les étrangers, payassent un tribut au Raz, pour passer sur ses terres.

« Mais, répondis-je, j'ai vu le Raz à Addi-Mongondi, et je n'ai pas été obligé de forcer sa porte, comme j'ai dû faire de la tienne. J'ai bu son taidje dans son breulli, et, s'il avait voulu me faire payer la douane, il me l'eût alors demandé. Je ne suis pas d'ailleurs un trafiquant; je suis venu ici pour recueillir des bêtes et des plantes qui ont des vertus médicales. Je suis recommandé au Raz et au Négouss par le consul de France, avec lequel je suis venu.

« Connais-tu ce cachet ? » Et je lui montrai mon passe-port, qui portait le cachet du consulat[1].

« C'est vrai, dit le Béléta, mais tu aurais dû

[1] On sait qu'en Orient la signature autographe n'est pas usitée et n'a aucune valeur; on se sert toujours d'un sceau, ce qui prête à bien des malversations.

faire un cadeau au ouékil du Raz. » Et Bourrou d'appuyer cette proposition.

J'étais furieux.

« Un cadeau au valet du Raz! Oui, je lui en ferai un, s'il ose jamais se présenter devant moi, mais ce sera une distribution de coups de courbache[1], et le drôle n'aura que ce qu'il mérite. Au surplus, je n'ai pas le temps de discuter avec toi : on m'a volé mes mules; veux-tu me les faire rendre?

« Mais je n'en ai pas le pouvoir, allégua Garamoussié; le ouékil du Raz n'a pas d'ordres à recevoir de moi. » Il employait à dessein et pour rehausser à mes yeux ce domestique du Raz, le mot arabe *ouékil,* qui signifie représentant, fondé de pouvoirs.

« Que fais-tu donc de l'autorité que te confère ton titre de Béléta? n'es-tu qu'un gouverneur de paille, qui tremble devant un valet, ou plutôt n'es-tu que son complice? Assez parlé du reste : je suis ici chez toi, et je te déclare que je vais y rester jusqu'à ce que mes mules m'aient été rendues. L'heure du dîner approche, et tu seras obligé de me faire servir, moi et mes gens. »

Le gouverneur ne savait plus du tout où il en était. Il s'était attendu sans doute à une discussion orageuse, à des menaces, à de la violence peut-être,

[1] La courbache est une longue et flexible cravache en peau d'hippopotame, qui, vigoureusement maniée, devient presque une arme.

tempête qui se fût terminée par quelques thalaris que j'eusse été obligé de donner et que cet honnête homme eût empochés.

En pensant que le Béléta Garamoussié n'était pas étranger au rapt de mes mules, je ne m'étais pas rendu coupable d'un jugement téméraire; elles étaient tout près, peut-être même dans son écurie, car, notre colloque terminé, j'attendis à peine quelques instants avant qu'on me les rendît.

Pour prouver que ce n'était pas par avarice, mais seulement pour maintenir l'intégrité de mes droits, que j'avais refusé tout cadeau, je donnai un thaler au jeune serviteur qui ramenait mes bêtes, et qui, en signe de reconnaissance, me baisa la main. Le jeune garçon, prévoyant sans doute que, de gré ou de force, on lui enlèverait son petit trésor, me suivit, sous prétexte de conduire les mules jusque chez moi; mais là, il ne voulut plus me quitter, et comme c'était un domestique à gages, je le gardai à mon service.

Je ne m'en allai cependant pas ainsi de chez le gouverneur. Cette affaire avait fait du bruit dans la ville, et quelques groupes dans la rue montraient une certaine animation. Afin que désormais on ne cherchât plus à me jouer de mauvais tours, je tenais à ce que tout le monde sût bien que je m'étais fait rendre raison. J'envoyai chercher ma selle, et, enfourchant ma monture dans la cour même du

gouverneur, au risque de me rompre le cou en passant la porte, je traversai sans encombre quelques rassemblements, qui semblaient m'être peu sympathiques. Les rieurs furent de mon côté.

En passant à Addi-Mongondi, au camp du Raz Bariaou, je n'avais pas pensé à lui demander l'autorisation de me rendre jusqu'auprès du roi. Et avec un homme comme le Béléta Garamoussié, il était absolument indispensable de me mettre en règle; il eût été trop heureux de saisir la première occasion de m'être désagréable. En redevenant le compagnon de M. de Sarzec, je n'avais nul besoin de l'assentiment du Raz, et rien à craindre du Béléta; mais je préférai conserver la liberté de voyager à ma guise, pour continuer plus facilement les recherches zoologiques qui m'avaient déjà fourni de précieuses collections. J'envoyai donc un domestique au Raz Bariaoû, avec une lettre du vice-consul demandant pour moi cette autorisation; car il avait été convenu entre le roi d'Abyssinie et le vice-consul de France, le seul qu'il y eût à Massaouah, que nul Européen ne serait admis à voyager en Abyssinie sans une autorisation du vice-consul; mesure fort sage d'ailleurs et dont le but était de faciliter aux Européens l'accès de l'Abyssinie, en les accréditant auprès des autorités indigènes. Il n'y avait donc pas à douter que le Raz Bariaou ne m'envoyât immédiatement l'autorisation demandée. En

attendant le retour de mon domestique, je repris tranquillement le cours de mes excursions.

Le 25 septembre, eut lieu une fête religieuse, la fête du Mascal (fête de la Croix).

Au centre de la ville, sur le mamelon le plus élevé, se dresse une église, que M. Naretti était en train de reconstruire sur un plan qui, pour le pays, est gigantesque. C'est l'église de Médani-Allen (le Sauveur-du-Monde). Plusieurs autres sanctuaires sans intérêt sont disséminés dans la ville, dont ils rompent la monotonie par leurs vastes enclos plantés d'arbres séculaires. De l'autre côté de l'Assam, au pied du mont Chelloda et au milieu d'une sorte de faubourg, il y a encore une église vénérée, entourée d'un petit parc ravissant, où des palmiers et des bananiers marient agréablement leur ombrelle de verdure et leurs larges feuilles aux sombres massifs des oliviers et des figuiers-sycomores. C'est l'église de Saint-Gabriel, qui, les jours de fête, devient un lieu de pèlerinage.

Dans l'après midi, tout le clergé de la ville se réunit à l'église du Sauveur-du-Monde; des soldats revêtus de leurs armes et de leurs insignes, des citadins, des paysans en habits de fête, c'est-à-dire avec des chemmas ou des taubs plus blancs que de coutume, se joignirent au cortége, qui se mit bientôt en marche, dans un désordre plus

pittoresque que nos processions régulièrement alignées sur deux ou plusieurs files.

Les piétons marchaient d'abord en groupe serré; sur les flancs, les cavaliers faisaient caracoler leurs montures; puis venaient les musiciens avec les flûtes et les tambours, les clercs, les deftéras ou lettrés, portant, comme les prêtres, de vastes turbans de mousseline blanche; ensuite quelques prêtres revêtus de chapes en cuir jaune ou verdâtre, et enfin l'officiant, dont la chape était en soie rouge fripée et qui marchait abrité sous de vastes ombrelles en soie pourpre et violette, portant à la main une croix en cuivre d'assez grande dimension. Tout ce peuple chantait à pleine voix des hymnes en langue ghèze. En musique, comme en toutes choses, il n'y avait ni ordre, ni méthode, et les oreilles les moins susceptibles étaient déchirées par une semblable cacophonie; mais de loin, on n'entendait plus qu'un bourdonnement, et ce long ruban de toutes couleurs, qui se déroulait au milieu de la verdure, produisait le plus charmant effet.

Je pensais que là se bornerait la fête; mais tandis que le soir j'écrivais les impressions de la journée, que je transcris aujourd'hui, et mettais en ordre mes collections, j'entendis de toutes parts des cris, des hourras, des coups de fusil, et, tout à coup, la ville sembla tout en feu. Surpris et presque inquiet, je sortis précipitamment

et je vis, en effet, que chaque habitant avait allumé un feu de joie sur la terrasse. Mes domestiques s'apprêtaient à en faire autant sur la mienne; mais j'avais toute une petite provision de poudre et d'alcool, et de crainte d'un accident qui eût, en quelques instants, anéanti toutes mes collections péniblement acquises, je m'opposai, à leur grand désappointement, à toute illumination. Les feux éteints sur les terrasses, toute la population, avide de réjouissances, se transporta sur la place du marché. Je grimpai sur ma maison, où j'étais aux premières loges pour tout voir. Des monceaux de paille et de broussailles furent bien vite accumulés; chacun, portant une torche à la main, s'empressa d'y mettre le feu; des danses s'organisèrent autour de ces bûchers, au son des tambours et des flûtes, accompagnées de battements de mains. Des hommes en costume de guerre, montés sur leurs chevaux de bataille, se livrèrent à un carrousel échevelé, simulant toutes les péripéties d'un combat. La fusillade crépitait, les enfants se poursuivaient avec des torches, les femmes spectatrices de ces tournois poussaient leur fameux cri : Hihihihi..., cri de guerre et d'allégresse; on franchissait les brasiers, on se lançait des tisons ardents, la place était tout en feu; et, au milieu de cette illumination sauvage et gigantesque, les longues javelines étincelaient, les sabres heurtaient les

boucliers, les chemmas ondulaient, apparaissant et disparaissant tout à coup, comme dans une fantasmagorie. Ce n'étaient plus des danses, mais une sarabande infernale et frénétique. Toute la nuit se passa ainsi.

Mon domestique revint de chez le Raz Bariaou; il était porteur d'une lettre; mais que voulait-elle bien dire? M. Schimper se chargea de la traduire, et vint m'annoncer que le Raz me refusait l'autorisation de continuer ma route, alléguant que le roi avait défendu que tout Européen franchît le Taccazé. Je n'ai jamais été complétement convaincu de la fidélité de cette traduction. Cela me contrariait fort cependant. Mais M. de Sarzec m'engageant à n'en tenir aucun compte et à partir avec lui, j'acceptai son offre obligeante, et nous fîmes nos préparatifs de départ.

Le roi était à Débratabor, dans la province de Béguémédeur. Pour aller le rejoindre, nous avions à choisir entre deux routes :

Celle de l'ouest par le Chiré, traversant le Taccazé, le Sémiène, le Ouoguéra, passant par Gondar et le lac Tzana;

Celle du sud, passant par les plaines de Tembiène, les montagnes des Agos et Sokota, traversant aussi le Taccazé, mais non loin de sa source.

Dans la première, nous devions rencontrer, au

bout de quelques jours, le Taccazé, grossi encore des pluies de l'été et qui nous opposerait une barrière infranchissable. Elle avait aussi été beaucoup plus fréquentée par les voyageurs européens.

Dans la seconde, pas d'obstacle matériel; elle était aussi fort peu connue. Salt, en parlant de l'Anglais Pearce, qui était allé à Sokota, dit à peine quelques mots de la région des Agaos. Il y avait donc là un véritable intérêt; mais il fallait traverser les plaines du Tembiène, que l'on disait très-fiévreuses, et les montagnes des Agaos, dont les habitants jouissent, à juste titre, dans le pays, de la plus triste réputation. Nous nous décidâmes, après mûre réflexion, à prendre cette dernière route.

J'avais des mules pour porter mes bagages; mais M. de Sarzec, ayant besoin de porteurs pour les siens, manda le Béléta Garamoussié. J'étais là quand vint le gouverneur; il ne parut nullement satisfait de me revoir. La présence à Adoua du vice-consul de France était une fortune pour cet honnête fonctionnaire. Le roi avait, par courtoisie, donné l'ordre de fournir abondamment de vivres toute la maison du vice-consul, et le Béléta ne se faisait pas faute assurément d'extorquer aux habitants œufs, beurre, poules, moutons, vaches, miel, céréales, etc., pour nourrir l'ami du roi et ses gens. Mais toutes ces provisions n'ont jamais pu arriver jusqu'à M. de Sarzec. Garamoussié était un gouffre sans fond, un

tonneau des Danaïdes, et mon pauvre compagnon de voyage devait faire une scène toutes les fois qu'il lui fallait une poule maigre ou une galette de dourah.

Le gouverneur alléguant invariablement la pauvreté du pays, il eût été logique de hâter le départ du vice-consul; mais l'avarice parlait plus haut, et maintenant qu'il s'agissait de partir, Garamoussié opposait toutes sortes de raisons spécieuses.

« Le Taccazé, disait-il, est infranchissable; tu périras assurément, noyé par le courant, écrasé par les arbres et les rochers que charrient ses eaux, ou dévoré par les crocodiles, et le roi, mon maître, me demandera compte de ta vie.

« Si tu prends la route d'Abbi-Addi et de Sokota, ignores-tu que, nous-mêmes, nous tremblons en traversant ces plaines fiévreuses, et que nulle caravane n'ose s'aventurer dans les défilés des Agaos, dont chaque rocher, chaque broussaille recèle un voleur et un assassin? »

Conclusion naturelle : « reste ici, où tu ne manques de rien. »

La finale était par trop ironique. Un jour, M. de Sarzec déclara qu'il voulait partir et qu'il partirait.

« Puisque le Taccazé est infranchissable, nous irons par l'autre route. Nous avons des fusils pour les bandits et de la quinine pour la fièvre. »

Garamoussié n'avait rien à répondre.

« *Ichi,* dit-il, comme tu voudras. »

Ce mot *Ichi,* dont les Abyssiniens se servent à tout propos, est bien difficile à traduire. C'est une formule d'acquiescement et d'affirmation, mais qui renferme une pensée restrictive. On dit oui, mais on fait des réserves. « *Ichi* », répond invariablement l'Abyssinien, « comme tu voudras, nous verrons. » *Ichi* n'engage à rien, l'honneur est sauf si l'on ne tient pas cette promesse, et tant qu'un Abyssinien n'a pas prononcé le fameux *Négous Imout* (par la mort du roi), on ne doit pas compter sur sa parole.

Le gouverneur vint enfin, un soir, annoncer solennellement que les porteurs seraient prêts pour le lendemain.

Je venais de passer à Adoua cinq semaines bien employées; mes collections entomologiques s'y étaient enrichies dans des proportions considérables d'insectes rares, curieux, ou même absolument nouveaux pour la science. C'est de là que viennent peut-être les plus belles captures que j'aie faites en Abyssinie. Ce n'est pas à dire que ce soit le point le plus intéressant à explorer dans ce pays, mais je m'y trouvais à une époque favorable, à la fin des pluies estivales, qui correspond à notre printemps de France.

Il faut pour les insectes, aussi bien que pour les plantes, l'humidité jointe à la chaleur, pour ramener la vie dans ces corps à sang froid qui

s'étaient endormis un moment dans le sommeil où les plonge le travail latent de la métamorphose.

Lorsque la pluie, aidant à la fermentation, a développé les germes, vienne le soleil des tropiques, les plantes étaleront leurs feuilles, ouvriront leurs corolles; la chrysalide, qui a succédé à la chenille, se fendra à son tour, pour laisser échapper l'animal qui, par un travail mystérieux, est devenu le papillon élégant et folâtre. Voyez ce nouveau-né, ses ailes sont encore repliées, fripées et molles ; quelques heures encore de soleil, les tissus auront acquis leur consistance, les muscles se seront solidifiés, l'air et le sang circuleront dans les innombrables vaisseaux qui, malgré sa petite taille, se ramifient à l'infini pour porter la vie jusqu'aux extrémités de ses organes les plus déliés. Il s'agite, il part enfin, en quête de la vie, souvent, hélas ! bien courte pour lui. Mais de même que l'oiseau construira toujours et d'instinct son nid de la même façon, l'insecte, lui aussi, poussé par les lois immuables de la nature, s'acquittera sans se tromper jamais des fonctions qui ont été dévolues à son espèce et pour l'accomplissement desquelles il a toujours reçu les instruments et l'organisme nécessaires.

Si extraordinaires, si étranges que paraissent de prime abord les organes du plus petit insecte, sous la loupe ou le microscope, ils sont toujours certainement appropriés au genre de vie, aux mœurs, aux

besoins de ce petit être, et si nous sommes encore bien loin de connaître tous leurs usages, toutes leurs adaptations, c'est que d'abord nous ne saurons jamais le tout de rien, et qu'ensuite l'observation est particulièrement difficile ici pour de petits êtres qui sont parfois à peine perceptibles à l'œil nu, et parmi lesquels, malgré les découvertes qui restent à faire, on compte déjà par dizaines de mille les variations de forme ou espèces.

Le lecteur me permettra bien de lui dire un mot de mes petites bêtes favorites; il est juste d'ailleurs qu'elles aient une place dans le récit d'un voyage que j'avais entrepris par amour pour elles.

La fourmi n'est pas prêteuse, le bon la Fontaine, qui était à sa manière un savant naturaliste, a dit vrai; elle est de plus active, laborieuse et d'un caractère un peu hargneux. Depuis longtemps cependant les entomologistes ont découvert qu'elle avait des commensaux, presque des parasites qui vivaient à ses dépens, et cependant c'étaient de petits êtres absolument inoffensifs, dont la fourmi, avec ses formidables mâchoires, n'eût fait qu'une bouchée. De nouvelles observations firent connaître que, loin de les dévorer, les fourmis avaient pour ces petits insectes des attentions tout à fait maternelles. Il eût été bien étonnant qu'un semblable dévouement fût, de la part des fourmis, désintéressé. On s'aperçut bientôt, en effet, que ces insectes sécrétaient, par des

appareils spéciaux, un liquide sans doute sucré, dont les fourmis étaient friandes. Ces faits si curieux étaient observés en France, et ces insectes, nommés *clavigers* parce que leurs antennes sont faites comme une massue, sont de toute petite taille. Mais il arrivait aussi à de rares intervalles, et des régions les plus chaudes du globe, d'autres insectes fort recherchés dans les collections, tant à cause de leurs formes bizarres que de leur excessive rareté. Ceux-là étaient beaucoup plus grands, sans dépasser cependant un centimètre de long.

On savait d'une façon à peu près certaine, d'après le récit de ceux qui les avaient capturés, que ces insectes nommés *paussus* vivaient aussi dans les fourmilières ; mais qu'y faisaient-ils ? On ne leur voyait point ces faisceaux de poils par où les *clavigers* laissent exsuder cette liqueur aimée des fourmis, et, d'autre part, on ne trouvait point qu'ils fussent armés de façon à s'imposer aux fourmis. J'avais résolu d'apporter tous mes soins à la recherche de ces insectes, afin de soulever, s'il était possible, un petit coin du voile.

A peine débarqué en Abyssinie, je me mis avec acharnement à bouleverser toutes les fourmilières que je rencontrai, au risque de me faire dévorer par les fourmis, très-légitimement irritées contre moi. Il est dans ces régions des fourmis féroces; quelques espèces gardaient si scrupuleusement

leurs cités, et la nature les avait douées d'organes si bien appropriés à la défense, qu'il me fut impossible, malgré toute la meilleure volonté, de leur livrer bataille : j'étais, en un instant, couvert de grosses fourmis noires, qui me mordaient avec tant de rage, qu'elles se laissaient décapiter plutôt que de lâcher prise. C'était à devenir fou de douleur.

Je cherchai longtemps avant de trouver le premier *paussus*, mais j'eus enfin la satisfaction d'en plonger un dans la fatale bouteille, où l'attendait une mort foudroyante. Nous étions alors en marche, et il m'était impossible de l'examiner suffisamment. A Adoua je fus plus heureux : sous une pierre où de toutes petites fourmis rouges et noires avaient installé leur domicile, j'aperçus, immobile et blotti sur une branchette de bois, un *paussus*, qui, comparé aux fourmis, pouvait bien passer pour un éléphant. Je ne tardai pas à voir qu'il y avait là toute une famille de ces *paussus*, et, comme les fourmis étaient bons enfants, je me postai à plat ventre en observation. Les fourmis allaient et venaient avec une prodigieuse activité, mes *paussus* ne bougeaient pas, et les propriétaires du lieu semblaient les éviter avec soin. Cela ne faisait pas mon affaire, et je risquais fort de ne rien observer du tout. Je sortis alors de ma réserve, et, saisissant un petit brin d'herbe, j'en touchai délicatement mon *paussus*. Boum! la poudre ne s'enflamme pas plus

rapidement. Mon insecte venait de détoner comme un canon, et se trouvait maintenant enveloppé d'un petit nuage de fumée blanchâtre. Les fourmis semblèrent désagréablement impressionnées par cette explosion, le vide se fit autour du *paussus*. Je le touchai de nouveau, il détona encore.

Cette faculté crépitante m'était bien connue, j'avais déjà rencontré d'autres insectes courant sur le sol, ou vivant sous les pierres dans des endroits humides, et qui jouissent aussi de cette faculté. Le gaz qu'ils lancent est même si caustique, qu'il produit sur la peau une sensation de brûlure très-prononcée, et la tache en brun noir, si profondément que plusieurs lavages au savon sont insuffisants pour faire disparaître la couleur brune qui ne s'efface qu'au bout de quelques jours.

Restait à savoir si le gaz lancé par les *paussus* jouissait des mêmes propriétés; j'en voulus faire l'expérience et touchai l'insecte avec le doigt : il détona, mais je n'eus pas la peau tachée et n'éprouvai pas la moindre sensation de chaud. Je ne me tins pas pour battu. J'avais sans doute la peau trop dure. Je fis, avec bien des précautions, détoner un *paussus* dans un petit tube en verre. Le succès dépassa mes espérances; non-seulement le tube s'emplit de gaz, mais je vis, sur les parois, se former une cristallisation jaune, assez semblable à celle que produit le phosphore d'une allumette. Bien vite j'y

goûtai, et j'eus la langue cautérisée comme par un caustique.

Ces insectes ne se rencontrant que très-rarement, il ne m'a pas été permis de pousser plus loin mes investigations. Je n'ai pas eu le plaisir de les voir manger, mais j'ai tout lieu de croire qu'ils vivent au milieu des fourmis sans l'assentiment de ces dernières. Sans doute les *paussus* trouvent dans les fourmilières une température élevée et toujours égale, un air ambiant, saturé d'acide formique, qui leur conviennent; et, de plus, paresseux de leur nature, ils vivent, je pense, des matières animales et végétales accumulées par les fourmis pour la nourriture de leurs larves. C'est grâce à cette faculté crépitante qu'ils s'imposent aux fourmis, qui, instruites par l'expérience, finissent par se résigner à les subir et les laisser en paix.

On comprendra, j'espère, par ce simple fait, tout l'intérêt qui s'attache à ces petits êtres, qui sont bien les merveilles du monde, et personne ne trouvera étonnant qu'on entreprenne de longs et pénibles voyages pour les recueillir et étudier leurs mœurs.

CHAPITRE IV

LES PLAINES DU TEMBIÈNE.

Un choum peu hospitalier. — Égaré à la chasse. — Division de l'Abyssinie en deux régions. — Leurs habitants, leurs productions. — Les montagnes des Ambas et leur destination. — Arrivée à Abbi-Addi. — Un *grand'zhomme.* — Jugement téméraire. — Le balambaras Debbeb. — Une soirée chez un seigneur abyssinien. — Des trouvères. — Rencontre d'un moine. — Méfaits d'un lion. — Bataille de valets. — La justice en Abyssinie. — Une sentence équitable. — Quelques mots sur le baobab. — Le village de Saka et la vallée de Tellaré.

« Dimanche, au point du jour, avait dit le Béléta, les porteurs t'attendront. » Et moi, confiant en sa parole, de me lever de grand matin et de faire charger mes mules pour être exact au rendez-vous. Empressement inutile, nons attendîmes toute la journée; le gouverneur faisait ses prières! Il devait, comme Louis XI, implorer le pardon de quelque crime futur.

Le lundi, n'ayant plus le même prétexte, il amena trois ou quatre porteurs; il en fallait au moins cinq fois autant. Il s'exécuta enfin, et le

20 octobre, à dix heures du matin, nous quittâmes Adoua.

L'excellent Naretti vint nous conduire à quelques kilomètres, et, avant de nous séparer, nous pûmes porter un dernier toast à l'Europe.

Les porteurs et les mules avaient pris les devants, l'étape devant être longue ; mais nous étions tranquilles, nous confiant à un guide que nous avait donné le Béléta. Il eût été prudent peut-être de se souvenir du poëte latin : *Timeo Danaos et dona ferentes.*

En marche ! Et, fouettant nos mules, nous escaladons les montagnes qui bornent au sud la plaine d'Adoua. Nous trouvons une ravissante vallée où murmure un ruisseau, et il nous faut maintenant regarder en arrière pour voir encore ce piton bizarre, incliné comme la tour de Pise, et qui m'avait frappé lors de mon arrivée à Adoua.

Sur un petit plateau que cultivait un paysan, un homme, assez proprement vêtu, vint au-devant de nous avec force salutations. Ses politesses ne me semblaient pas de bon aloi ; il causa assez longuement avec notre guide, et, malgré les observations d'Hassein qui prétendait connaître la route, on nous fit incliner vers l'ouest. L'inconnu, nous saluant de son plus gracieux sourire, nous souhaita bon voyage. L'étape fut longue encore; il fallut, non

sans peine, gravir une seconde montagne, au sommet de laquelle nous nous arrêtâmes au premier village : mais pas de mules, pas de porteurs, et partant pas de bagages. La chose était toute simple : nous devions aller à Soungui, et l'on nous avait amenés à Sacli. Le choum de Soungui, voyant arriver notre caravane, jugea qu'il était fort inutile de nous recevoir.

Les porteurs, harassés de fatigue, déclarèrent qu'ils n'iraient pas plus loin; mais, sans se préoccuper de ce détail, l'honnête choum était venu au-devant de nous et n'était autre que l'inconnu si poli que nous avions rencontré. Moyennant promesse de quelque copieuse libation, il avait décidé notre guide à nous faire faire fausse route. Nous mangeâmes avec nos doigts une poule grillée sur des charbons, et nous dormîmes tant bien que mal dans une hutte, en dépit de légions de petits animaux avec lesquels toute lutte est impossible. Le lendemain nous allâmes attendre nos bagages au village d'Atchélaquié. Bien nous en prit; c'était un village appartenant à des prêtres coptes, riche par conséquent, et où nous fûmes passablement reçus. Le pays était fort curieux.

Après une petite plaine, le terrain s'incline doucement, et le village, ombragé de beaux arbres qui entourent toutes les églises, est construit au milieu de roches très-singulières qui ressemblent à des ruines. Partout poussent des aloès (*aloes dicho-*

toma) avec leurs petites hampes ornées de clochettes d'un rouge safrané. Au nord et à deux cents pas environ du village, s'allonge, de l'est à l'ouest, sur un espace de plusieurs kilomètres, une sorte de muraille, haute d'une dizaine de mètres, large d'autant, composée tout entière de blocs irréguliers jetés sans ordre, et qui forment à son sommet une crête déchiquetée et souvent percée à jour. On se demande si ce n'est pas là le travail de l'homme; car comment imaginer la superposition de ces roches, à moins que le sol, entraîné par les eaux, ne se soit abaissé et aplani tout autour, les laissant comme de muets témoins d'une révolution géologique?

En gravissant au milieu de ces rochers, je remarquai avec étonnement qu'ils résonnaient sous mes pieds comme de l'airain. Frappé de cette singularité autant que de leur étrange aspect, j'en fis un croquis, et, de retour à Paris, un géologue de mes amis, M. de Cessac, a cru, d'après mes notes et mes dessins, que cette roche était la phonolithe, nom que lui a valu sa très-grande sonorité.

Au sud d'Atchélaquié, s'étendait une plaine légèrement humide et assez bien cultivée, après laquelle nous retrouvâmes la montagne, et le village d'Addofélassi fut sommé de nous recevoir.

Le choum s'était enfui, et les habitants, en son absence, refusant de nous donner quoi que ce soit, nos hommes durent se passer de dîner.

Le lendemain, le soldat qui nous accompagnait se lança à la poursuite du fugitif et nous le ramena tout piteux; mais ce petit incident nous fit perdre une journée entière.

Ce fut d'Addofélassi, situé sur un point très-élevé, que nous aperçûmes pour la première fois, mais confuses encore et vaporeuses, les montagnes du Sémiène.

Pendant l'étape qui suivit, nous traversâmes un des sites les plus ravissants que nous ayons vus en Abyssinie : après avoir fait un crochet vers l'est, au milieu de taillis épineux, nous vîmes une immense vallée se creuser à nos pieds comme un cratère de verdure. Un sentier difficile et dangereux descendait à travers une belle forêt, où des arbres de toutes sortes entrelaçaient leurs rameaux d'où pendaient des lianes, semblables aux cordages d'un navire. Au fond de la vallée, un étroit défilé recevait les eaux de la montagne, qui filtraient à travers un lit de galets.

Comme il arrive toujours en pareille circonstance, tous les papillons de la forêt, après s'être rassasiés au calice des fleurs, venaient se désaltérer sur ce sol humide, qui ressemblait à une mosaïque de pierres fines. Descendre de mule, saisir mon filet et me mettre à la poursuite de ces charmants volatiles fut l'affaire d'un instant. La moisson fut riche et abondante.

La caravane, pendant ce temps, avait continué sa route, et je me trouvais en arrière, seul avec deux domestiques. Je remontai à mule et partis au trot.

Bientôt je débouchai dans une plaine d'une fertilité étonnante; ce n'étaient que buissons fleuris, que mimosas odorants, épanouissant au soleil leurs quenouilles ou leurs boules d'étamines. De tous côtés évoluaient des insectes, secouant, comme un nuage parfumé, le pollen dont ils étaient saupoudrés. Desta et Aïlou, mes deux fidèles, me firent bien observer que nous étions déjà fort en retard; mais autant empêcher un avare marchant sur un sol couvert de quadruples et de sequins d'emplir ses poches du précieux métal. Je ne tins aucun compte de leurs remontrances. Il y avait des insectes de toute taille et de toute couleur; c'était une véritable pluie; j'en mis jusque dans une petite gourde où je gardais un peu de café en réserve contre la soif.

Le soleil venant à baisser à l'horizon, il s'agissait pourtant de retrouver la caravane, et ce n'était pas chose aisée dans ce labyrinthe de verdure. Nous suivîmes pendant un certain temps l'empreinte laissée sur le sol sablonneux par le sabot des mules et le pied des hommes; mais bientôt le terrain devint moins friable, et toute piste disparut. Nous allâmes droit devant nous à l'aventure; on ne voyait dans cette plaine inculte nulle trace de village, et je supposais



Montagnes des Ambas, à Dabbatadios.

que mon compagnon de voyage était allé passer la nuit dans une montagne qui se dressait devant nous. Cela était d'autant plus plausible que les Abyssiniens, qui redoutent le climat meurtrier de ces plaines à l'égal des étrangers, y construisent rarement leurs villages.

Au bout d'une heure, nous rencontrâmes une jolie petite rivière qui coulait, en polissant les galets, à l'abri des rameaux ombreux de gigantesques sycomores. C'était la rivière *Ouéri*, qui, prenant sa source dans les montagnes de l'Haramat, se dirige vers l'ouest-sud-ouest, pour rejoindre le Taccazé. Nous crûmes, en voyant le sable de ses deux rives piétiné, que la caravane avait passé par là. Induits en erreur par ce faux indice, nous la franchîmes, nous aussi, et nous mîmes en devoir d'escalader la montagne. J'appris alors comment en Abyssinie, où le télégraphe est inconnu, les nouvelles se transmettent de pays en pays avec une prodigieuse rapidité.

Les Abyssiniens, qui m'ont plus d'une fois rappelé les coureurs des bois dont Cooper a immortalisé les aventures, ont toutes les qualités physiques des peaux-rouges du Nouveau-Monde. Leurs sens, développés par une gymnastique incessante, acquièrent une délicatesse, une intensité surprenante. Desta découvrit sur un mamelon, là où je ne voyais absolument rien, un pâtre au milieu de son troupeau; il le héla d'une voix puissante

en se faisant de ses deux mains un porte-voix, et lui demanda s'il n'avait pas vu passer la caravane d'un Frangui. Une voix, que mon oreille européenne percevait à peine dans le lointain comme un vague murmure, lui apporta une réponse négative. Cependant il n'y avait pas d'autre route; nous suivions évidemment un sentier frayé; c'était, me dit Desta, la *route royale* de Sokota, la seule et unique qui traversât ces régions sauvages.

Nous étions définitivement égarés, et pas de village, disait le pâtre, avant la seconde montagne. Mes hommes et ma mule étaient rendus de fatigue; nous mourions tous de faim. Impossible d'aller plus loin; je me décidai bien volontiers à coucher à la belle étoile.

Nous nous installâmes sous un beau tamarinier, dans le voisinage d'un petit ruisseau. Je plumai sans pitié des pigeons, des merles métalliques dont les plumes chatoyantes eussent orné à Paris le chapeau de plus d'une élégante, mais qui se trouvèrent, privés de sel comme nous l'étions, aussi détestables que beaux. Puis, faisant allumer des feux pour éloigner les fauves, je me pelotonnai dans une couverture et cherchai à dormir, ce que j'aurais fait avec plaisir, bien que ma couchette fût un peu dure, si les hyènes et les léopards n'avaient toute la nuit rôdé autour de nous.

Le lecteur espère peut-être que je vais, comme

beaucoup de voyageurs plus heureux que moi ou plus habiles, lui narrer quelque grand exploit cynégétique, un massacre de bêtes féroces. Ce n'est pas que les bêtes fauves manquent en Abyssinie ; les léopards surtout y pullulent; mais ces animaux se réfugient dans des fourrés inextricables, dans des ravins inaccessibles, d'où ils ne sortent que la nuit. Le bruit, le feu les effrayent, et ils ne se hasardent à tenter un mauvais coup que lorsqu'ils se croient sûrs de réussir : aussi je dois avouer que j'ai souvent entendu le léopard, plus souvent encore pressenti sa présence à la frayeur des bêtes de somme; il est même probable que j'ai dû passer auprès d'un de ces fauves posté en embuscade, mais je n'ai jamais vu un seul léopard.

Le lendemain matin ma toilette, comme on le suppose, fut bien vite faite, et me voilà derechef à escalader la montagne. J'arrivai au hameau d'Amédafta, où j'appris avec plaisir que mon compagnon de voyage avait passé la nuit dans un petit village situé dans la plaine et perdu dans la broussaille. J'avais tout simplement doublé l'étape. Peu après, arrivait mon fidèle Hassein, qui, dès le point du jour, s'était mis à ma recherche. M. de Sarzec le suivit de près, et nous allâmes un peu plus loin, à Dabbatadios.

Là se terminait la région des hauts plateaux, que nous n'avions pas encore quittée réellement depuis notre entrée en Abyssinie. La large vallée du Ma-

reub, près de Goundet, celle moins importante du Ouéri, en rompant la monotonie des montagnes, au centre desquelles elles creusent de vastes affaissements, ne sont pas assez importantes pour être considérées autrement que comme des accidents au milieu de hauts plateaux. Tandis que devant nous, sur une longueur d'environ vingt lieues, et avec une largeur à peu près égale, s'étendaient les vastes plaines du Tembiène et du Sloa ; plaines qui forment avec les hauts plateaux le plus frappant contraste. Il y a donc en Abyssinie deux zones distinctes, bien connues des indigènes, qui les désignent sous les noms de *dégas* et *kollas,* terres hautes et terres basses. L'altitude des premières varie entre 2,000 et 3,000 mètres ; celle des secondes, entre 1,000 et 1,500 mètres. Il y a en outre les hauts sommets, qui sont encore habités jusqu'à une altitude de près de 4,000 mètres ; mais ce ne sont là que des exceptions, qui ne modifient point d'ailleurs ces deux grandes divisions. Entre les *dégas* et les *kollas,* il n'y a pas seulement une différence de niveau : la température, la nature du sol, les productions végétales, les animaux aussi ne sont plus les mêmes, et l'homme lui-même, bien que descendant d'une souche commune, a subi à tel point l'influence du climat qu'il présente, tant au moral qu'au physique, des différences marquées.

Dans notre Occident, où la centralisation a atteint son maximum au détriment des traditions locales, où l'expansion des idées et l'échange des produits, facilités par de rapides moyens de communication, semblent avoir nivelé les montagnes et réduit les distances, ne voyons-nous pas encore, malgré toutes ces causes d'assimilation, des provinces d'un même empire, quelquefois très-voisines, présenter, en dépit d'une communauté d'origine, de lois, de langage et de religion, une physionomie qui leur est propre et, dans les campagnes surtout (sans parler des langues d'oc et des langues d'oïl), ces nombreux patois, qu'il est souvent même assez difficile de comprendre?

Il n'y a donc pas lieu d'être surpris que les habitants d'un pays essentiellement montagneux, isolés les uns des autres par des précipices infranchissables ou des escarpements inaccessibles, sans routes d'ailleurs et privés surtout de cette activité commerciale qui ne connaît point d'obstacles, aient, sous l'influence de climats divers, subi, dans la suite des siècles, de profondes modifications[1].

Les *dégas* sont les pays que nous avons parcourus jusqu'ici et que j'ai décrits comme de vastes plateaux couverts de gras pâturages où paissent de nombreux

[1] M. Schimper, dont j'ai déjà parlé, fixé depuis plus de quarante ans en Abyssinie, a bien voulu, lors de mon passage à Adoua, me donner sur le caractère et les mœurs qui diffé-

troupeaux de bœufs et de moutons. L'air y est pur et sec, la température modérée, l'eau abondante et de bonne qualité, la végétation y persiste plus longtemps pendant la saison sèche, le climat est sain, les maladies fort rares. Les dégas, dans le règne végétal, sont caractérisées par la présence de l'orge et du blé. C'est dans cette région que sont construites les plus grandes villes. La population plus dense, plus industrieuse, se rapproche davantage encore du type européen. C'est là que le voyageur rencontrera le plus souvent des hommes ou des femmes au teint clair[1]; les membres sont plus charnus, la taille plus élevée. L'habitant des degas est plus riche, moins nomade, plus hospitalier, moins querelleur. Il a plus de dignité, plus de calme; il est plus reli-

rencient les habitants des dégas et des kollas, des renseignements curieux, qui, en raison de la rapidité de mon voyage, auraient bien pu m'échapper. Ce que j'en ai vu m'a semblé parfaitement conforme à son récit, et j'ai été heureux depuis de trouver que M. Arnaud d'Abbadie, dans son savant ouvrage *Douze ans dans la haute Éthiopie,* partage également la même manière de voir.

[1] C'est à Adoua, Sokota et Gondar, toutes villes situées au moins à deux mille mètres d'altitude et comprises par conséquent dans les dégas, que j'ai vu le plus d'hommes et de femmes au teint clair. On en rencontre aussi beaucoup à Kouarata, sur les bords du lac Tzana; mais les pays qui bordent le lac, quoique formés de plaines et un peu moins élevés, ne me semblent pas devoir être compris dans les kollas. Leur insalubrité tient au voisinage du lac, à la présence de quelques marais; mais ces plaines ne présentent point dans le règne végétal, pas plus que dans le règne animal, ce caractère, que

gieux ; mais cela tient peut-être à ce que la noblesse théocratique recherchant de préférence un pays riche, salubre et tempéré, a étendu sa domination sur les hauts plateaux, qui sont devenus en grande partie les fiefs des églises et des monastères.

Dans les *kollas*, le sol est sablonneux, sec et pierreux ; au lieu de l'orge et du blé, on ne verra plus maintenant que le maïs et le sorgho ; le coton remplace le lin ; le figuier, le sycomore et l'olivier ont disparu pour faire place aux nombreuses variétés d'acacias et de mimosas. Un des arbres caractéristiques de la faune des kollas est le baobab, dont je parlerai plus loin, et qui ne se rencontre jamais dans les dégas, pas même autour du lac Tzana. Le vert des feuilles est devenu plus pâle et comme poussiéreux, le rosier et le jasmin ne parfument plus l'atmosphère, et quand, après les pluies, revient la saison sèche, les arbres, dépouillés de leurs feuilles, ne montrent plus que des branches noueuses, hérissées d'épines longues et acérées, et des troncs grisâtres dont l'écorce se détache comme la peau d'un lépreux. Il y a une compensation ce-

j'oserais presque dire saharien, que l'on retrouve dans les kollas du Tembiène et du Sloa. Le sol du Foguéra et du Dembéa qui entoure le lac Tzana est une terre grasse et fertile, tandis que le Tembiène et le Sloa sont sablonneux et arides. Quant à la présence à Massaouah et dans les îles de Dahlac d'hommes et de femmes à peau très-claire, on doit l'attribuer aux Arabes qui y sont en assez grand nombre.

pendant : dans les dégas, je n'ai jamais rencontré aucun fruit, tandis que le bananier, l'oranger, le citronnier et le cédratier prospèrent dans les kollas. Les rivières, torrents fougueux pendant les pluies, n'offrent plus, pendant la saison sèche, qu'un lit sablonneux d'où l'eau a complétement disparu. L'air est sec et embrasé, le vent de la montagne ne venant plus le rafraîchir. Au commencement et à la fin des pluies, se déclarent des fièvres épidémiques souvent mortelles. Çà et là sur sa route, le voyageur rencontrera des villages entiers veufs de leurs habitants, qui ont fui devant le fléau dévastateur. Le léopard et le lion pullulent dans les fourrés et les rochers ; mais le pelage de ce dernier est plus fauve, plus court, sa crinière moins abondante, et le lion noir[1], voisin de celui de l'Atlas, est confiné dans les montagnes. Les guenons (*cercopithecus*) bondissent dans les branchages, c'est du moins dans les kollas que je les ai rencontrées exclusivement, tandis que j'ai fréquemment vu les singes cynocéphales sur les dégas. Les pintades dans les kollas ont remplacé les francolins, sortes de grosses perdrix à la chair délicate, qui habitent de pré-

[1] On nomme cette variété lion noir parce que l'extrémité des poils de sa crinière est bien plus foncée ; c'est celui dont la dépouille est surtout recherchée par les Abyssiniens pour confectionner le lèbdé ou pèlerine, que portent les plus grands seigneurs.

férence les dégas ; plusieurs espèces d'antilopes et de gazelles s'enfuient à travers la plaine, gracieuses et alertes[1]. Il y a peu de mules et pas de chevaux dans les kollas, les chèvres ont généralement pris la place des moutons, bien que, parmi ces derniers, il en existe une espèce à poil ras et sans cornes qui se rencontre en Abyssinie dans les régions chaudes. Dans quelques parties plus basses encore vivent l'éléphant, le rhinocéros. Les insectes eux-mêmes suivent la loi générale, et l'on retrouve dans les kollas quelques espèces caractéristiques des régions sablonneuses et brûlantes de l'Afrique. Les habitants de ces plaines chaudes et malsaines sont petits, secs, nerveux, pétulants, querelleurs ; la peau a une couleur plus foncée, le visage est plus rond ; ils aiment la danse et la musique ; gais et enjoués, ils se drapent toujours dans la toge, mais n'ont plus au même degré cette majestueuse dignité des habitants des hautes terres, devant laquelle on se sent reporté aux beaux temps des Grecs et des Romains.

Je n'ai pas compris dans la description de ces kollas les plaines qui bordent le littoral de la mer Rouge et qu'habitent les Danakils, les Taltals et les Adels, plaines brûlantes et arides, qui sont soumises depuis longtemps à l'islamisme. Je n'ai pas visité

[1] Je n'ai jamais rencontré dans les hauts plateaux les antilopes du genre *oryx*, qui ne me semblent habiter que les pays très-chauds.

ces régions, et je ne sais pas même si aucun voyageur les a jamais parcourues. En dehors des difficultés matérielles du voyage, les habitants de ces déserts sont, paraît-il, très-inhospitaliers, se rapprochant en cela de leurs terribles voisins les Somalis. En descendant par mer de Massaouah à Aden, comme je le dirai plus tard, j'ai relâché un soir à un petit îlot tout voisin de la côte des Danakils, et j'ai vu là un indigène qui me sembla offrir quelque différence avec les véritables Éthiopiens habitant la montagne. C'était un vieillard, et peut-être est-ce à son âge qu'on doit attribuer l'état chétif que présentait toute sa personne; j'ai cru remarquer en outre qu'il avait le visage plus rond, sans être plus prognathe; la teinte de sa peau était certainement plus sombre, les lèvres plus charnues et le nez moins aquilin. Quant aux Somalis et aux Gallas, malgré les hardis voyages de Burton et de MM. d'Abbadie, on sait peu de chose encore sur leur compte. Je n'ai guère vu en Abyssinie que des enfants gallas. J'ai rencontré plus souvent les Somalis à Aden et à Zanzibar pendant la mousson du nord. Ce ne sont point encore, malgré leur peau plus ou moins foncée, ce qu'on appelle des nègres *sensu stricto*, à visage essentiellement prognathe et à cheveux laineux. D'ailleurs, les ethnographes (je me permets de rapporter ici l'opinion très-accréditée de M. le docteur Ham) sont aujourd'hui d'ac-

cord sur ce point fort curieux : qu'il existe dans l'Afrique nord-orientale un groupe de peuples, Somalis, Gallas, Abyssiniens et leurs dérivés, tels que Taltals, Adels, Danakils, même une partie des Nubiens et les Bicharis, qui constituent une même famille, désignée le plus souvent sous le nom de Kouschite, famille qui n'est pas limitée à l'Afrique, mais s'étend au contraire, par l'Arabie méridionale, jusqu'au golfe d'Oman et sur le bas Euphrate, les habitants de ce dernier pays, les Lemlouns, ayant été, sur des documents rapportés par M. Tixier, identifiés par M. le docteur Hamy aux Bicharis, c'est-à-dire à des Kouschites très-voisins des Éthiopiens habitant ce pays montagneux, plus spécialement connu sous le nom d'Abyssinie.

De Dabbatadios, admirablement situé à l'extrémité méridionale de la grande déga du Tigré, nous jouissions d'un panorama aussi étendu que varié. A l'ouest, se dressaient les hautes montagnes du Sémiène, dont l'éloignement adoucissait tous les contours; devant nous, les kollas du Tembiène et du Sloa se déroulaient comme une peau de fauve zébrée de taches grisâtres. A l'est enfin, les montagnes des Ambas, derniers contre-forts des massifs de l'Haramat et de l'Enderta, qui courent du nord au sud sur une longueur d'une vingtaine de lieues, pour aller se relier aux montagnes du Ouodgérate et des Agaos. En face de ces fantastiques amas de

rochers, c'est à renoncer à toute description, car le regard lui-même erre ébloui et perdu dans ce dédale de montagnes bizarres, où le géologue trouverait sans doute la preuve irréfragable de quelque terrible convulsion du globe. Du point culminant où nous étions placés, nous dominions cette chaîne moins élevée, qui nous apparaissait comme une vaste carte en relief. Qu'on s'imagine un effondrement subit et escarpé d'environ 800 mètres; puis du fond de cet abîme émergent d'autres montagnes que je ne puis comparer qu'à des amas de ruines. Ici c'est une muraille crénelée, une tour qui se dresse fière et menaçante encore, des aiguilles qui ressemblent à de gigantesques paratonnerres; là des terre-pleins, avec bastions, fossés et contrescarpes, supportant plusieurs étages de citadelles superposées, diminuant de hauteur à mesure qu'elles s'élèvent, véritables forteresses avec des tours, tourelles, poivrières, mâchicoulis, tout l'agencement enfin d'un manoir destiné à subir de longs siéges. La couleur vient encore aider à l'illusion : les parois verticales de ces montagnes sont d'un rouge ou d'un gris jaunâtre qui rappelle les teintes de la brique vieillie et effritée par le temps.

Depuis longtemps d'ailleurs les Abyssiniens ont su utiliser ces forteresses naturelles. Il en est, plus vastes que les autres, dont le sommet forme un plateau recouvert de terre végétale et fertilisé par

des sources, circonstance qui permet d'y défier tout blocus; ce sont des *dégas* en miniature. Un sentier escarpé, qu'un homme ne peut gravir qu'en s'aidant des pieds et des mains, dissimulé encore dans quelque repli de la montagne, donne seul accès sur le plateau supérieur. Quelques rochers mobiles, lancés dans cet étroit passage, suffiraient pour écraser une armée; aussi, privés d'artillerie et des engins meurtriers que le raffinement de notre civilisation emploie pour faire la guerre, les Abyssiniens ne peuvent assiéger ces monts forts, qui contribuent ainsi dans une large mesure à éterniser les luttes intestines qui désolent l'Éthiopie, en offrant au vaincu un asile inexpugnable où se perpétue la haine des partis. Ces singulières montagnes ne sont pas seulement des citadelles témoins de luttes mémorables; de moindres proportions et d'un accès plus difficile encore, elles servent la vengeance du vainqueur et deviennent des prisons d'État. On choisit d'ordinaire, pour y déporter les chefs vaincus dont on redoute l'influence, des sommets isolés de tous côtés par des murailles à pic et sur lesquels l'homme ne peut plus arriver que hissé par des cordages, comme un mineur qui remonte du fond du puits. Comment parvint-on à escalader pour la première fois ces cimes aujourd'hui inaccessibles? Je l'ignore; mais on peut présumer qu'un sentier, détruit depuis, en permettait l'accès.

Les *ambas* ont une troisième destination : c'est là que se réfugient les moines d'Abyssinie, pour vivre dans la prière à l'abri des vicissitudes du monde. Je ne puis rien dire de ces pieuses retraites, que je n'ai pas visitées ; mais deux voyageurs français, MM. Ferret et Galinier, que j'ai déjà cités, visitant le monastère de Maye-Brasio, près d'Axoum, tout en rendant justice à l'austérité des moines qui l'habitaient, laissent échapper, en présence de la profonde ignorance dans laquelle ils croupissent, cette douloureuse exclamation : « O Augustin ! ô Cyrille ! « ô Athanase ! que dites-vous lorsque vous jetez les « yeux sur vos tristes successeurs ? Et toi, divin « apôtre des Églises, ô Paul ! n'as-tu pas une der« nière épître pour cette malheureuse Église d'Abys« sinie ? »

De Dabbatadios, nous descendîmes dans la plaine et, en cinq heures, nous gagnâmes Abbi-Addi, capitale du Tembiène.

A une petite distance de la ville, le soldat qui nous servait de guide et d'introducteur nous engagea à faire halte pour aller prévenir les autorités de notre arrivée.

Encore une réception ! Nous mourions de faim et de soif, et il nous fallait attendre une heure au moins en plein soleil. Les honneurs sont une belle chose ; mais après une longue et pénible étape, les estomacs les plus patients préfèrent d'ordinaire

quelque chose de plus substantiel. Il est bon de dire, pour nous justifier, qu'il était deux heures et que nous n'avions encore pris de la journée qu'un peu de café noir. Bourrou, avec lequel le lecteur a déjà fait connaissance, lors de ma visite au gouverneur d'Adoua, nous voyant indécis, déploya toute son éloquence pour nous prouver qu'il serait malséant de ne pas nous montrer dignes des honneurs qu'on nous réservait, et termina son discours par un argument irréfutable : « Le gouverneur d'Abbi-Addi est un *grand'zhomme* ! » Nous n'avions jamais pu amener ce pauvre Bourrou à distinguer un singulier d'un pluriel. Je demeurai convaincu, pour ma part, que le gouverneur d'Abbi-Addi devait être un personnage important, car Bourrou était à jeun aussi bien que nous, et c'était un des plus grands consommateurs de taidje que j'aie rencontrés ; aussi l'avions-nous surnommé *Sidi Ouancha,* rappelant, par ce sobriquet bien inoffensif, la désinvolture avec laquelle il faisait le vide, d'un seul trait, dans les plus volumineux récipients de ce nom. Le *ouancha* est un gobelet en corne de bœuf dans lequel on boit la bière et l'hydromel. Il en est qui contiennent jusqu'à un litre.

Il était impossible de ne pas imiter la magnanime abstinence de Bourrou ; d'ailleurs, il était convenu que le gouverneur d'Abbi-Addi était un *grand'zhomme,* et nous nous résignâmes à attendre.

J'étais à plat ventre occupé à dépouiller une fourmilière de ses précieux parasites, et, plongé tout entier dans le monde des infiniment petits, je n'avais plus ni faim ni soif, j'avais même totalement oublié le gouverneur d'Abbi-Addi, quand mon compagnon de voyage vint me rappeler qu'il serait tout au moins décent de prendre une posture plus convenable pour recevoir le gouverneur. Je maudis de grand cœur la civilité puérile et honnête qui me poursuivait jusqu'au cœur de l'Éthiopie, et, comme un écolier dont la cloche a interrompu la partie de barre, je remontai en boudant sur ma mule. Au même instant déboucha devant nous, entre deux roches rougeâtres, une nombreuse cavalcade. Le gouverneur, marchant en tête, tenait à la main un fusil double; il donna le signal d'une salve de mousqueterie, à laquelle nous répondîmes coup pour coup. Ces démonstrations bruyantes m'ont toujours inspiré une crainte respectueuse; les fusils sont invariablement chargés jusqu'à la gueule, et j'avais souvenir qu'à Massaouah, avant mon départ, les traitants de l'endroit m'avaient offert des fusils doubles à 16 francs. Ce n'étaient que de simples tuyaux en tôle soudée et qui m'ont paru propres, avant tout, à éclater au nez de leur heureux possesseur.

Nous mîmes pied à terre de part et d'autre. Le balambaras (tel était le titre du gouverneur)

prononça une longue harangue, dont nous ne comprîmes pas un traître mot. Mais si la longueur d'un discours en fait la qualité, celui-là devait être singulièrement éloquent. Il eut en tout cas un résultat certain, celui de me rappeler que je n'avais ni bu ni mangé, ce qui me rendait d'une humeur massacrante. Grâce à cette mauvaise disposition d'esprit, le balambaras m'apparut tout d'abord comme un petit homme au visage de belette, sec, pédant et prétentieux.

Nos domestiques étaient plus fiers que nous des honneurs qu'on nous rendait ; ils se rangèrent en bataille le fusil sur l'épaule; nous les suivions chevauchant côte à côte avec le balambaras, dont la nombreuse escorte formait l'arrière-garde. Nous fîmes ainsi à Abbi-Addi une entrée triomphale au milieu des cris des femmes et des salves de mousqueterie.

Le gouverneur nous reçut dans sa maison, hutte plus spacieuse que les autres, élevée un peu au-dessus du sol et décorée d'un simulacre de perron. Au fond de l'unique appartement de cette demeure princière et dans une sorte d'alcôve, un angareb recouvert d'un tapis servait de divan.

Heureusement, il n'est point en Abyssinie de réception sans des flots d'hydromel ; mais le gouverneur nous ménageait une surprise qui dérida tous les fronts : une jeune servante vint déposer à

nos pieds une immense corbeille de bananes. Des fruits ! Depuis la France nous n'en avions pas vu un seul. On peut penser si ce présent nous était agréable. Les bananes étaient exquises, je n'en avais pas encore jamais mangé d'aussi bonnes. Le gouverneur pour moi n'était plus le même homme, son œil gris était maintenant petillant d'intelligence, ses lèvres pincées n'exprimaient plus le sar casme, mais la fine ironie. Il se métamorphosait, c'était à n'en pas douter, à moins que ce ne fût chez moi l'effet de la reconnaissance d'un estomac à jeun depuis tantôt vingt-quatre heures. Comme chez le Raz Bariaou, on nous servit le taidje dans des breullis; mais au lieu de tendre le creux de la main pour goûter le breuvage et prouver ainsi qu'il n'était pas empoisonné, les serviteurs s'agenouillèrent devant chacun de nous, et, pliant un coin de leur taub en forme de rigole, ils reçurent dans ce conduit d'un nouveau genre un peu de taidje qui parvint ainsi jusqu'à leur bouche.

La salle, encombrée de soldats et de domestiques accroupis sur leurs talons, était fort obscure, n'ayant d'autre ouverture qu'une porte basse obstruée encore par le toit de chaume, qui descendait presque jusqu'à terre ; mais le long des murs, des serviteurs, rangés comme des statues de bronze, portaient des torches dont la lueur vacillante ajoutait encore au pittoresque de cette réception.

Nous nous retirâmes pour surveiller notre installation. Le gouverneur donna l'hospitalité au vice-consul ; mais je préférai ma petite tente que je fis installer dans la cour sous un hangar.

Après le dîner, le balambaras Debbeb (tel était le nom de notre hôte) nous fit inviter à passer la soirée avec lui. Une soirée en Abyssinie ! cela promettait d'être curieux ; nous nous empressâmes d'accepter son invitation.

La salle, que nous connaissions déjà, avait été jonchée d'herbes fraîches, l'illumination était plus complète encore, et l'assistance plus nombreuse si c'est possible. De vastes gombos de taidje, d'éloquentes rangées de breullis et une nouvelle corbeille des fameuses bananes prouvaient surabondamment que le gouverneur, en homme bien appris, connaissait tous les devoirs de l'hospitalité la plus écossaise. Nous voulûmes lui prouver aussi que les Français avaient le cœur grand et généreux, et nous fîmes apporter deux bouteilles de cognac.

Bourrou avait raison, le balambaras est un personnage important, et le roi doit le tenir en estime pour lui avoir confié les délicates fonctions dont il est investi. L'Amba Salama, sur lequel, comme je l'ai déjà dit, a été exilé le Raz Gobasier, le vaincu d'Adoua, est situé tout près d'Abbi-Addi, et le gardien de cette prison d'État, celui qui est chargé de veiller sur le plus terrible ennemi du roi est préci-

sément notre hôte, le balambaras Debbeb, qui cumule en outre les fonctions de gouverneur général de la province du Tembiène. Ce détail que nous avait donné Bourrou pour justifier l'épithète dont il avait qualifié le gouverneur, ajoutait encore à l'intérêt que nous offrait cette petite fête.

Après une première libation, nous vîmes entrer trois hommes vêtus à peu près de la même façon, bien que de physionomies for différentes. Celui qui marchait en tête était de la taille d'un tambour-major, mais maigre à faire peur; on eût dit une asperge habillée. Chez lui tout était long, les jambes, les bras, les mains, le visage, le nez, les dents; son menton proéminent, ses yeux clignotants, lui donnaient une figure à grimace spirituellement bête, comme celle d'un jocrisse. Celui qui le suivait était au contraire presque un nain, avec des yeux malins et cette mine espiègle qui semble être l'apanage des déshérités de la nature. Le troisième était une grosse pâte d'homme, bouffie et rebondie, marqué de petite vérole et qui n'avait nul besoin de se grimer pour avoir tout l'air d'un imbécile. Tous les trois portaient les cheveux courts et légèrement crépus, un long pantalon, une chemise serrée à la taille par une ceinture de couleur et une chemma très-fine, dont une bande de soie brochée remplaçait le liteau rouge. Un violon qu'ils portaient majestueusement appuyé sur la hanche,

comme un roi porte son sceptre, nous révéla de suite leur profession. C'étaient des musiciens, à la fois compositeurs et exécutants, poëtes et chanteurs, des trouvères, des bardes enfin, en tout semblables à nos bardes, à nos trouvères du moyen âge. Comme eux ils chantent la noblesse des princes, les hauts faits des guerriers et la beauté des femmes, la gloire, la valeur et l'amour.

Ces bardes éthiopiens sont frappés du même ostracisme qui pèse encore, dans nos nations civilisées, sur tous ceux qui osent affronter les lumières de la rampe. Tour à tour poëtes ou bouffons, ils s'attachent à la fortune d'un prince qu'ils amusent de leurs saillies ou célèbrent dans leurs strophes. Mais les largesses de leurs maîtres ne sont qu'une faible compensation au mépris qui les entoure. L'instrument dont ils s'accompagnent est un violon à une corde dont la caisse, en forme de losange, est faite d'un cadre en bois recouvert d'une peau, comme un tambour ; ils en tirent, à l'aide d'un archet semblable à un arc, quelques notes criardes et discordantes. Les trois trouvères défilèrent gravement en saluant l'assemblée, puis se plaçant de front, le plus grand au milieu, ils commencèren leur longue et monotone rapsodie. C'est une des circonstances dans lesquelles j'ai le plus regretté de ne pas comprendre la langue du pays, car il eût été curieux de transcrire leurs chants improvisés.

Aux sourires du balambaras, aux applaudissements de l'assemblée, dont les regards étaient tournés vers nous, au terme de *Frangui,* fréquemment répété, il était pourtant facile de comprendre que nous étions en cause ; c'était le moment de faire sauter le bouchon de nos bouteilles de cognac. Nous en versâmes de pleines rasades à notre hôte et aux musiciens, qui semblèrent priser fort ce nouveau breuvage ; le taidje aussi coulait à flots et les têtes commençaient à s'échauffer ; la verve des trouvères s'en ressentit. Bientôt leur corps suivit le rhythme de leurs chants ; lent d'abord et à peine sensible, ce balancement s'accentua de plus en plus, les pieds s'agitèrent sur place, et, criant, râclant de toutes leurs forces, ils s'élancèrent enfin en pirouettant, entraînés par un mouvement de valse bien défini. Le grêle et gigantesque musicien s'arrêta le dernier, haletant et ruisselant de sueur. Nous le récompensâmes par un verre de cognac, qui fut suivi, coup sur coup, de deux vastes breullis de taidje ; il y puisa une nouvelle ardeur, et, après un moment de repos, les chants recommencèrent. Ses deux compagnons se retirèrent à l'écart et se bornèrent cette fois au rôle d'accompagnateurs. Il me semble voir encore ce grand homme dégingandé, tordu en forme de S, le cou tendu en avant, la poitrine rentrée, les hanches saillantes, les genoux légèrement pliés, les jambes cambrées, les pieds se

touchant par la pointe, roulant des yeux hagards, criant à tue-tête. Ses jambes s'entre-choquaient, tout son corps tremblait comme secoué par un spasme nerveux, l'assemblée chantait ses refrains en chœur et l'accompagnait en frappant dans les mains, les femmes au dehors poussaient leur cri aigu; c'était comme une fièvre qui gagnait toute l'assistance. Tout à coup une main lui posa sur la tête un breulli plein de taidje; le danseur se mit à tourbillonner, sans en verser une goutte, en faisant mille contorsions. Il allait s'affaissant de plus en plus sur ses jarrets, et tomba enfin à genoux ; il continua dans cette posture à tourner sur lui-même, le breulli de taidje demeurant toujours sur sa tête. La danse, la musique et les chants allèrent *smorzando*, jusqu'à devenir une douce cantilène et un harmonieux balancement assez semblable à la danse du ventre des femmes arabes ; il poussa enfin un dernier cri, se releva comme un ressort qui se détend, salua, et le breulli, par une brusque secousse passant de sa tête à sa main, se vida d'un trait dans son vaste gosier.

Les deux autres lui succédèrent, mais ce n'était plus la même verve, le même entrain ; aussi notre hôte, légèrement ému par le cognac, qu'il trouvait d'ailleurs excellent, mettant de côté sa dignité de balambaras, mêla sa voix à celle des trouvères, composant, nous dit Bourrou, tout un hymne en

notre honneur. La fête menaçait de tourner en orgie : autorisés par l'exemple de leur maître, soldats et domestiques chantaient à qui mieux mieux. Mais comme la nuit touchait à son déclin, nous levâmes la séance. Au point du jour, les chanteurs étaient encore là et saluèrent notre réveil par une aubade. *Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute,* a dit le poëte ; cet adage est vrai partout, la fête de la veille et l'aubade du matin nous coûtèrent une vache.

Après le plaisir, le travail : je m'armai de mes filets et je partis en excursion. La petite ville d'Abbi-Addi, qui peut être peuplée d'environ 1,000 habitants, est adossée à des murailles de roches rougeâtres et domine la plaine qui s'étend à ses pieds vers le couchant, où les hautes montagnes du Sémiène ferment l'horizon. Je sortis de la ville par un labyrinthe de petites rues tortueuses où j'eus toutes les peines du monde à ne pas me rompre le cou. Les rochers qui les pavent naturellement ayant été à la longue polis par les pieds nus des habitants, j'y faisais triste figure avec mes souliers ferrés.

En marchant vers le sud, j'arrivai, au bout de quelques instants, dans un cirque fermé du côté de l'est par des roches verticales d'un jaune rougeâtre garnies à leur pied d'un vaste bourrelet de verdure, où les larges feuilles des bananiers se mariaient

agréablement aux rameaux plus sombres des cédratiers et des orangers. Une ligne sinueuse de roseaux, de buissons fleuris et de plantes grimpantes, indiquait tous les méandres d'une petite rivière qui sort de la montagne par une fissure si étroite, si régulière, qu'on la dirait taillée de main d'homme. Plus bas, au milieu de gros cailloux, des hommes et des femmes lavaient des taubs et des vêtements, en les piétinant sur une pierre plate, usage presque généralement adopté dans toute la partie de l'Afrique orientale que j'ai visitée. Cette rivière est la *Tanquoua*, qui coule de l'est à l'ouest, et va mêler ses eaux à celles de la Guéva, pour rejoindre le Taccazé.

Je passai toute la matinée à butiner autour de la rivière, et j'y capturai un serpent très-venimeux, cousin germain du serpent à lunette (le *Najah Hajé*). En marchant dans les herbes qui bordent la Tanquoua, et au moment où j'avançais la main pour saisir un beau scarabée qui faisait miroiter au soleil ses élytres brillants, j'entendis un frôlement à mes pieds et je vis, dressé presque au ras de ma jambe, un serpent à l'œil étincelant, le cou gonflé; un pas de plus j'étais mordu, et je n'eusse probablement jamais revu la France. Du manche de mon filet je rabattis sa tête menaçante, et à l'aide d'un lacet emmanché au bout d'une baguette, je le fis prisonnier; de là dans un flacon d'alcool, la distance était courte, mais je doute qu'il appréciât la des-

tinée glorieuse que je lui réservais. Il était jeune et long à peine de 50 à 60 centimètres. Les indigènes m'assurèrent qu'il y en avait dans les rochers qui atteignaient jusqu'à 2 mètres, ce qui ne me surprenait pas du tout; mais je ne fus pas, malgré mes recherches, assez heureux pour les rencontrer. Ces plaines chaudes du Tembiène et du Sloa sont, du reste, la terre privilégiée des serpents. Pendant mon séjour à Adona, le bruit s'étant répandu dans le pays que j'achetais toutes sortes d'animaux, un indigène m'apporta un jour la dépouille d'un gigantesque python qui ne mesurait pas moins de 4 mètres de long; préparée par une main inhabile, elle était tellement mutilée, que je ne voulus pas l'acquérir. Mais j'appris que ce grand reptile, que je n'ai jamais d'ailleurs rencontré vivant en Abyssinie, avait été tué dans le Tembiène, où il n'est pas rare, paraît-il, de les rencontrer dans les cours d'eau.

Je rentrai pour déjeuner, et mon compagnon de voyage m'ayant appris que le balambaras avait mis à sa disposition un de ses courriers pour porter des lettres à Massaouah, je profitai de l'occasion pour donner de mes nouvelles à ma famille et à mes amis.

J'abandonnai pour un instant l'Abyssinie, et, traversant les mers par la pensée, je m'envolai en France. Plus de trois mois s'étaient déjà écoulés depuis que j'avais quitté la patrie, et bien qu'aucune difficulté sérieuse n'eût encore entravé mon voyage,

j'étais heureux de revivre par le souvenir au milieu des affections que j'avais laissées derrière moi. France! que ce mot est doux à l'oreille du voyageur! Il faut avoir erré pendant des mois à travers l'Afrique, pour comprendre tout ce qu'il y a de charme à rêver du sol natal; on revoit le clocher du village et les grands chênes qui ont abrité de leur ombre les ébats de l'enfance. Le soleil disparaissait déjà derrière les montagnes, que nous écrivions encore. Il fallut cacheter nos lettres. C'était comme le réveil après un songe doré!

Nous passâmes la soirée avec le balambaras, mais les trouvères ne revinrent pas; ils étaient sans doute occupés à fétoyer de notre vache. Nous n'y perdions rien, car notre hôte, plus calme, nous apparut sous son véritable jour. C'est un homme d'environ quarante-cinq ans, aux cheveux grisonnants, et dont toute la petite personne semble pétrie d'un esprit fin et railleur. Quel dommage que cette nature délicate soit éclose dans les âpres montagnes d'Éthiopie! Dans un milieu plus civilisé, cet homme fût devenu habile diplomate, éloquent orateur ou savant jurisconsulte. Bourrou était un bien pauvre interprète, et sans doute les spirituelles questions de Debbeb ne nous arrivaient que mutilées. Il nous fallut lui dérouler l'organisation sociale et politique des peuples d'Occident; il y avait là pour lui bien des choses nouvelles, mais qu'il semblait trouver

toutes naturelles, comme s'il en eût eu l'intuition. Une chose cependant semblait outre-passer son intelligence, c'était l'idée d'une république. « Mais qui est le maître, disait-il, puisque vous n'avez pas de roi ? » Nous avions beau lui expliquer que les élus de la nation, réunis en assemblée, ayant à leur tête un président, représentaient le souverain, dont ils avaient tous les pouvoirs : « Ce sont là les conseillers, disait-il, mais le roi ? » Nous n'avons jamais pu lui faire entrer dans la tête que nous nous en passions. Qu'il eût été intéressant de pouvoir causer seul à seul avec cet homme et sonder son opinion sur les hommes et les choses de son pays ! Car les Abyssiniens, en politique, sont plus habiles qu'on ne pourrait le supposer. Ils savent répondre sans se compromettre à une question embarrassante, ont le talent d'enchaîner moralement leurs ennemis les plus acharnés; sans cesse en lutte les uns contre les autres, ils rivalisent de dissimulation pour se tendre des piéges, qu'ils évitent avec non moins d'habileté.

Il fallait cependant songer au départ; nous avions déjà appris que le gouverneur du Godjam s'était mis en état d'insurrection contre Johannès, son souverain. Nul doute que celui-ci ne quittât Débratabor pour aller châtier son vassal rebelle, et chaque jour de retard nous enlevait une chance de rejoindre le roi avant qu'il se mît en campagne. Le 28 octobre,

nous quittions Abbi-Addi. Le balambaras vint nous escorter jusqu'à la rivière Tanquoua. Après une cordiale poignée de main et une salve d'artillerie, nous prîmes congé de l'aimable gouverneur.

Après avoir longé le flanc de petits mamelons boisés, nous retrouvâmes la plaine et fîmes halte au village de Chouquoua Béraroua. En même temps que nous, un long cortége d'hommes coiffés de turbans blancs y faisait son entrée. A sa tête se tenait, sur une mule richement caparaçonnée, un homme littéralement enfoui dans des flots de mousseline blanche. Ce ne pouvait être qu'un prêtre. Le vice-consul s'était mis à l'ombre d'un vaste sycomore, tandis que je profitais de ce moment d'arrêt pour donner la chasse à un papillon qui fuyait à tire-d'aile. L'inconnu mit pied à terre et se dirigea vers mon compagnon de voyage, auquel il offrit une corbeille de bananes et de magnifiques cédrats que portait un jeune garçon. J'accourus pour assister à l'entretien et voir de plus près ce personnage. Lorsque nous serons à Gondar, en plein pays théocratique, je reviendrai, et ce sera le moment, sur le clergé abyssinien, dont je n'aurai guère de bien à dire. Pour l'instant, je me bornerai à décrire le prêtre qui nous accostait si gracieusement. Guéta Ié Guébra Gorguis est le supérieur d'un monastère renommé, situé sur un des ambas voisins. Il est d'un âge mûr, mais encore vigoureux. Une calotte

blanche lui couvre la tête et descend jusqu'à ses yeux qu'elle voile à demi ; il porte une longue robe noire et par-dessus un cafetan de même couleur; une vaste pièce de mousseline blanche l'enveloppe des pieds à la tête; une croix grecque en cuir rouge habilement tressé décore sa poitrine, et il tient à la main une très-belle croix d'argent massif. Guéta Ié Guébra Guorguis paraissait bien convaincu de sa valeur personnelle ; sa parole, comme son visage, était calme et pleine de componction ; il tenait évidemment à produire son effet et siégeait sur une pierre comme sur un trône épiscopal. De temps à autre, au cours de son homélie, quand il prononçait les noms de *Médani Allem* et de *Mariam* (le Sauveur du monde et la Vierge Marie), il levait les yeux au ciel, et ses paupières s'abaissaient de nouveau sous une apparence d'humilité que démentait toute sa personne. Il nous invita à l'aller visiter à son monastère, ce que j'eusse beaucoup désiré, mais il nous fallait rejoindre le roi au plus vite. Nous lui exprimâme tous nos regrets, que la curiosité rendait sincères. Il nous restait une longue étape à faire ; l'heure de la séparation était venue. Guéta Ié Guébra Guorguis se leva dans toute sa majesté abbatiale et nous donna sa bénédiction. Tous nos hommes se signèrent religieusement, et nous partîmes chacun de notre côté.

Le lendemain matin, au village de Debback, où

nous avions couché, au moment où nous nous apprêtions à monter à mule pour continuer notre route, survint encore un prêtre nommé Guébra Mikaël. C'était un grand et beau jeune homme, coiffé d'un immense turban blanc, les épaules recouvertes d'une longue chape d'un cuir jaune verdâtre. Il s'avançait à pas mesurés, le sourire aux lèvres et les yeux baissés. Comme Guébra Guorguis, il apportait un petit présent d'œufs et de bananes; mais ce présent n'était point, comme celui de Guébra Guorguis, désintéressé.

« Je suis, dit le jeune prêtre, le chef de l'Église de ce pays; le village de Debback m'appartient, et tu n'ignores pas sans doute qu'il est pour cette raison exempt d'impôts, comme tous les domaines ecclésiastiques; cependant tes hommes ont hier soir réquisitionné une vache que le choum du village n'a pas osé refuser; je suis venu la réclamer moi-même.

— Je suis étranger, répondit le vice-consul, et ne connais rien aux usages du pays. Le roi a confié ses ordres à un soldat qui m'escorte et est chargé de les faire exécuter; ce soldat est responsable de ses actions, et je n'ai rien à y changer; s'il a réquisitionné une vache, c'est qu'il en avait le droit. Je ne puis te la rendre; crois bien que je le regrette, mais ce serait enfreindre les commandements du roi.

— Aucun prince n'a jamais osé rien me refuser, dit Guébra Mikaël.

— Je serai le premier », riposta le vice-consul, et nous le laissons là.

La stupeur l'avait cloué sur place ; il nous regardait d'un air ébahi nous en aller avec sa vache, se demandant sans doute s'il était bien vrai qu'il y eût sur terre tant d'audace et d'impiété. Refuser de lui rendre sa vache, à lui, chef de l'Église de Debback, c'était à croire que la fin du monde était proche[1] !

Tout autour de Debback s'étend une plaine désolée, aride et brûlante, que limite au sud la rivière Guéva, qui va de l'est à l'ouest porter au Taccazé le tribut de ses eaux en coulant sur un lit de sable ombragé de tamaris.

Le bassin de la Guéva est limité ensuite par de petites collines sans autre végétation que des buissons épineux et rabougris. La kolla se continue au delà, bornée à l'est par l'amba Damascal, qui sert de prison à l'ancien Raz Aïlou, un des chefs vaincus

[1] Le lecteur comprend certainement, sans que j'aie besoin de e dire, qu'il ne s'agit ici et ailleurs que des *prêtres schismaiques d'Abyssinie*, que je suis d'autant plus porté à traiter avec rigueur que je pouvais, en Abyssinie, établir le parallèle avec les missionnaires catholiques, qui, eux, dévouent leur existence à une œuvre bien difficile, celle de ramener précisément ce clergé schismatique aux plus pures pratiques des vertus chrétiennes.

par Johannès. Nous rencontrons de nombreuses rivières bordées de beaux arbres, mais à cette époque de l'année (1er novembre), leur lit est sablonneux et complétement à sec. La plus importante est le Bizam, dont la direction générale semble être du nord-est au sud-ouest. Après quatre jours de marche à travers cette chaude région, et après avoir fait étape aux villages de Bamba, Gueddikouaï et Bellié, nous arrivâmes à Finarouah, qui était un centre de population un peu plus important.

Les fauves abondent dans les environs, et la nuit précédente, un lion, franchissant une *zariba*[1] au milieu même du village, tomba dans un parc de bestiaux. Les habitants, réveillés par le beuglement de ces pauvres bêtes, se précipitèrent, armés de tisons, de

[1] La *zariba* est une sorte de fortification ou d'enclos fort en usage en Abyssinie : pour la construire, on abat des arbres épineux, qu'on range en cercle, le tronc tourné vers le centre et présentant à l'extérieur leurs branchages hérissés d'épines aiguës et tranchantes ; on forme ainsi un talus haut souvent de plusieurs mètres et constituant une barrière qui semblerait inexpugnable. Les habitations et les parcs à bestiaux sont souvent entourés de cette muraille végétale, derrière laquelle les Abyssiniens s'abritent avec confiance, bien qu'ils connaissent, et pour cause, la force et l'agilité prodigieuses du lion. Ce terrible félin redoute beaucoup les épines et n'essayera jamais d'enfoncer la zariba, mais il a un jarret d'acier, et il n'est pas rare de le voir bondir par-dessus les zaribas les plus élevées, saisir un mouton ou une petite mule et franchir de nouveau l'obstacle en emportant sa proie, avant que les bergers aient eu le temps de jeter l'alarme.

lances, de sabres, et faisant un bruit épouvantable. Le maraudeur, effrayé de tout ce vacarme, s'en alla par où il était venu; mais il avait eu le temps de faire bien des dégâts; l'une de ces pauvres bêtes, une belle vache, était dans un état pitoyable; le lion, d'un coup de sa puissante patte, lui avait enlevé une partie de l'épaule, et l'on voyait les longs et profonds sillons que ses griffes acérées avaient tracés dans les chairs. Elle a dû en périr.

Comme on le voit, le vice-consul et moi voyagions de concert et vivions ensemble, ce qui pour moi ajoutait infiniment de charme à l'intérêt du voyage. Mais nous avions chacun nos domestiques respectifs, et parmi eux une sorte de majordome, sur lequel nous nous déchargions d'une partie des détails les plus ennuyeux de la vie matérielle. Le majordome de M. de Sarzec était un chef de village, le kantiba Ouélda Guorguis, qui, pour des motifs personnels, désirait voir le roi et réclamer près de lui l'intercession du vice-consul. Il était catholique et protégé par les missionnaires français, et c'est à ce titre que M. de Sarzec l'avait pris à son service et promu aux hautes fonctions de majordome.

Le mien était Hassein, que le lecteur connaît déjà; ce dernier, musulman, ne valait pas cher; mais, soit dit sans offenser le pupille de la mission, à eux deux ils faisaient la paire. Tout le reste de la

valetaille s'entendait comme larrons en foire. Mais ces deux hommes semblaient, depuis quelque temps déjà, nourrir l'un pour l'autre une aversion profonde. Le respect de leurs maîtres les avait maintenus jusqu'alors, mais à Finarouah, une querelle dont l'origine est toujours restée obscure fit éclater cette animosité.

J'avais planté ma tente tout près d'une hutte où les domestiques étaient logés, et, tandis que j'empaillais un souï-manga (ravissante petite bête, qui remplace en Afrique les oiseaux-mouches d'Amérique), j'entendis dans cette cabane comme le bruit d'une lutte. Abandonner mes scalpels, saisir ma courbache et m'élancer dans la hutte fut l'affaire d'un instant. Les deux adversaires se livraient un combat dont les suites eussent pu devenir graves. Le kantiba avait dégaîné son grand sabre; mais Hassein, brandissant un gourdin formidable, en avait du premier coup tordu la lame. Le kantiba, ainsi désarmé portait déjà la main à un pistolet passé dans sa ceinture, quand un coup de courbache vigoureusement appliqué les cingla tous les deux à la fois; les deux champions en me voyant s'arrêtèrent ébahis. J'en profitai : d'un bond j'enlevai au kantiba son pistolet, et d'un coup d'épaule j'envoyai Hassein, tout stupéfié, trébucher contre la muraille. Il n'y avait pas eu de sang répandu, mais j'étais arrivé à temps; une seconde plus tard, mon

domestique était mort, à moins que (chose fort possible) le pistolet du kantiba, qui avait bien dû coûter 3 à 4 francs, ne lui eût éclaté à la figure. Qui fut penaud? ce furent mes deux gaillards. Ils voulurent bien entamer une discussion, à laquelle, d'ailleurs, je n'eusse rien compris; mais un geste suffit pour leur imposer silence.

Suivi des deux coupables, j'allai trouver le vice-consul, car il était urgent de prendre des mesures sévères, pour que semblable fait ne se renouvelât pas. Le cas était obscur et des plus délicats. Nous prîmes le sage parti de nous en laver les mains, et de déférer ces deux mauvais sujets à la justice publique. Ce serait, pensions-nous, d'un bon effet pour les autres domestiques et aussi pour les habitants. Au risque de recevoir une verte correction, dont l'échine eût porté l'empreinte plus d'un jour, les coupables eussent préféré, je crois, être jugés par nous. Comparaître devant un tribunal indigène blessait singulièrement leur amour-propre.

On noua ensemble par une cornière les deux chemmas des prévenus, qui, de cette façon, ne pouvaient plus se quitter sans que l'un ou l'autre laissât son vêtement entre les mains de son adversaire. Ce procédé me paraissait bien anodin, et j'eusse préféré une chaîne solide. Elle était inutile, car les Abyssiniens sont plus raffinés en législation que je n'aurais pu le supposer : la fuite est considérée

comme une preuve certaine de culpabilité. On craint la justice dès qu'on cherche à s'y soustraire, et redouter ses arrêts dénote une conscience troublée. Prévenu par nous, le choum de Finarouah convoqua le tribunal, qui s'installa sous l'auvent de la maison qu'habitait M. de Sarzec.

Il n'y a point en Abyssinie de magistrature organisée ; la justice est rendue par les princes et les chefs du pays, et, en leur absence, par les principaux habitants réputés pour leur sagesse. Certains crimes ne ressortent que d'un jugement impérial, et le souverain peut toujours porter sentence en dernier ressort. La peine édictée est subie immédiatement.

D'après les voyageurs qui ont résidé longtemps en Abyssinie et qui, connaissant parfaitement la langue du pays, ont pu étudier les manuscrits éthiopiens, il existerait un code nommé *Feuta-Negueusti*, qui reproduit, à peu de chose près, le livre de Moïse et les préceptes de l'Évangile avec quelques lois du Code de Justinien. Il se composerait de cinquante et un chapitres, dit M. Théophile Lefebvre[1], et serait divisé en quatre parties. J'emprunte au même auteur la traduction de quelques paragraphes qui caractérisent la justice éthiopienne.

[1] Théophile Lefebvre, *Voyage en Abyssinie,* t. I, introduction, p. xxxvi.

« Quiconque en a frappé un autre est condamné « à une amende dont l'importance est laissée à la « décision des juges.

« Si la personne vient à mourir, les parents de la « victime peuvent tuer l'assassin à coups de lance. « Si le meurtre est involontaire, on rachète le sang « par une somme donnée à la famille.

« Quiconque vole, doit avoir le poignet coupé. « Le vol à main armée est puni de la privation du « pied et de la main.

« Quiconque est convaincu de mensonge, après « avoir juré par l'excommunication ou par la vie du « roi, doit avoir la langue coupée.

« L'aveuglement punit le crime de lèse-majesté.

« Le père a droit de vie et de mort sur ses en- « fants; il ne jouit pas du même privilége à l'égard « de ses esclaves.

« Tout homme convaincu d'avoir vendu un chré- « tien comme esclave est condamné à la pendaison. « Quand on exécute dans ce dernier cas, on balance « sept fois le patient et l'on coupe la corde : s'il « survit, il a sa grâce. »

Mais ce code est singulièrement tombé en désuétude, et je crois que les lois ne sont plus qu'à l'état de tradition dénaturée, où la barbarie de certains supplices a seule persisté. Nous avons vu, à propos de Gobasier, que l'aveuglement est toujours en vigueur, et, si je n'ai pas vu couper le poignet et la

cheville, j'ai acquis la certitude que ce cruel supplice est encore appliqué, car j'ai rencontré plusieurs de ces pauvres mutilés qui avaient survécu.

Le cas qui nous occupait était beaucoup moins grave, et d'ailleurs nous supposions que, par condescendance pour nous, on mitigerait les rigueurs de la peine, qui devait se borner à une amende plus ou moins forte. Les prêtres les plus âgés du pays s'étaient constitués juges. Les deux coupables comparurent devant le tribunal, liés l'un à l'autre par leurs chemmas. Pour les humilier davantage, on leur mit de lourdes menottes, et, à voir leur mine contrite, c'était déjà là une grosse punition. Hassein et le kantiba, debout devant leurs juges, laissèrent tomber leur chemmas sur les reins en signe de respect. Toute la question se résumait à ceci : connaître le motif de la querelle, et savoir quel était l'agresseur. La cause était embrouillée, et le tribunal semblait singulièrement perplexe.

Il n'y a point d'avocats : les Abyssiniens ont presque tous l'élocution facile et le geste éloquent. Les prévenus présentent eux-mêmes leur défense; ce plaidoyer, souvent fort long, se termine invariablement par un pari; refuser de le tenir, c'est se déclarer vaincu ; cette règle cependant, malgré les protestations de Hassein, ne fut pas employée. Les deux coupables étaient d'accord pour affirmer que l'origine de la querelle était une simple question de

préséance. Restait à savoir quel avait été l'agresseur. On fit venir les témoins : c'étaient tous d'autres domestiques soumis à la juridiction des deux accusés. Ces derniers, le torse nu, montraient leurs membres musculeux, circonstance qui inspira sans doute aux témoins une prudence respectueuse et respectable; aussi les dépositions furent-elles si confuses, si contradictoires, que personne, les juges les premiers, n'y pût rien comprendre.

Toute l'après-midi fut employée à cet important débat. Les discours ne manquèrent pas, et, à voir les gestes expressifs, les inflexions de voix, les pantomimes des orateurs, autant que l'attitude grave et recueillie des juges, on pouvait pressentir toute l'éloquence des plaidoyers. La cause s'embrouillait cependant de plus en plus.

Le magistrat suait en son lit de justice.

La cour prononça le renvoi au lendemain. Ceci ne faisait nullement notre affaire. Finarouah n'était point une Capoue, et nous avions hâte de continuer notre voyage. Usant de notre suprême autorité, nous enjoignîmes aux juges de rendre leur verdict. Le tribunal abyssinien mit en pratique, sans le connaître, cet axiome si vrai du fabuliste :

. . . . . Qu'à tort et à travers
On ne saurait manquer, condamnant un pervers.

Hassein et le kantiba Ouelda Guorguis durent

payer chacun un thaler pour les pauvres du village. Nous soldâmes l'amende en avance sur leurs gages, et l'incident fut clos à la satisfaction de tous.

Dieu merci ! cette leçon servit d'exemple, et dorénavant nos majordomes vécurent, ostensiblement du moins, en parfaite intelligence.

Le lendemain matin, nous quittâmes Finarouah, illustré désormais dans nos souvenirs. Pendant deux heures nous marchons dans une plaine mamelonnée, puis nous trouvons la rivière *Zamra* ou *Arékoua*. Cette différence de noms, qui pourrait entraîner à de funestes confusions, est due à ce que nous approchons des pays Agaos, qui eurent un idiome spécial disparaissant chaque jour pour faire place à la langue amarhinienne. *Arékoua* est le nom agao et *Zamra* le nom amarhinien de la même rivière. Ses eaux limpides coulent de l'est à l'ouest dans un ravin profond et pittoresque vers le Taccazé.

Peu après la plaine était brusquement terminée par une montagne haute et abrupte, qui nous semblait une barrière infranchissable. A ses flancs croissaient en abondance des baobabs, et cet arbre singulier attira tout spécialement mon attention par sa forme particulière. Depuis, j'ai rencontré souvent le baobab sur la côte du Zanguebar et même dans les autres kollas d'Abyssinie, où il atteint des proportions colossales.

J'avais déjà vu çà et là quelques baobabs au nord

de Finarouah et dans les plaines chaudes que nous venions de traverser, mais ce ne fut que plus tard, en revoyant ces arbres, qui sont nombreux sur les bords du Taccazé en Abyssinie et sur les côtes du Zanguebar, que je me rappelai ceux dont il est question en ce moment, et que je pus faire la comparaison entre les baobabs de ces différentes localités. Je ne pourrai parler de la feuille ; à l'époque où je les voyais au pied de la montagne de Saka, la sécheresse les avait dépouillés de toute verdure ; quant au fruit, les singes, qui sont très-friands de l'amande qu'il contient, n'en avaient pour ainsi dire laissé aucun ; les seuls qui restassent pendaient à l'extrémité de branches trop flexibles où il ne m'était pas plus possible qu'aux quadrumanes d'aller les cueillir ; cependant, en rappelant mes souvenirs, il me semble qu'ils étaient moins volumineux que ceux que j'ai vus depuis.

Un peu partout en Afrique, dans les régions basses et chaudes, pousse le baobab. C'est un arbre gigantesque et disgracieux, dont l'élévation n'est pas proportionnée avec le diamètre du tronc. Il en est que quinze hommes embrassent à peine en étendant les bras. L'écorce, d'un gris violacé ou vineux, est lisse et rappelle la peau des énormes pachydermes qui, dans un autre règne, sont aussi les géants de l'Afrique : l'éléphant, le rhinocéros et l'hippopotame. On dirait que la nature, fatiguée

d'inventer, s'est copiée elle-même. L'écorce du baobab forme des bourrelets, comme si la main d'un ouvrier inhabile l'eût versée en fusion sans y passer le polissoir avant qu'elle se solidifiât, phénomène qu'expliquent les botanistes en disant que l'écorce du baobab est un suc sécrété par l'arbre et qui se durcit au contact de l'air. Le bois est formé de fibres peu serrées qui tombent promptement en poussière, sous la double influence de l'air et de l'eau. Tous les baobabs que j'ai vus (excepté ceux des montagnes de Saka) ont le tronc droit, trop rapidement acuminé de la base au sommet pour être gracieux ; à deux ou trois mètres du sol commencent les premières branches; celles-ci, et les rameaux eux-mêmes, construits sur le même plan que le tronc, sont trop gros pour leur longueur. Bien que tourmentées, tordues et affectant les formes les plus diverses, les branches principales sont à peu près horizontales. L'insertion des branches sur le tronc et des rameaux sur les branches forme presque toujours, et quelle que soit leur direction, un angle sensiblement droit avec leur point d'insertion. Cet ensemble constitue un tout aux formes lourdes, massives et disgracieuses.

Les baobabs croissant au pied de la montagne de Saka sont encore plus extraordinaires. Je dois constater d'abord que, malgré leur nombre prodigieux (ils formaient là de véritables bois), je n'en ai pas

vu qui atteignissent les proportions colossales des autres baobabs d'Abyssinie et du Zanguebar. C'est toujours la même écorce ; mais, à quatre ou cinq mètres du sol, le tronc semble avoir été coupé comme celui des arbres dont un jardinier veut arrêter l'essor. De ce point s'élancent en ombelles des branches monstrueuses, tordues, bosselées, noueuses, se croisant, s'entrelaçant dans un désordre fantastique, pour incliner enfin leurs rameaux, comme si, vaincues après une lutte héroïque, une main puissante, s'appesantissant sur elles, les eût forcées à courber le front. Tout cela était laid, et je ne puis mieux résumer cette description qu'en comparant les baobabs de Saka à certains arbres à racines traçantes, qu'on eût plantés les racines en l'air.

Du reste, le baobab m'inspire une réflexion que le lecteur me pardonnera de ne pas garder pour moi.

En Afrique, depuis l'homme jusqu'à l'insecte, le beau n'est qu'une exception : sur la palette du grand décorateur bien des couleurs, les plus vives, les plus brillantes, semblent être presque épuisées avant qu'il ait entrepris de colorer ce vaste continent. Le noir et le fauve ne manquent pas, en revanche, il en mettra partout. Les formes sont lourdes, massives ; le bizarre remplace l'élégant, l'étrangeté tient lieu de beauté.



Gorges de la TANQUOUA, à Abbi-Addi.

Les belles fleurs sont clair-semées et n'exhalent que rarement d'enivrants parfums. Les oiseaux, les insectes, les papillons eux-mêmes ne présentent que par exception ces formes harmonieuses, cette richesse de coloris qui caractérisent la forme tropicale du nouveau monde et de l'Asie. Si le naturaliste trouve son compte dans la singularité même de cette nature, le peintre et le poëte n'y rencontreront que déceptions.

Toutes ces choses ne me vinrent que plus tard à l'esprit, car j'étais alors absorbé par des préoccupations d'un ordre tout différent : le souci de l'existence. Après avoir passé au milieu des baobabs, nous escaladions la montagne, et ce n'était pas chose aisée. Un sentier, obstrué ici de blocs énormes détachés de la cime et entraînés par les eaux, suspendu ailleurs au-dessus des précipices, partout étroit, sinueux et rapide, était la seule voie que nous pussions suivre pour arriver au sommet; aussi un soupir de soulagement s'exhala de toutes les poitrines quand cette pénible ascension fut terminée. Il ne nous restait plus qu'à continuer notre route sur le plateau pour arriver au village de Saka.

Autant qu'il me sembla (je n'oserais pas l'affirmer), cette montagne était formée de grès et de basaltes. A Saka nous fûmes très-mal reçus; bien nous prit d'être patients, car si les habitants eussent voulu nous chasser, par où s'enfuir sans

rouler dans des précipices? Et nous fussions tombés de haut !

Le petit plateau sur lequel est situé Saka, relié sans doute à l'est aux massifs du Ouodgerate, s'avance vers l'ouest comme un éperon jusqu'au confluent de la Zamra et du Tellaré, dont il sépare les deux bassins, et c'est à l'extrémité de ce cap qu'est perché le petit village de Saka. Les bords du plateau sont tellement à pic en cet endroit, qu'on peut s'y asseoir les pieds pendants dans le vide.

Nous avons du reste à peu près quitté les kollas, encore la vallée du Tellaré à traverser et nous serons dans la Déga des Agaos, où nous retrouverons souvent cette configuration bizarre des montagnes à parois verticales; nous la verrons encore dans le massif du Sémiène; mais n'empiétons pas sur l'avenir : à chaque jour suffit sa peine.

Saka serait un excellent observatoire. L'horizon du côté du nord était caché, il est vrai, par des massifs de verdure; à l'est, la vue était bornée par des montagnes; mais au sud et à l'ouest se déroulait le plus curieux panorama. De l'autre côté de la sinueuse et profonde vallée du Tellaré on voyait se dresser les montagnes des Agaos, construites sur le même plan que les ambas, mais plus régulières et surtout plus élevées : elles sont formées de couches horizontales disposées en gradins alternativement verticaux ou inclinés; les premières sont d'un jaune

rougeâtre, tandis que les secondes, couvertes de végétation, se revêtent, vues de loin, d'une teinte d'un bleu ou d'un vert violacé. Le tout est surmonté de pitons qui couronnent l'édifice, comme des toits de tourelles.

Ces montagnes étaient celles de Samerah et de Débri, à l'est et au sud-est, et de Tébisaïd au sud. A l'ouest s'en allait, se perdant dans la brume, la vallée du Tellaré grossi de la Zamra.

Nous avions hâte d'aller chercher ailleurs une hospitalité plus cordiale; aussi, dès le lendemain matin, nous dégringolâmes dans la vallée du Tellaré par des chemins à faire trembler. Les pentes étaient si abruptes, le sentier si étroit, qu'en maints endroits les indigènes, malgré leur peu de souci de la viabilité des routes, avaient dû, avec des troncs d'arbres, construire des ponts grossiers et des parapets, sans lesquels, en vérité, je ne sais comment on eût fait pour passer. Cette descente de Saka est une des plus terribles que j'aie vues, et les mauvais pas sont fréquents pourtant en Abyssinie.

En bas, il nous semblait que nous allions être ecrasés par les montagnes qui se dressaient à pic autour de nous; nous étions d'autre part enfouis dans une luxuriante végétation. Nous retrouvions là encore des baobabs aussi tordus, aussi tourmentés que ceux que je viens de décrire.

Au bout de deux heures nous atteignîmes les

rives du Tellaré. Doit-on écrire et prononcer *Tellaré* ou *Tserraré?* Mystère! Sur dix Abyssiniens consultés, cinq prononceront d'une manière et cinq d'une autre. Je livre ce problème *disputationibus eorum.* Peut-être faut-il en chercher la solution dans quelque *nota bene* de la grammaire ethiopienne, mais je m'estimerais heureux d'en connaître seulement les règles principales. Quoi qu'il en soit, cette rivière est une des plus importantes de l'Abyssinie, tant à cause de son volume d'eau, de la longueur de son bassin, qu'en raison de la ligne de démarcation qu'elle trace entre deux zones bien distinctes. Dans la dernière partie de son cours, elle sépare la Kolla de la Déga. De sa source à la hauteur de Saka, elle creuse un profond fossé entre la crête éthiopienne et le massif des Agaos, qui, cerné d'un autre côté par le Taccazé, forme une presqu'île reliée par un isthme très-étroit entre la source du Taccazé au sud et celle du Tellaré au nord, sources qui doivent être situées un peu à l'est et au nord-est de Lalibéla.

Le Tellaré coule d'abord dans une direction générale à peu près sud-nord, puis il s'incline à l'ouest, pour suivre le promontoire de Saka et continue dans cette direction jusqu'au Taccazé, dont il est, après le Mareub, le principal affluent. Son lit (à l'endroit où je l'ai vu au-dessous de Saka), variant de largeur entre 60 et 100 mètres, est formé de

galets roulés. A cette époque de l'année (3 novembre) les eaux étaient basses; sauf dans les endroits encaissés et torrentueux, un homme pouvait le traverser sans être mouillé au-dessus de la ceinture; mais les détritus amoncelés sur ses rives, prouvaient que dans la saison des pluies son niveau s'élevait de plusieurs mètres au moins, et de mai à fin septembre, il doit être impossible de le franchir.

C'est à cela, plus encore qu'à ses montagnes escarpées, que la province Agao a dû son autonomie.

Pendant cinq mois de l'année, cernée de tous côtés par une barrière liquide que l'absence totale de pont et la rapidité du courant rendent infranchissable (le Taccazé au sud et à l'est, le Tellaré à l'ouest et au nord), elle demeure isolée et sans contact avec le reste de l'Abyssinie, et cette séquestration a produit dans la suite des âges, mais sur un espace bien plus restreint, une délimitation morale analogue à celle que le Taccazé trace entre le Tigré et l'Amarah.

Comme toutes les vallées de l'Abyssinie, celle de Tellaré est chaude, malsaine et couverte d'une puissante végétation.

Sur la rive gauche de la rivière nous trouvâmes une forêt humide, peuplée d'oiseaux et surtout de perroquets. J'eusse pu certainement y enrichir mes collections, mais l'étape était trop longue encore; je ne pouvais m'arrêter. Il ne

fallait pas songer à y coucher : sans compter la fièvre et les fauves, le pays était peu sûr. Je dus me contenter de regrets superflus et de deux ou trois insectes que j'attrapai en passant. Après la forêt nous rencontrâmes une muraille de basalte dans le sein de laquelle nous pénétrâmes par une sorte de porte très-étroite et dissimulée par des broussailles. Nous nous trouvions dans un défilé long d'environ trois cents mètres, large au plus de deux et profond d'une dizaine de mètres. Les rochers surplombaient au-dessus de notre tête, et au sommet le défilé n'était plus qu'une fente étroite qui laissait à peine passer une faible lumière. C'était presque un tunnel, dont une des extrémités s'ouvrait dans un cirque, ou plutôt un entonnoir profond d'au moins huit cents mètres, et où tombaient encore, malgré la sécheresse, de petites cascades argentées. Le site était beau, mais d'une beauté âpre, saisissante, presque sépulcrale. On se fût dit au fond d'une mine. Sans nos guides, nous eussions cherché longtemps un sentier pour en sortir. Nous nous accrochâmes au cou des mules pour ne pas tomber à la renverse, l'ascension fut très-longue et très-pénible. Combien de fois déjà n'avions-nous pas descendu et escaladé dans la même journée les deux versants d'une montagne ou d'un ravin! Ce fut cependant une de nos rudes étapes, car nous avions marché plus de six heures, dans les chemins que je viens de dire, quand

nous arrivâmes sur le plateau, au village d'Alfan.

La température était relativement très-froide pendant la nuit sur ces hauts plateaux, et j'en fus assez fortement incommodé sous ma tente.

Nous vîmes près du village un autre entonnoir moins vaste et moins profond que celui dont je viens de parler, mais dont les parois étaient tellement perpendiculaires qu'il nous fallut, crainte de vertige, nous mettre à plat ventre pour voir le fond du ravin dans lequel se précipitait un petit ruisseau dont la source, cachée au milieu de grands roseaux, était située sur le plateau tout près du bord de cet abîme.

D'Alfan nous aurions pu nous rendre en une étape à Sokota, mais on voulait prévenir les autorités de l'arrivée du vice-consul, et nous allâmes coucher au village de Semsemtoukou.

Il y eut vers neuf heures du soir une éclipse partielle de lune; je m'attendais de la part des habitants à quelque démonstration extraordinaire, mais je dois à la vérité de dire que mon espoir fut complétement déçu. Personne n'y sembla prendre garde, et cependant nos domestiques au moins s'en étaient aperçus, puisque ce fut Hassein qui vint m'en prévenir.

A Semsemtoukou mon thermomètre descendit à 12° centigrades à sept heures du matin.

CHAPITRE V

LES MONTAGNES DES AGAOS.

Une réception officielle. — Dignités civiles et militaires d'Abyssinie. — Sokota le soir d'un marché. — « Ça beaucoup d'argent ! » — Comment le sel sert de monnaie et fait la fortune de Sokota. — Un présent onéreux. — Un jeune seigneur et sa cour. — Noble réponse. — Visite à l'église monolithe d'Ouquère. — Cérémonies funèbres. — Une attention trop délicate. — Les fourberies d'un trésorier. — Préparatifs de guerre. — Cernés par les insurgés. — Tout se découvre. — Une pierre sur le cou. — Le massif des Agaos. — A la poursuite des singes. — Le boudoir d'un fauve. — Sur les bords du Taccazé. — Un peu de géographie.

Je m'étais arrêté plus que de coutume à piller un buisson tout diapré d'insectes, aussi je pressai ma mule, car je prévoyais qu'il y aurait à Sokota une réception curieuse, et je tenais à y assister.

Je rejoignis M. de Sarzec au fond d'un pittoresque ravin, où la petite rivière de Koulla-Mata formait une mignonne cascade qui n'arrivait au pied de la montagne que comme une pluie de perles humides. Bien conforme à la constitution géologique du pays, ce ravin était encore un vaste puits de près de

deux cents mètres de profondeur. Tout là haut se pressait une foule compacte qui, d'en bas, nous apparaissait comme un monde de Lilliputiens. Nos mules sentaient, ce semble, que nous marchions à la gloire, et nous eûmes bientôt escaladé la montagne par un sentier indescriptible.

Je ne pouvais cependant m'empêcher de penser que, dans un lieu semblable, une poignée d'hommes suffirait pour anéantir une armée entière.

Les autorités de Sokota, réunies au sommet, avaient mis pied à terre pour nous recevoir ; c'était un honneur, comme tant d'autres, que nous valait le caractère officiel du vice-consul.

Politesse pour politesse, nous fîmes de même, et, tandis que nous échangions de cordiales poignées de main, la fusillade crépitait.

Nous nous remîmes en selle ; mais nos montures, animées par le brouhaha des salves de mousqueterie et des acclamations, partirent à fond de train, franchissant monticules et fossés comme dans un steeplechase. C'était une charge de cavalerie flanquée de fantassins, où chacun luttait de vitesse. La population enthousiasmée nous accueillit avec force cris de joie, et nous ne nous arrêtâmes que dans la cour d'une vaste maison destinée à M. de Sarzec.

Les libations commencèrent. Nous pûmes alors examiner plus facilement la nombreuse assemblée : celui qui paraissait le plus important personnage, en-

touré de tous les honneurs qui sont, même en Abyssinie, et là peut-être plus que partout ailleurs, l'apanage de la naissance et de la fortune, était un jeune adolescent, le Dahanah Choum Liedje[1] Kabedé, fils du Raz Téféri; venait en seconde ligne le Meslani Imam, gouvernant la province en l'absence de son chef hiérarchique, le Ouague Choum Raz Téféri; après lui prenait place le Fitorari Toukou, gouverneur du jeune Kabedé, et enfin l'Azadje Oubié. Les autres ne valent pas la peine d'être signalés.

Avant de faire plus ample connaissance avec tous ces dignitaires de l'empire éthiopien, il n'est pas sans intérêt, je crois, de savoir quels sont leurs titres et leurs fonctions, et, afin de ne plus revenir sur ce sujet, je dirai tout de suite, en quelques mots, quelles sont les principales dignités civiles et militaires de ce pays.

A tout seigneur, tout honneur : commençons par le chef de l'État.

Sur le trône d'Éthiopie siége l'*Atié* ou *Négouss*. La première de ces désignations, qui, à proprement parler, signifie père, semble avoir été de préférence employée avant Théodoros, et les indigènes, en parlant de leurs anciens empereurs, emploient ce titre : ainsi ils disent *Atié Kaleb, Atié Fazzil,* qui

[1] *Liedje* est une sorte de titre que portent tous les fils de grande famille.

ont régné l'un au sixième, l'autre au quinzième siècle; tandis que, s'ils parlent de Théodoros ou du roi régnant, ils emploient le titre de *Négouss*.

Cette dénomination était cependant connue avant Théodoros, car Salt en parle. « Ce titre, dit-il [1], donné par les Européens au souverain de l'Abyssinie, n'est qu'une corruption ou une déviation de *négash.* » A propos de l'inscription d'Axoum, où le souverain s'intitule roi des rois, lord Valentia dit [1] : « Cela répond au *Négush Négushi*, qui continue à être le titre des empereurs d'Éthiopie [3]. »

Salt et lord Valentia emploient encore fréquemment le titre « *Bahar-Négash* », pour désigner les petits potentats du Tigré, ce qui semble rationnel d'ailleurs. *Bahar* en arabe signifie mer, et comme la province du Tigré avait alors pour limite orientale la mer Rouge, il n'y a rien d'étonnant à ce que les princes dont la suzeraineté s'étendait jusqu'à la côte aient porté le titre de *Bahar-Négash*, roi de la mer.

Comment dans le pays même *Négash* est-il devenu *Négouss*, en se substituant au titre Atié ? Je l'ignore; mais le fait est constant. C'est là un des

[1] SALT, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 435.

[2] *Voyages du vicomte Valentia*, t. II, p. 185, note.

[3] Cette différence d'orthographe provient de la diversité des sons de la lettre U dans les langues européennes, Salt et lord Valentia, étant Anglais, devaient écrire *négush* là où nous, Français, sommes obligés d'écrire *négoush*.

nombreux problèmes, — un des moins importants sans doute, qui restent à résoudre sur l'Éthiopie. Chez un peuple où l'usage de l'écriture est peu répandu et reste le privilége en quelque sorte exclusif de certaines castes, les traditions orales, si peu anciennes qu'elles soient, sont constamment dénaturées, et si leur souvenir est confié à l'écriture à deux époques différentes, le même fait sera raconté d'une façon contradictoire ou tout au moins méconnaissable, parce qu'il est impossible de suivre la filiation des différentes versions auxquelles le récit a donné lieu. On a vu dans le premier chapitre combien sont obscurs certains documents qui pourraient servir à édifier l'histoire d'Abyssinie, à tel point que plus on les étudie, plus on s'enfonce dans le doute.

Le *Négouss* est en même temps le chef civil et militaire du pays.

Après lui viennent les *Raz*. Il n'y eut autrefois qu'un dignitaire portant ce titre, et c'était un grade militaire. Raz Mikaël, que nous a fait connaître Bruce, empiéta le premier sur les pouvoirs civils, et bientôt *Raz* signifia *gouverneur de province.* Il y eut un Raz dans l'Amarah, un Raz dans le Tigré, et j'ai parlé de leurs luttes. Aujourd'hui l'importance de cette dignité est encore plus restreinte. Iohannès, pour s'attacher des partisans, a conféré le titre de Raz aux principaux seigneurs qui ont reconnu

son autorité. Il y en a autant que de provinces. *Raz Bariaou* gouverne le *Tigré, Raz Aréa* l'*Ogoulo-Gousaïe, Raz Voronia* le *Sémiène*, *Raz Téféri* les *Agaos, Raz Desta* le *Godjam;* j'en passe, — et des meilleurs peut-être. — Les *Raz,* malgré cela, marchent toujours en première ligne après le roi.

L'organisation politique de l'Abyssinie étant essentiellement féodale, chacun de ces petits potentats est maître chez lui, et le roi n'a rien à revoir dans son gouvernement, tant qu'il paye régulièrement l'impôt, tant en hommes de guerre qu'en argent. Mais tous ces principicules ont, de par leur naissance, autant ou plus de droits au trône que le souverain actuel, et leur secrète pensée est de prendre sa place : de là, rébellion, lutte et conflit.

Iohannès le sait bien ; aussi, sous le fallacieux prétexte de les combler d'honneurs, il retient les Raz à sa cour, comme dans une cage dorée, pour les empêcher de tramer, à l'abri de leurs montagnes, quelque machiavélique insurrection.

Ce sont des *Meslanis* ou *sous-gouverneurs* qui résident dans la province et l'administrent à la place des Raz.

Il y a encore les *Bélétas* et *Bélintéguétas* ou conseillers; mais, à en juger par celui que nous

avons vu comme gouverneur à Adoua, les titulaires de cette charge importante doivent être bien déchus.

Puis viennent les *Balambaras*, qui sont des écuyers, les *Azadjes* ou trésoriers, et enfin les *Choums* ou *Kantibas* [1], c'est-à-dire gouverneurs de petits districts.

Dans les emplois militaires, nous retrouvons encore en première ligne les *Raz*, qui, sous les ordres suprêmes du Négouss, commandent en chef les guerriers de leurs provinces. A ce point de vue, le titre de *Raz* correspond à notre *maréchal de France*; mais je crois qu'il est plus rationnel, en raison de leur pouvoir à la fois civil et militaire, de comparer les Raz à nos anciens grands feudataires de la couronne, dont ils ont toutes les attributions et toute l'indépendance.

Ce sont ensuite les *Dédjasmatchs* et *Fitoraris*, généraux de divers corps d'armée. Mais, en présence du nombre prodigieux de dédjasmatchs que j'ai rencontrés en Abyssinie, ce me semble être plutôt un titre honorifique, qui ne comporte nullement que l'on remplisse les fonctions d'un général d'armée.

C'est ainsi que le fils du Raz Aréa, que nous ver-

[1] *Choum* et *kantiba* sont deux mots synonymes employés l'un dans l'intérieur du pays, l'autre sur le littoral de la mer Rouge.

rons plus tard, est appelé *Dédjas*[1] *Kassa,* bien qu'il ait à peine quinze ans.

Il y a enfin les *Alakas* ou lieutenants, et les *Bachas,* qui représentent nos caporaux.

Reprenons maintenant le cours de notre récit. Après une courte réception, nos hôtes se retirèrent, et nous pûmes nous installer tout à notre aise. Je plantai ma tente dans la cour, et nous sortîmes pour visiter la ville et les environs.

Nous avions trouvé à Sokota un Suisse, M. Dubois, qui était venu chercher fortune en Abyssinie. Imitant M. Naretti, M. Dubois s'était fait architecte, maçon et charpentier, et construisait à Sokota une église pour le compte du Raz Téféri. Depuis deux ans dans le pays, il avait étudié la langue, qu'il commençait à lire et à écrire assez facilement. Ce nous fut un précieux *cicerone.*

Sokota est située à environ 2,500 mètres d'altitude, sur un plateau entouré de montagnes. La végétation y est rare, sauf dans le fond des ravins. On rencontre fréquemment dans les montagnes des schistes redressés. Les maisons de Sokota ne diffèrent en rien de celles d'Adoua, que j'ai déjà décrites. Comme à Adoua, la population peut être évaluée, je pense, à 4,000 habitants au moins; mais la capitale des Agaos est le centre d'un com-

[1] *Dédjas* est une abréviation de *Dédjasmatch,* fort employée surtout quand on fait suivre le titre du nom propre.

merce des plus actifs. Un marché hebdomadaire se tient pendant deux jours consécutifs sur une place immense, située au sud-est de la ville. Nous arrivions le soir du dernier jour, et quoiqu'il fût à son déclin, il y avait encore là une foule compacte de marchands, des files de mules, de chevaux et de baudets à n'en plus finir. Chacun campe sur la place même du marché, et ce vaste bivouac, que nous visitâmes à la nuit tombante, offrait le plus curieux spectacle, à la lueur des feux allumés partout pour le repas du soir.

J'eus promptement l'explication de cette activité commerciale, si peu en rapport avec les habitudes éthiopiennes. Hassein, que j'avais envoyé faire quelques provisions de miel et de café, revint avec un véritable chargement de sel, si bien que je fus obligé d'acheter une nouvelle mule pour transporter cette pesante matière. On comprendra facilement quel fut mon étonnement.

« Comment! dis-je à Hassein, mais tu es fou! Veux-tu donc mettre en salaison l'Abyssinie tout entière ?

— Ça fait rien, Kaouaga [1], ça fait rien. Moi son papa, moi son maman, toi mon z'enfant. Ça *felouss kitir* (beaucoup d'argent).

— Je ne doute pas que cela ne coûte beaucoup

[1] Kaouaga, en langue de Massaouah, moitié arabe, moitié éthiopienne, veut dire monsieur.

d'argent ; il y a du sel pour assaisonner la cuisine d'une armée pendant une campagne. Mais enfin, qu'en veux-tu faire ?

— A Sokota beaucoup du sel, pas cher. A Gondar pas du sel. Beaucoup d'argent ! beaucoup d'argent !

— Je comprends bien que le sel est rare à Gondar, et il était en effet prudent d'en faire provision ; mais comment pourrons-nous en transporter une pareille quantité ?

— Bogollo[1] pas cher à Sokota ; donne vingt-cinq thalaris.

— Mais, gredin, tu veux faire le commerce du sel avec mon argent ! Attends un peu ! »

J'étais si convaincu qu'on me jouait un mauvais tour, que j'avais peine à me contenir pour ne pas introduire dans la discussion un argument *ad hominem*.

« Allah ou akbar[2] ! Moi son frère, moi pas voleur ! un grouche[3], un demi-grouche, jamais voler ! »

M. Dubois, je dois le dire, intervint à temps, car plus Hassein m'affirmait son parfait désintéresse-

[1] Bogollo est un mot qui n'a, que je sache, droit de cité dans aucune langue, mais qui, dans le dialecte que nous avions créé pour notre usage, signifiait mule.

[2] Dieu est grand.

[3] Le grouche est une monnaie de cuivre usitée à Massaouah et qui vaut environ dix centimes.

ment, moins j'y croyais. Un menteur n'est jamais cru, lors même qu'il dit la vérité. C'était le cas, paraît-il : en cette circonstance, Hassein avait, par exception, pris mes intérêts et fait réellement une bonne affaire.

J'ai dit à propos du marché d'Adoua que, dans le Tigré, on se servait de cotonnades comme monnaie divisionnaire; dans l'Amarah c'est le sel qui a cours.

Dans le pays des Danakils, un peu au sud-ouest de la baie d'Amphila et au pied du versant des montagnes de l'Haramat, se trouve, dans un pays brûlant et désert, un lac entouré de solfatares et de dépôts de sel gemme. M. Théophile Lefebvre [1], qui voulut visiter cette localité intéressante à plus d'un point de vue, faillit être victime de son dévouement à la science, tant le climat de ces régions est épouvantablement chaud. Il est convenable d'ajouter qu'il avait tenté cette expédition à une mauvaise époque de l'année (5 juin).

Le monopole de l'exploitation du sel est entre les mains des Taltals, tribus fort peu hospitalières, qui habitent au pied des montagnes. Ils taillent le sel en pains de 0^m23 de long sur 0^m5 de largeur et 0^m4 d'épaisseur, et lui donnent exactement la forme des pierres à aiguiser dont se servent les

[1] Théophile LEFEBVRE, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 23 et suivantes.

faucheurs de nos campagnes. Pour montrer sans doute que ces pains sont intacts, plus encore que pour les protéger, on a soin de les lier dans le sens de leur longueur avec une sorte de ruban en écorce d'arbre. Cette précieuse denrée, qui manque absolument dans certaines parties de l'Afrique centrale, devint, à une époque sans doute reculée, une monnaie divisionnaire, et l'usage en est général aujourd'hui dans l'Abyssinie et dans les pays limitrophes, à l'ouest et au sud du Taccazé.

Les Abyssiniens, sans quitter leurs montagnes, vont dans l'Haramat à Antalo et parfois jusqu'à Ficho, acheter aux Taltals leurs pains de sel, qu'ils vont revendre dans l'Amarah et jusque dans les pays gallas.

A Antalo, me dirent les indigènes, on a trente pains de sel pour un thaler; à Sokota, dix-huit à vingt; à Gondar, neuf à dix, et dans le royaume de Kouara, à l'ouest du lac Tzana, on n'en peut plus acheter que quatre ou cinq pour la même somme d'argent. C'est bien alors, dans ces derniers cas, une monnaie de valeur fantaisiste et purement conventionnelle, car le sel, à poids égal, est moins cher en morceaux irréguliers que taillé en forme de pains.

Les Abyssiniens qui se livrent à ce trafic (ce sont pour la plupart des musulmans) réalisent assez promptement une petite fortune. La façon dont se

charge ce sel, sur les mules et les baudets, ne laisse pas que d'être originale : les pains sont reliés ensemble par des lanières de cuir en bandes longues de 1m50 environ et disposées comme les feuillets d'une jalousie, puis placés par couches sur le dos des bêtes de somme, et recouverts enfin d'une peau de bœuf tannée. Il s'organise ainsi de petites caravanes qui, à l'aller aussi bien qu'au retour, passent par Sokota, et c'est ce va-et-vient continuel des *changeurs de sel* qui fait de la capitale des Agaos la cité la plus commerçante peut-être de l'Abyssinie.

Ces explications calmèrent ma colère, et Hassein rentra en grâce.

Comme nous allions le soir, guidés par M. Dubois, visiter la ville et ses environs, un domestique de Liedje Kabedé nous rejoignit, portant dans une gaîne en sparterie une bouteille pleine de raqui [1].

« Mon maître, dit-il au vice-consul, t'envoie ceci comme *baraket* et te fait demander en échange un pistolet. »

Cela nous paraissait monstrueux, une bouteille de mauvaise eau-de-vie en échange d'un pistolet; nous n'en avions pas d'autres d'ailleurs que nos re-

[1] Le *raqui*, nom arabe donné à une liqueur spéciale, et qui par extension, signifie alcool, est employé en Abyssinie, pour désigner une mauvaise eau-de-vie, que les indigènes obtiennent du taidje par la distillation.

volvers, dont nous ne voulions pas nous défaire.

M. Dubois nous donna encore une explication utile et qui ne manque pas de piquant. Lorsque, dans nos pays civilisés, deux personnes se font un cadeau, il est en effet d'usage de rivaliser de générosité; mais la pudeur la plus élémentaire défend de rien demander en échange de ce qu'on offre et surtout de désigner l'objet que l'on convoite. En Abyssinie, les choses se passent avec moins d'artifice, et la langue du pays, à cet égard plus riche que la nôtre, possède un mot spécial, qui ne peut être traduit que par une périphrase, c'est le mot *baraket*, qui signifie : *présent donné dans l'intention d'en recevoir un plus considérable.* Liedje Kabedé, malgré son jeune âge, connaissait déjà tous les raffinements de l'étiquette éthiopienne. Dans l'espoir d'un présent merveilleux, il envoyait une pauvre bouteille de raqui, dont la valeur dans le pays atteignait à peine un quart de thaler. Mon compagnon de voyage accepta cependant, et, de retour de notre promenade, il envoya au jeune seigneur un joli revolver de poche avec une vingtaine de cartouches; l'affaire en demeura là jusqu'à nouvel ordre.

Liedje Kabedé devait à sa naissance tous les honneurs que lui rendait son entourage, son père, le Raz Taféri, étant un des plus puissants et des plus riches seigneurs d'Abyssinie.

.... Chez les âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Et malgré ses quatorze printemps à peine révolus, Liedje Kabedé avait parfaitement conscience de ce que valait sa petite personne.

Revêtu d'une chemise de soie cerise à rayures blanches et vertes, drapé dans une chemma à liteau de soie, fine comme une mousseline, la tête partie rasée, partie les cheveux nattés comme les jeunes filles, les traits du visage gracieux et efféminés, les extrémités fines et délicates, le teint très-clair, on l'eût pris pour une charmante fillette. Choum de la province de Dahanah, il eût dû résider sur ses terres; mais à Sokota, au milieu des serviteurs de son père, il s'était fait un petit cercle de courtisans, et son précepteur, le Fitorari Toukou, était le premier à flatter ses défauts.

Un seul homme dans cette petite cour nous apparut comme une de ces mâles et honnêtes natures qui commandent toujours le respect, c'est le Meslani Imam. De haute taille, sec et bien campé sur sa base, la tête chauve, sans barbe, sauf une épaisse moustache taillée en brosse, la figure ronde, le regard incisif et loyal, je ne puis mieux le décrire qu'en le comparant, au physique comme au moral, à ces braves soldats dont s'enorgueillit l'armée française, et qui, vieillis à l'ombre du drapeau, n'ont jamais cru qu'il pût y avoir des accommodements avec le devoir et la con-

science : je crois pouvoir affirmer que le Meslani Imam est le plus honnête Abyssinien que j'aie rencontré. Le Fitorari Toukou était une nullité. Quant à l'Azadje Oubié, nous le verrons bientôt à l'œuvre.

Le soir nous reçûmes une autre visite : c'était encore un jeune homme. Celui-là ne portait point une chemise de soie, il était simplement vêtu d'un taub usé. La nature semblait pour lui marâtre, car les traits de son visage, déjà peu harmonieux, avaient été déformés par la petite vérole, et malgré cela son regard doux, mélancolique et intelligent, inspirait la sympathie. Quel contraste avec Liedje Kabedé ! Il appartenait pourtant, lui aussi, à une illustre famille : c'était Liedje Féléka, le fils de l'illustre vaincu d'Adoua, Raz Gobasier. Son frère aîné avait suivi leur père en captivité sur l'amba Salama, et sa mère, réduite à la dernière misère, vivait, retirée à Sokota, du fruit de ses veilles. La pauvre princesse n'avait d'autre ressource que de filer du coton et de l'envoyer vendre au marché par deux esclaves, tout ce qui lui restait de ses nombreux serviteurs.

Quand à Liedje Féléka, il avait courageusement pris son parti de la déchéance de sa famille et s'était adonné tout entier à l'étude. Les prêtres qui s'étaient chargés de son éducation faisaient le plus grand éloge de son intelligence et des qualités de

son cœur; il était déjà, disaient-ils, fort savant; mais tout se bornait, hélas! à savoir lire, transcrire et réciter des livres de prières. Sous ces humbles dehors, le fils de Gobasier a conservé toute la fierté de sa race. Kabedé fait souvent venir Féléka, en apparence pour partager ses plaisirs, mais en réalité pour jouir de son humiliation. Féléka souffre patiemment sans se plaindre, tant que les méchancetés de Kabedé ne vont pas jusqu'à flétrir sa famille; mais un jour le fils du Raz Téféri pensa que son orgueil serait agréablement chatouillé si, revêtu de ses habits les plus somptueux, monté sur sa plus belle mule, il se promenait dans Sokota suivi de Féléka marchant à pied, à peine recouvert d'un pauvre taub en haillons. A cette nouvelle humiliation, qui dépassait toutes les autres, le fils de Gobasier sentit se réveiller le souvenir de sa noble origine: « Non, dit-il, je ne marcherai pas à pied derrière ta mule, car je suis plus grand que toi, et je ne veux pas devenir le domestique du fils du domestique de mon père. » Kabedé, humilié à son tour, renonça à sa promenade triomphale.

Comme nous nous rendions auprès du roi, et que Féléka était le fils de celui qui fut son plus redoutable adversaire, il eût été impolitique de lui témoigner trop ouvertement notre sympathie. Aussi on avait profité de l'obscurité de la nuit pour nous l'amener, et nous fîmes remettre en cachette quel-

ques thalaris à sa mère, à laquelle le même motif nous empêcha de rendre visite.

Le lendemain matin, le domestique de Liedje Kabedé rapporta, de la part de son maître, le revolver que lui avait envoyé M. de Sarzec. « Mon maître, dit-il, te renvoie ce pistolet, qu'il trouve trop petit et indigne de lui. » Pour dire la vérité, il eût été plus juste d'alléguer que s'étant amusé à dépenser toutes les cartouches, l'arme lui était devenue inutile; peut-être espérait-il aussi obtenir enfin un grand pistolet : il fut déçu dans son attente et dut se passer de l'un et de l'autre.

On nous avait parlé d'une église fort curieuse taillée dans la montagne; nous employâmes la journée du lendemain à l'aller voir Nous nous dirigeâmes à l'est de la ville, à travers des ravins sauvages et assez dénudés, où nous rencontrâmes des bandes de grands singes cynocéphales. Je les poursuivis sans pouvoir les approcher à distance convenable. Ils marchaient tranquillement devant moi en aboyant, s'arrêtant de temps à autre, comme pour me narguer. Arrivés sur le bord d'un escarpement, ils disparurent comme par enchantement dans les anfractuosités des rochers.

Au bout d'une heure, nous arrivâmes dans le fond d'un ravin assez pittoresque : un petit ruisseau s'en échappait, dont la source était cachée dans un massif de verdure. C'était dans les montagnes qui

nous environnaient que se trouvait l'église d'Ouquère; mais nous la cherchions en vain du regard. On nous conduisit au pied d'une grande colline dans les flancs de laquelle nous pénétrâmes par un chemin creux. Après cinquante pas environ, nous nous trouvions à la porte d'un petit tunnel qui nous conduisit au fond d'une tranchée à ciel ouvert qui fuyait à notre droite, pour contourner une énorme masse de roc en forme de parallélogramme, qui l'isole de la montagne sur trois de ses faces. Cette tranchée profonde est relativement étroite, et le bloc immense qui se dressait devant nous, c'était l'église. Il a été taillé, creusé : plafond, voûte, colonnes, murs, dallage, tout est d'un seul morceau de pierre travaillé par le ciseau de l'ouvrier; rien n'a été apporté du dehors; c'est à la lettre un gigantesque monolithe. Au sortir du tunnel, on se trouve en face d'une porte de côté qui donne accès dans une sorte de vestibule. Placé dans le sens d'un transept, ce vestibule voûté relie l'église à la montagne sur un de ses côtés, et, percé d'une seconde porte en face de celle dont nous avons franchi le seuil, il s'ouvre ainsi sur les deux extrémités de la tranchée d'isolement.

Une porte intérieure permet de monter du vestibule dans l'église, dont le sol est surélevé. Le plafond de l'église est supporté par des arcades en plein cintre, qui reposent sur des piliers carrés,

élancés et ornés d'un chapiteau. Ces piliers, disposés sur deux rangs, sont au nombre de six, et de cette façon forment pour ainsi dire trois nefs. L'extrémité de l'église opposée au vestibule est encore séparée de la triple nef par une paroi en pierre et divisée en trois compartiments, le tabernacle au milieu et de chaque côté une sacristie. Cette partie est éclairé par une fenêtre située au-dessus de l'autel et que surmonte encore une croix grecque de grandes dimensions, sculptée en relief dans la muraille. Une seconde fenêtre latérale donne du jour dans le reste de l'église.

Le roc est d'une couleur rosée et d'un grain très-fin, et, bien que ce soit du granit, il présente un poli remarquable.

A l'extérieur aussi bien qu'à l'intérieur, des moulures d'un travail délicat et harmonieux dessinent des panneaux, des corniches, des soubassements; à l'intérieur, ces panneaux ainsi que les colonnes sont ornés de fresques sur toile, représentant des arabesques et des sujets religieux. Le vestibule aussi en était tout tapissé, mais ces dernières peintures semblaient plus récentes que les autres. Les prêtres nous montrèrent aussi des vases et des croix en cuivre rouge assez bien travaillés et destinés au culte.

Au-dessous de l'église se trouve une crypte, taillée encore dans le rocher et qui sert de caveau sépul-

cral. M. Dubois nous servit d'interprète pour obtenir des prêtres quelques renseignements intéressants.

Lorsque l'empereur Atié Kaleb, dont j'ai déjà parlé, fut revenu victorieux de sa croisade en Arabie, il voulut, autant pour perpétuer le souvenir de son triomphe que pour rendre grâces à Dieu du succès de son entreprise, ériger un monument digne de lui, et cette église fut creusée par ses ordres en l'an 522 de notre ère. Les fresques sont d'une époque bien plus récente; c'est au commencement de ce siècle ou à la fin du précédent qu'elles furent exécutées sous le Ouague Choum Gramadine, père du Raz Gobasier et aïeul de Liedje Féléka.

Cette église devint la sépulture des maîtres du pays. Dans la crypte se trouvent deux tombeaux où sont inhumés Ouague Choum Konfou et son fils Ouague Choum Hassein. Quant à Gramadine, son cercueil est déposé dans le péristyle de l'église. Tous sont des coffres en bois, recouverts en cuir rouge et ornés de clous en cuivre. Les corps qu'ils renferment sont, paraît-il, momifiés.

Je me hâtai de prendre un croquis et de relever approximativement le plan de cette curieuse église.

Comme nous allions partir, vint une femme jeune et belle encore, mais portant sur son visage mélancolique le stigmate de la misère et de la douleur. Cependant sa démarche, sa physionomie, ses vête-

ments pauvres, mais propres, tout en elle dénotait qu'elle n'avait pas toujours été dans une situation malheureuse. Intrigué de cette rencontre, je demandai qui elle était. La pauvre femme descendait aussi d'une noble famille, aujourd'hui vaincue et déchue de son antique splendeur. Les hommes illustres qui dormaient de l'éternel sommeil dans l'église d'Ouquère avaient été ses ancêtres, et elle venait prier sur leurs tombeaux. L'une de ces sépultures était encore recouverte d'une chemma d'un tissu fin et soyeux, maculée d'une large tache de sang ; c'était la chemma du Ouague Choum Konfou, celle qu'il portait lorsque, dans une expédition contre les tribus du lac Achangui, il fut frappé à mort. Le sang qui la tachait avait coulé dans ses veines, et c'était de ce même sang qui coulait encore dans celles de cette infortunée fille des Ouague Choum. A la voir à genoux, baiser avec respect cette précieuse relique et invoquer son aïeul d'une voix entrecoupée de sanglots, on sentait que c'était là un cri du cœur. Honneurs, fortune, puissance, tout s'était évanoui pour elle depuis longtemps, ce n'était plus ce qu'elle demandait avec tant d'ardeur ; mais elle était mère aussi, la pauvre femme, et le Fitorari Théodellé, son fils, son unique appui peut-être, lui avait été ravi. Sur des ordres venus de haut, le Meslani Imam l'avait fait charger de chaînes.

Peu de pays peut-être offrent tant d'exemples des vicissitudes humaines, et peu d'hommes aussi savent s'y soumettre avec autant de résignation. C'est que, instruits par l'histoire de leurs pères, ils conservent l'espérance. Puissants hier, vaincus aujourd'hui, peut-être demain reprendront-ils leurs dignités et leurs richesses...

Il restait sans doute bien des choses curieuses à voir et à apprendre à Sokota, et beaucoup de charmantes bestioles à récolter, qui eussent fait bonne figure dans mes collections ; mais il fallait partir. Le roi, pressé de se mettre en campagne, avait donné l'ordre qu'on fît voyager le vice-consul aussi rapidement que possible. Le départ fut en conséquence fixé au lendemain matin.

Mon compagnon de voyage avait une délicieuse petite chienne de chasse nommée Lolotte, et qu'à force de précautions nous avions jusque-là sauvée du léopard. Depuis longtemps déjà la pauvre bête semblait gravement malade, nous supposions que c'était du ténia; malgré nos soins elle périt à Sokota. C'était le second chien que nous perdions de la même façon. Intrigué de cette maladie bizarre, je résolus d'essayer d'en faire l'autopsie, et je trouvai dans le gros intestin un fragment de ténia qui avait occasionné une inflammation terrible ; je le conservai dans un tube qui malheureusement s'est brisé au cours du voyage. Cette pauvre bête était

évidemment une victime du ver solitaire. Sa mort fut pour nous un véritable deuil.

L'heure du départ était venue; tous les porteurs étaient rassemblés dans la cour de la maison ; après avoir soupesé les caisses, les ballots et longuement discuté, chacun se résigna enfin à prendre sa charge.

Nos mules étaient sellées; nous avions notre costume de voyage, déjà singulièrement détérioré. Un revolver et un poignard passés à la ceinture dans un vaste cartouchier, on nous eût pris, dans un pays civilisé, pour des détrousseurs de grand chemin.

Nous n'attendions plus pour donner le signal du départ que la venue de Liedje Kabedé, auquel nous voulions faire nos adieux. Il ne se fit pas attendre. Mais quel changement ! Le jeune seigneur était revêtu d'une simple chemma sale et usée, les harnais de sa mule étaient tout déchirés. Comment, papillon brillant, était-il devenu simple chrysalide? Il avait fallu un motif bien puissant sans doute pour amener une telle métamorphose. Liedje Kabedé se hâta lui-même de nous l'apprendre, car son orgueil souffrait évidemment de ce misérable accoutrement. Il venait, nous dit-il, de prendre le deuil, et son costume en était la preuve. Les Abyssiniens, à la mort d'un parent ou d'un ami, revêtent en signe de deuil les vêtements de leurs serviteurs. Nous entendions,

en effet, dans une maison voisine, des cris et des gémissements; mais ces démonstrations bruyantes sont si fréquentes en Abyssinie que nous n'y avions pas pris garde. C'étaient les gémissements des femmes payées pour pleurer sur le corps d'une princesse Oisero, Sahim. Quoiqu'elle fût la sœur de Gobasier, on lui rendait de grands honneurs parce qu'elle avait épousé un des parents du roi Iohannès et pris parti pour le vainqueur.

L'Éthiopie est bien décidément la terre antique où se perpétuent les usages des siècles passés. Comme à Rome, comme à Athènes, comme dans la vieille Égypte, dont les monuments racontent encore les vieilles coutumes, quelque personnage important vient-il à mourir, ses proches et amis ne se contentent pas de pleurer sa perte dans le recueillement de la douleur. Il faut que ce deuil soit public, que les larmes abondantes coulent devant tout le monde, et que les gémissements et les sanglots soient entendus de la cité tout entière. On convoque le ban et l'arrière-ban des serviteurs; des pleureuses à gages sont louées pour se lamenter sur le mort, et, quand tout ce monde est réuni autour du cadavre, un coryphée se détache de la foule, et, en termes émus, retrace les vertus, la gloire, la noblesse, les hauts faits du défunt; chaque strophe est suivie des cris, des sanglots, des lamentations de l'assistance entière. On lui reproche son ingrati-

tude : « Pourquoi, s'écrie l'improvisateur, as-tu quitté tes parents, tes amis? N'avais-tu donc pas un époux qui t'aimait, des enfants qui te respectaient? N'avais-tu pas les honneurs, les richesses? Es-tu donc sans pitié, que tu laisses une famille, des amis plongés pour toujours dans la douleur? » Et les pleureuses de se tordre, de pousser des cris, de s'arracher les cheveux, de déchirer leurs vêtements.

C'était une scène de ce genre, qui se passait dans une maison voisine, autour du cadavre de Oisero Sahim.

Escortés du Meslani, qui vint nous conduire jusqu'à une petite distance de la ville, nous quittâmes Sokota le 7 novembre, à dix heures et demie du matin.

Nous franchîmes une montagne escarpée, et, laissant à nos pieds, au fond d'un pittoresque ravin, le village de Abou-Iohannès, renommé, paraît-il, pour ses églises vénérées et la sainteté de ses prêtres, nous continuâmes à marcher sur un plateau élevé et d'aspect sauvage. Nous redescendîmes par un sentier semé de pierres roulantes, au milieu des buissons épineux et des kolkouals, et trouvâmes un torrent qui bondissait entre les deux rives escarpées d'une roche basaltique bleuâtre, qui, avec ses crêtes vives et tourmentées, semblait une coulée de lave à peine refroidie. C'était la rivière Méri.

Dans le fond de cette vallée, où nous marchâmes un certain temps, la végétation était plus riche, plus abondante. De petits ruisseaux, dont le lit, le plus souvent desséché, servait de route aux caravanes, étaient ombragés de grands et beaux arbres. Tout autour s'étendaient des champs de sorgho. Au milieu de ces champs, se dressait une plate-forme en paille supportée par quatre poteaux, et, du haut de ce belvédère, un jeune garçon, toute la journée, tête nue au soleil, armé d'un chiffon ou d'une fronde, s'efforçait, par ses gestes et ses cris, de mettre en fuite les bandes innombrables d'oiseaux qui venaient faire une récolte prématurée.

Sur un mamelon perdu au milieu des kolkouals, on voyait les huttes du village de Mizerem, misérable hameau, qui semblait inhabité.

Les réceptions amicales et pompeuses d'Abbi-Addi et de Sokota nous avaient habitués à voir venir au devant de nous les autorités du pays. A Mizerem, il n'en fut rien. Mon compagnon de voyage, qui, faute de tente, avait coutume de loger dans une hutte, cherchait en vain un gîte. Nous réclamions des poules ou des œufs, car nous avions une faim de voyageurs. Impossible de rien obtenir.

Le soldat qui nous servait de guide et d'introducteur déclara qu'il n'y avait plus de choum dans le pays, et que personne ne voulait lui obéir. Le gouverneur du district, le Dedjasmatch Enguéla,

était parti, disait-on, dans la montagne chasser le lion, afin d'écarter tout danger de la route que nous devions suivre. C'était de sa part une attention trop délicate, car, en son absence, nos hommes surtout étaient condamnés à mourir de faim. Le lendemain nous eûmes la preuve que ce n'était qu'un faux prétexte, quand le Bacha Samrou, — le soldat du roi, — vint nous dire qu'il lui était impossible de trouver un seul homme pour porter nos bagages. Nous l'envoyâmes à Sokota pour réclamer l'assistance du Meslani. En même temps un autre soldat se rendit près du Dedjas Enguéla, pour le prier de revenir dans son village, afin de nous fournir les porteurs nécessaires pour continuer notre route.

Dans l'après-midi, des rumeurs inquiétantes circulèrent dans le pays : deux Dedjasmatchs du Raz Téféri avaient été battus, disait-on, et faits prisonniers par Zagaïé Bourrou, le frère du fameux Ali Bourrou vaincu et tué par le Raz Téféri, et dont la mort assurait définitivement à Kassa la possession du trône.

Sachant combien les Abyssiniens sont enclins à l'exagération, nous n'avions que médiocrement confiance dans tous ces récits, et cela ne nous empêcha pas d'aller nous promener dans les environs du village. Je me mis à recueillir des insectes, à courir après les papillons, et j'eus bientôt oublié toutes nos mésaventures. Lorsque je rentrai le soir au bercail, je n'appris que de fâcheuses nouvelles

qui, cette fois, paraissaient authentiques. Le Bacha Samrou, qui avait fait diligence, était déjà de retour de Sokota, amenant avec lui un renfort de quatre hommes et l'Aszadje Oubié. Je n'avais guère fait attention jusque-là à ce dernier personnage. C'était un homme gros, gras, rebondi, le véritable type du trésorier, qui sait amener dans son escarcelle les écus de son maître et s'engraisse à pressurer les tenanciers. Cette tête charnue, ces yeux clignotants, perdus dans des joues bouffies, ne me disaient rien de bon. Quant au Bacha Samrou, il était fidèle adorateur d'une bouteille de raqui ou d'un ouancha de taidje, mais au demeurant bon garçon, brave et dévoué. La position devenait tendue : non-seulement les méfaits du choufta (insurgé) Zagaïé Bourrou n'étaient pas imaginaires, mais d'autres chouftas cernaient la ville de Sokota elle-même, et le village où nous avions couché trois jours auparavant était entre leurs mains. Le Meslani nous envoyait seulement quatre hommes, en s'excusant de ne pas venir lui-même à notre secours; « mais si j'abandonne Sokota, disait-il, les ennemis vont s'en emparer. » Nous nous trouvions entre deux feux.

Le Dedjas Enguéla n'avait jamais songé à chasser le lion; ce n'était qu'une feinte pour gagner du temps, et nous ne doutions pas qu'il ne se fût bel et bien mis en état d'insurrection. Cependant le soldat que nous avions envoyé vers lui n'était pas

encore de retour, et il nous restait une lueur d'espoir.

L'arrivée de l'Azadje et de quatre hommes de renfort sembla produire un bon effet, on nous donna une vache en promettant des porteurs pour le lendemain. Piége que tout cela pour nous éloigner de Sokota et nous faire tomber dans un guet-apens. Il était tard, la nuit porte conseil, nous allâmes nous coucher.

Le lendemain matin, il nous manquait deux vaches. Non-seulement on avait repris celle qu'on nous avait donnée, mais, avec elle, on en avait volé une autre. L'ennemi était donc tout près de nous et devait même avoir des intelligences dans la place. Cela nous donnait à réfléchir.

Le soldat revint sur ces entrefaites, et il fut avéré que le Dedjas Enguéla s'était déclaré choufta. La route était coupée, que faire? Retourner en arrière? Mais Sokota était cernée aussi, et fuir n'aurait servi qu'à accroître l'audace de nos ennemis. Nous nous réunîmes en conseil où furent convoqués l'Azadje Oubié et le Bacha Samrou. Ce dernier prit la parole : « Le roi, mon maître, dit-il, m'a donné l'ordre de veiller à la sécurité du consul et de ceux qui l'accompagnent. La route est coupée par les chouftas, je ne puis prendre sur ma responsabilité de le mener plus loin. Qu'il retourne à Sokota, j'irai moi-même trouver le roi, je lui dirai votre position critique; il enverra un déta-

chement assez fort pour soumettre les insurgés, et vous pourrez continuer votre route en sûreté. »

L'Azadje Oubié n'était pas de cet avis : « Le roi, dit-il, n'a pas trop de son armée tout entière pour l'expédition qu'il entreprend contre le Godjam; à Sokota, vous ne serez guère plus en sécurité qu'ici; marchons de l'avant, je me fais fort de vous frayer la route. »

Bien que d'opinions si différentes, tous les deux étaient d'accord pour presser le consul de trancher la question. Ils voulaient évidemment mettre de cette manière leur responsabilité à l'abri. Nul heureusement ne comprenait le français et nous pûmes délibérer tout à notre aise. En présence de deux opinions si diamétralement opposées, nous étions fort embarrassés. Si Bacha Samrou, homme de guerre, qui ne rêvait que plaies et bosses, nous conseillait de rétrograder, pourquoi l'Azadje Oubié, qui n'avait sans doute jamais livré bataille qu'à un festin ou à une amphore de taidje, faisait-il tant le bravache? Ce courage si peu en rapport avec sa tournure ne nous semblait pas de bon aloi; malgré son éloquence, il n'eut pas le don de nous convaincre. Nous répondîmes, du reste, d'une manière évasive. « Étranger au pays, dit M. de Sarzec, je ne puis juger aussi bien que vous la situation. Bien que l'avis du Bacha Samrou me semble le plus sage, il faut, avant de retourner à Sokota,

avoir épuisé tous les moyens de marcher en avant. »

L'Azadje Oubié avait son idée : c'était de nous mener dans la gueule du loup; nous étions vendus, comme nous en eûmes plus tard la preuve. « Envoyons d'abord, dit-il, un second messager au Meslani Imam. » Rien de plus naturel, et il donna des ordres en conséquence; mais ce fut un de ses hommes qu'il chargea de la commission. « Ensuite, ajouta-t-il, il nous reste encore un moyen : le district voisin a pour chef le Dedjas Billétia, celui-là même qui vient d'être fait prisonnier par les chouftas, et, en son absence, le gouvernement du pays revient à son fils Liedje Kassa. Par cela même que son père est aux mains de l'ennemi, nous pouvons compter sur sa fidélité. Envoyons-lui un messager, et, s'il se sent assez fort, il viendra nous protéger. » Ce parti nous parut sage, et l'Azadje fit encore partir un courrier dans cette direction.

Le conseil fut déclaré dissous. Prudence est mère de sûreté, dit-on; cet adage nous revint à propos en mémoire, et nous nous préparâmes à une vigoureuse résistance en cas d'attaque. Avec M. Dubois, qui nous avait accompagnés, et M. Piajjia, nous étions quatre Européens; chacun de nous possédait au moins deux fusils, Bourrou était aussi armé, et Hassein, dans l'espoir d'un gros bénéfice,

avait acheté avant son départ des fusils de pacotille, pour les revendre au camp du roi. Je n'eusse pas voulu m'en servir pour tout au monde, mais tout fait nombre. Nous nous mîmes en devoir de fondre des balles de tout calibre; chacun reçut une distribution de poudre, de balles, de capsules. Nous avions bien vingt-cinq hommes et nous nous trouvions sans le savoir à la tête d'une trentaine de fusils.

C'était une véritable armée. Nous la rangeâmes en bataille d'un air victorieux. Tout cela se passait dans le village, en présence des indigènes, que ce déploiement de forces semblait vivement impressionner.

La journée s'avançait cependant, et nos courriers ne revenaient pas. Celui que l'Azadje avait envoyé vers Liedge Kassa nous rapporta le soir une mauvaise nouvelle. Le fils du Dedjasmatch nous assurait de tout son dévouement, mais il ne pouvait quitter son pays, prétendait-il, retenu par la nécessité où il se trouvait de recevoir les nombreux amis qui venaient lui offrir leurs compliments de condoléance sur le triste événement à la suite duquel son père avait été fait prisonnier. « Je suis tout prêt, ajoutait-il, à vous recevoir; venez, et je vous protégerai ; la route est sûre dans mon pays. » Et l'Azadje de broder sur ce thème, ajoutant qu'il avait des porteurs, et que nous partirions le lendemain matin.

Cette réponse, hâtons-nous de le dire, était trop singulière pour nous convaincre ; mais nous espérions toujours que le Meslani de Sokota, instruit de notre position critique, viendrait nous tirer d'affaire. Nous nous couchâmes tout habillés, après avoir mis nos armes à portée.

Au point du jour, nous étions sur pied ; l'Azadje dormait encore.

Sans doute il supputait déjà, dans ses rêves, le nombre des thalaris qu'il recevrait pour prix de sa trahison. Nous allâmes le secouer, en lui demandant où étaient ses porteurs. « Je vais les réunir, dit-il, et nous allons partir. » Mensonge grossier! De porteurs, il n'en avait jamais eu, nous l'avions toujours pensé. Après avoir, pour la forme, erré dans le village, il revint seul.

« Les gredins, dit-il, ont déserté cette nuit ; mais peu importe, nous allons leur montrer qu'on ne se moque pas ainsi d'un Azadje. Laissons ici les bagages ; allons rejoindre Liedje Kassa, et avec lui nous pourrons châtier ces insolents chouftas.

— Laisser là nos bagages, pour que les bandits s'en emparent sans coup férir, ce serait être par trop naïfs !

— Eh bien, prenez patience un jour encore ; je vais envoyer un autre homme au Meslani.

— Assez de courriers comme cela, et trêve de

discours. Tu n'es qu'un traître, et si tu désires si fort nous mener en avant, c'est pour nous remettre aux mains des chouftas, et partager avec eux nos dépouilles. Va les rejoindre, nous n'avons peur ni de toi ni d'eux. Nous retournons à Sokota, et nous ne tarderons pas à t'apprendre qu'on ne se joue pas ainsi des Franguis. Au revoir ; porte-toi bien ! »

Le malheureux était ahuri ; il se mit à deux genoux pour protester de son dévouement et de son innocence, nous suppliant de ne point retourner à Sokota. Plus il insistait, plus nous persistions dans notre projet. J'avais heureusement des mules de charge ; nous entassâmes sur leur dos, au risque de les éreinter, nos objets les plus précieux, et nous laissâmes quelques domestiques à la garde des autres bagages. L'Azadje était toujours à genoux, comme pétrifié. Son bel échafaudage s'écroulait, et il voyait avec nous s'enfuir les thalaris. La peur le clouait sur place : donner à ses collègues le signal d'une attaque subite, c'était signer son arrêt de mort, car, il le savait bien, notre première balle était pour lui. Il se trouvait à son tour pris entre deux feux : à Sokota tout allait s'éclaircir ; nous reviendrions sans doute avec une troupe respectable. Au lieu de pièces d'argent, il pouvait supputer maintenant les coups de bâton qui allaient marbrer ses reins de taches sanglantes, et la pesan-

teur des chaînes dont il serait chargé. C'était plaisir de voir sa déconvenue. Nous le quittâmes en lui lançant un dernier lazzi.

Grand fut l'effroi dans Sokota, quand on vit notre bande sur le sommet de la montagne. On nous prit pour les chouftas ; mais on sut bientôt que c'étaient les Franguis. Nous descendîmes chez M. Dubois. Le Meslani, tout surpris, se hâta d'accourir.

« Comment, vous ne savez rien? Vous n'avez pas reçu les courriers de l'Azadje ?

— Absolument rien, » dit-il.

On envoya chez Liedge Kadebé.

« — Rien non plus. »

Toutes les paroles d'Oubié n'étaient que mensonges et fourberies. Il n'avait jamais envoyé aucun courrier, pas plus à Sokota qu'ailleurs.

Le Meslani semblait fort embarrassé. Quant à Liedge Kadebé, qui, entre parenthèses, avait déjà quitté le deuil, il eut un mot naïf et qui le peint tout entier.

« Pourquoi, dit-il en s'adressant au vice-consul, n'as-tu pas fait bâtonner toute cette canaille ? »

C'était bien là une repartie d'enfant gâté. Mais, pour l'instant, il ne s'agissait pas de faire bâtonner des rebelles qui couraient la montagne ; il fallait d'abord les prendre, et Sokota étant cernée de toutes parts, le Meslani, à la tête de douze à quinze

cents soldats tout au plus, se trouvait dans une position critique.

« Raz Téféri, mon maître, d'accord avec le roi, m'a ordonné, dit-il, de veiller à votre sécurité, et de faire arriver le vice-consul à Débratabor le plus promptement possible, car le Négouss l'attend avec impatience. Les ordres sont formels; je suis soldat, et je dois obéir. Mais la route est coupée, et si j'abandonne Sokota pour vous escorter, je livre la ville aux ennemis, car je n'ai personne pour me remplacer. Je suis seul, bien seul, entouré de traîtres; je n'ai pas un homme sur lequel je puisse compter.

— Je ne veux pas, répondit le vice-consul, que, pour moi, le Négouss perde Sokota. Envoyons vers lui le Bacha Samrou, et attendons ici sa réponse. Si les ennemis attaquent la ville, nous nous battrons avec toi. Je prends, près du roi, la responsabilité de cette décision, que me dicte l'intérêt que je lui porte. »

Le Meslani demanda quelques instants pour réfléchir, et se retira.

Nous étions bien à Sokota; ce retard ne me contrariait pas. J'aurais au moins le temps d'étudier le pays, et, au pis aller, une bataille serait un épisode curieux. Le Meslani pensa tout autrement.

« Vous ne pouvez, dit-il, rester à Sokota; nous semblerions avoir peur, l'audace des ennemis

s'en augmenterait, et si tous nous attaquaient, nous serions certainement battus. Puis votre séjour est ruineux pour la ville. Le Négouss a donné l'ordre de traiter le consul de France comme un prince. »

En effet, cinq cents galettes de dourah devaient chaque jour être fournies à nos hommes, et pour le vice-consul, chaque jour aussi, une vache, un pot de miel, un pot de beurre, un nombre incalculable de poules et d'œufs, et enfin tout le lait des vaches du pays ! Assurément Iohannès prenait le vice-consul pour un Gargantua. Nous avions ignoré, jusqu'à ce jour, ces ordres royaux.

L'hospitalier Négouss en voulant faire trop bien les choses avait dépassé le but, car c'était inévitablement là la cause de l'effroi des choums de village à notre arrivée. On ne nous avait jamais, il est vrai, fourni de semblables montagnes de victuailles, et souvent même nos gens, aussi bien que nous, n'avaient rien eu à se mettre sous la dent. M. de Sarzec se récria devant cette longue énumération du tribut qu'imposait sa présence, et déclara que nous étions disposés à nous contenter d'infiniment moins, c'est-à-dire du strict nécessaire.

« Si je ne vous fournis pas, ajouta le Meslani, tout ce que le roi a ordonné, personne ne le croira, et je serai regardé comme concussionnaire. Si vous n'avez pas été ainsi traité partout, croyez bien

que le peuple a payé, mais que les chefs ont empoché la valeur de cette contribution dont chacun a, d'ailleurs, le droit de se libérer en argent. Vous ne pouvez rester ici, mon honneur y est engagé : soldat, je n'ai jamais reculé, et gouverneur, je n'ai jamais volé ; je me trouverais dans l'alternative de ruiner le pays ou de ternir ma réputation. J'ai quinze cents hommes ; j'en laisserai mille à Sokota, la présence de Liedje Kabedé entravera, je pense, les trahisons, et moi, avec cinq cents soldats, je vous accompagnerai jusqu'à ce que vous soyez en sûreté. »

Nous ne pûmes que serrer la main de cet honnête homme et déclarer que nous étions prêts à le suivre. La journée était très-avancée, et le départ fut remis au lendemain.

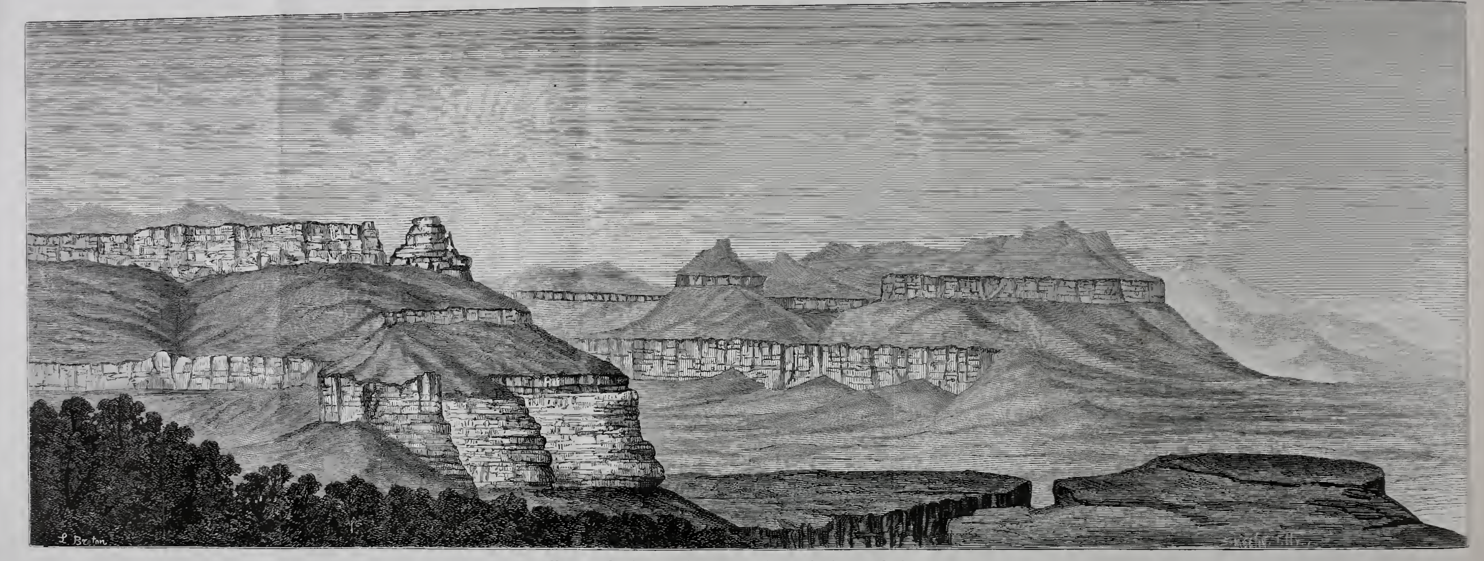
Les chouftas ne s'étaient pas attendus à ce dénoûment, qui renversait tous leurs projets. Aussi, dès avant notre départ, le Dedjas Enguéla, prévenu par son complice l'Azadje Oubié, envoyait au Meslani un serviteur protester de sa soumission en offrant de nous bien recevoir et de nous escorter. Trompé une première fois, le Meslani ne voulut pas croire à son repentir, et nous nous mîmes en marche précédés de joueurs de flûte et de nagarits. Cinq cents hommes nous suivaient cavalcadant au milieu des rochers et entonnant déjà leur thème de guerre.

Notre rentrée à Mizerem fut un triomphe. Tous les habitants nous accueillirent avec des cris de joie ; l'Azadje vint au-devant de nous le sourire sur les lèvres, mais nous n'eûmes pas l'air de le voir, et, continuant notre route, nous escaladâmes la montagne, redescendîmes dans une seconde vallée, où coule la rivière Tella, qui va rejoindre le Méri ; puis, gravissant une montagne à pic par un chemin en escalier, nous campâmes au village de Chouquoua, perché comme un nid d'aigle sur un roc escarpé. De chouftas, il n'en était plus question, tout etait rentré dans l'ordre comme une bande d'écoliers à la vue d'une férule.

Le Dedjas Enguéla, devant ce déploiement de forces, vint se rendre à merci. Avant d'aller plus loin, le Meslani supplia M. de Sarzec de lui pardonner ainsi qu'à l'Azadje. Le vice-consul y consentit pour être agréable au Meslani, qui avait été si bienveillant pour nous.

Les deux coupables furent introduits ; ils se prosternèrent le front contre terre, tenant sur leur cou une énorme pierre, et restèrent dans cette position jusqu'à ce que le vice-consul leur eût fait signe de se relever.

Je fus, plusieurs fois depuis, témoin de cette humiliation volontaire, à laquelle se condamnent les vaincus pour obtenir un pardon qu'il n'est pas, d'ailleurs, d'usage de leur refuser, surtout s'ils



Montagnes des Agaos et vallée du Tellaré, vues des hauteurs de Saka.

jurent par le Négouss Imout (la mort du roi) de ne plus retomber dans la même faute. Nos domestiques usèrent et abusèrent souvent de l'immunité attachée à ce serment.

Heureux d'en être quittes à si bon compte, les deux coupables s'en allèrent sans demander leur reste.

Liedje Kassa aussi était venu au-devant de nous ; jamais il n'avait reçu le soi-disant message d'Oubié, et le prétexte des visites de condoléance était pure invention de ce rusé coquin. Il n'était que trop vrai que son père, fidèle serviteur du Négouss, avait été fait prisonnier par les chouftas, et c'était un motif suffisant pour croire à la fidélité du fils.

Inquiet du sort de la ville confiée à sa garde, voyant qu'en ce qui nous concernait tout était rentré dans l'ordre, le Meslani Imam transmit à Liedje Kassa le soin de veiller à notre sûreté. Nous quittâmes avec regret le brave et honnête gouverneur, non sans échanger de cordiales et chaleureuses poignées de main. M. Dubois, qui nous avait été si utile en cette circonstance, retourna aussi à Sokota, et nous continuâmes notre route vers le Sud.

Le pays est bien comme les habitants, âpre et inhospitalier : ce ne sont que montagnes abruptes, entrecoupées de profonds ravins, où bondissent des torrents, qui tous coulent vers le Taccazé. La triste réputation, d'ailleurs parfaitement méritée, dont jouit ce pays date de loin ; son nom suffit pour l'in-

diquer. Mizerem et Chouquoua sont situés dans la province de *Sedeb,* mot indigène qui signifie *insulte;* il est vrai qu'au Sedeb succède le *Dahanah,* c'est-à-dire le *pardon.* Ces deux mots résumaient bien l'épopée semi-plaisante dans laquelle, pendant ciuq jours, nous avions joué les premiers rôles.

Pendant deux jours nous ne fîmes que monter et descendre, pour arriver enfin, sur le sommet d'une montagne, au village d'Anderquoué.

C'est pour moi un véritable regret de n'avoir pu explorer à loisir cette intéressante région, d'où j'ai rapporté, malgré une marche rapide, des insectes fort curieux. Anderquoué est situé à une altitude d'environ 3,000 mètres. Ce n'étaient plus les plaines humides et monotones de l'Hamacen. Sur ces pentes rapides, l'eau ne peut séjourner, et tout le pays est drainé en grand par de profondes vallées. Malgré cela, la végétation y est belle. J'ai remarqué surtout un grand mimosa rappelant, par sa forme en ombelle, le pin parasol d'Italie, et dont la séve produit une gomme abondante et limpide qui pourrait être utilement exploitée.

Nous étions, depuis la rivière Enguéla, qui coule au pied du versant septentrional de la montagne, dans la province de Dahanah, dont Liedje Kabedé est le gouverneur. Quant à la montagne elle-même, son nom, par un oubli impardonnable et que je ne puis d'ailleurs m'expliquer, est resté en blanc sur mon journal

de voyage. Je pense que c'est celle que j'ai vue indiquée sur plusieurs cartes sous le nom de Boughéna.

Les bagages, à cause des difficultés du chemin, ne purent arriver à Anderquoué en même temps que nous, et nous dûmes attendre là pendant deux jours qui ne furent pas perdus pour moi. J'allai d'abord visiter une église délicieusement située sur une petite élévation, au milieu d'un bosquet d'arbres séculaires; de là, je suivis un petit ruisseau, et j'arrivai bientôt sur le bord d'un immense effondrement. Le coup d'œil était splendide : une tranchée profonde de plusieurs centaines de mètres s'allongeait à perte de vue entre deux murailles de rochers dont chaque aspérité présentait en saillie un buisson couvert de fleurs. Le petit ruisseau se précipitait dans l'abîme. La vapeur blanche et bienfaisante de la cascade entretenait dans ce lieu une riche végétation. Les aigles planaient au-dessus de ma tête, tandis que je dominais la cime des plus grands arbres où gazouillaient en s'ébattant des nuées d'oiseaux multicolores; de grands papillons folâtraient à mes pieds, et c'était bien pour moi le supplice de Tantale. Je m'en allai de dépit et me mis à chasser dans un bois de mimosas, où je me consolai en prenant de grands longicornes au pourpoint de velours qui voltigeaient de branche en branche, et des buprestes cuirassés d'or, qui butinaient sur des fleurs de chrysanthèmes.

Le soir, après un dîner assaisonné d'un appétit de chasseur, et que nous avions déchiqueté sans assiettes ni fourchettes, le froid de la nuit se faisant sentir à cette altitude, nous nous mîmes, mon compagnon de voyage et moi, au coin du feu, à fumer et à causer. On pense, sans doute, que nous passions en revue les péripéties de notre vie nomade? Non. Sur la terre étrangère, pour deux Français isolés, il est un autre thème inépuisable de souvenirs et de causeries. C'est la France! Souvent pendant ces huit mois de voyage où nous vécûmes presque constamment seuls en face l'un de l'autre, de longues heures s'écoulèrent et le silence de la nuit se fit insensiblement autour de nous, pendant que nous échangions les doux souvenirs du pays natal; moments pleins d'abandon et de charme qui s'envolaient toujours pour moi trop rapidement.

Il faisait à peine jour, quand Hassein secoua ma tente pour me réveiller. Je sautai à bas de ma couchette, et, tout inquiet, j'entr'ouvris ma maison de toile. C'était tout simplement une bande de singes cynocéphales, qui défilaient gravement à une centaine de mètres. Après avoir dévasté, la nuit, les plantations de sorgho qui entouraient le village, ils regagnaient paisiblement leurs ravins escarpés, témoignant, de temps en temps, leur contentement par un aboiement significatif. Je leur envoyai une balle qui n'eut d'autre résultat que de couper une

branche de kolkoual, en rasant un vénérable singe à barbe blanche. La muscade ne disparaît pas plus prestement dans le double fond d'un prestidigitateur, qu'une bande de singes qui se précipite dans une forêt. Un quart d'heure après je les revis sur une cime de rocher d'où ils semblaient me défier en grignotant quelque fruit sauvage. Je leur gardais rancune cependant, et, après le déjeuner, je proposai à M. de Sarzec une excursion dans le ravin où je les avais vus s'enfuir. Chasseur passionné, une expédition de ce genre le trouvait toujours prêt.

Un sentier fait pour le pied d'un chamois nous conduisit dans le fond de la vallée, où nous nous trouvâmes enfouis dans un labyrinthe inextricable de lianes et de troncs d'arbres. Ces fourrés d'une végétation puissante et serrée ne sont rien moins qu'habités. Ce que nous appelons *forêts vierges*, mot qui m'avait toujours rempli d'enthousiasme, profondes retraites que mon imagination, avant de les avoir vues, peuplait invariablement d'êtres fantastiques, sont tout simplement de véritables déserts. Une nature belle, c'est vrai, mais d'une beauté sépulcrale. L'homme se sent comme écrasé sous ces dômes de verdure où rien ne bouge, où rien ne bruit. C'est le silence le plus absolu : pas un être vivant, pas un oiseau, pas un insecte. L'air est épais, humide, miasmatique; le sol, où ne

pousse aucune plante, n'est qu'un amas de détritus en décomposition. Tel nous apparut le fond de cette vallée qui, d'en haut, nous semblait si gaie, si verdoyante. Mais après avoir erré quelque temps dans cette solitude, nous frayant à coups de sabre un chemin au milieu des lianes, nous nous trouvâmes tout à coup dans une clairière inondée de lumière. Là nous revenions à la vie; tout s'agitait autour de nous; chaque plante était un monde en miniature, grands et petits, faibles et puissants, se poursuivant, s'évitant, se dévorant ou s'appelant par mille moyens divers pour s'unir dans le but suprême de leur existence.

Nous trouvâmes aussi, à l'ombre d'un beau mimosa dont le feuillage délicat tamisait les rayons du soleil, protégé de tous côtés par d'épais buissons, le boudoir d'un des seigneurs de ce vallon sauvage.

Des ossements à demi broyés prouvaient qu'on y avait fait grasse chère, et les hautes herbes pliées et foulées semblaient conserver l'empreinte, chaude encore, des membres souples et musculeux du léopard.

Nous errâmes tant et si bien, tantôt dans les clairières, tantôt au plus sombre des fourrés, que nous nous perdîmes. Impossible de retrouver notre piste. Il fallait cependant rentrer avant que le soleil se couchât, car c'est l'heure où les fauves sortent de leurs repaires. La montagne se dressait à pic de chaque côté; il ne nous restait d'autre res-

source que de l'escalader : c'est alors qu'il fallut se rappeler les souvenirs du jeune âge, et mettre à profit les leçons de gymnastique que nous avions reçues au collége. Mettant nos fusils en bandoulière, nous quittâmes nos chaussures pour être plus alertes, et, tranformés en lézards, nous nous mîmes à grimper des pieds et des mains; creux et saillies, racines et touffes d'herbes, tout fut utilisé. Après cette pénible et périlleuse ascension, nous atteignîmes, haletants et ruisselants de sueur, les ongles usés, les pieds meurtris, une première crète, d'où nous regagnâmes sans danger le village.

Pendant toute l'étape qui suivit, nous marchâmes à la file par des sentiers en corniche, accrochés au flanc des montagnes. Le pays était toujours le même, mais plus nous approchions des bords du plateau, plus l'horizon s'étendait. Au nord-ouest, nous apercevions encore les croupes gigantesques du Sémiène. Au sud, s'étendait à perte de vue, comme une mer houleuse, toute une succession de petites montagnes que dominait, noyé dans le bleu du ciel, le pic de Débratabor. A nos pieds le Taccazé déroulait, au fond de sa sombre vallée, les sinuosités de son cours, et ce magnifique panorama, vu à la lumière opaline d'un soleil couchant, formait bien un des plus féeriques tableaux que j'aie jamais contemplés.

Le second jour après notre départ d'Anderquoué, nous ne fîmes plus que descendre; nous eussions

pu, d'une traite, franchir le Taccazé sans le mauvais vouloir de nos guides. Arrivés sur une des dernières collines qui vont en s'affaissant jusqu'au fond de la vallée, on nous déclara qu'il n'y avait pas de village et qu'il fallait camper en rase campagne. Peu nous importait à nous, nous trouverions toujours de quoi dîner et nous avions ma tente; mais comment nourrir nos hommes et surtout les porteurs qui étaient plus de quarante? Puis, la journée finie, ces hommes voulaient regagner leur village, et le lendemain, comment continuer notre route? Hassein et le Kantiba allèrent, chacun de leur côté, en reconnaissance, et ils ne tardèrent pas à découvrir un hameau. Il y avait encore là quelque machination du choum du pays, et je soupçonne que Bourrou lui-même avait été payé pour nous induire en erreur, tant il insistait pour bivouaquer sur place. Sans autre forme de procès, nous allâmes nous installer dans ce village dont les habitants nous reçurent d'ailleurs d'une manière fort peu hospitalière. Peu s'en fallut que leur mécontentement ne se traduisît d'une façon tangible et désagréable.

Nous déclarâmes, à notre tour, que nous voulions passer vingt-quatre heures sur les bords du Taccazé pour y chasser. Bourrou jeta les hauts cris, et jamais je n'ai vu homme plus inquiet.

« Mais soyez tranquille, mon brave Bourrou, vous n'êtes pas obligé de chasser avec nous; vous

nous ferez même le plus grand plaisir en nous laissant seuls. Les porteurs feront l'étape comme de coutume, et vous les accompagnerez jusqu'au village voisin. Nous prendrons seulement quelques domestiques avec Hassein; mes mules transporteront ma tente et quelques provisions, et vous irez tranquillement nous attendre de l'autre côté du Taccazé. »

Cette courte harangue ramena le calme dans son âme, mais il n'était pas encore pleinement convaincu de l'opportunité de cette partie de chasse.

« Ignorez-vous, dit-il, qu'il règne dans la vallée de Taccazé des fièvres mortelles? Et les voleurs? Et les bêtes fauves?

— Nous avons de la quinine pour la fièvre et des balles pour les maraudeurs bipèdes et quadrupèdes. Nous avons décidé de chasser au Taccazé, nous y chasserons. Quant à vous, faites comme il vous plaira. »

Confiant en effet les bagages à Bourrou et au Kantiba Guorguis, nous partîmes dès le point du jour, pleins d'ardeur et d'espoir.

On nous avait raconté qu'au Taccazé les crocodiles et les hippopotames pullulaient. M. de Sarzec ne rêvait qu'exploits cynégétiques. Un crocodile, un hippopotame, quel beau coup de fusil! Je pensais bien, pour ma part, qu'il y aurait sur les bords du fleuve nombre de beaux papillons et d'insectes cu-

rieux ; aussi je me bourrai de flacons et n'oubliai aucun de mes engins de chasse. Nous trouvâmes un torrent desséché dont le lit nous servit de route, et bientôt nous vîmes devant nous couler le Taccazé. A quoi bon décrire de nouveau cette vallée, qui ressemble à s'y méprendre, mais en plus grand, à la vallée du Tellaré? Je souhaitai à mon compagnon le gibier le plus fantastique, et chacun alla de son côté.

Il y avait trop de petites bêtes voltigeant au milieu des galets et sur le sable pour que je songeasse un instant aux monstres amphibies.

La journée se passa rapidement, et, malgré une chaleur torride, nous ne rentrâmes que pour dîner. Mes boîtes, mes flacons étaient pleins. M. de Sarzec, sauf un héron goliath et quelques volatiles, revenait à peu près bredouille. Les hippopotames ne l'avaient pas honoré du moindre grognement. Quant aux crocodiles, ils pullulaient comme des grenouilles dans une mare, partout où le remous de la rivière formait un bassin assez profond. Peu s'en était fallu cependant qu'il ne rapportât un de ces énormes sauriens : « Il y en avait plusieurs, me dit-il, qui dormaient au soleil ; à juger de leur taille, ce devaient être des adolescents. Je me mis à ramper avec précaution et j'envoyai une balle dans le ventre de l'un d'eux ; les autres sautèrent à l'eau. Seul, le blessé resta à se tordre sur le sable, qu'il rougissait de son sang. D'un bond

je fus près de lui, et, le saisissant par la queue, je me mis à tournoyer avec mon terrible adversaire. Si vous eussiez été là cette belle proie ne nous eût pas échappé, mais le tenant à deux mains je ne pouvais tirer. J'avais beau tourner, tourner comme un cheval de manége, le monstre gagnait sur moi, en se repliant sur lui-même. Ce fut à mon tour de sauver mes mollets; je lâchai prise, et avant que j'eusse le temps de saisir mon fusil, le crocodile avait disparu sous l'eau. »

C'était vexant sans doute et je regrettais de ne m'être pas trouvé là; mais j'étais tout consolé d'avance en contemplant les charmantes bestioles dont j'avais fait ample moisson. Nous prîmes un excellent bain dans un endroit trop peu profond pour les crocodiles. Puis la nuit venue nous nous étendîmes sur le sable à fumer joyeusement. Tout se passa sans encombre ; pas le moindre fauve, pas le moindre bandit. Le lendemain matin, nous voulûmes, en faisant nos ablutions dans le fleuve, lui dire un dernier adieu, et nous continuâmes notre route.

Avant d'aller plus loin, il n'est pas, je pense, sans intérêt de jeter un coup d'œil en arrière et de résumer en quelques mots l'aspect et les divisions politiques des pays que nous avons traversés depuis Adoua. Cette partie de l'Abyssinie était encore fort peu connue; si incomplets qu'ils soient, les rensei-

gnements que j'ai recueillis viendront peut-être combler une lacune.

D'Adoua au Taccazé, nous avions fait vingt et une étapes, à travers des pays bien différents. Au nord du Tellaré, nous avions voyagé dans les plaines les plus chaudes peut-être de l'Abyssinie. Au sud de cette rivière nous avions rencontré un massif montagneux fort élevé, coupé de nombreux cours d'eau, qui y forment comme des rides transversales, avec son point culminant un peu au nord du Taccazé. Voici, en allant du nord au sud, quelles sont les différentes provinces des deux régions. Ce sont généralement des rivières qui tracent leurs frontières.

D'Adoua à la rivière Ouéri s'étend, montagneuse encore, la province de *Géralta*.

Entre les rivières Ouéri et Guéva règnent les plaines basses qui forment le *Tembiène*, avec Abbi-Addi pour capitale, autrefois choumat très-important, mais divisé aujourd'hui en plusieurs petits fiefs. Le gouverneur principal est le Balambaras Debbed.

De la rive gauche de la Guéva à la rive droite de la Zamra, toujours en plaines, c'est la province de *Sloa*.

Ces deux dernières provinces sont comprises, comme je l'ai dit déjà, dans les kollas. La Zamra est, de plus, la frontière méridionale du Tigré; sur sa rive gauche commence le pays d'Amarah et réapparaissent les montagnes.

De la Zamra au Tellaré est la province de *Saka.*

Du Tellaré au Méri celle du *Ouague,* divisée en deux districts, *Tebisaïd* à l'ouest et *Samerah* à l'est; Sokota en est la capitale et le Raz Téféri le gouverneur.

Viennent ensuite : entre le Méri et l'Enguéla la province de *Sédeb,* gouvernée par le Dedjasmatch Enguéla; et enfin, de la rivière Enguéla au Taccazé, le *Dahanah,* soumis aux ordres de Liedje Kabedé.

La région nommée Déga recommence avec le promontoire de *Saka,* et les provinces de *Ouague,* de *Sédeb* et de *Dahanah* constituent l'ancien pays *Agao,* dont Sokota était la capitale, et qui possède encore, comme je l'ai dit, un idiome particulier.

CHAPITRE VI

LE NIL BLEU, LE ROI D'ABYSSINIE ET LE LAC TZANA.

Le Béguémédeur. — Réflexions sur la faune africaine. — Une dangereuse capture. — Débratabor. — Une possédée du démon. — Singulière médication. — Vingt-quatre heures trop tard ! — Un guerrier abyssinien. — L'armée en marche. — Un pont portugais. — Le Nil Bleu et sa cataracte. — Le feu est aux herbes. — Visite au roi. — Le Négouss sous sa tente. — Organisation militaire. — Idées de Ioannès sur la politique intérieure et extérieure. — Comment le collier d'un bœuf gras de Paris passe au cou de Sa Majesté abyssinienne. — Le lac Tzana. — Un lion au lieu d'une antilope ! — Passage du Nil Bleu. — A travers les plaines du Foguéra.

Sur la rive gauche du Taccazé, encore des montagnes et toujours des montagnes. J'ai emporté de ce lieu le souvenir d'un accident de voyage bien insignifiant, mais qui faillit m'être funeste. Dans un sentier étroit, rapide et scabreux, j'avais, confiant dans l'adresse de ma mule, laissé flotter ma bride, et, à demi retourné sur ma selle, je contemplais la belle vallée du Taccazé, qui serpentait derrière. Tout d'un coup, je reçus un choc dans la poitrine ; instinctivement, je portai mes mains en avant : c'était une branche d'arbre qui s'avançait au travers

du chemin ; ma mule avait pu passer dessous, mais la pauvre bête n'avait pas calculé que je dépassais son échine de toute la hauteur du torse. Déjà je vidais les arçons ; heureusement mes doigts se cramponnèrent convulsivement à la branche, ma mule alla son train, et je restai suspendu. Si j'avais lâché prise, je roulais dans un précipice où, de rochers en rochers, je me fusse brisé les os vingt fois pour une. J'en fus quitte pour la peur et quelques légères égratignures. Mais cet accident me rendit prudent, et désormais, quand je voulus jouir en paix du paysage, je fis guider ma monture par un domestique.

Nous cheminâmes ainsi sud-sud-ouest pendant trois jours à travers la province d'Ébbénatte. Nous nous arrêtâmes encore toute une journée sur le bord d'une charmante rivière, la Tecken, qui, descendant du massif de Débratabor, coule du sud au nord vers le Taccazé, dans un lit très-encaissé où elle forme de belles cascades. Je fis encore sur ses bords une belle moisson d'insectes et de papillons. Ceux-ci, aussi bien que ceux que j'avais recueillis au Taccazé, furent perdus à la suite d'un nouvel accident, beaucoup plus grave cette fois. J'étais, il faut l'avouer, dans une veine de malheur. De chaque côté de ma selle, j'avais coutume d'accrocher deux petites sacoches en cuir, que j'avais fabriquées moi-même, où je mettais des flacons, des boîtes, mon journal



Campement dans un village de l'Amarah.

de voyage, des cartouches, de la poudre, etc., toutes choses enfin que je voulais avoir sous la main, sans ouvrir mes caisses et mes ballots. Hassein, sans en penser plus long, avait glissé une boîte d'allumettes dans une de ces sacoches, celle précisément où se trouvait une poudrière en corne, contenant au moins une livre de poudre. Pendant que nous étions en marche, il se produisit tout à coup une détonation épouvantable, et je fus enveloppé de fumée. Les allumettes avaient pris feu, et la poudrière avait éclaté!... Je n'avais aucun mal, mais la sacoche était effondrée; boîtes et flacons, brisés en mille pièces, avaient été projetés à plus de vingt mètres; quant aux papillons, il n'en restait pas même des débris. C'était là ce qui me vexait le plus, mais je devais m'estimer très-heureux d'en être quitte à si bon compte.

A partir de la Tecken, la physionomie du pays changea complétement. Nous laissions derrière nous les âpres montagnes des Agaos; ce n'étaient pas non plus les plaines chaudes de Tembiène et du Sloa, ni les plateaux humides de l'Hamacen : nous nous trouvions dans une zone moyenne, où l'humidité, la chaleur et l'altitude semblent s'équilibrer dans de si justes proportions, que rien ne manque à ce pays pour être un des plus ravissants de la terre.

Le terrain est ondulé, le sol est couvert de prairies rutilantes, ombragées çà et là de beaux massifs

d'arbres. Les essences forestières elles-mêmes semblent différer assez sensiblement; le plus bel arbre que j'aie rencontré dans cette région est une espèce de genévrier qui atteint de grandes proportions. De hautes bruyères arborescentes laissent entr'ouvrir leurs clochettes blanches et roses, et leurs rameaux sont souvent garnis de longues mousses, sans doute tinctoriales, comme l'orseille, à laquelle elles ressemblent. Il y a aussi des euphorbes ou kolkouals, mais plus sveltes, plus élancés : les branches sont moins charnues, leurs crêtes très-saillantes et fortement découpées ; enfin dans les prairies, j'ai remarqué de gigantesques carduacées. Les unes, à tiges très-courtes, à vastes feuilles qui s'allongent sur le sol, laissent épanouir au centre de ce bouquet et presque au ras du sol une immense fleur violacée ; d'autres, au contraire, deviennent presque des arbustes. D'un panache de feuilles immenses, profondément déchiquetées et hérissées de redoutables piquants, s'élance une hampe forte et élevée, couronnée d'une fleur plus grosse que la tête. Elle était alors en voie de fructification, et je ne pus voir la couleur des étamines, qui ne formaient plus qu'un duvet soyeux, qu'arrachaient le vent ou les oiseaux.

Je ne pus, malheureusement, recueillir beaucoup d'insectes dans cette région ; nous étions en pleine sécheresse, ce qui, dans ces latitudes, re-

présente pour la vie animale et végétale notre hiver d'Europe. De plus, les difficultés et surtout la rapidité du voyage ne me laissaient pas beaucoup de temps. Je l'ai d'autant plus regretté que cette région était d'abord, à ce point de vue, fort peu connue, et l'étude de ces petits êtres, si humbles qu'ils paraissent, fournit souvent de précieux renseignements sur les divisions ou les rapprochements à établir entre des pays voisins.

La faune africaine présente, il est vrai, un phénomène tout particulier, qui ne se retrouve au même degré dans aucun autre continent : c'est l'immense dispersion d'une même espèce zoologique. Sauf le littoral méditerranéen des États barbaresques, qui appartient à la faune du midi de l'Europe d'une façon si incontestable qu'on dirait que ces deux régions sont encore reliées par le détroit de Gibraltar d'une part, l'Italie, la Sicile et la pointe orientale de l'Atlas d'autre part, et en exceptant encore, mais d'une façon moins absolue, la faune saharienne, on ne retrouve plus en Afrique qu'une seule faune, qu'on aille du nord au sud ou de l'orient à l'occident.

Si des divisions peuvent être établies, ce ne sera pas dans le sens de la longitude, mais bien plutôt dans celui de la latitude. Il semble qu'il y ait de chaque côté de l'équateur, à latitudes égales, des faunes similaires. Mais cette division, vraie dans

certains cas, n'existe pas d'une façon régulière. Bien des lignes courbes ou obliques viennent en rompre l'harmonie, de même que l'on sait que les lignes isothermes ne suivent pas régulièrement le tracé des latitudes. Il serait prématuré, d'ailleurs, de porter un jugement définitif sur la faune africaine, dont le littoral seul est connu. On ne sait rien ou à peu près, en zoologie, de la région du centre ou des lacs, et malgré les nombreux voyageurs qui se dévouent à résoudre ce problème, il est à craindre que bien des années ne s'écoulent avant qu'on ait pu arriver à une certitude.

Il faut se hâter d'ajouter que l'île de Madagascar, considérée généralement comme terre africaine, n'a rien de commun avec le continent; elle possède une faune zoologique qui lui est propre, et qui, pour cette raison, doit être isolée de toutes les autres.

Il est vrai de dire que ces classifications enfantées par l'homme ne sont que d'ingénieux artifices destinés à faciliter l'étude. La nature, qui se rit de nos efforts, procède tout autrement. Du cryptogame à l'homme (dans l'ordre physique) on suit une filiation insensible, et les êtres, dans le monde, se succèdent et se remplacent avec une harmonie parfaite.

Je clos bien vite cette parenthèse, dont je demande pardon au lecteur, et je reviens à l'Abyssinie.

A Addaniotch, où nous campions cinq jours après notre départ du Taccazé, les reptiles semblaient être assez nombreux. Je pris d'abord un grand serpent jaune d'une espèce inconnue [1], et qui constitua une des nouveautés les plus curieuses de mes collections. Mais tandis que nous étions rassemblés sur la place et prêts à partir, je vis M. de Sarzec accourir vers moi le bras tendu, et tenant par la queue un reptile vivant et d'une taille très-respectable. L'animal se tordait sur lui-même pour atteindre la main qui le tenait prisonnier. M. de Sarzec, avec une dextérité merveilleuse, le détordait constamment en le roulant entre ses doigts, comme une fileuse roule son fuseau. Ce manége ne pouvait durer bien longtemps, et j'avoue que j'eus un frisson de terreur, car je reconnus de suite que ce reptile appartenait à une espèce très-dangereuse, voisine des vipères [2]. On voyait que, sous ses joues, ses vésicules venimeuses devaient être gonflées et toutes prêtes à laisser écouler le poison que les dents à crochets, creuses ou cannelées, introduisent dans la plaie. L'animal venimeux s'enroulait autour de son propre corps, comme pour grimper le long d'un tronc d'arbre. A certains moments il était sur le

[1] Ce serpent a été acquis par le Muséum de Paris, et nommé par M. Bocourt *Scaphiophis Raffrayi*.

[2] Ce reptile, déterminé par M. Bocourt, se trouva être le *Causus rhombeatus*.

point d'atteindre la main qui le tenait, et la morsure eût été mortelle, je pense. Le lâcher eût été aussi imprudent : je me hâtai d'ouvrir une bonbonne d'alcool, et quand elle fut refermée sur la bête je respirai.

« Vous l'avez échappé belle! dis-je à M. de Sarzec, c'est un reptile très-dangereux; le saviez-vous?

— Je le supposais, me répondit-il tranquillement. Tout près d'ici, les femmes s'enfuyaient d'une hutte en poussant des cris; je compris que c'était un serpent, j'allai voir; l'animal s'était à moitié faufilé à travers les branchages qui forment la muraille. Je l'ai saisi par la queue, et le voilà. Tout est bien qui finit bien. »

J'avoue que j'étais ahuri. Là-dessus nous quittâmes Addaniotch, qui resta célèbre dans mes souvenirs erpétologiques.

Le plateau se continue pendant quelque temps; puis nous trouvons un ravin frais et verdoyant, et de l'autre côté, du haut d'un monticule, un horizon infini nous apparaît tout à coup entre deux bouquets d'arbres qui servent de cadre à ce magnifique tableau. Tout au fond, comme une légère vapeur, ondule une chaîne de montagnes à peine visibles; entre elles et nous s'étend une plaine immense inondée de lumière, et là-bas, là-bas, au pied des montagnes, une traînée étincelante miroite comme une lame d'argent : c'est le lac Tzana! Le voilà donc

enfin, ce lac après lequel nous aspirions depuis près de quatre mois ! Nous nous arrêtons un instant pour le contempler. Oui, c'est bien lui, et par derrière les montagnes de Gondar et du Kouara ; et plus loin, au delà de tout cela, notre œil ne voit plus, mais notre esprit nous y transporte : c'est le Sennaar qu'arrose le fleuve Bleu....

Est-ce un effet de cette heureuse disposition d'esprit ou la réalité ? La route ce jour-là me parut agréable et facile ; je voyais les arbres gracieux, les prairies plus verdoyantes, les rochers moins abrupts; le fait est, je crois, que nous traversions une belle contrée.

Le lendemain, le mauvais vouloir du choum d'Amoirabiet, qui refusait de nous donner des porteurs, nous laissa le temps d'aller visiter un joli ravin au fond duquel le Reb murmure sur un lit de galets. C'était la première fois que nous rencontrions une rivière tributaire du lac. Elle prend sa source non loin de là, dans le massif de Débratabor qui se dressait devant nous; puis, se dirigeant vers le nord-ouest, elle sort de la montagne, traverse les plaines du Foguéra, où nous la retrouverons plus tard, et va enfin se perdre dans les eaux profondes du lac Tzana.

A mesure que de l'autre côté du Reb nous gravissons une haute montagne, l'air devient plus frais et plus vif. Sur une croupe légèrement inclinée

au nord, humide et dénudée, nous apparaît Débratabor comme un amas de *tumuli*.

Nous approchons sans rencontrer personne; nous entrons dans la ville, rien : on dirait une nécropole. Le Négouss est parti, entraînant son armée, et Débratabor, camp plutôt que ville, est aujourd'hui désert. Il n'y a plus que des vautours qui planent dans l'air ou se disputent quelque carcasse, débris d'un dernier festin d'adieu, et des cigognes noires qui arpentent à longs pas un terrain humide, à la recherche de quelque grenouille.

A une certaine distance pourtant, nous avisâmes une hutte isolée autour de laquelle il nous sembla voir errer quelques êtres humains. Nous nous lançâmes dans cette direction, et nous y trouvâmes de pauvres gens qui nous offrirent un peu de bouza pour nous faire patienter.

Bientôt nous vîmes se diriger vers nous un cavalier galopant à fond de train. Nous pensâmes avec raison que c'était quelque chef, laissé par le Négouss pour recevoir le vice-consul. C'était encore un trésorier, l'Azadje Oubchiet. Cette place est bonne, paraît-il, en Abyssinie. Les deux Azadjes que j'ai vus sont des hommes plantureux, gras, rebondis, et cossus, qui plus est; mais celui-ci fut fort aimable et nous emmena dans son village, où nous ne manquâmes de rien. Il donna même sa maison à M. de Sarzec. C'était une très-vaste hutte, divisée à l'inté-

rieur en plusieurs compartiments par des cloisons en roseaux. La salle principale servait en même temps d'écurie, mais c'est l'usage. Les Abyssiniens pensent sans doute, avec raison, que la mule qui a courageusement porté son maître pendant un long voyage, ou le cheval qui a partagé sa gloire et ses dangers, ont bien mérité d'avoir leur place au foyer domestique, comme de dévoués serviteurs. Je fis, comme de coutume, dresser ma petite tente dans la cour : j'aimais à m'y blottir au milieu de mes collections, et je me trouvais là mieux que partout ailleurs.

Depuis quelques jours, je sentais, le soir, une fatigue insolite, des maux de tête, des vertiges, des crampes d'estomac. Je n'y faisais pas grande attention ; mais ce soir-là, après avoir goûté sans appétit un ragoût abyssinien que je trouvais d'ordinaire excellent, je fus pris de frissons, de sueurs froides, de la fièvre enfin, dont j'avais sans doute contracté le germe sur les bords du Taccazé. J'eus le délire toute la nuit. Le lendemain, comme l'on pense, je n'étais guère en état de continuer mon chemin. Cependant le Négouss marchait vers le sud, et l'Azadje avait ordre de lui amener le vice-consul le plus vite possible. Mon état n'avait rien de bien grave. M. de Sarzec partit, et je lui promis de le rejoindre si je me rétablissais assez promptement, ou bien de l'aller attendre sur les bords du lac Tzana, à Kouarata.

Une médication prompte et énergique m'eut bientôt débarrassé de cette indisposition.

Je songeais au départ, qui devait s'effectuer le lendemain, et je me reposais sous ma tente, quand j'entendis, dans une cabane voisine, un bruit épouvantable. On chantait, on hurlait, on frappait les uns contre les autres des morceaux de métal; c'était étourdissant. J'appelai Hassein pour connaître la cause de ce vacarme, et il m'apprit que les matrones du pays, réunies autour d'une femme gravement malade, faisaient tout ce bruit pour la guérir. Je ne suis pas bien fort en médecine, mais ce remède me semblait bon tout simplement pour achever la patiente. Moitié curiosité, moitié pitié, j'allai la voir.

Dans une misérable hutte, assise à terre sur quelques nattes, je trouvai une pauvre femme mourant d'une hémorrhagie. On lui avait, de force, fait avaler je ne sais combien de litres de lait à moitié aigre. Son estomac n'avait pu supporter une telle quantité d'un aliment indigeste, et les efforts qu'elle avait faits pour vomir avaient aggravé son état. Mais ce n'était là qu'un traitement préparatoire! Autour d'elles, accroupies sur leurs talons, étaient rangées toutes les mégères du pays, criant, hurlant et faisant un tapage infernal à l'aide d'un petit instrument en fer, ressemblant à une vieille serrure.

Les Abyssiniens, bien que chrétiens, ont de singulières superstitions. Les maladies, disent-ils, sont produites par le *Bouda* (mauvais esprit), qui a pris possession d'un corps humain. Tant qu'il est là, le patient souffre jusqu'à ce que mort s'ensuive, ce que le diable attend pour emporter son âme. Il faut donc forcer le malin esprit à déguerpir, mais non pas sans tambours ni trompettes. Le Bouda n'aime pas le bruit : on lui offrira une bacchanale ; il faudra bien qu'il s'en aille épouvanté. En attendant, la malade s'en allait aussi, et le diable avait assurément trouvé dans les mégères de précieux collaborateurs. Malheureusement pour lui, je me trouvais là.

Ce n'était pas dans le corps de la femme, mais autour d'elle que je voyais les esprits malins ; je n'usai pas de leur moyen pour les chasser ; j'en avais un meilleur : je les fis flanquer à la porte par Hassein. J'ordonnai ensuite quelques prescriptions guidées par le bon sens, et je défendis toute espèce de bruit. La pauvre malade a-t-elle guéri ? Je l'ignore ; mais elle a toujours vécu jusqu'au lendemain matin.

Tout semblait conspirer contre moi. A l'heure fixée pour le départ, plusieurs de nos caisses et ballots manquaient à l'appel, et les abandonner ainsi, c'était les perdre définitivement ; je ne pouvais m'y résoudre. Sur ces entrefaites, je vis venir

un drôle à mine patibulaire, que j'avais remarqué quelques jours auparavant parmi nos porteurs. Je lui fis demander par Hassein ce qu'il avait fait de nos bagages. Il ne sut que balbutier. Évidemment il ne s'était pas attendu à me trouver encore à Débratabor, et cette reconnaissance inattendue lui semblait singulièrement désagréable. Sur ma demande, le choum, qui n'était peut-être pas fâché de se débarrasser de moi, l'enchaîna. On se mit à la recherche des ballots égarés, qu'on retrouva dans un hameau voisin.

Enfin tout est prêt, je vais partir. Erreur!

Dans les montagnes des Agaos, trois de mes mules déjà avaient succombé de fatigue; voici qu'à Débratabor, au moment du départ, l'une des quatre qui me restaient s'affaisse sous la charge pour ne plus se relever. Il faut des porteurs pour la remplacer : au moins trois hommes robustes. Où les trouver?

« Pars, me dit le choum, je t'enverrai tes bagages.

— Non, non, mes bagages défileront devant moi et je partirai le dernier. »

On trouva mes porteurs je ne sais où, et me voilà enfin en route.

Je traversai successivement les rivières Zaroa, Goumara et Samena, qui tantôt tombent en cascades, tantôt murmurent au fond de ravissantes vallées et se dirigent vers le lac Tzana. Je laisse

derrière moi un piton semblable à un gigantesque obélisque, et, après avoir deux fois relayé mes porteurs et couché au hameau de Denser, j'arrive à la nuit, épuisé de faim et de fatigue, au village d'Addjiecko, situé sur un magnifique plateau. Tout ce beau pays, hélas! est désert aujourd'hui : l'armée du Négouss a passé par là. Il n'y a plus que deux femmes à Addjiecko. Il me faut cependant marcher à tout prix si je veux rejoindre mon compagnon de voyage. Je promets une récompense à mes porteurs s'ils consentent à continuer le lendemain. L'amour du gain l'emporte sur la fatigue. Cependant le lendemain, vers midi, mes hommes, partis au point du jour, n'en pouvaient plus. Promesses, menaces, tout fut inutile. Ils m'abandonnèrent dans un petit village. Je ne voulais pas rester là pourtant, tandis que le Négouss s'éloignait de moi. Je demandai au choum de me fournir d'autres hommes. Il ne voulait rien entendre ; la discussion fut longue et orageuse.

« C'est bien, lui dis-je, je m'installe chez toi ; tu me nourriras, moi et mes gens, jusqu'à ce que tu sois disposé à me fournir des porteurs. »

Cela ne lui convenait pas davantage. Le pauvre homme pérorait à perdre haleine. Je m'assis tranquillement et j'attendis, défendant à Hassein et à chacun de mes domestiques de lui répondre.

Au bout d'une heure, fatigué de se débattre

contre lui-même, le choum se rendit, j'eus mes porteurs. J'espérais gagner le camp du Négouss le soir même : ce retard rendit la chose impossible. Je n'en étais pas loin toutefois, car je voyais partout des traces de son passage. Au pied de ce village inhospitalier s'étendait une plaine ondulée, couverte d'une herbe épaisse et longue, semée çà et là de bouquets de mimosas. On eût dit un parc anglais, tant étaient gracieuses les ondulations du terrain, tant étaient heureusement groupés les massifs d'arbres. Mais elle apparaissait coupée en deux par une traînée jaune, large de près d'un kilomètre. C'était la route qu'avait suivie l'armée du Négouss. L'herbe était foulée, hachée, le sol piétiné, les arbres brisés, les ruisseaux boueux à demi comblés par leurs berges écroulées, et, de distance en distance, de petites huttes abandonnées, des tisons encore fumants, des débris de victuailles que se disputaient des vautours et des corbeaux. A cette vue, on sentait le cœur se serrer.

Je dus coucher au village d'Aïlebsen, mais le lendemain j'arrivai de bonne heure au camp du Négouss. Après avoir erré au milieu d'un véritable labyrinthe de huttes, je parvins sur une petite éminence, où, non loin d'une tente rouge, provenant évidemment d'Europe, se dressait une autre tente, très-vaste, en laine noire tissée dans le pays. Je soulevai l'étoffe et je trouvai M. de

Sarzec attablé avec un Européen botté et revêtu d'un costume de général anglais passablement fané. C'était le général Kirckam, avec lequel nous ferons plus ample connaissance. Pour l'instant, ces messieurs étaient installés autour d'une délicieuse grillade de bœuf et d'un odorant plat de kari. Il y avait aussi d'excellent taidje, présent royal que le Négouss envoyait chaque matin au vice-consul dans une énorme corne de bœuf cerclée d'argent. Nous eûmes un jour la fantaisie de la mesurer ; elle contenait tout près de quatorze litres. J'arrivais à temps pour un festin, mais vingt-quatre heures trop tard pour voir le Négouss Iohannès dans toute la pompe de la royauté éthiopienne ! C'est alors que je maudis la fièvre qui m'avait retenu à Débratabor, et les choums, et les routes d'Abyssinie, et toutes les petites vicissitudes du voyage, qui d'ordinaire n'avaient pas le don de m'émouvoir beaucoup. C'est qu'aussi j'avais réellement manqué un beau spectacle : la veille, le Négouss avait officiellement reçu le vice-consul. Impossible de faire bisser le spectacle, et je dus me contenter du récit, très-coloré du reste, que me fit M. de Sarzec, récit qui ne fit qu'accroître mon dépit.

La réception avait été très-solennelle.

Au fond d'une vaste tente, sur un lit recouvert de riches tapis, le roi se tenait accroupi comme une idole, enveloppé d'un manteau de brocart d'or et le

front ceint d'une couronne d'or à triple étage. Autour de lui, rangés en cercle, vêtus de longues robes de soie rouge brochée d'or, couronne d'or en tête, se tenaient debout les Raz; derrière se pressait une foule de seigneurs et de guerriers, la lance au poing, les épaules ornées du lebdé, le sabre à la ceinture, le bouclier au bras, la tête nue et les cheveux tressés de frais et oints de beurre. Rien ne manquait, paraît-il, à ce tableau, pas même le lion traditionnel des empereurs d'Éthiopie. Il était là en chair et en os, parfaitement libre, et couché aux pieds de son maître.

C'était le 30 novembre que j'arrivais ainsi au camp du Négouss, à Glaodios, dans la province de Béguémédeur, une des plus riches de l'Abyssinie, une des plus belles aussi, mais fiévreuse, dit-on, dans la saison des pluies.

Le lendemain, le Négouss donna l'ordre de lever le camp, et nous marchâmes ouest-nord-ouest vers le Nil Bleu. De vastes prairies couvertes de gras pâturages s'étendaient à perte de vue, et sur chaque mamelon s'épanouissait un bouquet d'arbres ombrageant une église ou un monastère. Nous laissâmes au nord la ville de Madhéra-Mariam, et, le terrain s'élevant en pente douce, nous vînmes bivouaquer sur un plateau qui domine la vallée du Nil Bleu.

Tandis que nous devisions tranquillement des

hommes et des choses du pays, un cavalier abyssinien s'arrêta court à l'entrée de notre tente. Sauter à terre et nous presser dans ses bras, tout cela fut si rapide que nous restions stupéfiés. C'était Dedjas Gabrou, un ami de M. de Sarzec, qu'il avait vu près du roi à Adoua, dans un précédent voyage, une de ces natures de feu que dévore la soif des combats, mais un cœur d'or, doux, affectueux, expansif.

Gabrou est le favori du Négouss Iohannès, auquel il est lié, je crois, par des liens de parenté. Il portait sur ses épaules le lebdé royal, superbe peau de léopard noir enrichie de filigrane de vermeil, dont le Négouss l'avait revêtu en signe d'amitié.

« Je passe comme le vent, nous dit Dedjas Gabrou, et n'ai que le temps de vous embrasser, peut-être pour la dernière fois. Le Négouss m'a donné le commandement de l'avant-garde et je me rends à mon poste. » M. de Sarzec lui fit présent d'un revolver. « Merci, dit Gabrou, j'accepte ; cette arme me portera bonheur. Adieu. » Et il partit comme il était venu, semblable à un tourbillon.

Gabrou personnifie au physique comme au moral le type le plus complet du guerrier abyssinien : grand, sec, nerveux, fort comme Hercule et beau comme Apollon, l'œil scintillant, les cheveux coquettement tressés, cavalier accompli et infatigable, brave jusqu'à la témérité, fidèle et dévoué, sus-

ceptible de profondes affections et de haines enracinées [1].

Une armée éthiopienne en marche offre un spectacle curieux et triste; c'est bien l'idéal du désordre et de l'indiscipline; mais cette foule bigarrée et disparate, qui se heurte, se pousse, se bouscule, lutte de vitesse ou chemine tranquillement, ce mélange d'hommes, de femmes, de guerriers, de serviteurs, de chevaux, de mules, d'ânes, défilant pêle-mêle avec les accoutrements les plus variés, semble une fantasmagorie. Vue à distance, on dirait les changements perpétuels d'un gigantesque kaléidoscope. Vienne un sentier étroit et difficile, chacun veut passer le premier; on se pousse, on s'étouffe, c'est un flot humain qui ondule sur place, une cohue indescriptible, et il faut une journée pour passer là où un corps discipliné n'emploierait que quelques heures. Semblable chose nous arriva en descendant les pentes rapides et escarpées qui conduisent au Nil-Bleu.

Nous n'avions plus à nous préoccuper des diffi-

[1] Pendant que se composent ces lignes, des dépêches m'apprennent la mort de notre ami Gabrou. Il est resté sur le champ de bataille de Goundet que ses ennemis ont jonché de leurs cadavres, et nous ne nous étonnons pas que les Égyptiens comptent cette mort au nombre des faits qui peuvent atténuer la douleur de leur sanglante défaite. Gabrou était, en effet, un de ces guerriers semblables aux preux du moyen âge, et il eût été capable d'affronter à lui seul, la lance au poing, une armée entière.

cultés matérielles du voyage. La munificence royale pourvoyait à tous nos besoins. Aussi, confiant à nos domestiques le soin d'installer notre campement au fond d'une gorge qu'arrosait une jolie petite rivière, nous filâmes droit vers le Nil Bleu, qui nous attirait comme un aimant mystérieux.

Après avoir chevauché plus d'une heure à travers une plaine d'une fertilité incroyable, il nous fallut descendre une seconde pente qui nous amena enfin sur les bords du fleuve.

Au fond d'une vallée escarpée à travers un chaos inextricable de roches basaltiques, le Nil Bleu, que les Abyssiniens nomment *Abbaï* (le père de l'eau), roulait ses eaux mugissantes et blanches d'écume. C'est un torrent, mais un torrent gigantesque, qui bondit de chute en chute, se brisant avec fureur contre la montagne qu'il polit sans pouvoir l'ébranler.

C'est là, dans un endroit plus resserré, plus étroit encore, où le fleuve emprisonné dans un défilé profond, mais large au plus de deux mètres, se débat impuissant contre des murailles monolithes, que les Portugais au quinzième siècle construisirent un pont qui relie le Godjam au Béguémédeur. D'un bord à l'autre de cette fissure, une arche, d'une construction hardie, fut jetée. Le pont se continue ensuite percé de cinq autres ouvertures, qui, dans les grandes eaux, laissent écouler le trop plein du fleuve.

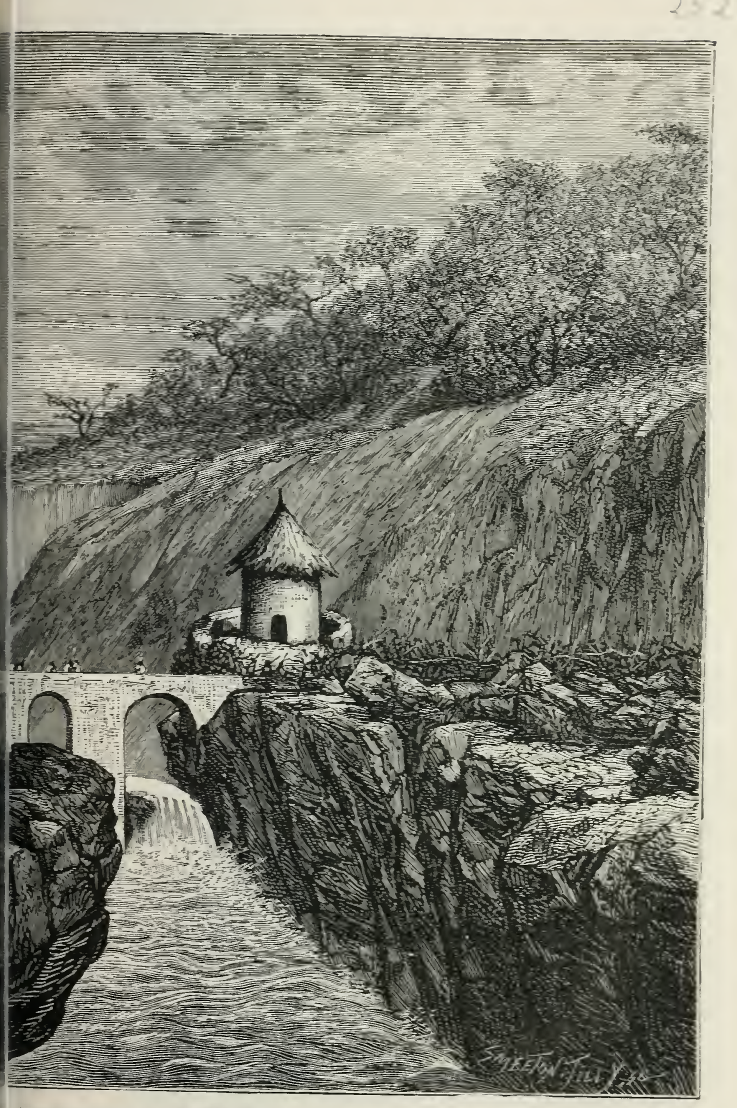
Cet antique viaduc, assez élevé au-dessus des eaux, et large de deux mètres environ, est construit avec une roche noirâtre, prise sans doute sur le lieu même et disposée en petit appareil assez peu régulier. Le ciment des joints, effrité par l'eau et par le temps, a disparu, et des plantes parasites ont pris sa place. Les parapets en maints endroits sont démantelés; la chaussée même est crevassée et les Abyssiniens, au lieu d'entretenir ce pont dont l'importance stratégique est immense, se bornent à remplacer la maçonnerie par des palissades ou des planchers en bois. Du côté du Béguémédeur, une tour cylindrique, assise sur une pointe de rocher, défend l'accès du pont et commande de chaque côté toute la vallée.

La nuit nous surprit avant que nous fussions de retour à notre campement, et nous nous égarâmes au milieu des nombreux bivouacs de l'armée. Nous ne pûmes regagner notre tente que guidés par un soldat que le général Kirckam, par un argument *ad hominem,* força à marcher devant nous. Nous rencontrâmes aussi, en chevauchant à travers le camp, le lion favori du roi nommé Agos, magnifique animal portant toute sa crinière. Il était là attaché au pied d'un arbre, et gardé par son cornac. Il est si bien apprivoisé, et ses grands yeux topazes ont un regard si débonnaire, que nous pûmes le caresser : sa satisfaction se traduisait par ces mou-

252 1



L'armée traversant le pon



r les Portugais sur le Nil Bleu.

vements félins qui donnent à un jeune chat tant de gentillesse.

Le lendemain on leva le camp de nouveau pour aller le poser sur l'autre rive de l'Abbaï, et, laissant filer nos bagages, nous résolûmes d'aller chasser sur les bords du fleuve. Nous nous engageâmes dans la même plaine que la veille, mais en remontant un peu vers le nord. Chemin faisant, nous vîmes des soldats qui s'exerçaient à des simulacres de combats. Ces fantassins, divisés en deux camps, s'élançaient les uns contre les autres, la lance en arrêt, et de leurs vastes boucliers cherchaient à parer les coups de leurs adversaires, reculaient, puis revenaient à la charge, se jetaient de côté pour laisser passer l'ennemi et le frapper par derrière. Nul ne semblait les commander, et cependant ces tournois ne manquaient pas d'une certaine méthode.

Le terrain ne tarda pas à devenir marécageux. Devant nous se dressait un épais rideau de verdure, qui nous cachait le fleuve. Partout on voyait des pistes d'hippopotames, et, d'après ces empreintes, je jugeai qu'il devait y en avoir de taille gigantesque.

Nous pénétrâmes, non sans peine, dans cette sombre et épaisse forêt qui, sur une largeur de plusieurs centaines de mètres, borde l'Abbaï. J'ai déjà plusieurs fois décrit cette belle végétation des tropiques, qui s'épanouit sous la double influence

de l'humidité et de la chaleur. J'aimais tant à voir ces grands arbres, qu'il me semblait chaque fois qu'ils dépassaient en beauté ceux que j'avais vus précédemment. En tout cas, ceux de l'Abbaï sont des plus beaux que j'aie rencontrés.

Enfin nous voilà derechef sur les bords de l'Abbaï; mais ce n'est plus le torrent que nous avions vu la veille : le fleuve coule maintenant calme et majestueux au milieu d'une plaine qu'il fertilise; il a plus de quatre cents mètres de large; de nombreux îlots de verdure divisent son cours en plusieurs bras; quelques rochers, des troncs d'arbres forment de petits barrages et des rapides. On entend de tous côtés les grognements modulés des hippopotames, et les crocodiles flottent à la surface comme des épaves. C'était un beau spectacle que je ne me lassais pas d'admirer. Cependant, en suivant le cours du fleuve, à travers les marais et les fourrés, nous nous aperçûmes qu'il devenait de plus en plus rapide, et un bruit lointain et continu nous fit supposer une cataracte. Nous marchâmes dans cette direction, décrivant mille sinuosités, tantôt pour éviter une fondrière, tantôt pour tourner un massif où la hache seule eût pu tracer un sentier. Un petit affluent coulant au fond d'une grande fissure du sol nous barra subitement le passage. De la différence de niveau entre cette petite rivière et l'Abbaï, nous conclûmes nécessairement

que le lit du fleuve devait s'abaisser d'une manière étonnante. Nous parvînmes à franchir cet étroit ravin, et, suivant sa rive opposée, nous fûmes bientôt récompensés de nos peines.

La plaine s'entr'ouvrait tout à coup, formant un vaste entonnoir, et l'Abbaï, dont le lit était déjà resserré, mais large encore d'environ deux cents mètres, se précipitait en mugissant dans cet abîme. Presque au milieu de cette cataracte, un rocher surgissait comme une corne, et un arbre avait trouvé assez de terre végétale pour y prendre racine. Il était là assurément à l'abri de la cognée du bûcheron. Le fond de la vallée (la même que nous avions vue la veille à l'endroit où est construit le pont) est si étroit, et ses parois, quoique bien rapides, couvertes d'une si épaisse végétation de lianes et de bananiers, qu'on eût pu croire que l'Abbaï tombait et disparaissait dans un lit de verdure.

Après avoir bien contemplé d'en haut cette cataracte, nous voulûmes la voir d'en bas; c'était plus difficile. Il n'y a point en Abyssinie de ces escaliers rustiques, de ces ponts de bois, de ces sentiers en corniche, mais garnis d'un parapet, où les élégantes et frêles touristes peuvent, comme dans nos Alpes et nos Pyrénées, poser sans crainte un pied mignon, en s'appuyant sur la robuste épaule d'un montagnard. Mais depuis quatre mois que nous errions à travers les montagnes d'Éthiopie, nous étions de-

venus moins que jamais frêles et élégants. Aussi de liane en liane, de rocher en rocher, nous nous laissâmes glisser jusqu'en bas.

Nous voilà dans la vase jusqu'au genou, et au milieu d'une végétation si dense qu'il nous eût été impossible d'avancer si les hippopotames n'avaient eu l'heureuse idée de nous frayer un chemin qui nous conduisit au pied de la cataracte. Elle peut avoir environ 25 mètres de hauteur, autant que j'en pus juger, car nous étions là comme sous une pluie d'orage, qui en quelques instants nous transperça. Nous nous hâtâmes de remonter pour nous réchauffer au soleil ; il était déjà bien bas sur l'horizon. Pour comble de malheur ma mule s'était échappée.

Désirant conserver la peau d'un superbe calao (*Buceros Abyssinicus*) que j'avais tué pendant cette excursion, je l'avais accroché à ma selle. En traversant une fondrière, ma pauvre mule fit un soubresaut pour se tirer de la vase, la longe que tenait un domestique cassa, et l'oiseau qui ballottait le long de ses flancs venant à l'effrayer, elle s'enfuit à toutes jambes. Je dus regagner le camp à pied. Je fis promettre récompense à qui retrouverait ma mule, et le soir même un soldat me la ramena. Du calao il ne restait plus que des débris. Cet accident me causa, en outre, une perte irréparable : une boussole, mon dernier thermomètre et une trousse

pleine de petits instruments précieux en voyage.

Chaque jour le vice-consul demandait au Négouss une nouvelle audience. J'avais aussi un vif désir de voir Sa Majesté Abyssinienne; mais le souverain, en refusant, alléguait toujours la nécessité où il se trouvait de marcher vers l'ennemi. Nous pouvions nous croire décidément enrôlés dans l'armée d'Abyssinie. Nous avons su depuis que Iohannès exploitait notre présence à son camp. On avait, peut-être par ses ordres, répandu le bruit fabuleux que le consul de France amenait un renfort de trois cents Européens !

Mais ce retard nous inquiétait peu. Nous y gagnerions, au contraire, de visiter le Godjam, où il a été donné à peu d'Européens de pénétrer, et peut-être aurions-nous la chance d'assister à quelque combat.

Nous continuâmes donc de suivre l'armée, dont, avec le Négouss, nous formions l'arrière-garde. L'armée était si nombreuse qu'elle avait employé plus de trois jours pour défiler sur le pont de l'Abbaï, et Maderakal nous disait avec emphase qu'il faudrait à un piéton trois jours de marche pour aller d'une extrémité à l'autre du camp.

Nous entrions cependant en pays ennemi, et le Négouss nous fit recommander de la façon la plus formelle de ne nous éloigner désormais du camp sous aucun prétexte.

Dans le district de Metcha nous traversons la jolie

petite rivière du même nom, qui va de l'ouest à l'est et se jette dans l'Abbaï; puis nous rentrons dans la montagne. Mais ce ne sont plus ces roches perpendiculaires, ces pitons aigus, dentelés, déchirés, terminés par une plate-forme, que nous avions trouvés dans les Agaos. Le massif du Godjam, qui forme une autre Déga, est bien moins escarpé, quoique son altitude doive atteindre à 2,500 mètres. La roche n'est plus qu'en de rares endroits dénudée; partout le sol fertile est couvert d'herbages tellement hauts que, montés sur nos mules, nous disparaissions quelquefois complétement dans ces épais fourrés de graminées.

Du sommet nous apercevions d'un seul coup d'œil la majestueuse vallée du Nil, sa cataracte enveloppée de brouillards et la nappe étincelante du lac Tzana; mais sitôt que le premier repli de terrain eut voilé ce beau décor, le pays devint assez monotone. Doucement ondulé et couvert à perte de vue de jungles immenses, l'uniformité du paysage n'était rompue que par des bouquets de mimosas, semés çà et là, et qui n'offrent au voyageur que l'ombre insuffisante de leur feuillage dentelé.

Soit que le pays fût peu peuplé, soit que l'armée s'éloignât volontairement des centres de population, nous ne rencontrions pas de villages. Le transport de nos bagages devenait par suite de plus en plus difficile, malgré la bonne volonté et les ordres

du Négouss. Aussi, dès le second jour de marche sur les hauts plateaux du Godjam, nous restâmes tout à fait en arrière pour attendre des porteurs; cette circonstance faillit nous mettre dans une situation périlleuse.

En pays ennemi, les armées abyssiniennes ont pour habitude d'incendier le pays. Pendant que nous étions là, l'arme au pied, à attendre le départ de nos caisses, nous vîmes des colonnes de fumée qui s'élevaient dans le ciel et se rapprochaient de nous. Bientôt nous entendîmes le crépitement des herbes sèches qui s'enflammaient, et nous pouvions prévoir que dans quelques instants nous serions cernés par le feu, et que notre camp lui-même serait livré à l'embrasement. La perspective était peu réjouissante : il y avait danger probable pour nous, et, pour nos bagages, danger certain. Je voyais déjà flamber mes collections, amassées au prix de tant de fatigues, et j'en étais au désespoir.

Je me rappelai alors le procédé employé dans les savanes du nouveau monde et qui consiste à combattre le feu par le feu. Mais l'armée, qui incendiait sur ses derrières et marchait devant nous, se chargeait d'allumer le contre-incendie.

Lorsque, dans une plaine où l'herbe longue et épaisse a été desséchée par le soleil des tropiques, un incendie se déclare, il marche, poussé par le vent, avec une rapidité qui défie les plus fougueux

coursiers. Parfois, sur une grande distance, les herbes s'enflamment d'un seul coup, comme une traînée de poudre. C'est un éclair qui sillonne le sol, et l'être vivant surpris par l'incendie n'a plus qu'à périr ; les antilopes fuient, éperdues, et malgré la rapidité de leur course, n'arrivent pas toujours à se sauver. Mais l'homme, que son intelligence a fait roi d'un monde dont il ne serait, réduit à la seule force animale, qu'un des plus faibles êtres, a un moyen de se préserver de cette terrible mort. Il n'a qu'à allumer devant lui un second incendie, et le feu qui le poursuit s'éteindra, faute d'aliment. C'est aussi ce qui nous sauva.

Il y avait peu de distance, il est vrai, entre les deux feux ; mais, transportant nous-mêmes nos bagages avec l'aide de nos domestiques, nous nous réfugiâmes dans un endroit déjà brûlé. Le sol était couvert de cendres encore fumantes ; la chaleur pénétrait nos chaussures ; nos hommes, qui marchaient pieds nus, et les mules, dansaient sur place, car, au milieu de ces débris, il y avait encore souvent un charbon incandescent. C'était un triste spectacle, que rendait plus navrant encore la présence de bandes innombrables de vautours, qui, tournoyant au-dessus de nos têtes, attendaient notre départ, pour se repaître en paix des immondices et des débris de toute sorte que laisse une armée derrière elle. Leur cercle allait se rétrécissant de

plus en plus; quelques arbres en furent bientôt couverts, et ces oiseaux aussi immondes que voraces s'enhardissaient jusqu'à s'abattre presque au milieu de nous. Nos coups de fusil les effrayaient à peine. Étendant leurs grandes ailes, ils s'envolaient un instant, mais pour revenir aussitôt à leur hideux festin.

Des soldats nous tirèrent d'embarras, en raccrochant de droite et de gauche quelques paysans qui, de gré ou de force, se chargèrent de nos bagages. Nous quittâmes sans regret ce lieu sinistre, et en quelques heures nous rejoignîmes le gros de l'armée, où notre place avait été réservée au pied d'une colline sur le sommet de laquelle le Négouss avait planté sa tente.

Sur de nouvelles instances du vice-consul, fatigué sans doute de nous remorquer à sa suite, craignant peut-être aussi des complications ultérieures, Iohannès nous accorda une audience pour le lendemain.

De cet endroit, nous découvrions au sud les hautes montagnes du Godjam, où l'Abbaï prend sa source, visitées déjà et décrites par le Père Paëz et Bruce ; à l'est, une coupure nous laissait apercevoir la vallée du fleuve, non loin de l'endroit où est situé Mota ; au nord enfin se dressait un piton conique, auquel se rattache un épisode du règne de Théodoros.

Cette montagne, nommée la montagne du Diable, était, dit-on, habitée par les esprits malins. Théodoros, qui ne connaissait d'autre procédé de gouvernement que la force et la violence, inquiet de ce voisinage surnaturel, eut la bizarre idée de faire bombarder la montagne. Après une vive canonnade, il envoya des émissaires pour juger du résultat. Comme on le pense bien, on ne trouva pas la moindre trace de démons.

« Ils ont fui, dit l'orgueilleux Négouss, emportant les cadavres de leurs morts pour dissimuler leur défaite ; mais, vous le voyez, la montagne est aujourd'hui délivrée des démons ; rien ne résiste à ma valeur. »

Était-ce, de la part de Théodoros, conviction ou diplomatie ? Nul ne le saura jamais. Mais il faut se rappeler qu'il eut assez de foi dans son étoile pour s'enfermer sur un rocher, et, de là, braver l'armée anglaise !

L'heure de l'audience accordée par le Négouss était venue. J'allais enfin voir le souverain d'Abyssinie, le successeur de ce fameux Théodoros.

Revêtus de nos plus beaux atours, escortés de nos domestiques armés et de Madérakal, l'interprète de Iohannès, nous gravîmes la colline. Tout au sommet, une petite plate-forme avait été recouverte de tapis de Perse, de peaux de lion, de coussins de soie ; c'est là que le Négouss nous atten-

dait, accoudé sur des coussins. Derrière lui, des serviteurs tenaient un immense parasol en soie rouge, quelques seigneurs étaient groupés autour de lui, et à ses pieds se tenait accroupi son lion favori.

Nous nous approchâmes pour le saluer ; il nous tendit très-gracieusement la main, et nous allâmes nous asseoir en face de lui, à la place qui nous avait été réservée. Il est d'usage, pour se faire bien voir des souverains d'Éthiopie, de leur offrir un présent, et les armes européennes sont particulièrement agréables à ces rois guerriers. Je n'avais nullement prévu ce nouveau genre d'impôt en quittant la France, et je dus me dessaisir de mon revolver. J'y ajoutai de la poudre, des balles, des capsules, etc., et comme je m'excusais auprès de lui du peu de valeur de ce présent :

« Je ne regarde pas, répondit Iohannès, à la valeur du cadeau, mais à l'intention de celui qui le fait. »

Je ne m'attendais pas à une réponse aussi civilisée... C'est qu'en effet Iohannès n'est point, comme on pourrait le croire et comme je le croyais moi-même, un roi sauvage.

C'est un homme jeune, qui avait alors trente-quatre ans, de taille moyenne, la peau d'un brun foncé, les cheveux artistement tressés, le nez mince, le visage allongé, les extrémités très-fines ;

sa physionomie est calme, son air froid et sévère; il scrute du regard son interlocuteur, mais s'il vient lui-même à parler, il baisse ou détourne les yeux, de peur qu'on ne devine sa pensée. Son costume était des plus simples : une grande robe étroite en cotonnade blanche, et une chemma très-fine à bande de soie brochée. Il avait la tête et les pieds nus, mais dans les nattes de sa chevelure était piquée une grande épingle d'argent terminée par une boule en filigrane que surmontait une croix.

Le Négouss n'était encore que prince Kassa, lorsqu'il devint veuf, ayant un enfant en bas âge. Ce jeune prince est élevé au milieu d'amis dans son pays natal, loin de la cour et à l'abri des vissicitudes de la politique éthiopienne.

La cour emprunte un caractère d'austérité à cet isolement du Roi guerrier, dans l'entourage duquel on ne voit jamais une femme. Un vœu solennel, que le clergé abyssinien lui a imposé comme condition de son sacre, le lie à cet égard d'une façon absolue. Le Négouss ne se remariera pas et n'aura jamais d'autre héritier que celui qui lui était né, fort heureusement pour sa dynastie, avant qu'il eût éprouvé des malheurs royaux, objet des scrupules du clergé, qui ne seraient pas sans analogie avec ceux qui empoisonnèrent les derniers jours de notre roi François Ier.

Le Négouss annonça à mon compagnon de voyage

que, ne voulant pas l'entraîner plus loin dans le Godjam, il avait résolu de s'arrêter quelques jours pour conférer avec lui et qu'il le recevrait en audience particulière les jours suivants.

Après avoir échangé de nouvelles poignées de main, nous prîmes congé de Sa Majesté Abyssinienne.

De retour à notre tente, nous nous mîmes à causer de choses et d'autres avec Madérakal et le général Kirckam. Ce dernier, sous-officier, je crois, dans l'armée des Indes, prit part à la campagne abyssinienne contre Théodoros et resta ensuite au service de Kassa. C'est lui qui donna au prince l'heureuse idée d'étager ses troupes sur un mamelon et lui fit ainsi gagner la bataille d'Adoua. Le Négouss le récompensa d'abord en lui donnant l'investiture de plusieurs districts très-fertiles, et un jour que, le gouvernement anglais ayant envoyé des présents à Iohannès, celui-ci admirait les armes et les riches étoffes, en les distribuant à son entourage, il fit don à Kirckam d'un costume de général anglais. Kirckam l'endossa immédiatement et porte depuis le titre de général dont il a, en effet, en Abyssinie, toutes les attributions. C'était un bon compagnon, couvert de cicatrices qui attestaient sa bravoure, et de plus fort versé dans la science culinaire, ce qui en voyage, a bien sa valeur.

Madérakal est l'interprète du Négouss que

M. Théophile Lefebvre amena en France, lorsqu'il était tout jeune encore, vers 1840. Il apprit à parler et à écrire très-correctement le français dans un des grands colléges de Paris, puis retourna dans ses montagnes, où il rend à son souverain aussi bien qu'aux étrangers de précieux et intelligents services.

L'armée de Iohannès, me dit Madérakal, comprend environ 40,000 hommes armés, sur lesquels 2,000 au moins auraient des fusils. De ces deux chiffres, l'un me paraît trop considérable et l'autre au-dessous de la vérité. Il est fort difficile, en effet, de rien savoir de précis, car il n'existe pas en Abyssinie d'armée régulière; il n'y a pas d'enrôlement, pas de solde. Les armées abyssiniennes sont composées de deux éléments bien distincts, mais qui, au moment de la lutte, se trouvent confondus. Il y a deux sortes de soldats : les soldats de professsion et les recrues volontaires ou forcées qui, guerriers aujourd'hui, retournent demain à leurs troupeaux ou à leur charrue. Ce sont des paysans que leur seigneur contraint parfois à marcher avec lui ou qui, plus souvent, s'offrent spontanément. Le chef ou le motif de la campagne sont-ils populaires dans le pays que traverse l'armée, tous les hommes valides se joindront à elles. Le général s'inquiète fort peu de leur solde et de leur nourriture. N'a-t-il pas la réquisition à main armée et le pillage?

C'est le théâtre de la guerre qui défrayera l'armée, et si la campagne est longue, il sera ruiné.

Combien n'en avons-nous pas rencontré de ces villages incendiés, démolis, veufs de leurs habitants, entourés de champs en friche!

Et que de choums ont usé à tort ou à raison de ce prétexte pour refuser poliment de nous donner l'hospitalité!

En temps de paix, toutes ces recrues retourneront à leurs travaux, et il ne restera plus que les hommes ayant fait du métier de la guerre leur profession et qui, avides d'aventures, ont attaché leur fortune à celle d'un chef célèbre. Mais c'est encore le peuple qui les nourrira : un village est désigné, qui devra subvenir à leurs besoins. Le soldat, prenant sa lance et son bouclier, s'en va y prélever sa solde et ses aliments.

Les soldats sont cavaliers ou fantassins, et parmi ces derniers il y a encore les fusiliers et ceux qui sont simplement armés de lances.

Les armes sont d'abord un sabre, tantôt presque droit, à un seul tranchant, assez semblable à nos anciens briquets; l'autre recourbé, à deux tranchants, et ressemblant à une gigantesque faucille. Tous les soldats portent indifféremment l'un ou l'autre de ces sabres accroché au côté droit : cet usage vient de ce que les Abyssiniens montent à cheval ou à mule du côté hors-montoir. Pour les

cavaliers et les lanciers, l'équipement est complété par un vaste bouclier rond, légèrement convexe, de 0,60 centimètres de diamètre, en peau de buffle ou d'hippopotame, et plus ou moins artistement gaufré de dessins concentriques (cannelures, lignes ondulées en zigzag ou pointillées), et d'une ou plusieurs lances ou javelines.

Cette dernière arme est généralement de grande dimension; elle atteint jusqu'à 2 mètres 25 centimètres de longueur, et le fer parfois ne mesure pas moins de 0,80 centimètres; il est plat, fusiforme, caréné dans toute sa longueur, tranchant et acéré; son embout, aussi bien que la hampe, sont souvent ornés de spirales en fil de cuivre, et le talon de cette dernière est garni de fer qui sert à équilibrer la javeline.

Les soldats abyssiniens manient cette arme avec une grande dextérité, et frappent avec beaucoup de justesse un but éloigné d'une trentaine de mètres. Les cavaliers mettent leur cheval au galop et profitent de cette allure rapide pour lancer la javeline.

Quant aux fusiliers, dont le nombre décide le plus souvent du sort des batailles, leurs armes sont bien défectueuses : ce sont généralement des fusils à mèche, d'origine orientale, ou laissés dans le pays par les Portugais au quinzième siècle. Ces derniers, parfois incrustés d'argent, seraient mieux

à leur place dans le cabinet d'un antiquaire. La crosse affecte toujours la forme des crosses arabes, et des lanières de cuir relient le bois et le fer. Ils n'ont point de moules à balles, leurs projectiles sont des lingots de fer forgé, et même, comme je l'ai déjà dit, des balles cylindriques en schiste. Ils renferment leurs munitions dans un vaste cartouchier en cuir où de petits étuis de roseau servent de poudrières.

La selle des cavaliers rappelle la selle des Arabes ou des chevaliers du moyen âge, avec un pommeau et un dossier; le tout est recouvert d'une housse en cuir qui traîne jusqu'à terre. Cette housse constitue un insigne réservé aux chefs et aux personnages de distinction, quand elle est en cuir rouge orné d'appliques en cuir vert formant des dessins plus ou moins variés. Il est encore d'autres marques de dignité : un butois, ou vaste bracelet en argent plus ou moins enrichi de filigrane et qui se met au poignet droit; des lambeaux de peaux de lion accrochés au bouclier, et enfin la pèlerine ou *lebdé* dont j'ai déjà parlé ; elle est en léopard noir [1] pour le roi

[1] Il existe en Abyssinie une variété noire du léopard analogue à celle de la panthère qui habite Java. Il m'a été impossible de m'en procurer, d'abord parce que cette variété est fort rare, et ensuite parce qu'elle est très-recherchée comme ornement. Une peau de léopard noir vaut dans le pays jusqu'à trois cents francs. J'en ai vu plusieurs fois sur les épaules des princes. La couleur foncière est d'un marron tirant

et les princes du sang, et l'on pourra juger du grade du guerrier si cette fourrure est en peau de lion, de lionne, de loutre, ou simplement de mouton noir ou blanc.

L'étrier de la selle est très-petit et ne permet d'y passer que l'orteil. Le mors est le caveçon des Arabes, et en guise de grelots, le cheval et surtout la mule portent un lourd collier de losanges en feuilles de cuivre qui miroitent au soleil et résonnent comme des clochettes.

En outre de ces 40,000 soldats, l'armée était suivie et encombrée d'un nombre incalculable de domestiques, de valets d'armes, de palefreniers, de servantes de tout âge, de toute condition, dont on peut porter le nombre peut-être à 60,000.

Les cavaliers, pour ménager leur cheval de bataille, le font conduire en main par un domestique et voyagent à mule. Le bouclier pend à l'arçon de la selle, d'autres serviteurs portent le reste de leurs armes.

Comme il n'y a point d'intendance organisée, chacun doit pourvoir à ses besoins et entraîne à sa

sur le noir, mais les taches noires sont encore très-visibles, surtout sous un certain jour. Je dis que c'est une variété du léopard ordinaire, mais ce n'est qu'une supposition basée sur ce que m'en ont dit les indigènes, qui assurent qu'il n'y a pas d'autre différence. Il serait très-curieux d'avoir une dépouille en bon état de cet animal, mais cela serait bien difficile à obtenir des digènes, et il faudrait y sacrifier une somme considérable.

suite, en campagne, tous ses serviteurs. Les femmes vont, comme d'habitude, chercher le bois et l'eau, et après avoir marché toute la journée, pliant sous le poids des ustensiles de ménage qu'elles sont chargées de transporter, elles passent la nuit à moudre le grain en chantant. Ce sont de bonnes et joyeuses créatures qui égayent le camp, encouragent le soldat au combat, pansent ses blessures après la bataille et veillent à ce que rien ne lui manque. Plus d'une femme aussi suit son mari, et l'enfant fait la campagne en croupe sur la mule ou sur le dos de sa mère, suivant que celle-ci, riche, voyage à mule, ou pauvre, suit à pied son mari, dont elle partage bravement la fortune et les dangers. Arrivés au bivouac, chacun s'agite, et autour de la tente du chef se forme comme une enceinte de huttes en branchages où s'abritent les soldats et leur famille.

Nous n'eûmes point, hélas ! la bonne fortune d'assister à un combat.

Raz Adal, le dernier Raz qui n'eût point encore reconnu la suzeraineté de Iohannès, avait épousé une fille galla, et cette union lui avait ménagé de nombreuses alliances parmi les peuplades d'outre-Nil. Le Négouss avait prononcé sa déchéance et donné l'investiture du Godjam au frère du révolté, Raz Desta. Mais Adal, trop faible peut-être pour se risquer dans une bataille rangée, ou dans l'espoir d'entraîner son ennemi jusque dans les pays gallas,

où il pensait trouver du renfort, se retirait prudemment vers le sud. Raz Aréa, un des oncles de Iohannès, qui, venant à travers le pays de Kouara, à l'ouest du lac Tzana, devait faire sa jonction avec le Négouss et couper Adal sur ses derrières pour le prendre ainsi entre deux feux, arriva trop tard. Il fallait maintenant poursuivre l'ennemi, et le Négouss se bornait à saccager le pays. Le soir, l'horizon s'enflammait tout entier, et, vu de la colline où nous campions, c'était un saisissant spectacle. Chaque jour partaient de petits détachements qui allaient piller le pays et revenaient traînant à leur suite de nombreux troupeaux.

On saisissait ainsi de 700 à 800 bœufs par jour; mais Iohannès, plus prévoyant que ses prédécesseurs, après avoir prélevé ce qui était indispensable pour la nourriture des chefs, car les simples soldats mangent rarement de la viande, faisait prendre note du nombre de bestiaux enlevés à chaque village, pour les restituer aux habitants après la soumission du pays. Si les rois éthiopiens s'étaient toujours tracé une telle ligne de conduite, nombre de provinces, jadis fort riches et aujourd'hui ruinées, seraient redevenues prospères!

Du reste, dans une seconde entrevue avec le Négouss, je fus frappé de sa sagesse et de sa modération.

Le souverain nous reçut alors sous une vaste

tente en toile; le sol était encore recouvert de tapis et de peaux de lion. Au fond, sur un angareb qui lui servait de trône, Iohannès était à demi couché sur des coussins de soie, enveloppé jusqu'au menton dans sa chemma. Quelques serviteurs et quelques amis étaient rangés autour de lui L'entervue fut longue, et, entre autres choses, on y parla des missionnaires catholiques, pour lesquels le vice-consul réclamait l'appui du souverain.

« Amenez-moi, lui dit le Négouss, amenez-moi vos missionnaires, je ferai amitié avec eux, je les installerai dans la province où je suis né, au milieu de ma famille et de mes amis; je leur construirai des maisons, des écoles et des églises; je pourvoirai à leurs besoins; je veillerai à leur sûreté, et je ne doute pas que l'exemple de leurs vertus ne gagne mes peuples, plus encore que leur parole. »

Et, parlant de l'Égypte, question brûlante s'il en fut, et qui devait soulever dans son cœur toute l'animosité bien naturelle à un souverain que l'on dépouille de ses provinces :

« L'Égypte, dit-il, convoite mon pays; elle me cerne de tous côtés. Après s'être emparée de mes provinces, elle a dit qu'elle n'avait fait que reprendre son bien. Jusqu'à ce jour, je n'ai point voulu m'opposer par la force à ces envahissements. A quoi bon verser le sang de nos peuples? J'en appelle aux nations d'Occident. Je ne prétends

point que les rois chrétiens de l'Europe viennent protéger par les armes le roi chrétien d'Éthiopie contre l'invasion musulmane qui menace mon pays; mais que ces rois, auxquels je demande leur appui, s'entendent pour envoyer des hommes sages et intègres, des arbitres désintéressés qui prononceront entre Ismaïl-Pacha et moi. Qu'ils viennent, et ils verront lequel de nous deux a raison, quel est l'envahisseur. Ils délimiteront nos frontières respectives. Ce qu'ils auront fait sera bien fait, et ces limites qui m'auront été tracées, je m'engage à ne pas les dépasser.

« Mon pays, je le sais, a besoin d'être réorganisé; souvent mes peuples ne savent pas distinguer leurs amis de leurs ennemis dont la voix est trompeuse. Je travaille en ce moment à unifier mon pays ; il me faut la paix à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur. Que l'on m'aide au lieu de m'entraver, et, quand j'aurai vaincu le dernier rebelle et ramené le calme dans mes États, alors je m'adresserai à vous, qui venez ici représenter la France, et je vous dirai de m'envoyer vos compatriotes, qui viendront répandre au milieu de nous votre civilisation, qui nous apprendront à faire toutes ces belles choses que vous fabriquez en Europe. »

Et quand on songe que celui qui parlait ainsi était le Négouss d'Abyssinie, c'est-à-dire le souverain d'un pays que nous considérons comme bar-

bare, comme sauvage, quand on se rappelle que l'Égypte lui a déjà enlevé Métemmah et le pays d'Ouchéni, les Bogos, Massaouah et tout le littoral de la mer Rouge, l'isolant, le parquant ainsi au milieu de ses montagnes, le privant de débouchés, et que ce cercle va se resserrant tous les jours, on ne peut s'empêcher d'être vivement ému en présence de la sagesse de ce jeune souverain qui n'eut d'autres maîtres que sa conscience et sa généreuse et droite nature.

Iohannès a en effet en lui l'étoffe d'un homme supérieur. Aussi énergique peut-être que Théodoros, dont il aurait toute la bravoure, il ne montre qu'un courage froid, réfléchi. Non moins ambitieux, il sait profiter de son exemple. C'est d'ailleurs une noble ambition que celle de pacifier son peuple et de le régénérer.

« C'est là mon but, nous dit encore le Négouss; j'y arriverai ou j'y perdrai la couronne et la vie. »

Un jour, je reçus la visite très-intéressée de l'orfèvre du Négouss, qui m'apportait une de ces épingles en vermeil que les chefs piquent dans leurs cheveux. Je lui donnai un thaler, et je cherchais dans mes bibelots quelque objet de fabrication européenne, quand je me rappelai que j'avais des bijoux parisiens.

Lors de mon départ, mon ami Deyrolle m'avait

donné un grand collier en cuivre doré et en verre du plus splendide effet.

Ce collier avait toute une histoire. Lorsqu'en 1867 M. Deyrolle empailla, pour le faire figurer à l'Exposition universelle, le célèbre bœuf gras *la Lune*, il avait orné le cou du monstrueux ruminant d'un collier de clinquant, et c'était celui-là même qu'il m'avait donné en me disant :

« Emportez-le en Afrique; qui sait? un roi sauvage sera peut-être heureux de vous l'échanger contre quelque beau diamant brut. »

Cela ne pouvait mieux tomber; un bijou à un orfévre ! c'était le vrai cadeau à lui faire. Aussi mon homme partit content. Quelques instants plus tard, je le vis revenir apportant une seconde épingle, plus belle que la première :

« Veux-tu, dit-il, m'échanger cette épingle contre un autre de tes bijoux ? »

J'avais été prudent et n'avais pas donné tout le collier d'un seul coup, mais seulement une des agrafes. Je lui en donnai une seconde, me demandant si le souhait de mon ami Deyrolle n'allait point se réaliser. Il n'en fut rien, mais jugez de mon étonnement lorsque, à une nouvelle visite que nous fîmes au Négouss, je vis mes agrafes orner le cou de Sa Majesté. J'eus toutes les peines du monde à conserver ma gravité, car certes le rapprochement était tout au moins bizarre : le col-

lier d'un bœuf gras de Paris devenu la parure de l'empereur d'Éthiopie, du Négouss Négouschi, le Roi des rois. J'ai bien pensé à lui offrir moi-même le reste de mes agrafes, mais, en vérité, je n'osai pas. Il eût fallu le faire avec un sérieux dont je ne me sentais pas capable.

Je racontai l'histoire à mon compagnon de voyage, et nous en rîmes à gorge déployée, mais entre nous, comme les augures, car j'avais fait la chose bien innocemment, et il ne fallait pas la divulguer.

Le Négouss, nous dit Madérakal, eût bien voulu nous inviter à dîner, mais il ne possédait ni assiettes ni fourchettes, et comme il n'ignorait pas que nous avions l'habitude de nous servir de ces superfluités de la civilisation, son amour-propre eût trop souffert de son dénûment. Nous dûmes nous passer de l'honneur, fort curieux sans doute, de nous asseoir à la table royale. J'aurais bien, pour ma part, envoyé de dépit assiettes et fourchettes dans le Nil, et fait vœu de ne plus manger qu'avec mes doigts tout le reste du voyage.

Il fallut quitter cette cour où nous nous trouvions si bien, où j'aurais eu encore tant à apprendre sur les mœurs si curieuses des Abyssiniens; mais le Négouss voulait continuer sa marche contre Raz Adal, et le départ fut fixé au 11 décembre au matin

Nous allâmes faire nos adieux à Iohannès. Ses tentes étaient pliées, sa mule, avec une selle en

velours violet, l'attendait; lui-même était assis à terre sur un tapis, enveloppé d'un vaste morceau de mousseline blanche. Le Négouss nous tendit affectueusement la main en nous souhaitant bon voyage, et nous fit remettre quelques présents consistant en mules, cheval et armes; puis nous nous séparâmes, sans doute pour ne plus nous revoir. Au pied de la colline nous attendait une nombreuse escorte, trois ou quatre cents soldats peut-être, qui devaient nous accompagner jusqu'à notre sortie du Godjam.

Déjà le feu était au camp, quand nous nous mîmes en selle. Nous dirigeant vers le nord, nous allâmes, après six heures d'une marche rapide, coucher au village de Débra-Maye. De cet endroit assez élevé, nous pouvions distinguer le lac Tzana et l'Abbaï, à l'endroit où le fleuve se jette dans le lac, à l'ouest de la presqu'île de Zéguié.

Descendant ensuite dans une plaine magnifique coupée de ruisseaux, semée de bouquets d'arbres, habitée de nombreux troupeaux d'antilopes, qui fuyaient à notre approche, nous arrivâmes à Bahardar, sur les bords du lac Tzana, et cependant nous ne voyions pas encore le lac, tant était épaisse la ceinture de grands arbres qui l'entoure. Mais nous courons! Le lac, où est le lac? Nous traversons le village, des fourrés de roseaux, et nous allons nous asseoir sur une roche noire, volcanique, qui s'op-

pose en cet endroit à l'envahissement des eaux. Le soleil baissait à l'horizon, de petites vagues clapotaient à nos pieds, de chaque côté une végétation féerique, et devant nous, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, une nappe argentée que ridait à peine une brise légère. Le silence n'était interrompu que par le ronflement des hippopotames qui venaient respirer à la surface, en attendant l'heure prochaine où, quittant leur humide demeure, ils iraient pâturer dans les marais et les prairies.

Nous restions silencieux aussi, recueillis dans notre admiration. La nuit se faisait, adoucissant les teintes, l'air était rafraîchi par les émanations du lac. Je n'oublierai de longtemps ce délicieux moment.

Le lendemain, nous voulûmes essayer d'abattre quelques-unes des nombreuses antilopes que nous avions rencontrées la veille. Nous partîmes à la chasse chacun de notre côté, guidés par deux hommes du pays pour ne pas nous égarer dans cette vaste plaine.

J'allais à l'aventure, tantôt dans des marais, tantôt dans de fertiles prairies où paissaient de nombreux troupeaux, au milieu de bandes innombrables de petits hérons blancs (*Ardea bubulculus*) qui se perchaient jusque sur le dos des bœufs et des vaches Je tuais des oiseaux, je prenais des insectes et des papillons, mais je ne voyais pas la moindre trace d'antilope.

Un des indigenes qui m'accompagnaient me con-

seilla de me diriger vers l'ouest, de l'autre côté d'une petite élévation couverte de figuiers, de kolkouals et d'arbres de toute espèce. Ce pays était vraiment superbe, riant, plantureux, cela réjouissait le cœur.

De l'autre côté du monticule, aussi loin que ma vue pouvait s'étendre, je n'apercevais pas le plus petit gibier. J'allais toujours devant moi. Bientôt, à cent cinquante pas environ, j'aperçus une masse fauve couchée au pied d'un mimosa. Je crus tenir mon antilope, et tout joyeux je me mis à ramper dans les hautes herbes.

Je n'étais plus qu'à trente ou quarante pas de l'arbre et rien ne bougeait encore. Couché à plat ventre, je ne pouvais voir et n'étais pas non plus dans une position favorable pour tirer. Je me levai, et ce mouvement, faisant craquer les herbes sèches, réveilla l'animal, qui se leva à son tour. Au lieu d'une craintive antilope, c'était un lion magnifique qui était là debout, dardant sur moi, d'un air plus surpris que méchant, ses grands yeux de topaze. Un frisson me parcourut des pieds à la tête, et ma première pensée fut de tirer; mais je compris à temps que j'engagerais là un combat où l'un des deux adversaires devrait fatalement rester sur le terrain. Cette première et terrible émotion passée, j'étais redevenu assez maître de moi pour tirer, mais j'étais encore trop loin pour être sûr de frapper

juste, car il fallait foudroyer le lion : son agonie est terrible. Le pays était plat, rien ne pouvait me protéger contre ses dernières convulsions. Ma partie n'était pas assez belle. Je restai donc en arrêt, le fusil au poing, bien décidé à n'être pas l'agresseur. « Le Seigneur à la grosse tête », comme l'appellent les Arabes, s'en alla d'un pas lent et majestueux, sans même daigner retourner la tête.

Tout ceci s'était passé en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter; mais je restai à la même place tant que je pus apercevoir la croupe fauve de l'animal et les herbes onduler sous ses puissantes pattes; car le lion fait volontiers un détour pour tomber à l'improviste sur sa proie. Il faut, comme je l'ai déjà dit, beaucoup rabattre de tout ce qu'on raconte sur sa prétendue magnanimité.

Je comprenais maintenant pourquoi les antilopes avaient fui; ces gracieux animaux n'ont chance de salut que dans leur agilité, et cependant le lion doit faire grasse chère dans cette plaine de Bahardar, car s'il a témoigné si peu d'empressement à me manger, c'est qu'il était repu, ou bien qu'il a pensé que les antilopes étaient un morceau plus succulent et surtout moins dangereux à capturer.

Je revins alors du côté de l'Abbaï, non sans retourner la tête de temps en temps pour m'assurer que le terrible félin, pris d'un remords subit, ne s'était point décidé à revenir sur ses pas.

Comme on le sait, le Nil Bleu, nommé *Abbaï* par les Abyssiniens, *Bahr-el-Azrak* par les Arabes, le même encore que les anciens désignaient sous le nom d'*Astapus*, prend sa source dans les montagnes situées au centre du Godjam; puis, remontant vers le nord, il se jette dans le lac Tzana, à l'ouest de la presqu'île de Zégnié, ressort du lac à l'est de la même presqu'île, coule vers le sud, et décrivant une courbe immense, il circonscrit le Godjam et le Damot, provinces abyssiniennes qu'il isole des tribus gallas du pays d'Enaréa; puis remontant de nouveau vers le nord, il arrose le Fazokl et le Sennaar, et vient enfin à Kartoum se jeter dans le Nil Blanc, le *Bahr-el-Abiad* des Arabes.

Ce dernier après avoir reçu son affluent, qui à lui seul est un grand fleuve, devient le Nil fameux qui fertilise l'Égypte, après avoir arrosé Philæ, Thèbes et les Pyramides.

A Bahardar, à l'est de la presqu'île de Zéguié, nous nous trouvions enclavés de tous côtés par le lac et l'Abbaï. Aussi lorsque continuant notre route sur les rives verdoyantes du lac, nous marchions à l'est vers Kouarata et Gondar, nous nous trouvâmes subitement en face du fleuve à l'endroit où il sort du lac. Il coulait alors large de plus de quatre cents mètres, entre deux berges peu escarpées formées tantôt de roches volcaniques, tantôt de vertes prairies qu'ombrageaient çà et là des massifs d'arbres. Ce n'était pas

une mince besogne que de faire traverser cette immense nappe d'eau à notre caravane, qui se composait encore de près de deux cents personnes, de beaucoup de chevaux, de mules et de plusieurs bœufs, sans compter tous nos bagages. En amont et en aval, le fleuve formait deux petits rapides; le courant était assez fort; des hippopotames venaient de temps à autre respirer à la surface, mais heureusement il n'y a pas de crocodiles en cet endroit. Chose singulière! ces gigantesques sauriens, qui pullulent dans toutes les rivières d'Abyssinie et que nous avions vus en si grand nombre dans l'Abbaï lui-même, quelques lieues plus au sud, n'habitent pas dans les eaux du lac et ne se rencontrent dans le fleuve, après sa sortie du lac, qu'en aval d'un rapide assez fort situé à quelques kilomètres plus bas. Les Portugais avaient oublié de nous construire un pont, et il ne nous restait que deux alternatives : traverser à la nage ou nous risquer sur les *tankouas*. Or la *tankoua* est un esquif aussi peu solide que possible, auquel les indigènes se confient cependant pour exécuter de véritables voyages sur le lac. C'est un bateau en joncs fortement reliés entre eux, rappelant par sa forme les gondoles de Venise. Comme cette coque est parfaitement perméable à l'eau, on met dans sa cavité une sorte de radeau, toujours en joncs et très-épais : c'est sur ce volumineux paillasson que se placent les passagers, de trois à dix,

suivant les dimensions de cette frêle nacelle. Le nautonier se tient à l'arrière, armé d'une grande perche qui, lorsqu'il ne trouve plus le fond, lui sert de rame. Trois de ces bateaux transportèrent sans accident, d'une rive à l'autre, les hommes et les bagages. Quant aux animaux, on les fit entrer dans le fleuve et ils traversèrent à la nage, suivis d'un homme qui les excitait de la voix et d'une longue baguette, comme un berger qui conduit ses troupeaux au pâturage. La traversée dura plus de deux heures. Les soldats qui nous servaient d'escorte remorquaient à leur suite leurs femmes et leurs servantes; plus d'un petit cri de frayeur féminine se mêla à la voix des hommes qui se hélaient d'un bord à l'autre, aux beuglements des vaches, aux hennissements des chevaux. Il y avait par moments un tumulte burlesque. Bien des bains forcés ou inattendus furent pris. Il n'y manqua pas même les ruades des mules récalcitrantes, qui couvraient d'eau et de boue leur conducteur, à la grande joie de tout le monde. La gaieté, la bonne humeur de chacun ne fut pas assombrie d'ailleurs par le plus petit accident.

Nous n'étions pas pourtant au bout de nos peines. Toutes ces plaines qui bordent le lac sont coupées d'instant en instant de rivières larges et profondes, qui sont ses tributaires; et au moment où nous apercevions, au milieu de la verdure, les toits pointus

de la petite ville de Kouarata, une seconde rivière nous barra le chemin. C'était la *Goumara* (nom abyssinien de l'hippopotame).

Là, pas même de tankoua. Les hommes et les animaux pourraient passer facilement, la rivière n'ayant pas plus de 50 mètres de large; mais les bagages et même les femmes? Enfin, après bien des sondages, on trouva un gué où les hommes les plus grands avaient pied à condition de lever la tête pour avoir la bouche hors de l'eau. Être un bel homme n'est pas toujours un avantage. Les tambours-majors de notre caravane durent opérer la translation des bagages et des femmes, ce qui donna lieu à de nouvelles facéties et à de nouveaux accès de gaieté. Quant à nous, quittant nos vêtements, nous nous élançâmes les premiers à l'eau, dans le but de prouver aux indigènes que nous n'avions nullement besoin de leur secours pour nous tirer d'affaire.

Kouarata est une ville théocratique peu hospitalière. Je ne crois pas être loin de la vérité en estimant sa population à deux mille âmes. Assise sur un petit promontoire de roches volcaniques taillé à pic du côté du lac, ses maisons à toit pointu sont littéralement enfouies dans une forêt verdoyante. Après bien des pourparlers, bien des discussions animées et acerbes, les soldats obtinrent qu'on nous cédât une maison assez confortable.

La propriétaire, épouse d'un dedjasmatch guerroyant alors avec le Négouss, était une femme presque blanche, belle encore malgré ses cheveux gris, au nez aquilin, aux lèvres pincées ; il ne lui manquait qu'une robe à falbalas et une perruque poudrée, pour ressembler de tout point à une douairière de l'ancien régime. C'est le type le plus parfaitement français et aristocratique que j'aie vu en Abyssinie. Revêche d'abord et fortement contrariée de ce dérangement, elle ne nous cacha pas sa mauvaise humeur, mais voyant qu'en somme nous ne mettions pas sa maison au pillage, comme elle l'avait peut-être redouté, elle finit par s'adoucir et faire *contre mauvaise fortune bon cœur*. C'était un *buen retiro* délicieux que l'habitation de notre marquise (c'est ainsi que nous l'avions surnommée à cause de ses grands airs), une maison assez vaste, divisée à l'intérieur en plusieurs compartiments, entourée d'un jardin où poussaient à l'aventure les plus beaux arbres des régions tropicales et tempérées. D'immenses genévriers au tronc dégarni, aux branches noueuses, servaient de perchoir aux aigles et aux vautours ; au milieu des bananiers, des cédratiers et des orangers voltigeaient des souïmangas ; de petites perruches caquetaient à l'entrée de leur trou ou glissaient de branche en branche, tandis que des merles métalliques et un oiseau charmant, non pas tant par l'éclat de ses couleurs

que par leur harmonie et par la vivacité de ses mouvements, un bec-fin (*Sylvia Madagascariensis*), se jouaient au milieu des charmilles et des buissons de caféiers, à l'ombre desquels nous aimions à nous reposer.

Kouarata possède plusieurs églises, toutes mystérieusement cachées dans la verdure. Notons en passant que le clergé abyssinien, entendant à merveille le confortable, choisit toujours, pour y vivre dans la béatitude du *far niente*, les sites les plus pittoresques et les plus plantureux du pays. Sur une petite plage, des tankouas sont tirées à sec et attendent que leurs propriétaires, profitant d'un beau temps, s'aventurent à la pêche sur le lac. Cette plage se continue en marais jusqu'à un petit ruisseau qui vient, à travers les joncs, apporter au lac l'humble tribut de ses eaux, encombrées de nénuphars. J'y poursuivis souvent, au risque de m'envaser, de beaux lépidoptères ou des oiseaux d'eau.

En errant à travers les sentiers rocailleux et montueux, qui servent de rues et que barrent d'endroit en endroit les toiles d'énormes araignées du genre *argyope*, au ventre charnu et argenté, je croisai souvent les habitants de Kouarata, et je fus frappé du nombre, relativement considérable, de femmes presque blanches qui habitent cette petite ville. Malgré la clarté de leur teint, je ne trouvais pas que l'ensemble de leur physionomie offrît avec nous-

mêmes une ressemblance plus grande que chez les autres Abyssiniens; leurs lèvres me semblaient même particulièrement charnues, à moins que ce ne fût précisément un effet du contraste de leur teint et de la forme de leurs traits qui exagérât le caractère de ces dernières; leurs cheveux, qu'elles portaient assez longs et qui n'étaient pas nattés, me parurent plus crépus que d'habitude. Il est vrai qu'il est en général assez difficile de juger des cheveux des Abyssiniens, parce qu'ils les portent toujours très-ras ou nattés. Dans ce dernier cas, les cheveux sont si fortement tendus, que leur aspect naturel est complétement modifié, comme je m'en suis assuré dans d'autres pays en voyant de véritables négresses, qui avaient adopté la même coiffure en nattes.

Le lac, nous dit-on, est très-profond, et plusieurs voyageurs pensent que c'est un ancien cratère, opinion que paraissent justifier les roches qui forment ses berges à Bahardar et à Kouarata et qui m'ont semblé essentiellement volcaniques.

Tout au loin, à l'horizon, nous voyions émerger comme un cône l'île de Deck, et nous mourrions d'envie de l'aller visiter. Hassein se chargea de nous chercher des tankouas et des pilotes. Nous n'emmenions avec nous que deux domestiques, car les petites barques ne pouvaient contenir que trois hommes chacune. Mais à peine embarqués sur ces



Le lac TZANA et la presqu'î



vus du village de Forkabeur.

frêles esquifs pour un voyage relativement de long cours (il doit y avoir environ cinq à six lieues de Kouarata à l'île de Deck), nos pilotes nous dirigèrent vers un petit îlot tout voisin, où se cachait une église au milieu des arbres. Nous leur fîmes remarquer que ce n'était pas à cet îlot, mais à la grande île là-bas, là-bas, que nous voulions aller. Décrire leur effroi serait chose impossible. « L'île de Deck! dirent-ils, nous n'y pourrions jamais arriver avec nos tankouas; personne n'ose faire ce voyage; nous serons noyés avant d'être à moitié route, et quand même nous aborderions à l'île, nous serions également perdus : elle est habitée par des chouftas qui nous chargeraient de chaînes, s'ils ne nous massacraient pas. » Prières, promesses, arguments de toute sorte, rien ne put les convaincre ni les fléchir, pas même le suprême argument des thalaris. Force nous fut de revenir à terre. Les tankouas que nous montions étaient à la vérité bien petites pour résister aux clapotements du lac, mais on eût pu en trouver de plus grandes, et ce refus opiniâtre de nous mener à l'île de Deck ne nous paraissait pas clair. Plus tard, quand nous fûmes loin de Kouarata, à force de questionner nos domestiques, nous finîmes par leur faire avouer le véritable motif de cette obstination.

Les prêtres abyssiniens, qui aiment à s'immiscer dans les affaires politiques du pays, mais veulent

sortir sains et saufs de la mêlée, ont choisi l'île de Deck, que protége sa ceinture liquide, pour y déposer leurs trésors, et ils ne se souciaient nullement de voir deux Franguis pénétrer dans leur sanctuaire. Telle était la véritable raison du refus de nos pilotes, que les prêtres de Kouarata avaient sans doute menacés de l'excommunication, voire même d'une peine plus corporelle et plus palpable.

Les rives du lac étaient peuplées d'oiseaux d'eau, pélicans, ibis sacrés, hérons, canards, oies d'Egypte, etc., etc. Nous avons souvent porté la désolation dans ce monde emplumé, qui n'était guère habitué à trouver des ennemis si meurtriers. Mais j'aimais surtout à retourner dans la plaine qu'arrose la Goumara. Nous faisions lever à chaque pas, dans les marais, des ibis blancs [1] ou bronzés [2], des hérons de différentes espèces. Dans les flaques d'eau, les gracieux jacanas [3], à l'aide de leurs doigts démesurément longs, couraient sur les feuilles des nénufars comme sur un plancher solidement assis. C'était aussi un martin-pêcheur [4], plus petit que le nôtre, mais un véritable saphir, avec une moustache de plumes azurées; quelques antilopes, toujours insaisissables, qui venaient paître et se désaltérer dans

[1] Ibis religiosa.
[2] Ibis falcinellus.
[3] Parra Africana.
[4] Alcedo cristata.

les joncs, puis enfin le plus bel habitant de ces régions, le guêpier de Nubie [1], qui tourbillonnait en vols nombreux, faisant miroiter au soleil tantôt sa tête azurée ou son dos et ses ailes de pourpre, tantôt sa poitrine d'une teinte plus délicate que la rose la plus pure. Sa forme élancée et gracieuse ses ailes cambrées, les deux longues plumes de sa queue achèvent de faire de cet oiseau un des plus beaux êtres qu'il soit possible de rêver.

Quand, après avoir passé huit jours à Kouarata, nous nous décidâmes à nous rendre à Gondar, nous longeâmes la rive orientale du lac Tzana, à travers les plaines du Foguéra, qu'arrosent de nombreuses rivières : le Reb, une seconde Goumara, l'Arno, le Garno, sans compter de petits cours d'eau sans importance. Toutes ces rivières étaient encore, malgré la saison sèche, larges et profondes. Chaque fois, pour les faire franchir à notre arche de Noé, c'étaient de nouveaux embarras assaisonnés de pas mal de gros sel.

Ces plaines, que le lac inonde plus ou moins dans la saison des pluies, étaient alors couvertes de bestiaux, qui s'engraissaient de l'herbe touffue. Nulle part ailleurs, je n'ai vu tant d'oiseaux que sur les bords du Reb. Ses berges étaient littéralement bigarrées comme l'habit d'un arlequin; des vols

[1] Merops Nubicus.

d'oies et de canards s'ébattaient dans ses eaux, tandis qu'un peu plus loin, semblables à des cavaliers avec leurs têtes ornées d'un panache jaune, se pressait un innombrable bataillon de grues couronnées, qu'on désigne souvent aussi sous le nom d'oiseau royal (*Pavonina Balearica*). Tous ces pauvres volatiles étaient si peu habitués à s'effrayer d'un coup de fusil, qu'à chaque détonation ils s'élevaient en croassant, mais pour revenir à la même place, au bout de quelques minutes, servir de cible à nos coups.

Les montagnes d'Ifag limitaient cette plaine à l'est, et l'on voyait encore au sud le massif de Débratabor, que déjà apparaissaient au nord les contreforts du Ouoguéra, où Gondar est assise.

Cette plaine fertile est semée de villages perdus dans la plus luxuriante végétation. Quand, au coucher du soleil, nous nous promenions sous ces mystérieux ombrages, nous entendions les bandes de grues, de hérons, d'ibis, qui venaient, en poussant leur cri guttural, percher pour la nuit au sommet des arbres, et l'*aigle vocifer*, tout brun, avec le cou, la tête et la poitrine blancs, troublé dans son sommeil et sa digestion, étendait ses grandes ailes, voletait un moment pour revenir à sa place reprendre son somme interrompu.

C'était vraiment un beau pays, où surabondait la vie animale et végétale, et dans chacun de ces vil-

lages il y avait une petite église au milieu de son bois sacré.

Dans l'une d'elles, où nous nous promenions un jour en examinant tout d'un œil curieux, nous trouvâmes dans un coin un tronçon d'arbre revêtu d'une écorce qui ne semblait pas lui appartenir Nos domestiques, par respect pour le saint lieu, s'étaient tenus à l'écart, et nous pûmes continuer notre examen tout à notre aise. C'était un sarcophage rustique, qui contenait le squelette d'un enfant. Un tronc d'arbre avait été creusé en forme d'auge, puis enveloppé d'écorces d'arbres reliées avec des cordes en sparterie, et pieusement déposé dans le péristyle de l'église. C'est la seule fois que j'aie rencontré en Abyssinie un semblable tombeau.

Toute cette région est réputée fort malsaine. Un soir qu'après avoir fait une longue étape sans rencontrer le moindre village nous voulûmes nous arrêter au premier hameau qui se rencontra sur notre chemin, le chef de notre escorte refusa de nous y suivre, alléguant l'insalubrité du pays.

Cette crainte était puérile, car nous étions alors en pleine saison sèche, époque à laquelle les fièvres ne sont pas à redouter. Le village cependant ne contenait presque plus personne, et les rares habitants erraient comme des âmes en peine, amaigris, étiolés, consumés par une fièvre lente et continue.

C'était le petit village d'Arno-Garno, ainsi nommé parce qu'il se trouve au confluent de ces deux rivières.

Du village de Forkabeur, situé sur une petite éminence, nous apercevions les plaines du Dembéa, entre le lac et Gondar ; puis à l'ouest, à l'horizon, le promontoire de Gorgora.

Laissant derrière nous les plaines du Foguéra, nous entrâmes dans de petites collines plus ou moins boisées, entre lesquelles coule la rivière Maguetch, que nous traversâmes sur un pont de cinq arches, construit par les Portugais.

Du haut d'un mamelon, nous apercevons enfin Gondar, dans son amphithéâtre de montagnes, assise au milieu de ses ruines, sur des croupes arrondies et dénudées. Une heure encore, et nous serons dans la capitale de l'Abyssinie.

CHAPITRE VII

GONDAR ET LE OUOGUÉRA.

Gondar. — Le palais des empereurs. — Églises abyssiniennes. — Le clergé. — L'Abouna et l'Etchéquié. — Le kosso. — Les hauts plateaux du Ouoguéra. — Étranges montagnes. — Attaque imprévue. — Le combat. — Retraite dans l'église. — Un protecteur inattendu. — Moment terrible. — Le vieux choum. — Un enterrement. — Négociations. — Rançonnés. — Libres enfin ! — Débareck. — Le Sémiène. — Un repaire de bandits. — Nous revoyons le Taccazé.

Au nord de la plaine du Dembéa, sur des mamelons dénudés qui s'étagent au pied des montagnes du Ouoguéra, est située Gondar. De là, on aperçoit le lac Tzana et les contrées fertiles qui l'entourent. Deux petites rivières, la Kaha et l'Angareb, qui coulent vers le lac, circonscrivent la ville proprement dite.

Gondar, qui est aujourd'hui la capitale de l'Abyssinie, et, malgré ses ruines, la ville la plus importante de ce pays, la résidence de l'Abouna et de l'Etchéquié, les deux chefs du clergé, est bien moins ancienne que sa rivale Axoum, cité antique s'il en fut, puisque les anciens connaissaient ce pays

sous le nom d'*Empire des Axumites*, et qu'aux premiers siècles de notre ère le roi d'Éthiopie prenait ce titre, comme le prouve l'inscription grecque d'Axoum.

Gondar ne fut fondée que douze cents ans plus tard, vers le quinzième siècle, sous le règne de l'empereur que Salt appelle Facilidas, le même sans doute dont j'ai entendu parler à Gondar sous le nom d'Atié Fazzil. C'est aux Portugais que Gondar doit d'être devenue une cité importante, et cette opinion semble suffisamment justifiée par les ruines d'origine européenne que l'on y rencontre à chaque pas.

Gondar fut longtemps la résidence des Atiés et des Raz d'Amarah, qui se plaisaient dans les palais que leur avaient construits les Portugais.

Théodoros le premier, d'humeur guerrière et aventureuse, préféra vivre dans un camp, au milieu de son armée, et il choisit un nid d'aigle, Débratabor, d'où son œil pouvait découvrir au loin ses ennemis. Iohannès, à l'époque où je le vis en Abyssinie, n'était pas encore assez fermement assis sur le trône pour se préoccuper d'une résidence royale.

Afin d'éviter toute trahison de leur part, et sous le prétexte de les combler d'honneurs, le Négouss retenait à sa cour l'Abouna et l'Etchéquié, et Gondar, veuve de ses maîtres, n'était plus alors qu'une

cité morne et languissante, qu'un marché hebdomadaire parvenait à peine à faire revivre périodiquement pendant vingt-quatre heures. Mais pour nous voyageurs, elle était pleine de curieux souvenirs, et, malgré l'hostilité mal dissimulée des habitants, nous résolûmes d'y passer quelques jours. On n'osa pas encore nous refuser l'hospitalité, mais le chef de notre escorte, un Dedjasmatch, s'il vous plaît, et porteur des ordres du Négouss, encore! en fut réduit à coucher sur la place du marché, parce que les prêtres prétendirent que la ville était sacrée et exempte de toute contribution.

Gondar est divisée en deux villes nettement séparees, la ville chrétienne et la ville musulmane. Cette dernière est une sorte de faubourg situé au pied de la colline, et qu'habite toute une population de marchands : marchands de café, de cuirs, de coton, de toutes sortes de choses; et aussi, faut-il le dire? marchands d'esclaves, que leur fournissent les pays gallas. Il faut pourtant reconnaître que ce quartier musulman respire l'aisance, la propreté, l'ordre. Les Abyssiniens musulmans portent le même costume que les chrétiens, à cette différence près qu'ils ornent fréquemment leur tête d'un turban, à l'instar des Égyptiens et des habitants de Massaouah, des îles et du littoral de la mer Rouge.

Quant à la ville chrétienne, elle est elle-même partagée en deux par un profond ravin qui sert de

démarcation à deux quartiers, moralement encore plus distincts, le quartier de l'Abouna et le quartier de l'Etchéquié.

A l'est de ce dernier, sur un vaste plateau, se dresse, majestueux encore malgré les outrages du temps et des hommes, le château des empereurs, entouré d'une muraille percée de portes voûtées. La partie la mieux conservée est un grand corps de bâtiment, flanqué d'une haute tour massive et carrée et d'autres tourelles rondes de moindre importance. C'était la demeure de l'empereur lui-même, succession de vastes salles qui donnent sur un perron, et dont les fenêtres, aujourd'hui béantes ou à demi fermées par des ais brisés, étaient garnies d'un balcon en bois dont il ne reste que quelques vestiges. Ce palais, couvert en terrasse, avait des murs crénelés comme ceux d'un château fort. Tout près se trouve le pavillon réservé à l'impératrice, d'une construction moins sévère, plus gracieuse; les croisées sont ornementées de croix grecques, plus ou moins fleuronnées; la façade offre des corniches, et la terrasse est bordée d'une balustrade à jour. On sent que c'était là la demeure d'une femme.

Plus loin, car ce château est immense, sont les bâtiments destinés à la cour, les salles d'armes, les écuries et jusqu'aux fosses aux lions. Les ornements des corniches, les encadrements des fenêtres et des portes sont faits d'une pierre

rougeâtre, assez friable, et si semblable à de la brique que l'illusion, pour moi, eût été complète si je n'avais vu, à quelque distance de Gondar, la carrière d'où l'on avait tiré cette curieuse pierre, qui a conservé sa couleur vineuse après plus de trois siècles.

En général, l'architecture de ce palais est lourde et massive et absolument dénuée de sculptures, sauf des croix grecques qui, sur quelques façades, surmontent le cintre des principales portes et fenêtres.

A quelque distance de là se voit un autre palais, également construit par les Portugais, mais de bien moindres dimensions. C'est un bâtiment carré, crénelé et flanqué d'un haut donjon, carré aussi, qu'habitaient les Raz, et d'où ils pouvaient surveiller l'empereur leur maître.

La ville et les environs sont partout semés d'églises; il y en a, nous dit-on, quarante-trois, dont plusieurs ont été construites par les Portugais. On reconnaît facilement ces dernières à leurs murailles plus solides et plus régulières.

En Abyssinie, les églises sont toutes construites sur le même plan. Elles sont plus ou moins grandes; les boiseries sont plus ou moins régulièrement taillées, voilà la seule différence. Je me bornerai donc à dire, en quelques mots, ce qu'elles sont en général.

L'église est toujours située au milieu d'un bois sacré, qu'environne une muraille. C'est au pied de ces arbres séculaires, à l'abri de leur ombrage, qu'on ensevelit les morts, dont un petit tumulus en pierre marque la tombe; nulle inscription, nul monument ne rappellent les noms, les qualités du défunt. Les princes, les grands de la terre sont inhumés dans des cercueils en bois et déposés dans le péristyle même de l'église, comme nous l'avons vu à l'église d'Ouquère, comme nous le verrons encore à Gondar.

Lorsqu'on va à une grande église, on pénètre dans l'enceinte extérieure par une porte percée au milieu d'un petit bâtiment carré, dont le premier et unique étage sert de domicile au gardien du lieu, et, sous le passage voûté qui donne accès dans le bois, sont invariablement rangés des lépreux, des infirmes, des malades, tous plus repoussants les uns que les autres, qui viennent là implorer la charité publique, ou des âmes ferventes qui, voyant arriver leur dernière heure, se font transporter dans le vestibule de la maison de Dieu, pour mourir plus près de lui et plus saintement; d'autres enfin qui espèrent obtenir une guérison miraculeuse qu'ils demandent au ciel à grand renfort de plaintes et de gémissements.

Passez cette porte, traversez le bois mystérieux, et vous arriverez à une construction cylindrique,

couverte d'un toit conique en chaume, que surmonte une croix grecque ornée de boules peintes en blanc. La muraille est percée de plusieurs portes en plein cintre et d'autant de petites fenêtres munies de leurs volets et de leurs châssis, grossièrement taillés avec la hache et l'herminette. Franchissant ce seuil, vous vous trouverez dans une galerie circulaire, ouverte à tous les vents, et qui entoure une construction intérieure carrée, sans autre ouverture qu'une porte, à laquelle conduisent deux ou trois degrés et que ferment deux battants, chacun d'un seul morceau de bois, enchaînés par un grossier cadenas. C'est l'église proprement dite, renfermant le tabernacle, que voile encore un immense rideau. Lors des cérémonies religieuses, les deux portes s'ouvrent, et les fidèles se tiennent debout ou accroupis dans la galerie. Seuls les prêtres et leurs desservants approchent du tabernacle et pénètrent dans la seconde enceinte.

On voit souvent dans la galerie des nagarits ou tambours, des timbales, de petites clochettes en cuivre ou un instrument de musique très-bizarre. C'est une sorte d'U en fer, muni d'une poignée à sa base, fermé à son ouverture par une tige où sont enfilées de petites rondelles qui résonnent en se choquant, quand on agite l'instrument. On voit encore là des bouquins enfumés avec des couvertures en bois et cuir gaufré; ce sont les livres de

prières, où le papier n'a pas encore remplacé le parchemin en peau de gazelle, et l'imprimerie, l'écriture manuscrite. Quelques-uns sont de véritables chefs-d'œuvre de calligraphie, où l'encre noire et rouge et quelques arabesques simples, mais de bon goût, se marient heureusement. Ces livres sont, paraît-il, écrits en langue ghèse, la langue morte, la langue sacrée. Je ne dirai point quelle elle est, ne connaissant même pas l'amarhinien, ni le tigrinien, langues vivantes, qui en procèdent. Le toit de chaume est, à l'intérieur, très-habilement construit : les bambous en roseaux qui le forment, symétriquement disposés, sont encore reliés par des bandes d'étoffe rouge et bleue, et les cercles qui servent de traverses sont entourés de torsades de mêmes couleurs, qui, se détachant alternativement sur le blanc des roseaux, produisent le plus charmant effet. Peut-être aussi mon œil de Français était-il agréablement impressionné en revoyant, au cœur de l'Éthiopie, les couleurs nationales et l'image du drapeau tricolore, que tant de malheurs n'ont pu assombrir ni décolorer.

Au dehors, près d'une des portes de la galerie, se dresse une petite potence où sont accrochées deux ou trois pierres plates et blanchâtres, qui, lorsqu'on les frappe avec un caillou, rendent un son argentin ; ce sont les cloches qui servent à convier le peuple à la prière.

Dans les églises riches, le sanctuaire est souvent tapissé, du côté de la galerie, de fresques sur toile représentant les principales scènes du christianisme. Ces peintures sont curieuses à plus d'un titre ; elles rappellent d'abord le style byzantin dont elles ont toute la roideur et toute la naïveté. La perspective y est inconnue ; le diable seul y est représenté sous les traits d'un nègre, tous les autres personnages ont la peau blanche et rouge ; les costumes, les étoffes, rappellent vaguement l'Inde et ses coutumes, ce qu'il faut, je pense, attribuer à l'intervention des Portugais qui, venant de l'Europe et de l'Inde, ont voulu rappeler les souvenirs de la patrie, et ont fourni ainsi aux indigènes des modèles que ceux-ci ont depuis scrupuleusement copiés. On voit encore, du reste, aujourd'hui dans plusieurs églises de l'Amarah des peintures que les Abyssiniens disent eux-mêmes avoir été faites par des artistes portugais ; j'en ai vu dans les sanctuaires de Gondar, entre autres des têtes de Christ et de Madones, vraiment belles ; ce n'étaient pas des fresques, mais des tableaux sur toile collée sur bois, flanqués de deux petits volets comme certains oratoires du moyen âge.

Les Abyssiniens aiment à représenter surtout saint Georges, saint Michel et les miracles de la Vierge. Ils ont pour la mère du Christ une dévotion toute particulière, qui se traduit incessamment par

de touchantes allégories dans le but de prouver à la fois sa puissance et sa bonté.

J'ai été frappé par l'expression, dans une de ces peintures, d'une idée originale et naïve : le Père éternel, entouré d'anges, y est représenté tenant à la main le drapeau aux couleurs abyssiniennes, blanc, rouge et blanc, disposées horizontalement.

Nous avons visité la majeure partie des églises de Gondar, les plus importantes du moins et les plus belles, et presque dans toutes nous avons vu ces peintures dont je viens de parler.

Il nous restait encore à voir quelques ruines et l'abbaye de Kouskouam, située sur un autre mamelon, en face de la ville et de l'autre côté de la vallée qu'arrose la Kaha. Nous avions pour *cicerone* un Grec nommé Guorguis, un mauvais drôle s'il en fut, devenu Abyssinien et portant le costume indigène.

Nous trouvâmes d'abord au fond de la vallée un petit monument que je pris à première vue pour une construction arabe, tant il ressemble aux marabouts que l'on rencontre dans les pays musulmans : trois pilastres, réunis par des voûtes en plein cintre, supportent un dôme. La destination de ce monument est plus bizarre encore ; c'est le tombeau érigé à un cheval, mais à un cheval d'empereur, par les ordres de son maître Atié Fazzil.

Près de là se trouvent les bains du même empe-

reur, construits encore par les Portugais et transformés aujourd'hui en église.

Au centre d'une enceinte de murailles flanquées de tours se trouve, ombragé de beaux arbres, un bâtiment carré entouré d'un fossé qu'on traverse sur un pont délabré. Le fossé, devant la façade méridionale, formait une vaste piscine carrée ; mais tout cela est aujourd'hui desséché. A deux cents pas au nord, on voit encore une autre petite construction qui renfermait les pompes. L'eau tombait dans des bassins où elle était chauffée et, par des conduits souterrains, arrivait, tiède encore, dans les salles de bain. Tout cela est en ruine ; les conduits sont bouchés, les pompes n'existent plus, et il ne reste plus que les puits à demi comblés.

Plus loin, sur la colline, au milieu d'une forêt de genévriers, se dressent, majestueuses encore, les ruines de l'abbaye royale de Kouskouam, moitié castel et moitié monastère, entourées d'une haute muraille. Nous errâmes un certain temps dans le bois sombre et silencieux, puis un enfant ouvrit un vaste portail et nous fit pénétrer dans une cour où quelques huttes servent d'habitation aux prêtres, aux desservants et à leurs familles. L'abbaye est un long corps de bâtiment, dont il ne reste plus que les murailles rougies et noircies par le feu ; l'architecture en est sobre et sévère. Accolée à l'abbaye, se trouvait une petite église cylindrique également

en ruine. Il en existe une autre, plus récente évidemment, construite comme toutes les églises abyssiniennes, mais très-vaste ; elle renferme un grand nombre de peintures, et, dans un réduit obscur, derrière le sanctuaire, on nous montra deux coffres recouverts en cuir rouge, ornés de clous et de serrures en cuivre, qui renferment les ossements d'empereurs et d'impératrices.

Cette église avait le triste et singulier privilége d'abriter, avec les cendres des anciens et puissants maîtres du pays, le dernier rejeton vivant de leur race, de cette race royale qui, d'après la tradition, sentait couler dans ses veines le sang de Salomon : c'était un pauvre vieillard qui vivait là, hébergé par les prêtres, dans le souvenir de la gloire de ses ancêtres, et était comme l'expression vivante de cette pensée pleine de philosophie et de tristesse : *sic transit gloria mundi !*

Revenant par une autre route, nous visitâmes sur notre passage la carrière d'où ont été extraites ces pierres rougeâtres qui ornent le palais de Gondar.

Après la visite des églises, le moment est venu de parler du clergé abyssinien, que nous trouvons à Gondar plus nombreux que partout ailleurs. Ses deux chefs sont l'*Abouna* et l'*Etchéquié*, les deux hommes les plus puissants peut-être du royaume.

L'*Abouna* est l'évêque, chef purement spirituel de tout le clergé abyssinien. Il est nommé par le

patriarche copte d'Alexandrie et doit toujours être un étranger. Le plus souvent ce ne sont que de pauvres sires, qui ne consentent à accepter la mitre d'Éthiopie que dans l'espoir de faire fortune et de revenir ensuite dans leur pays. Mais c'est un vain espoir. Les Abyssiniens, qui payent une grosse somme au patriarche, à l'avénement de chaque nouvel évêque, considèrent leur Abouna comme un capital qu'il faut ménager et le surveillent de près pour empêcher qu'il ne leur échappe. Car celui-ci parti, il faudrait payer de nouveau pour en obtenir un autre. Malgré les défauts qui lui tiennent lieu en général de science et de sainteté, l'Abouna ordonne les prêtres et tient surtout entre ses mains les foudres de l'excommunication, menace terrible auprès d'un peuple aussi attaché à sa foi que le sont, pour la plupart, les Abyssiniens.

L'*Etchéquié* est le chef temporel du clergé ; comme pour l'Abouna, il ne peut y avoir qu'un Etchéquié dans toute l'Abyssinie. On le choisit toujours parmi les indigènes, et il a sur l'Abouna cet avantage d'être du pays, de connaître les mœurs et le caractère du peuple. Il possède des fiefs qui lui assurent de grands revenus, et s'il ne peut consacrer les prêtres, il partage avec l'Abouna le pouvoir d'anathématiser. Aussi les deux quartiers qu'ils habitent à Gondar, l'Abouna-biet et l'Etchéquié-biet, sont-ils regardés comme des asiles inviolables et

sacrés, contre lesquels viennent se briser la vengeance des empereurs et l'autorité des lois. Ce privilége d'asile est commun encore à plusieurs autres villes saintes, notamment à Axoum, et à la plupart des monastères et églises.

Au-dessous de ces deux chefs suprêmes viennent les prêtres de différents degrés qui desservent les églises, les moines qui vivent à l'ombre d'un monastère, les clercs et enfin les deftéras. Tous, à l'exception de l'Abouna, peuvent se marier. Lorsque nous rencontrions un village de riche apparence où tout respirait le calme et le bien-être, on nous disait invariablement que c'était un village de prêtres ; c'est qu'en effet les districts les plus riches sont l'apanage du clergé, exempts de toute contribution, respectés par les armées ; la richesse a pu s'y développer en dépit de l'incurie. Aux revenus de la terre viennent s'adjoindre d'ailleurs le casuel que fournit l'exercice de leur ministère et les dons des fidèles.

Les deftéras forment la transition du clergé à l'élément civil. Ils n'ont point été consacrés; ce sont simplement des lettrés qui vivent de leur plume en transcrivant les livres de prières ou en composant des amulettes et des talismans qu'ils vendent aux fidèles. Il y en a pour les hommes et pour les animaux ; les uns et les autres les portent au cou, dans de petits sachets ou fourreaux en

cuir. Les maladies, les accidents y sont prévus, souvent représentés par des figures allégoriques et conjurés par une prière ou une formule cabalistique. Ces talismans sont écrits sur des bandes de parchemin, proportionnées au nombre de maladies ou d'accidents contre lesquels ils doivent protéger, mais plus encore au nombre de thalaris que les deftéras ont su extorquer à la naïveté de leurs clients.

Il est inutile de dire avec quelle confiance aveugle et quel religieux respect les Abyssiniens portent au cou ces fétiches.

Nous avons déjà vu qu'à Débratabor on attribuait au malin esprit la maladie d'une pauvre femme. Les Abyssiniens ont encore d'autres superstitions. C'est l'influence du mauvais œil, ce que l'on appellerait en Italie la *jettatura*. Aussi les Abyssiniens ne prennent-ils jamais aucun aliment en public, pas même un verre d'eau, car c'est, prétendent-ils, pendant cette fonction de la vie animale que l'influence du mauvais œil est surtout à redouter. Lorsque, voyageant en plein midi, nous rencontrions un clair ruisseau, la vue de cette eau fraîche et murmurante ravivait l'aiguillon de la soif, et, sans mettre pied à terre, nous envoyions un domestique puiser un gobelet d'eau; mais si sauvages, si désertes que fussent les rives du ruisseau, le bon serviteur ne manquait jamais, pendant que

nous buvions, de nous entourer de son taub ou de sa chemma, de peur que quelqu'un ne jetât un coup d'œil sur notre breuvage et que cet œil ne fût le mauvais; lui-même évitait de nous regarder, craignant d'avoir, à son insu, le regard funeste.

Si, l'étape étant trop longue, nous venions à manger en plein champ, ce qui, même en voyage, est toujours une partie de plaisir, nos domestiques nous confectionnaient immédiatement une salle de festin avec leurs chemmas, et quand, avides de grand air, désireux de jouir du paysage ou redoutant pour de bons motifs le voisinage suspect de leurs vêtements, nous donnions l'ordre d'enlever ces murailles improvisées, qui eussent eu souvent besoin d'être passées au lait de chaux, les indigènes ne dissimulaient pas leur mécontentement. Venaient-ils eux-mêmes à prendre leur repas en plein air, c'était bien autre chose : ils empilaient sur un lambeau de natte les galettes de dourah ; puis, se rangeant en cercle, ils étendaient au-dessus d'eux leurs taubs de manière à ne plus former qu'un tout, qu'on eût pris volontiers pour une masse inerte sans le bruit très-significatif de mâchoires qui se faisait entendre à l'intérieur.

Aucun raisonnement, si probant qu'il fût, n'eût pu les convaincre, tant est profond cet affaissement moral et religieux dans lequel a pu tomber un peuple intelligent et chrétien, sous l'influence

d'un clergé dont l'ambition n'a d'égale que l'ignorance.

Les Abyssiniens cependant ont une foi vive et solidement enracinée. Un jour que, causant à Adoua avec un indigène qui épelait comme moi quelques mots d'arabe, je lui montrais mon fusil se chargeant par la culasse et que j'essayais de lui faire comprendre la supériorité des armes européennes, les prodigieux effets de l'artillerie, que je lui dépeignais nos nombreuses armées, manœuvrant comme un seul homme, comparant les forces militaires de l'Europe à celles de l'Abyssinie :

« C'est vrai, me répondit-il, nos soldats ne pourraient pas lutter contre les vôtres, mais nous avons, pour nous protéger, *Mariam* (la Vierge), et *Medani-Allem* (le Sauveur du monde), contre lesquels vous seriez impuissants. Croyez-vous qu'ils ne se chargeraient pas de défendre eux-mêmes les églises que nous leur avons élevées ? Vos fusils, vos canons ne pourraient triompher de Dieu, qui viendrait avec ses anges combattre pour nous. »

Je n'avais rien à répondre à un tel argument ; il n'y a pas à lutter contre une foi si naïve, et mon homme s'en alla convaincu que l'intervention divine lui donnerait la victoire.

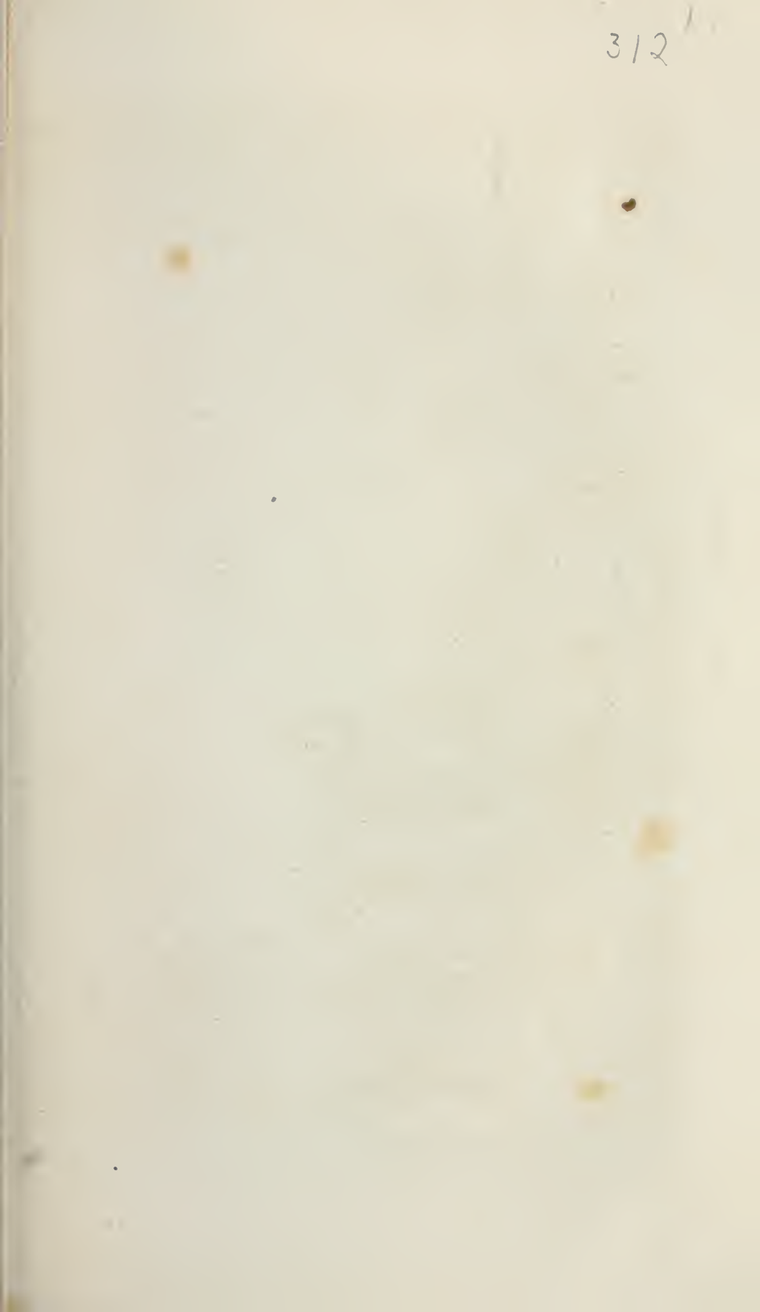
Je n'ai pas assisté aux cérémonies religieuses des Abyssiniens, mais j'ai pu constater souvent avec quelle ponctualité, malgré les travaux les plus pé-

nibles, ils observent les jeûnes fréquents, longs et rigoureux, que leur impose leur religion, puisque, durant ces jours de pénitence, ils ne doivent prendre aucun aliment avant trois heures de l'après-midi.

Cette fidèle observance des préceptes religieux n'est pas cependant la même dans tous les cas. Il y a en Abyssinie deux mariages : le mariage civil et le mariage religieux. Ce dernier, contracté à l'église devant les prêtres et après que les deux époux ont communié ensemble, est seul indissoluble ; aussi, les Abyssiniens, de mœurs assez relâchées, craignent-ils beaucoup ce mariage religieux, qui est de moins en moins usité ; on se borne à se marier civilement pour pouvoir divorcer à loisir, et ce n'est plus alors qu'une formalité qui se passe entre les deux familles.

La monogamie est la base fondamentale de la famille en Abyssinie, ce qui n'empêche pas les seigneurs et les gens riches d'enfreindre cette loi, sans que cela nuise en rien à la considération dont ils jouissent auprès de leurs compatriotes. Les Agars ne sont pas rares dans ces familles patriarcales, et, quant à l'esclavage des femmes, les gens riches et de condition ne se gênent pas pour imiter leurs voisins les musulmans.

Pendant notre séjour à Gondar, il y eut un marché assez important qui se tient sur la place de la ville, vaste terrain vague, raboteux, raviné, couvert de


312



Le palais des Négouss, à Gondar.

rochers et de pans de murs si semblables les uns aux autres qu'on avait peine à les distinguer. J'y remarquai un grand nombre de chemmas, qui sont réputées pour leur finesse et aussi pour leur bon marché, ce qui tient sans doute à ce que Gondar est tout voisin des pays d'Oucheni et de Mettemmah où croît, paraît-il, en abondance un coton de bonne qualité. J'y vis encore des cuirs de bœuf tannés assez artistement, le dessus étant poli, luisant, et le dessous plucheux; mais ils étaient rigides; pour les assouplir, on les graisse avec du beurre; de jaunes qu'ils étaient auparavant, ils deviennent alors brun rouge et presque imperméables, ce qui les rend précieux en voyage. Il y avait aussi beaucoup de bestiaux. Tous les bœufs d'Abyssinie offrent à la racine du cou une bosse, qui acquiert souvent un grand développement : c'est le bœuf zébu, qui se retrouve dans l'Afrique orientale sous l'équateur, et aussi dans l'Inde; mais j'ai vu dans le nombre, à Gondar, ces fameux bœufs gallas qui, tout en présentant cette bosse, sont munis de cornes véritablement colossales. J'ai dit déjà que le Négouss en possédait une d'une capacité de quatorze litres; c'est là un développement rare, mais j'ai vu fréquemment d'autres cornes mesurant six, sept et huit litres, ce qui est déjà fort respectable. A Gondar, il n'est pas rare, les jours de marché, de voir ces animaux vivants. Ceux que j'ai rencontrés dans cette circon-

stance étaient sans doute dégénérés par suite de croisements, car, bien que munis de très-belles cornes, ces cornes n'offraient point ces proportions gigantesques dont j'ai déjà parlé.

Il me reste, avant de quitter Gondar, à dire un mot de ses maisons, qui ne sont construites, en général, ni comme celles d'Adoua, ni comme celles de Sokota, c'est-à-dire qu'elles ne sont pas carrées, mais cylindriques et couvertes d'un toit conique en chaume. Cette forme cylindro-conique est du reste celle qui domine dans toute l'Abyssinie, avec cette différence que les maisons de Gondar sont bien plus spacieuses et confortables que les huttes que nous avions vues dans les nombreux villages où nous avions plus ou moins séjourné pendant notre voyage. Au lieu d'être en ramée, les murailles sont en épaisse et solide maçonnerie, puis à l'intérieur on a construit une chambre carrée, qui touche à la muraille par ses quatre angles, isolant ainsi quatre segments qui servent soit de vestibule, soit de pièces accessoires; le tout est surmonté d'un plafond avec solives et soliveaux isolant du toit, et mettant ainsi, par conséquent, à l'abri des intempéries du dehors la pièce intérieure. Ces maisons se trouvent toujours au milieu d'une cour où d'autres constructions servent aux usages domestiques. Cet ensemble constitue des habitations vraiment confortables, bien qu'un peu obscures.

Ce ne fut pas sans difficultés que nous obtînmes, au moment du départ, les porteurs nécessaires pour les bagages, et cela en dépit de la force armée qui nous protégeait. Mais malheureusement cette nombreuse escorte ne devait pas nous accompagner plus loin, et l'on verra bientôt de quels malheurs cet abandon et l'éloignement du Négouss furent pour nous la source, au milieu d'un pays entièrement soumis au clergé qui n'ignorait pas d'ailleurs que le vice-consul avait, près du Négouss, chaudement plaidé la cause des missionnaires français catholiques, c'est-à-dire de leurs adversaires.

Un vieillard à barbe blanche, célèbre par ses sympathies pour les Européens, sa vie vertueuse et son intelligence, dont plusieurs voyageurs se sont plu, dans leurs écrits, à reconnaître les bons offices, le kantiba Aïlou, vint nous conduire jusqu'au dehors de la ville et ne nous quitta pas sans nous serrer affectueusement la main et nous souhaiter un bon voyage.

Nous ne tardâmes pas, après quelques ondulations du terrain, à rentrer en pleine montagne. Je m'étais un peu attardé, et il était presque nuit quand j'atteignis le sommet du plateau. Je contemplai une dernière fois, en lui disant adieu, le lac Tzana qu'empourpraient les feux d'un soleil couchant. Le froid se faisait vivement sentir sur cette haute déga; j'avais perdu la trace de la caravane, et, connais-

sant le caractère peu hospitalier des habitants, je commençais à être inquiet. Sans cette préoccupation, j'eusse admiré le pays où je me trouvais, vastes prairies situées à près de 3,000 mètres d'altitude et où la végétation avait conservé toute sa fraîcheur. Aux exhalaisons du soir se mêlait le parfum des fleurs blanches, dont d'immenses rosiers se paraient comme d'une robe virginale.

Guidé par les indications que Hassein alla recueillir dans un hameau, je rejoignis M. de Sarzec au petit village de Kossoguié, ce qui veut dire *ville du kosso*. Jamais nom ne fut mieux mérité, car tout autour de ce village se groupaient en gracieux massifs des kossos, un des plus jolis arbres d'Abyssinie, un des plus utiles aussi. Le kosso, que les botanistes nomment *Brayera authelminthica*, est un arbre dioïque de moyenne taille, au port grêle et élégant, avec de grandes feuilles composées d'un vert sombre et dont chaque foliole est elle-même dentelée sur son pourtour comme une feuille de rose. Les fleurs forment une grappe allongée d'un rose vineux et du plus charmant effet.

Le kosso, abondant dans certaines régions de l'Abyssinie, est cependant très-localisé. Je ne l'ai vu que dans deux endroits, sur les plateaux un peu au sud de Débratabor, et sur ceux du Ouoguéra, tou-

jours à une altitude qui n'était pas inférieure à 2,500 mètres.

Avec notre déplorable manie de dénaturer tous les noms indigènes, nous avons fait de *kosso cousso*, ce fameux ténicide dont tout le monde a entendu parler, et qui tient, dans notre pharmacopée, le premier rang parmi les remèdes prescrits pour combattre les ténias ou vers solitaires; dénomination qui, entre parenthèses, est absolument impropre, car il y a d'abord plusieurs espèces de ténias, et il n'est pas sans exemple d'en rencontrer chez le même malade deux ou plusieurs individus.

Le ténia est une maladie très-fréquente chez les Abyssiniens : presque tous même en sont atteints, du moins ils le prétendent. Quelle en peut être la cause? Beaucoup assurent que l'on doit en rechercher l'origine dans l'usage immodéré de la viande crue ou brondo; d'autres pensent qu'il faut attribuer la présence de cet entozoaire aux aliments mucilagineux, tels que les galettes de teff ou de dourah, qui forment la base de l'alimentation en Abyssinie. Mais le docteur Petit[1], rappelant qu'en

[1] Voir T. Lefebvre, *Voyage en Abyssinie,* t. II, p. 368. Le docteur Petit faisait partie de cette expédition française qui explora une partie de l'Abyssinie de 1839 à 1843, expédition dont M. Th. Lefebvre était le chef et qui produisit de grands résultats scientifiques, mais dont l'issue fut si désastreuse. J'ai déjà dit, en effet, que Quartin-Dillou, un de ses

Suisse, où l'on ne mange ni viande crue, ni matières mucilagineuses, le ténia est très-fréquent, et faisant ressortir la frappante analogie qui existe entre l'Abyssinie et la Suisse, croit pouvoir conclure que c'est à la nature des eaux que boivent les habitants qu'il faut attribuer l'origine de cet helminthe.

J'ajouterai que le ténia est encore très-fréquent en Algérie, où l'on ne mange pas non plus de viande crue.

Quoi qu'il en soit, les Abyssiniens, qui connaissent parfaitement cette maladie, n'ignorent pas le remède que la nature a placé à côté du mal. Ce sont les fleurs du kosso qu'on emploie. Elles sont émondées, séchées, et, quand on veut administrer le remède, on les écrase sur une pierre avec de l'eau, de la bière ou du taidje, jusqu'à en faire une pâte, qu'on délaye ensuite. Les plus raffinés la filtrent, mais j'ai souvent vu administrer le kosso sans cette précaution. La dose généralement employée est une poignée de fleurs sèches.

membres, fut emporté par la fièvre du Mareub. Petit, qui avait survécu, traversant le Nil Bleu à la nage, disparut tout à coup, entraîné par les terribles mâchoires d'un crocodile. Vigneaux, le peintre de l'expédition, mourut de la fièvre en revenant de Massaouah à Suez. Seul, Lefebvre revit la France, où il ne tarda pas lui-même à succomber aux suites d'une maladie contractée en Abyssinie. Terrible exemple, qui n'empêche pas que bien d'autres se dévouent et se dévoueront encore à marcher sur les traces de ces martyrs de la science!

Tous les deux mois chaque Abyssinien, homme, femme ou enfant, prend le kosso. Ils expulsent alors une partie du ténia ; mais pour obtenir une guérison complète, il faudrait sans doute continuer le traitement pendant plusieurs jours. Peut-être les Abyssiniens ont-ils reconnu l'inutilité de toute tentative pour se débarrasser complétement de cet hôte obstiné qui ne tarderait pas à revenir, et ils préfèrent sans doute un traitement palliatif dans le but d'empêcher la maladie de prendre de trop grandes proportions. Peut-être aussi redoutent-ils les dangers de ce traitement par le kosso, dont l'ingestion rend, paraît-il, très-souffrant. Ceci me fut expliqué à propos du jour de congé que mes domestiques venaient tour à tour me demander, à des époques fixes, pour prendre le kosso, disaient-ils. Je voulus goûter au kosso, et je trouvai cette drogue atrocement mauvaise.

Nous étions à quelques minutes de Kossoguié, sur le bord occidental de la déga du Ouoguéra, qui sert de base aux plus hauts sommets du Sémiène, et quand je dis le bord de la déga, je n'emploie pas une métaphore : le terrain était plat, brusquement coupé à pic du côté de l'ouest. Nous marchions parallèlement à une vallée profonde de près de 1,000 mètres et dont les parois étaient si exactement verticales, qu'on eût pu, comme je l'ai dit déjà à propos d'une autre déga, s'asseoir sur le

bord, les pieds pendants dans le vide. A peine si nous apercevions, perdu dans la brume, le fond de cet abîme, d'où s'élançait un chaos de montagnes, toutes plus extraordinaires les unes que les autres. Il y en avait de coniques, de tronquées, d'autres en forme de dômes ou de pyramides; des aiguilles semblables à de gigantesques obélisques et annelées comme un roseau. Leurs plus hauts sommets restaient bien bas encore au-dessous de nous, et, vu ainsi en raccourci, ce dédale de montagnes semblait plus fantastique encore. Au loin une ligne nébuleuse de montagnes bleues et déchiquetées fermait l'horizon : c'étaient les massifs du Tagadé et du Ouolkaït, qui formaient aussi l'autre versant de la vallée.

Tout en admirant ce panorama dans sa majestueuse étrangeté, nous arrivâmes tout au bord du plateau, au village de Ouébéïn-Mariam, dont on voyait, perdue dans les arbres, la petite église au toit pointu. Nous n'avions plus comme escorte que le fidèle bacha Samrou, qui ne nous avait pas quitté depuis Adoua, et un autre jeune homme nommé Ouarouari, qu'on appelait généralement *choum,* je ne sais pourquoi, car il semblait plutôt être un soldat; en réalité, il avait été délégué par le Raz Ouella Sellasé, gouverneur du Ouoguéra et alors à l'armée du Négouss, pour nous servir d'introducteur dans les villages et réquisitionner vivres et

porteurs au nom du Raz, le maître immédiat de cette province.

Il était donc revêtu d'un caractère officiel et, de plus, connu dans le pays. Quant au bacha Samrou, il était porteur d'une lettre du Négouss, signée du sceau impérial, lettre dans laquelle le souverain ordonnait à tous ses sujets de nous traiter comme ses amis ; mais en même temps que nous étions les amis de ses amis, nous devenions les ennemis de ses ennemis, et je soupçonne fort que le clergé abyssinien lui gardait rancune de la bienveillance qu'il avait promise aux missionnaires catholiques sur la demande du vice-consul.

Compagnon de M. de Sarzec, j'étais englobé dans cette animadversion ; il était trop juste, d'ailleurs, que je partageasse les périls d'un voyage que je n'aurais pu accomplir tout entier sans son obligeant concours.

Précédés donc du bacha Samrou et de Ouarouari, nous passons devant l'église et entrons dans le village, dont il est indispensable, pour l'intelligence de ce qui va suivre, de faire en quelques mots la topographie.

A l'ouest et tout près du plateau est située l'église ; à l'est de cette dernière se trouve un espace libre, sorte de place entourée au nord et à l'est d'un ravin, sur les flancs duquel s'étage le village ; au sud s'étendent les plateaux que nous

venions de parcourir; sur de petits mamelons au nord et à l'est se trouvent encore de petits villages; quelques maisons sont, en outre, adossées au mur d'enceinte de l'église, qui est encore dissimulé par des arbres et des buissons. La porte d'entrée de l'église est située de l'autre côté, c'est-à-dire à l'ouest.

Une de ces maisons adossées au mur de l'église fut réclamée par Ouarouari pour mon compagnon de voyage, et cette négociation donna lieu à l'échange de quelques paroles acerbes; mais nous étions si habitués à cet accueil peu hospitalier, que nous n'y prîmes pas garde.

Tandis que je cherchais un emplacement convenable pour y installer ma tente, j'entendis une grande rumeur. Hassein, effaré, accourait vers moi en criant : « On nous attaque! » Je sautai sur mon fusil et, d'un bond, m'élançai vers la place. Le vice-consul s'y trouvait déjà; il avait précipitamment quitté sa cabane vers laquelle se ruait un flot humain. Tous nos hommes l'avaient suivi.

Nous étions maîtres de la place, qui fort heureusement dominait les environs, mais les indigènes nous investissaient de toutes parts. Les hommes de plusieurs villages étaient rassemblés là, et nous en voyions arriver de tous côtés, ce qui prouve bien que nous venions de tomber dans un guet-apens prémédité et préparé de longue main.

Il y eut un moment d'indécision. Les deux armées se comptaient.

Nous ne commandions plus une si nombreuse armée qu'à Mizerem ; M. Piajjia et Bourrou étaient restés au camp du Négouss. Nous en étions réduits à nos deux fusils Lefaucheux, à une carabine et un fusil à piston, dont étaient armés Hassein et un domestique de M. de Sarzec, nommé Baraguelli. Hassein, le bacha Samrou, Ouarouari et le kantiba Guorguis portaient les longs sabres abyssiniens ; nous avions en outre quelques lances et deux ou trois boucliers.

Profitant de ce moment d'attente, le bacha Samrou harangua le peuple, montrant à tous la lettre et le sceau du Négouss.

Le kantiba, du fourreau de son sabre et de sa chemma, se faisait un bouclier ; M. de Sarzec et moi, nous étions l'un près de l'autre au centre de la place, le fusil chargé et armé, mais attendant, espérant toujours que cette échauffourée se calmerait.

Au discours du bacha Samrou, les balaguers (paysans) répondirent par une rumeur menaçante, et aussitôt des pierres, parfois très-grosses, lancées avec des frondes ou simplement à la main, se mirent à pleuvoir sur nous de tous côtés.

Nous attendions encore, espérant que devant notre calme la fureur des assaillants s'apaiserait.

Vain espoir ! Les pierres tombent plus serrées que jamais. Quelques-uns de nos domestiques les ramassent et les renvoient à leurs adversaires.

Un coup de feu part enfin ! Nous nous regardons. Qui a tiré ?

C'est Baraguelli. Une pierre énorme lui a fait une longue blessure à la tête ; il est tout couvert de sang ; ne se possédant plus, il a fait feu.

Hassein tire à son tour... La fureur des balaguers augmente... La colère nous monte à la tête, nous nous maintenons encore ; tant que nous n'aurons pas tiré nous-mêmes, l'affaire pourra toujours s'arranger.

Le kantiba Guorguis fit preuve d'une grande bravoure : son sabre au poing, il s'élançait en bondissant jusque sur les ennemis qui reculaient. Samrou protégeait le vice-consul d'un bouclier. Ouarouari, encore adolescent, avait aussi dégainé. Nos autres domestiques s'étaient armés de lances ; mais ces derniers restèrent pour ainsi dire neutres.

Enfin un véritable pavé vient me frapper moi-même à la tête. J'avais par bonheur un de ces immenses chapeaux en moelle d'agavé, si usités en Orient, et connus sous le nom de casques ou salakos. Il fut, du coup, coupé en deux, et j'eus le bourrelet de l'oreille fendu. Me voilà aussi inondé de sang !

Il n'y avait plus à hésiter, l'audace de nos

ennemis croissait d'instant en instant; si nous ne nous défendions, nous allions être lapidés. J'ajuste un Balaguer et lui envoie une décharge de plomb en pleine figure. Il roule à terre.

Les pierres continuaient à pleuvoir sur nous, comme une grêle. L'une d'elles, effleurant la main de M. de Sarzec, lui enleva la peau du dessus des doigts, tandis qu'une autre, qui lui arrivait en pleine figure, heureusement parée par Samrou, heurte le rebord du bouclier et rebondit par-dessus sa tête. Il fait feu à son tour; à partir de ce moment, devant le cercle des Balaguers, qui va toujours se resserrant, nous ne fîmes plus que tirer et recharger précipitamment nos armes.

D'autres pierres m'atteignent encore au bras, dans les reins, à l'épaule, car je ne puis éviter les projectiles, qui viennent par derrière.

Nos cartouchières se vident cependant. Tout près, avec nos bagages, sont nos caisses de munitions, mais il n'y faut pas songer. Déjà les Balaguers nous en isolent.

J'aperçois un grand gaillard qui, se dissimulant derrière un arbre, se dirige vers moi, sa fronde à la main. Je le couche en joue. Il se rase derrière l'arbre, puis reparaît. Je l'ajuste de nouveau : il se dissimule encore. Ce manége se répéta cinq à six fois; quand, tout-à-coup, — et c'est ici que je pus me convaincre du mépris que les Abyssiniens profes-

sent pour la mort, — il se découvre complétement et s'élance sur moi en faisant tournoyer sa fronde. Je l'attends à dix pas. Le coup fait balle. Il étend les bras et s'affaisse foudroyé.

Le combat cessa instantanément, et les Balaguers se retirèrent dans le fond du ravin.

J'allai vers le cadavre de mon adversaire : il avait reçu toute la charge dans la tempe! Je pris sa fronde, que je mis dans ma poche et que j'ai rapportée, comme souvenir de ce terrible moment.

Puis, me rappelant que je n'avais plus que deux ou trois cartouches, j'ouvris ma caisse, y puisai à pleines mains, en remplissant toutes mes poches et ma cartouchière. M. de Sarzec fit de même, et nous revînmes au milieu de la place.

Le bacha Samrou tenta de nouveau de faire comprendre à ces forcenés que nous voyagions sous la protection du Négouss.

Nous étions là bien anxieux, en l'attendant. De tous côtés, nous voyions accourir de nombreux renforts pour nos ennemis. Le jour baissait; il était cinq heures; notre situation s'aggravait à chaque minute, car la nuit nous surprenant ainsi, nous serions infailliblement massacrés. Nous discutions sur le meilleur parti à prendre : je proposais de nous réfugier dans l'église et de nous y barricader.

« Attendons que le bacha Samrou soit revenu, me répondit M. de Sarzec, peut-être tout cela va-

t-il se terminer à l'amiable. Et nous gardâmes le silence... »

Cette suspension d'armes dura près d'une demi-heure.

« Regardez, dis-je, cette masse compacte d'hommes, qui s'agitent au fond du ravin. »

A l'instant même, une clameur s'élève, semblable au roulement du tonnerre. Le bacha Samrou revient en courant et en criant. Hassein a compris.

« Sauvons-nous ! » dit-il.

Il était temps ! Les Balaguers, en nombre immense, s'élançaient sur nous comme une avalanche.

Nous eussions déchargé nos fusils,... mais ensuite ?... Comment lutter à l'arme blanche, en rase campagne, contre une telle masse d'hommes ? Combien de centaines ? Je l'ignore.

Instinctivement, nous nous précipitions, pour entrer dans l'église, vers la porte que nous avions vue du côté opposé. Heureusement Hassein découvrit une poterne cachée dans un massif. Ce fut notre salut, car l'autre porte était gardée. Les Balaguers nous y attendaient pour nous barrer le chemin. Pris entre deux feux, il ne nous serait plus resté qu'à vendre chèrement notre vie.

Nous voilà dans le bois sacré, où se réfugient avec nous tous nos hommes. Déjà un mur nous sépare de nos ennemis, mais ce n'est pas assez ; les deux

portes sont en leur pouvoir. Franchissant la galerie extérieure de l'église, nous nous réfugions dans le sanctuaire, non sans avoir eu la précaution de barricader derrière nous la poterne. Et cependant, au dehors, la meute humaine, affolée de colère, hurle en voyant sa proie lui échapper. Déjà nous voyons des hommes se presser sur le seuil.

Toute église est un asile sacré, inviolable, mais la frénésie des Balaguers n'avait plus de bornes, et, si un reste de respect, joint à la crainte de nos fusils, les retenait encore, il y avait lieu de craindre que cette hésitation ne fût pas longue.

C'est alors que vint vers nous un homme à la peau très-noire, aux cheveux laineux, portant sabre, lance et bouclier, et suivi de deux ou trois hommes également armés.

« Je suis soldat, dil-il, et soldat du Négouss. Vous êtes ses amis, je le sais, et je viens vous sauver ou mourir avec vous. »

Nous étions muets de surprise et ne trouvâmes rien à lui répondre.

Dégainant alors son grand sabre en faucille, il alla se camper sur le seuil de la porte extérieure, déclarant qu'on lui passerait sur le corps avant d'entrer. Nous-mêmes, sur la porte du sanctuaire, le fusil en arrêt, nous le voyions lutter contre les paysans, frappant d'estoc et de taille.

C'était notre vie qui se jouait en ce moment!

Une femme, en signe de paix, faisait résonner, sur les cloches en pierre, le son du *Dahanah* (pardon) : on eût dit le glas funèbre sonnant déjà pour nous.

Cela dura tout au plus cinq minutes..... cinq siècles !

Dans l'emportement de la lutte, je n'avais pas songé à la mort. Je n'avais pu m'imaginer d'abord que cela fût sérieux. Mais je jugeais maintenant de sang-froid notre situation : nous étions comme le condamné qui, au pied de l'échafaud, attend la réponse à son recours en grâce. Je pensai à mon père, à la famille, à la patrie, que je ne reverrais plus sans doute, et, du fond du cœur, je leur adressai un suprême adieu ! Puis, cherchant dans ma poche un flacon à insectes qui contenait du cyanure de potassium :

« Partageons en bons camarades, dis-je à M. de Sarzec ; il y en a plus qu'il n'en faut pour nous deux, et les sauvages, au moins, ne nous prendront pas vivants pour nous mutiler. »

Cependant les Balaguers ne s'étaient pas attendus à ce renfort, dont ils ignoraient sans doute l'effectif réel. Non moins surpris que nous-mêmes, ils hésitaient visiblement. Le sentiment de respect qu'inspirait, malgré tout, le saint lieu, la crainte de nos fusils, dont ils sentaient les canons braqués sur eux, derrière le soldat noir, tout cela fit qu'ils

reculèrent un peu, et, d'un tour de main, notre nouvel allié ferma et barricada la porte.

Il est des émotions dans la vie qu'il faut renoncer à décrire; celle que je ressentis alors était de ce nombre. Nous n'étions pas, sans doute, hors de danger, mais, après ce succès, nous pouvions beaucoup espérer. Le motif de l'attaque, que nous avions peine à démêler, se découvrirait peut-être. Les Balaguers allaient compter leurs blessés, réfléchir, et se dire sans doute que, si en rase campagne la victoire leur avait coûté si cher, il faudrait sacrifier bien du monde pour nous forcer dans notre retraite. Le bruit de cette bataille allait se répandre dans le pays; nous espérions qu'il se trouverait encore quelques soldats qui, dans l'espoir d'une récompense, viendraient grossir notre petite armée.

En attendant, nous étions bel et bien prisonniers, car, comme le disait Hassein dans une pittoresque métaphore : « Balaguers..... *zaïdé el schar fok el raz* » (il y en a comme des cheveux sur la tête)!

Nous pressâmes cordialement la main du soldat noir, en le félicitant de sa belle conduite. Ce brave se nommait Oubié Zelléka.

La nuit était venue; nous nous comptâmes. Il y avait deux absents : Faraga, un jeune Galla délivré de l'esclavage, et un domestique abyssinien, Mabrouk. Le cheval et la mule de selle

de M. de Sarzec avaient aussi disparu. Mabrouk ne nous inquiétait guère; c'était un grand mauvais sujet, qui avait dû tourner les talons à la première attaque, emmenant le cheval et la mule Faraga avait sans doute été pris par les Balaguers, mais qu'y faire pour l'instant? Quant à nos bagages, ils étaient tous restés dans le village; nous n'avions que les couvertures que j'avais coutume de rouler derrière ma selle, et, pour toute fortune, quelques thalaris qui se trouvaient dans mes fontes. Le reste de notre argent était soigneusement serré dans nos caisses. Et cependant c'était là un point capital, car, en Abyssinie comme partout ailleurs, on peut avec de l'argent faire bien des choses.

Le kantiba Guorguis avait, au camp du Négouss, lié connaissance avec une suivante de soldats, femme déjà vieille et laide, mais à physionomie expressive et qui s'était attachée à lui.

C'était elle qui avait sonné les cloches, et, par une heureuse coïncidence, il se trouva qu'elle connaissait quelqu'un dans ce village, un parent ou un ami. Le fait est qu'elle montra un dévouement intelligent et nous rendit de grands services. Elle s'offrit d'elle-même à sortir de l'église pour aller dans le village rôder autour de nos bagages et tâcher de s'emparer de notre argent. Mais comment trouver ces bienheureux thalaris dans nos nombreuses caisses? Il n'y avait que les domestiques attachés à

notre personne qui eussent une suffisante connaissance de nos caisses pour avoir chance de réussir. Hassein et le kantiba étaient dans ce cas, mais ils ne pouvaient sortir sans s'exposer à être tués. Restait mon jeune domestique arabe Ismaïl. Cette mission ne lui souriait guère, car c'était un poltron achevé; cependant il se résigna. On lui fit endosser un costume de femme, et, muni de toutes nos instructions et de nos clefs, il sortit, guidé par la femme du kantiba. La nuit était sombre heureusement, ce qui diminuait le danger; malgré cela, leur absence nous parut longue. Ils revinrent enfin chargés des précieuses sacoches; ils apportaient en outre de l'eau, un peu de miel, trois œufs, des cartouches, de la poudre, des balles et des capsules, et une petite caisse renfermant les papiers du vice-consul.

Il n'y avait plus personne, nous dirent-ils, autour de l'église; tous les habitants étaient rentrés dans leurs huttes. Nous aurions pu fuir peut-être; mais où aller? Le pays entier pouvait être soulevé, nous pourrions être poursuivis, et surtout c'était perdre nos bagages et mes collections! Nous jugeâmes plus prudent de rester dans notre forteresse improvisée et d'attendre.

Pendant que nous discutions ainsi notre plan de campagne, Hassein vint dire que quelqu'un demandait à nous parler. Après quelques hésitations,

nous reçûmes le visiteur, à la condition qu'il ne porterait aucune arme.

C'était un vieillard à barbe blanche, un des choums du pays, nommé Magdalé Gouschou.

« Parlons bas, dit-il, personne ne doit nous entendre. Ce qui s'est passé aujourd'hui est très-malheureux. Tout ce pays appartient aux prêtres, qui ont soulevé le peuple contre vous, parce qu'ils savent que vous avez demandé au roi de faire amitié avec vos prêtres *franguis*. Mais parmi les Balaguers il y a beaucoup de blessés et un mort, et ils ne se soucient guère de recommencer à se battre contre vos fusils qui tirent toujours.

« Moi, je suis vieux et sage, sans compter que je sais bien ce que le Négouss a fait du village Chankalla, où l'Anglais[1] avait été assassiné avec sa femme. Le village a été brûlé, et les habitants sont tous morts. Malheureusement tous les chefs du pays sont à l'armée du Négouss, là-bas, dans le Godjam, et il n'y a plus guère de soldats aux environs. Cependant je vais essayer de faire prévenir ceux qui sont restés, afin qu'ils viennent. Je ferai tout mon possible pour arranger cette affaire; vous pouvez compter sur moi. Mais ne sortez pas de l'église, vous seriez massacrés aussitôt. Ne dites non plus à personne que je suis venu vous parler. »

[1] M. Powell.

Nous lui glissâmes, en le remerciant, quelques thalaris dans la main, et le bonhomme s'en alla content.

Oubié Zelléka s'était installé, avec ses suivants, gardien de la porte extérieure; le kantiba Guorguis et le bacha Samrou surveillaient la poterne; le petit choum Ouarouari avait, je ne sais comment, trouvé le moyen de s'évader pour aller prévenir les chefs militaires des environs. Quant à nous, renfermés avec Hassein et le blessé Baraguelli dans le sanctuaire, nous nous barricadâmes pour plus de sûreté. Le sol nu de l'église, sur lequel nous étendîmes nos couvertures, fut notre lit. Nous nous y couchâmes l'arme au bras pour être prêts à la première alerte. Mes pauvres reins meurtris trouvèrent le matelas un peu dur, mais j'étais si heureux de me sentir encore vivant que je comptais tout cela pour rien. Quelques gorgées d'eau composèrent notre dîner. Tout était calme : notre anxiété ne nous permit pas pourtant de fermer l'œil de la nuit.

Le lendemain matin (samedi) Magdalé Gouschou revint accompagné d'un autre choum très-âgé, nommé Madden Daratekli, chef d'un des villages voisins. C'était un homme à figure dure, portant au menton une longue barbe blanche taillée en pointe. Ils nous assurèrent aussi qu'il y avait peu à craindre que les Balaguers voulussent recommencer la lutte à main armée

Quelques soldats arrivèrent encore et, d'un air important, demandèrent qu'on leur racontât ce qui s'était passé. Hassein se chargea d'être le narrateur. Après avoir entendu la cause, ils se retirèrent majestueusemnt sans rien dire.

Les Balaguers avaient à enterrer leur mort ; ils voulaient l'ensevelir en terre sainte ; c'était là une grave difficulté, car nous étions maîtres de l'église et du cimetière. Nous consentîmes à la condition que nul n'entrerait armé, même d'un bâton, et que le nombre des hommes accompagnant le corps n'excéderait pas cinq hommes.

Le clergé, trompé dans son espoir de nous faire assassiner, pensait encore à ameuter le peuple au moment de cette sépulture, et, s'il n'y réussit pas, nous ne devons assurément lui en savoir aucun gré.

De dix heures du matin à trois heures de l'après-midi, on promena le cadavre autour de l'enceinte de l'église, tambours et flûtes en tête, accompagnés de cris et de lamentations sinistres du plus mauvais augure. A chaque *crescendo* de cette sauvage musique, nous prenions nos armes, nous demandant si la douleur n'allait pas se changer en exaspération et si la populace, affolée par cette lugubre cérémonie, n'allait pas chercher à venger le sang du défunt en nous immolant comme des victimes expiatoires sur son tombeau. Les heures nous pa-

rurent longues, et je n'oublierai de longtemps ces cris qui semblaient demander notre sang.

Le mort enterré, les cris cessèrent et tout rentra dans le calme.

D'autres chefs vinrent avec ceux que nous avions vus le matin et l'on entama pour la première fois des négociations. Il fut question d'abord de s'en référer à la justice du Négouss. Nous ne demandions pas mieux, mais les Balaguers réclamaient que, suivant l'usage du pays, on nous enchaînât avec les frères du défunt. C'était une ruse grossière ; nous repoussâmes cette proposition, alléguant qu'on n'enchaînait pas des gens de notre sorte. « Prenez garde, ajoutions-nous, que si nous allons demander justice au Négouss, il ne vous en coûte bien cher. Nous sommes ses amis, vous le savez, vous avez vu sa lettre timbrée de son sceau. »

Les paysans n'avaient évidemment nulle envie d'aller réclamer la justice royale. Ce qu'ils voulaient, c'était nous charger de chaînes pour nous massacrer tout à leur aise.

Les négociations en restèrent là pour le premier jour. Hassein nous dit en confidence, pour nous rendre prudents, que les Balaguers avaient fait proposer à nos domestiques de nous abandonner, leur promettant qu'il ne leur serait fait aucun mal. « Nous n'en voulons, disaient-ils, qu'aux deux Français et à leur serviteur musulman. » La vie de Has-

sein se trouvait ainsi liée à la nôtre, et nous pouvions compter sur son dévouement. D'ailleurs les autres domestiques, que, sauf quelques-unes de ces légères corrections qui ne font que cimenter l'amitié, nous avions toujours bien traités, nous restèrent tous fidèles. Peut-être aussi n'avaient-ils qu'une médiocre confiance dans les promesses des Balaguers.

Hassein avait appris, en outre, que les aimables habitants de Gondar nous faisaient charitablement prévenir que, si nous pensions à nous réfugier dans leur ville, ils nous ménageaient une réception du même genre, ce qui n'était pas encourageant.

Nous mangeâmes nos trois œufs et, pour deux hommes à jeun depuis plus de vingt-quatre heures, ce fut un maigre dîner. La nuit se passa sans encombre.

Le dimanche matin, les choums vinrent tous en ambassade, proposant encore le recours au Négouss. Nous devenions plus audacieux, à mesure que nos adversaires lâchaient pied. Nous savions aussi qu'il était arrivé quelques cavaliers armés, ce qui nous donnait le droit de parler plus haut.

« Toutes ces propositions sont ridicules, leur dit le vice-consul; vous savez parfaitement que nous ne nous laisserons pas enchaîner. Nous voulons bien terminer l'affaire à l'amiable, mais hâtez-vous, nous sommes décidés à partir demain, et si vous ne nous avez pas, d'ici là, fait des propositions raisonnables,

nous sortirons les armes à la main et nous saurons bien nous frayer un passage. »

Ils s'en allèrent.

Nous mourions de faim cependant, et notre entourage, malgré l'étonnante facilité avec laquelle les Abyssiniens supportent les plus longs jeûnes, commençait à crier famine. La femme du kantiba fut encore notre providence. Elle apporta mystérieusement sous sa chemma quelques galettes de dourah. Chacun en eut sa part, bien petite il est vrai, mais dont il fallut se contenter.

Dans l'après-midi, les choums revinrent et se décidèrent à parler d'une indemnité à payer à la famille du mort et aux blessés. C'était notre plus vif désir ; mais autant pour dissimuler notre satisfaction que pour obtenir une diminution sur la somme demandée, nous nous récriâmes, disant que nous n'avions pas l'argent qu'on nous demandait et que, somme toute, ce n'était pas à nous qu'on avait attaqués sans motifs, à nous qui avions été blessés ainsi que nos domestiques, qu'il convenait de payer une indemnité, mais que, bien au contraire, nous avions l'intention d'en demander une au village pour notre sang versé, les ennuis de cette affaire, le temps enfin qu'on nous faisait perdre.

Les choums se regardaient stupéfiés, ne sachant que penser d'un tel langage. Ils s'en allèrent tout penauds raconter cela aux balaguers. Grand fut

l'émoi. On recommença à crier, à vociférer. Oubié Zelléka et le kantiba barricadèrent de nouveau la porte et la poterne, tout le monde se mit sur la défensive, dans l'attente d'une nouvelle attaque. Nous avions maintenant un renfort d'une dizaine de soldats armés de quelques fusils ; nous disposions de près de cinq cents cartouches, et les gibernes de tous nos guerriers étaient largement approvisionnées. Les balaguers eussent cette fois compté leurs morts par centaines, tandis que derrière les murailles de l'église, nous étions à l'abri de leurs pierres.

Aussi toute cette démonstration belliqueuse s'évanouit en fumée. Les choums revinrent moins arrogants, moins impérieux.

La conférence fut toutefois longue et orageuse, et se termina sans résultat définif, bien qu'il ne fût plus question que de payement ; mais on nous demandait quatre cents thalaris, somme que nous n'étions nullement disposés à donner, et pour une excellente raison, c'est que nous ne les avions pas.

Le lundi matin, — et nous étions enfermés dans l'église depuis le vendredi soir, — nouvelle ambassade des choums. Nous refusâmes d'abord de les recevoir tant qu'ils n'auraient pas rabattu de leurs prétentions exagérées, et nous fûmes longtemps avant de céder, bien que nous eussions, dans notre for

intérieur, plus envie qu'eux d'en venir à une entente. Après plusieurs heures de pourparlers, il fut décidé que nous donnerions à la veuve du mort cinquante thalaris et deux mules ; aux blessés, six vaches, et aux négociateurs deux mules encore. Nous avions en outre distribué, à titre d'encouragement, tant aux deux vieux choums qu'aux soldats et à la femme du kantiba, plus de soixante-dix thalaris. Tout compte fait, cette bataille nous revenait à quinze cents francs. C'était un peu cher, mais nous estimions notre vie à un prix bien plus élevé. Nous nous tirions de là intacts fort heureusement, sauf quelques égratignures ou contusions, et cependant deux jours et trois nuits auparavant notre existence nous avait semblé singulièrement compromise.

La veuve vint escortée de trois petits enfants, Nous lui donnâmes les cinquante thalaris et les deux mules. C'était une femme jeune encore, et qui semblait bien peu triste pour une veuve. Sans doute elle comptait que, riche désormais du prix du sang, elle trouverait à remplacer avantageusement le défunt. Nous remîmes aux choums les sept vaches pour les blessés et les deux mules qu'ils avaient exigées pour prix de leur intervention. Ce dernier payement était bien simple à faire : on nous les avait prises, on n'avait qu'à ne pas nous les rendre.

Tout le monde alors, étendant la main vers l'au-

tel et prononçant le terrible *Iohannès Imout !* jura que la paix était rétablie et que les victimes de cette triste aventure renonçaient à la vengeance.

Nous respirions enfin librement, car, en Abyssinie, se parjurer après un tel serment est un crime des plus graves et fort rare.

Nous voulions partir aussitôt, mais nos hommes, non moins heureux que nous pourtant de recouvrer la liberté, nous firent remarquer qu'il était trop tard.

On nous ramena aussi le petit Faraga. Au milieu du tumulte de la bataille, une vieille femme, voyant cet enfant exposé au danger, en eut pitié et l'emmena chez elle, où elle le cacha dans un de ces grands silos qui servent à emmagasiner la récolte. Nous la récompensâmes de cette bonne action. Le pauvre enfant ne se lassait pas de nous embrasser les mains en signe de joie ; et pourtant, nous lui avions bien administré de temps à autre quelques corrections, car c'était un espiègle de la meilleure espèce ; mais, devant l'affection qu'il nous témoignait, j'en eus, pour ma part, de véritables remords

Rien ne manqua au traité de paix. Le déserteur Mabrouk nous fut livré à merci, avec le cheval et la mule; mais la mère de ce lâche serviteur étant venue implorer sa grâce, M. de Sarzec se contenta de le chasser ignominieusement.

Nous étions sortis de l'église pour prendre l'air

dans le bois sacré, ce que nous n'avions pas osé faire jusque-là, craignant toujours quelque embuscade. Un prêtre vint alors pour purifier l'église souillée par notre présence. Escorté de deux jeunes acolytes, il pénétra dans le sanctuaire dont il fit plusieurs fois le tour en encensant les murs. Nous étions près de la porte quand il sortit, et le regard qu'il nous lança était chargé de dépit et de haine. Il avait, en tout cas, une bien ignoble figure, et si chez lui le moral ressemblait au physique, je soupçonne qu'il devait être l'inventeur du terrible guet-apens dont nous avions failli être victimes.

Des vivres aussi nous furent donnés, parcimonieusement il est vrai, mais chacun mangea de bon appétit. Il n'était pas jusqu'à une chienne, fidèle bien que sauvage et hargneuse, surnommée *Goumara* (l'hippopotame), la seule qui nous restât, qui, de ses longues dents blanches et acérées, ne grignotât avec délices quelques pois chiches.

Une chose nous inquiétait encore, c'étaient les blessés. Si quelqu'un d'entre eux venait à mourir, il faudrait sans doute recommencer les négociations sur nouveaux frais. En Abyssinie, si graves que soient les blessures, l'affaire est considérée comme peu sérieuse tant qu'il n'y a pas mort d'homme. Nous demandâmes donc de leurs nouvelles en dissimulant le véritable motif de cette sollicitude, et les détails qu'on nous donna sur plusieurs graves bles-

sures ne firent qu'augmenter notre impatience de quitter le village de Ouébéin-Mariam. Quelques-uns légèrement atteints vinrent se faire soigner, et nous eûmes toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire ; certains d'entre eux avaient la figure comme de véritables écumoires. On comprend facilement, d'ailleurs, que ces drôles qui, après avoir fait tout leur possible pour nous assassiner, avaient l'audace de venir réclamer nos soins ne nous inspiraient pas une grande pitié. Avec eux vint tout un bataillon de malades et d'infirmes ; c'eût été une collection précieuse dans la clinique d'une faculté de médecine. Il y avait des jambes déformées par l'éléphantiasis, des lépreux, des plaies de toute espèce spéciales à ces régions. Nous usâmes ce jour-là tout un crayon de pierre infernale... et que de boulettes de mie de pain saupoudrées de quinine furent distribuées avec force prescriptions dignes des sorcières de Macbeth !

Dès le mardi matin nous nous occupâmes du départ ; on nous avait rendu la majeure partie de nos bagages ; il ne fallait pas être trop exigeants !... Des porteurs étaient nécessaires et en plus grand nombre encore que d'habitude, puisque j'avais dû donner quatre de mes mules de charge. Il fut difficile d'en obtenir, mais avec un peu de fermeté et encore beaucoup plus de patience, on y arriva.

Nos mules sont sellées enfin et nous attendent à la porte de l'église avec tous les soldats : c'est le

moment décisif. A tout hasard nos poches sont bourrées de cartouches. Nous enfourchons nos mules et, le fusil en travers de la selle, nous partons au grand trot, traversant le village dont tous les habitants, sortis pour nous voir, sont là rangés devant leur hutte dans une attitude inquiétante. Ce n'est pas sans impression que nous revoyons notre champ de bataille.

Nous marchâmes ainsi d'une allure rapide pendant plusieurs heures, et il était presque nuit déjà quand nous arrivâmes à un petit village dont je n'ai pas conservé le nom.

La plupart des soldats, nous considérant en sûreté, retournèrent chez eux. Oubié Zelléka lui-même, qui s'était montré si dévoué et nous avait promis de nous accompagner jusqu'à Adoua, nous avait abandonnés.

Les plateaux se continuaient devant nous, servant de base à un piton conique, que nous contournâmes pour arriver à un autre village. C'est encore un Ouébéin ! Même nom, mêmes habitants ! Peu s'en fallut que nous n'eussions encore là une réception désagréable. Nous en fûmes quittes pour la peur. Bien des bagages manquaient encore à l'appel, mais nous continuâmes notre route, considérant que nous ne serions en sûreté qu'après avoir franchi de nouveau le Taccazé.

Le terrain s'élevait graduellement et les plateaux

devenaient de plus en plus arides à mesure que nous nous élevions vers le Sémiène.

C'est au milieu de ces plaines légèrement ondulées et sur un mamelon absolument nu qu'est située la petite ville de Débarek, où nous allâmes coucher le troisième jour après notre départ du fameux Ouébéin. Oubié Zelléka et le vieux choum Magdalé Gouschou nous y rejoignirent. Nous eussions voulu visiter la ville, mais tous nous conseillèrent de ne pas sortir de la hutte qu'on nous avait donnée, car les habitants sont imbus de ce même fanatisme et de cet esprit querelleur qui infestent cette région et avaient failli nous être si funestes.

Nous ne pûmes donc rien voir, si ce n'est la place du marché que nous avions traversée et qui nous parut très-vaste.

Il faisait froid à Débarek, la nuit surtout, et nous dûmes, pour nous réchauffer, allumer du feu dans notre hutte. Cela tenait à l'élévation du lieu, car l'altitude de Débarek doit être estimée, je pense, à environ 4,000 mètres.

J'y vis de grands oiseaux de proie, qui habitent aussi nos Pyrénées et l'Atlas algérien, le *gypaëte barbu*. La prudence m'empêcha de leur faire la chasse, ainsi qu'à de gros corbeaux porteurs d'un bec énorme et ornés d'une calotte blanche (*corvus crassirostris*).

Deux routes s'offraient à nous pour regagner

Adoua, l'une montant à une altitude plus grande encore par les hauts cols du Sémiène, passant par Maye-Thalo et traversant le Taccazé, près de Tché-latchékéné ; l'autre descendant au contraire des plateaux du Ouoguéra, contournant le Sémiène à mi-côte et venant aboutir au Taccazé, à Enketo, au nord-ouest de la province du Chiré.

La première nous promettait d'être de beaucoup la plus intéressante, et il était entré dans nos projets de la suivre, pour visiter, dans ce voyage circulaire à travers l'Abyssinie, tout ce que ce pays offre de plus curieux ; mais nos hommes se refusèrent à nous y suivre, les montagnes du Sémiène étant au pouvoir d'un chef insoumis, Liedje Kassa, le fils de l'ancien Raz Oubié vaincu et tué par Théodoros. Nous dûmes nous résigner à prendre le second itinéraire. Nous en avions assez d'ailleurs, pour notre propre compte, des batailles et des aventures.

A peu de distance au nord-ouest de Débarek, nous nous retrouvâmes sur le bord d'abîmes semblables à ceux que nous avions vus entre Kossoguié et Ouébéin ; mais il ne s'agissait plus seulement de les regarder, il fallait s'aventurer au milieu de ces escarpements.

Pendant deux étapes, nous descendîmes presque constamment par de véritables escaliers. Comment nous arrivâmes sains et saufs au bas de ces précipices, c'est ce que je ne puis trop bien m'expliquer

à moi-même. Quand les difficultés de la route ne m'absorbaient pas entièrement, je redevenais tout yeux pour contempler le paysage gracieux et imposant tout à la fois qui s'offrait à nos regards. Suivant que le sentier s'enfonçait dans un repli de la montagne ou se suspendait à ses flancs dans un endroit découvert, nous étions enfouis au sein d'une puissante végétation, prenant racine dans les anfractuosités des parois humides tapissées de mousses, où nous voyions s'étendre devant nous, à perte de vue, un horizon d'une beauté incomparable. Parfois nous débouchions subitement d'un sombre défilé sur une gaie plate-forme, toute plantée de bouquets d'arbres.

Cette descente nous amena dans une vallée où réapparaissait la faune tropicale avec les baobabs, les oiseaux multicolores et les bandes de guenons (*cercopithecus griseoviridis*). Une belle rivière coulait au fond de cette vallée sur un lit de galets : c'était la Zarima, qui, du sud-est au nord-ouest, va porter au Taccazé les eaux qui descendent des hauts sommets du Sémiène. Il nous fallut gravir de nouveau une montagne pendant près de deux heures, au bout desquelles nous arrivâmes devant une muraille circulaire de rochers taillés à pic, où nous cherchions en vain à découvrir un passage. Dans un repli de la montagne se trouvait une fissure formant une véritable porte naturelle et laissant

apercevoir un panorama d'une beauté saisissante.

C'est d'abord un bas-fond où s'entassent, dans un désordre indescriptible, des rochers aux formes les plus extraordinaires, puis le Sémiène imposant et majestueux, dont les cimes chenues se perdent dans les nuages. Un petit village était placé, comme une sentinelle perdue, à l'extrémité d'un promontoire. C'est là que nous allâmes coucher, et nous y fûmes reçus d'une façon très-hospitalière. Hassein nous prévint cependant de nous tenir sur nos gardes, ce pays, disait-il, appartenant aux insurgés et le chef de ce même village étant un des partisans de Liedje Kassa. Tout s'y passa d'une façon parfaite. Je soupçonne même que le fils d'Oubié, prévoyant qu'un jour ou l'autre il pourra monter sur le trône d'Abyssinie, fut assez intelligent pour penser qu'il serait heureux à ce moment d'être l'ami de la France, et, dans cette prévision, il eût été impolitique de maltraiter le vice-consul qui la représentait ici d'une façon toute spéciale. Il y avait à ce petit village plus de chefs que ne comportait le nombre de ses habitants, et il n'y aurait même rien d'étonnant à ce que Liedje Kassa les eût envoyés tout exprès pour nous recevoir et nous protéger tacitement.

Nous longeâmes, au sortir du village, le pied d'une de ces forteresses naturelles dont j'ai déjà parlé, l'Amba Galima, qui était alors au pouvoir des

insurgés. Jamais repaire ne fut mieux choisi par des brigands. On nous montra le sentier étroit et abrupt qui conduit au sommet; mais, à part quelques hommes proprement vêtus qui se dissimulaient dans les fourrés en nous regardant d'un air curieux, nous ne rencontrâmes personne. C'étaient sans doute des chouftas descendus de leur nid d'aigle pour nous voir, et qui, sans la protection invisible de Liedje Kassa, eussent tenté probablement de nous rançonner, comme ils ont coutume de le faire pour les caravanes qui traversent le pays.

Quelques marchands qui nous rejoignirent nous apprirent, chemin faisant, que nous avions quitté à temps le village de Ouébéin. Le lendemain de notre départ, un des blessés était mort, et depuis plusieurs autres l'avaient suivi. On parlait d'une douzaine au moins; mais il paraissait bien certain que trois ou quatre avaient succombé aux suites de leurs blessures.

A quelque chose malheur est bon : cette sanglante affaire avait valu à nous, et surtout à nos fusils, une réputation terrible. Aussi, au village d'Addéragaï, où les prêtres ne voulaient pas nous recevoir, on se contenta de nous faire mauvaise figure.

Nous apercevons déjà la vallée du Taccazé, dont nous ne sommes plus éloignés que de quelques jours. Les Abyssiniens, pendant la saison sèche, ont

l'habitude de mettre le feu aux herbes et aux broussailles pour défricher ou renouveler les pâturages. Ces incendies prennent quelquefois des proportions colossales, et, dans un pays montagneux, il se produit naturellement des illuminations dont nos feux d'artifice ne peuvent donner qu'une idée bien pâle. Ce ne sont pas, en effet, des fusées, des soleils qui éclatent, ce sont des montagnes entières qui s'embrasent, mais non pas simultanément : les feux semblent se poursuivre comme en jouant; parfois un arbre tout entier vient à flamber comme un immense candélabre ; ailleurs c'est un sillon lumineux qui trace en zigzag le profil tourmenté des montagnes, ou un massif tout entier qui brûle, illuminant les roches à faire croire que c'est une ville entière qui est en feu. D'Addéragaï, situé sur un point élevé et d'où nous découvrons le jour un horizon de plus de vingt lieues peut-être, nous assistons pendant une nuit bien noire à une de ces illuminations, qui est bien certainement la plus splendide que j'aie vue.

Nous traversons encore deux rivières, la Goya et la Sarentia, affluents du Taccazé, et nous arrivons enfin à Maalekto, dominant la vallée du Taccazé, que nous revoyons avec plaisir plus de deux mois après l'avoir traversé pour la première fois, au sud des Agaos, environ quatre-vingts lieues plus au sud.

CHAPITRE VIII

RETOUR A MASSAOUAH.

Chasse à l'hippopotame. — Axoum et ses ruines. — Les mouchoirs abyssiniens. — Le Lika Mankouas Ouarki. — Fête pour la mort d'un éléphant. — Prodigieux appétit. — Les Chohos; leur indépendance; la peine du talion. — Aventures du kantiba Ouelda Guorguis. — Hébo et la mission française. — Le mont Assati. — Un phénomène climatérique. — De retour à Massaouah : déception. — Le *Zirck* et les derviches. — L'archipel de Dahlak. — Puits naturels. Chaleur torride de ces régions. — Un homme peu pressé. — Comment je réussis à m'embarquer. — Un Banian et des poules. — Calme plat sur mer et orage à bord. — J'arrive à temps à Aden !

Nous avions vu le Nil Bleu et le lac Tzana, le Négouss et Gondar, livré une bataille rangée; notre voyage pouvait sembler complet. Il y manquait une chose cependant, c'était un exploit cynégétique, et l'on nous disait qu'au Taccazé il y avait une quantité d'hippopotames. Dans l'Abbaï et le lac Tzana, nous n'avions vu que de fort loin ces monstrueux pachydermes. L'occasion paraissait excellente pour leur faire une chasse en règle; comment ne pas céder à la tentation? Comme nous l'avions déjà fait

en pareille circonstance, confiant nos bagages au kantiba Guorguis, nous partîmes de très-bonne heure pour descendre sur les bords de la rivière, où nous conduisit une pente longue et rapide.

C'était le 26 janvier; depuis cinq mois il n'était pas tombé une goutte d'eau dans les montagnes d'Abyssinie; aussi la rivière n'était plus qu'une succession de bassins qui s'écoulaient les uns dans les autres par de minces filets d'eau.

Tous les habitants de la rivière, hippopotames, crocodiles et poissons, se trouvaient parqués dans ces bassins, où nous pouvions les fusiller tout à notre aise.

Des bandes de singes gambadaient dans les arbres, des perroquets caquetaient au-dessus de nos têtes, des pintades fuyaient à travers les buissons, des insectes, des papillons couraient sur le sable ou voltigeaient autour des fleurs; c'était à ne savoir par où commencer l'attaque. Je n'avais pas à hésiter; je fis la chasse aux papillons et aux oiseaux, tandis que mon compagnon se postait sur les bords de la rivière.

L'hippopotame vient la nuit à terre pour pâturer, et les indigènes prétendent qu'il est alors dangereux de l'attaquer. Cette masse énorme se meut avec agilité; un homme ne peut lui échapper à la course, surtout si le terrain est vaseux; mais le jour il reste dans l'eau et n'apparaît à la surface que

toutes les cinq ou huit minutes pour respirer. Il montre alors le dessus de son énorme museau, son petit œil et ses petites oreilles, respire avec bruit, puis s'enfonce de nouveau dans sa liquide demeure.

On peut, lorsque la rivière n'est pas large, le tirer de très-près; mais sa peau est à l'abri de la balle, et, s'il n'est touché à l'œil, il ne semble pas plus s'apercevoir d'un coup de fusil que d'une chiquenaude.

Les indigènes ne nous avaient point trompés en disant que les hippopotames pullulaient dans le Taccazé. A chaque instant on entendait un grognement, on voyait émerger une masse brune : vite un coup de fusil la saluait au passage, mais toujours sans résultat.

Vers quatre heures du soir, il fallait songer à regagner le village où nous devions coucher. Nous étions montés à mule et nous nous dirigions vers un gué, quand, en côtoyant la rivière, nous vîmes quatre ou cinq hippopotames qui, jouant ou se battant, sortaient de l'eau jusqu'à mi-corps. M. de Sarzec saute à terre, saisit son fusil, et, plus heureux cette fois, atteint l'un d'eux dans l'œil. Les autres disparaissent aussitôt, mais le blessé reste à la surface, se débattant, reniflant avec fracas et perdant des flots de sang. C'était une agonie monstrueuse. Je me mis alors de la partie, et nous le

criblâmes de balles pour hâter sa mort sans pouvoir y réussir.

Il cessa peu à peu de se débattre, devint immobile et, entraîné par le courant, alla disparaître sous l'eau, dans un endroit plus profond. Tout cela avait duré plus d'une heure, et le jour commençait à baisser. Nous ne pouvions cependant nous décider à abandonner une si belle proie ; quant à se mettre à l'eau pour rechercher l'hippopotame, il n'y fallait pas songer, tant il y avait de crocodiles qui flottaient à la surface comme des troncs d'arbres.

J'en avais dans la journée compté onze, rangés à la file sur le sable et se chauffant au soleil comme de grands lézards.

Nous avions bien cherché aussi à les approcher, mais ces affreuses bêtes ne dormaient que d'un œil, et au moindre bruit sautaient dans l'eau.

Il fallait donc attendre que le cadavre de l'hippopotame flottât à la surface et, entraîné par le courant, vînt s'échouer sur les galets; c'est ce que nous fîmes. Une pintade grillée sur des charbons composa notre dîner, et, étendant nos couvertures sur le sable, nous nous y couchâmes tranquillement.

Le lendemain matin au point du jour, nous trouvâmes l'hippopotame échoué au milieu de la rivière, sur un banc de galets. Il fallait se mettre à l'eau pour arriver jusqu'à lui. De nombreux crocodiles commençaient à le dévorer.

Nous ne perdîmes pas courage cependant, et nous nous mîmes aussitôt à fabriquer un radeau avec des arbres morts. Séduit par la perspective d'un thaler, un de nos hommes se décida à tenter l'aventure. A peine posait-il le pied sur le radeau, que les troncs, reliés par des lanières en cuir, se séparèrent; il ne se rebuta pas, et, s'entourant des troncs d'arbres comme d'un rempart, il s'avança dans l'eau. Des bords de la rivière, nous tirions des coups de fusil, lancions des pierres, poussions des cris à faire trembler la montagne, pour effrayer les crocodiles.

L'Abyssinien arriva sans encombre jusqu'à l'hippopotame, lui attacha à la patte une lanière et revint à terre sain et sauf. On hala l'énorme animal, mais les berges étaient trop hautes en cet endroit pour qu'on pût songer un seul instant à le hisser à terre.

Ce fut à notre tour de nous mettre à l'eau. Dégainant alors tout ce que nous avions de couteaux et de poignards, nous entreprîmes de lui couper la tête pour remporter son crâne comme un trophée.

Notre victime était une jeune femelle et malgré cela d'une si belle taille, qu'il nous fallut plusieurs heures d'un travail acharné pour venir à bout de notre besogne. La tête détachée du tronc, on la tira à terre pour la disséquer.

Nos hommes, pendant ce temps, découpaient sur son dos des lanières de cuir pour faire des courbaches, et se taillaient des beefsteaks dont ils se régalèrent. La viande entrelardée avait un aspect séduisant et ressemblait à celle du porc ; convenablement assaisonnée, ce serait, je crois, une très-bonne viande à manger.

Laissant le tronc mutilé en pâture aux crocodiles, nous nous remîmes en route ; la journée tout entière avait été employée à ce dépècement.

Gravissant la montagne qui borde la rive droite du Taccazé, nous atteignîmes un plateau assez aride sur lequel nous chevauchâmes pendant plusieurs jours, sans qu'aucun incident vînt rompre la monotonie de notre voyage. Nous étions dans la province de Chiré. Sauf la mauvaise volonté traditionnelle des choums, les habitants étaient assez hospitaliers.

Peu s'en fallut cependant qu'au village de Maye-Goundo, on ne nous fît une réception analogue à celle de Ouébéin-Mariam.

Le choum, il faut le dire, avait laissé ses esprits au fond d'un gombo de taidje. Telle était la cause de son humeur belliqueuse. Sa femme eut l'intelligente idée de nous en prévenir. Comme il menaçait de tout pourfendre et que ses cris forcenés ameutaient la population, nous le fîmes saisir par nos hommes, solidement attacher et enfermer au plus

profond de sa maison. Cette justice sommaire mit fin à l'incident. Le lendemain, il avait cuvé son taidge et recouvré sa raison, ce qui ne l'empêcha pas de nous refuser obstinément des porteurs. Pour éviter toute nouvelle complication, nous laissâmes nos bagages à la garde de deux domestiques et partîmes pour Adoua dont nous n'étions plus éloignés que de deux jours de marche.

Bien que nous fussions très-désireux d'arriver dans la capitale du Tigré, pour y reprendre un peu notre assiette, nous ne pouvions passer par la petite ville d'Axoum sans en visiter les ruines.

Axoum n'est plus aujourd'hui une ville considérable, tout au plus si elle compte 2,000 habitants; Gondar l'a détrônée.

Il existe en Abyssinie une tradition qui fait remonter la fondation d'Axoum au temps d'Abraham. Sans vouloir assigner à l'origine de cette cité une date aussi reculée, il est bien certain qu'Axoum était très-anciennement une ville importante, puisque le pays dont elle fut la capitale s'appela l'empire des *Axumites* avant d'être désigné sous le nom d'Éthiopie.

Il existe du reste à Axoum des monuments qui prouvent sa haute antiquité. Ce sont d'abord des inscriptions, l'une grecque, l'autre hyémarite : la première est gravée sur une sorte de borne plantée en terre, à quelque distance de la ville; elle a été

relevée avec soin, comme je l'ai dit, par Salt et lord Valentia, qui en ont donné une traduction, et par Théophile Lefebvre. Elle mentionne simplement une victoire de l'empereur Aizana, qui régnait vers l'an 330 de notre ère. Toute son importance consiste, comme je l'ai rappelé en plusieurs endroits, dans l'énumération des pays dont le souverain d'Axoum se déclare être le maître.

La seconde fut découverte par M. Ferret et Galinier dans un jardin ; c'est sans doute la même dont on m'a parlé comme étant dans une maison dont le propriétaire ne se souciait pas de me permettre l'accès. Si j'avais eu du temps devant moi, j'eusse peut-être réussi d'une façon ou d'une autre à forcer la consigne et à en prendre un estampage ; mais il ne me fut pas possible de le tenter.

Bien qu'on ignore les faits qu'elle relate, on comprend de quelle importance était la découverte d'une inscription hyémarite au cœur de l'Éthiopie, puisque cela vient prouver qu'il y avait, à cette époque, des relations intimes entre le pays qui nous occupe et l'Arabie.

Les autres témoins de l'antique splendeur d'Axoum sont des obélisques dont le lecteur me permettra de dire quelques mots.

Il y a plusieurs obélisques à Axoum ; tous offrent le même caractère, mais un seul est encore debout et intact. C'est celui que je vais décrire et

qui est figuré dans ce volume, d'après un croquis rigoureusement exact que j'en ai fait, à l'aide d'une chambre claire.

La hauteur, a dit Salt, je crois, est de quatre-vingts pieds, ce qui ne me paraît pas exagéré, car, tout près de lui et comme point de comparaison, se trouve un gigantesque figuier sycomore, un des plus grands arbres d'Abyssinie, aussi élevé que nos beaux chênes de France, et le sommet de l'obélisque dépasse sa plus haute branche.

Il n'est pas carré, mais moins épais que large; trois de ses faces sont unies et polies avec soin, la quatrième est ornée de curieux dessins. Le milieu de cette façade est dans un plan rentrant par rapport aux deux côtés, qui sont saillants, absolument comme les deux ailes d'un bâtiment. L'artiste a voulu, — et cela saute aux yeux, — simuler une tour à huit étages; il y a, en effet, huit rangées horizontales de quatre croisées géminées, deux situées sur le plan rentrant que je pourrais comparer au corps de la tour, et une plus étroite de chaque côté sur les ailes en saillie. Chaque croisée est entourée d'un encadrement en relief, rappelant le style grec d'une façon évidente; des corniches ornées de dessins circulaires séparent chaque étage; à la base et dans chaque partie rentrante est simulée une porte, tandis que le sommet est couronné d'une sorte de fronton.

Au pied de l'édifice, se trouve une table ou autel monolithe, orné dans son pourtour d'une guirlande d'arabesques, devenues frustes par l'usure.

Les autres obélisques, qui tous, avec quelques variantes, offrent les mêmes dessins, sont abattus et brisés par tronçons plus ou moins importants. Il y a, en outre de ces obélisques monolithes, d'un travail achevé, un nombre assez considérable d'aiguilles en pierre de dimensions et de formes variables, plus ou moins habilement taillées et polies.

J'ai vu encore dans la vaste cour d'une maison un bloc à moitié enfoui dans le sol, à peine dégrossi et destiné sans doute à devenir un obélisque; ses proportions étaient telles qu'il formait une chaussée monolithe où cinq ou six hommes pouvaient marcher de front.

Quant à l'origine de ces monuments, je laisse la parole au voyageur Salt, qui a si consciencieusement étudié ce pays [1] :

« Je ne puis parler avec certitude de l'ancienneté de ces monuments, mais je conjecturerais qu'ils n'ont pas été érigés avant les Ptolémées; car l'ordre en est grec, et il n'est pas probable qu'il ait été introduit à une époque moins avancée. La tradition

[1] Salt, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 117.

360 1

Église copte à Adova.

du pays place l'érection du grand obélisque au règne de l'empereur Aïzana, qui date de plus de trois cents ans après l'ère chrétienne. » Et plus loin le même auteur ajoute : « Je pense toutefois qu'il n'y a pas lieu de douter que les obélisques d'Axoum n'aient été élevés par des artistes venus d'Egypte. »

Il y a à Axoum d'autres monuments qui, pour être moins anciens, ne laissent pas que d'offrir de l'intérêt. C'est surtout une église construite par les Portugais vers le quinzième siècle. Elle diffère essentiellement de toutes celles que j'ai vues ailleurs en Abyssinie, tant par la forme que par les dimensions. C'est un vaste quadrilatère plus de deux fois plus long que large, solidement construit, couvert en terrasse. La façade est ornée d'une galerie à colonnade surmontée d'un fronton triangulaire. On y arrive par un vaste escalier en granit d'une dizaine de marches. Le tout présente un ensemble très-harmonieux et qui dénote qu'un bon architecte présida à la construction de l'édifice.

Au pied de l'escalier, sur les dalles en granit, j'ai remarqué quelques dessins gravés, parmi lesquels j'ai très-nettement reconnu une lance abyssinienne ; la pierre qui portait ces dessins me sembla n'être qu'un fragment détaché d'une œuvre plus considérable.

Cette église, comme partout en Abyssinie, est entourée d'un vaste préau, planté de beaux arbres.

On voit encore là des blocs de granit travaillés avec soin et qui m'ont paru très-singuliers. Ce sont des blocs à peu près carrés, sortes d'autels, présentant à leur face supérieure un creux ou bassin avec une rigole destinée à laisser couler ce qu'on aurait mis dans le bassin. Il y en a un certain nombre qui tous, avec de légères modifications et des formes plus ou moins compliquées, semblent avoir été affectés au même usage. Ne seraient-ce point là des autels ayant servi aux holocaustes? Telle fut du moins ma première pensée en les examinant.

Au milieu d'une allée en dallages, qui conduit de la porte extérieure du préau à l'escalier de l'église, il y a encore un bloc de granit flanqué à ses quatre angles d'une colonnette carrée. Ce monument a conservé jusqu'à nos jours sa destination primitive. C'est le trône sur lequel siégent les Négouss pour la cérémonie du sacre. Rangé sur la même ligne que les autels dont je viens de parler et du même style, je serais porté à croire qu'il remonte à la même époque, certainement bien antérieure à la construction de l'église.

Axoum est la résidence d'un personnage important, le *Nébrid,* grand dignitaire de l'Église abyssinienne, après l'Abouna et l'Etchéquié, et de plus gouverneur de la ville et du pays. Le Nébrid se considère comme le gardien des tables de la loi, et en effet une tradition indigène rapporte que Ménélik, en quittant la

cour du roi Salomon, son père, où il avait été élevé, déroba dans le temple et apporta en Éthiopie quelques-unes de ces tables.

Nous n'avons pas pu voir le Nébrid, pas plus que l'intérieur de l'église. Il était absent d'Axoum, et, sans son autorisation, on ne voulut pas nous permettre de visiter le monument sacré dont il a la garde.

Il eût fallu, pour explorer avec soin tout ce que cette ville renferme de curieux, y séjourner pendant un certain temps; mais nous étions pressés de rentrer à Adoua pour obtenir du Raz Bariaou qu'il nous fît rendre nos bagages.

A peu de distance d'Adoua, sur un petit mamelon, dans la plaine qu'arrose l'Assam, nous trouvâmes une députation venue au-devant de nous; et quel ne fut pas notre étonnement de voir, au milieu des indigènes, un petit groupe européen !

C'étaient d'abord l'excellent Naretti et deux touristes, un Hollandais, M. Nachenius, et un Italien, M. Ghillardi, puis quelques ouvriers français dont j'ai déjà parlé. On pense combien cette rencontre nous fut particulièrement agréable. Que de choses à apprendre et à raconter !

Le chef abyssinien chargé de nous recevoir était le Lika Mankouas Ouarki, que nous avions déjà vu au camp du Raz Bariaou.

Quelques jours après, le Raz Bariaou revint à Adoua, et nous allâmes tout de suite implorer sa

protection pour recouvrer nos bagages. Malheureusement le Raz manque absolument d'énergie ; c'est une bonne pâte d'homme qui, à tout propos, répond *ichi,* mais ne sait pas se faire obéir. Je ne serais point surpris que le Négouss son neveu, qui est habile, eût choisi tout exprès un homme de cette nature pour vice-roi du Tigré, certain que, s'il ne peut lui rendre de grands services, il est tout au moins incapable de devenir un conspirateur. Aussi, grâce à cette indolence, nos bagages mirent trois semaines à faire un voyage de deux jours; il fallut une semaine encore pour trouver des porteurs : total, un mois, que nous passâmes à Adoua à nous morfondre dans l'attente.

Privé de tous mes flacons, de mes filets, sans munitions de chasse, dénué enfin de tout ce qui m'était indispensable pour recueillir et préparer des collections zoologiques, ce fut pour mes travaux un mois presque complétement perdu.

Nous allions de temps à autre rendre visite au Raz. C'était toujours la même mise en scène que j'ai déjà décrite, avec la suite bigarrée de soldats et de serviteurs, les inévitables libations de taidje et le tabouret humain, qui tenait dans ses mains les pieds du Raz et les caressait comme pour les réchauffer. Autre détail de mœurs intimes : le Raz était sans doute enrhumé du cerveau, ou avait peut-être humé quelques prises de tabac, ce dont les Abyssi-

niens sont très-friands; toujours est-il que, dans les circonstances où un bourgeois français eût cherché dans sa poche un mouchoir à carreaux, un domestique présentait au Raz sa propre chemma que celui-ci faisait servir au même usage. Le serviteur prenait alors l'humble posture et la figure reconnaissante d'un homme qui reçoit de son supérieur un précieux cadeau. J'avoue que ce détail, dont je demande pardon à mes lecteurs, fit baisser dans mon estime le maître et le valet.

Une des figures les plus marquantes de cette petite cour était le Lika Mankouas Ouarki.

Le Lika Mankouas était autrefois un des plus grands dignitaires de l'empire éthiopien, une sorte de grand juge qui marchait de pair avec le Raz; mais cette charge a aujourd'hui un tout autre caractère et répondrait plutôt au titre de Ministre des affaires étrangères.

Ouarki avait, si je ne me trompe, visité l'Égypte et servi, contre Théodoros, les armées anglaises. Il montrait, du reste, avec orgueil, un splendide pistolet à crosse ornée d'argent ciselé, que lui avait donné sir Napier. Il s'était donc, plus que ses compatriotes, frotté à la civilisation européenne; il parlait l'arabe, langue plus répandue que l'éthiopien, et comme c'était un homme fort avenant, de bonnes manières, intelligent et ambitieux, Iohannès lui avait confié la délicate mission de recevoir les

étrangers qui viendraient en Abyssinie. C'est pour cela, d'ailleurs, qu'il habitait la province du Tigré, par laquelle on pénètre d'ordinaire dans l'intérieur du pays.

Au physique il était de taille moyenne, bien proportionné, la peau très-claire, le regard vif et perçant, mais un peu faux ; la barbe rare, les cheveux légèrement crépus. Nous avons pénétré plusieurs fois dans son intérieur ; il nous invita même à dîner, mais, hélas ! un dîner tout à fait européen, avec des fourchettes et des cuillers en fer battu, et, au lieu du ouancha traditionnel, des verres de toutes formes et de toutes couleurs. Sa femme, digne matrone de trente et des années, ce qui est un âge respectable en Abyssinie, ne prenait pas part au repas, mais elle y assistait du fond d'une alcôve, dont on avait tiré le rideau, et où elle était couchée nonchalamment sur un angareb.

Pendant notre séjour à Adoua, nous allâmes un soir, avec M. Nachenius, assister à une fantasia donnée en l'honneur d'un tueur d'éléphants.

Il est d'usage dans le pays, quand un grand exploit cynégétique a eu lieu, la mort d'un lion ou d'un éléphant, que le héros, promenant en trophée la dépouille de sa victime, aille de porte en porte la présenter en demandant que chacun le rémunère du service rendu.

Il n'était pas possible de montrer la peau entière

de l'éléphant, ce qui eût été singulièrement volumineux à promener, mais dans ce cas on se contente de la queue de l'animal.

Les Abyssiniens, qui, comme tous les peuples d'Orient et d'Afrique, sont grands amateurs de réjouissances, ne laissent pas perdre une si belle occasion d'organiser une fête.

On invite les amis, les amis des amis, chacun apporte son petit cadeau, et, par une belle nuit comme il n'y en a que dans ces régions, toutes les danseuses du pays sont convoquées; on porte en triomphe la queue de l'éléphant; les danses commencent au son des tambours et des flûtes, et se prolongent souvent jusqu'au matin.

Que dirais-je de ces danses, de plus que ce que j'en ai dit, si ce n'est qu'alors les hommes restent simples spectateurs? Elles ressemblent aux danses des femmes arabes, mais n'ont pas ce caractère de volupté lascive qui constitue la seule originalité de ces dernières.

Nous reçûmes plusieurs fois la visite de Dedjas Kassa, fils du Raz Aréa, jeune homme d'une quinzaine d'années, infatué de sa petite personne, d'ailleurs parfaitement insignifiante. Tout prêt à mendier quelque cadeau, il aimait surtout à voir, à manier nos fusils, témoignant d'une façon trop évidente le plaisir que nous lui ferions en lui offrant une de ces armes. Vivant à Adoua avec quelques

serviteurs dans une oisiveté absolue, il en était assurément réduit comme les anciens chevaliers à signer avec le pommeau de son épée, et cependant c'était le cousin du Négouss, dont il était bien loin d'avoir l'intelligence.

Les journées étaient un peu monotones. Malgré nos instances, nos bagages n'arrivaient pas; le Raz Bariaou disait toujours *ichi*, mais n'en faisait rien. Par exemple, Hassein, fier des services qu'il nous avait rendus, était devenu insupportable. Tout bon musulman qu'il fût, il adorait le taidje et le raqui. Oubié Zelléka, notre sauveur de Ouébéin, lui tenait tête; et quand ces deux garnements étaient suffisamment ivres, ils se battaient entre eux ou s'en prenaient à tout le monde. Plus d'une fois leurs incartades faillirent nous causer de graves embarras. Un jour, entre autres, Hassein, légèrement ému, pérorait devant un nombreux auditoire, racontant ses exploits imaginaires, énumérant le nombre incalculable de victimes qu'il avait faites à Ouébéin, victimes qui vivaient encore! Il se trouva par malheur un contradicteur. Hassein dégaina son sabre pour prouver la vérité de ses paroles, et comme on voulait le désarmer, il fit une large blessure à la main d'un de ses auditeurs qui, trouvant que l'argument affectait une forme un peu trop tranchante, se mit en devoir d'employer avec lui le même genre d'éloquence. Prévenu à temps

par le bruit, j'eus heureusement assez d'empire sur Hassein pour le désarmer, et donnant un thaler au blessé, qui avait la main presque coupée en deux, j'apaisai l'incident.

Une autre fois, c'était Oubié Zelléka qui voulait pourfendre tout le monde. Nous eûmes beaucoup de peine à nous emparer de ce fou furieux, à le lier et à le bâillonner.

Quand il n'était plus ivre, il venait, une pierre sur le cou, demander son pardon, qu'il fallait bien lui accorder ainsi qu'à Hassein, en reconnaissance de leur dévouement.

C'était peut-être l'abondance des vivres fournis par le Raz qui rendait notre domesticité si turbulente.

Les Abyssiniens ont réellement un estomac qui tient du prodige. Combien de fois j'ai vu nos hommes, après une longue étape, se coucher sans manger et repartir à jeun, pour marcher toute la journée encore, sans témoigner d'en être le moins du monde incommodés ; mais aussi, comme ils rattrapent le temps perdu lorsqu'ils sont en face d'un monceau de victuailles!

Il arriva à Adoua qu'un jour, vers deux ou trois heures de l'après-midi, nous fîmes tuer une vache de taille moyenne. On mettait de côté pour nous les filets, la bosse, la langue avec quelques livres de viande pour faire un bon pot-au-feu, et le reste était

pour les domestiques. Nous sortîmes chacun de notre côté. Vers six heures nous rentrâmes, et, tout en dînant, il nous vint à l'idée d'envoyer un cuissot aux autres Français qui étaient à Adoua.

M. de Sarzec alla donner cet ordre aux domestiques ; bientôt il m'appela ; j'y allai à mon tour.

« Plus de vache ! me dit-il.

— Comment, plus de vache? on la tuait tantôt comme je sortais !

— Eh bien, il n'y en a plus, il ne reste que les os ! »

Et de fait, le sol de la pièce qui servait de repaire à ces voraces était jonché d'os parfaitement nettoyés. Vingt et un hommes en trois ou quatre heures avaient dévoré une vache presque entière! Ils n'avaient pas même allumé de feu. Il y en avait un dans un coin obscur, accroupi à terre, qui tenait d'une main un lambeau de chair pantelante, y mordant à pleines dents, tandis qu'à l'aide d'un couteau il coupait les morceaux au ras de sa bouche.

C'est là ce que les Abyssiniens appellent le *brondo,* et il paraît que, dans certains festins princiers, plusieurs bœufs ou vaches sont dévorés crus séance tenante. M. Naretti, auquel nous racontions l'aventure, voulut nous faire goûter au brondo, qu'il disait être excellent; je dois à la vérité de dire que ce mets essentiellement national, convenable-

ment saupoudré de sel et de piment, n'a rien de désagréable, et que plus d'un Européen surmonte ses répugnances pour se faire à ce régime fortifiant. Il faut cependant que le brondo soit servi aussitôt qu'on tue l'animal, sans quoi la viande se flétrit et n'est plus bonne.

Nous mîmes désormais bon ordre à ces orgies de Gargantua, et pour avoir une fois abusé de la permission, nos hommes furent par la suite scrupuleusement rationnés.

Enfin, le 4 mars, nous nous mîmes définitivement en route pour Massaouah ; mais au lieu de repasser par les plateaux de l'Hamacen, que nous avions visités en venant, nous nous dirigeâmes plus à l'est, par l'Ogoulo-Gouzaïe, d'où il résulte que notre itinéraire en Abyssinie affecte assez sensiblement la forme d'un 8, le point d'intersection étant Adoua.

Les plateaux d'Abyssinie, à altitudes égales, sont à peu de chose près les mêmes. Ceux de l'Ogoulo-Gouzaïe, qui sont pour ainsi dire parallèles aux plateaux de l'Hamacen, dont les séparent la plaine et la vallée du Mareub, ont cependant un aspect plus pittoresque; leur uniformité est rompue plus souvent par de petites montagnes isolées, qui offrent toujours, au moins d'un côté, ces murailles à pic qui caractérisent les montagnes d'Abyssinie.

Le sol était alors desséché, les herbes jaunes et flétries, les arbres souvent dépouillés de leurs feuilles ; c'est que nous étions à la fin de la saison sèche, qui durait depuis six mois. Encore quelques semaines, et la pluie tombant à flots va ramener la vie et rendre à la terre son manteau de verdure.

Notre voyage s'effectuait lentement, grâce à l'inhospitalité traditionnelle des choums qui ne faisait que croître et embellir à mesure que nous avancions. Il était dit qu'elle nous poursuivrait jusqu'à la dernière heure.

Au village de Déra, une des dernières étapes sur les terres du Négouss, nous rencontrâmes M. l'abbé Duflot, un des missionnaires lazaristes qui s'efforcent de catholiciser l'Abyssinie. Nous revînmes avec lui à Halaï, qui est situé sur le col du mont Tarenta, à une grande altitude.

Ce village est peuplé en partie de catholiques, en partie de schismatiques. Les premiers vinrent au-devant de nous, en faisant de la musique, et, pour la première fois, nous trouvâmes une cordiale hospitalité.

Les habitants de cette province limitrophe des pays Chohos ont, comme ces derniers, un caractère indépendant, fier et belliqueux, qui les rend peu sociables. M. l'abbé Duflot, qui vit depuis longtemps au milieu d'eux, nous donna quelques détails intéressants.

Les Chohos proprement dits et les pays qui les entourent, nominalement soumis au Négouss, ne payent que rarement l'impôt, lorsque le souverain envoie une assez forte armée pour le percevoir.

Les Chohos sont pour la plupart musulmans, les autres pays limitrophes chrétiens schismatiques, et dans le nombre il y a quelques villages entièrement catholiques.

Ils n'ont pas de chefs, même choisis parmi eux : c'est l'égalité parfaite, absolue. Les plus renommés par leur âge et leur sagesse s'assemblent et délibèrent sur les affaires du pays, en commun avec presque tous les habitants. Il se tient de véritables *meetings*. Mais si quelqu'un cherche à y prendre un rang prépondérant, on l'exclut, et souvent même il paye de sa vie son ambition. Le Négouss essaya parfois de leur envoyer des chefs; ils furent promptement assassinés, et, depuis lors, il dut prendre son parti de cette situation.

On pense bien qu'avec une telle forme de gouvernement, la législation doit avoir aussi un caractère particulier; ses bases sont la peine du talion, et la solidarité poussée à l'extrême. Un exemple en donnera la preuve.

Deux villages étaient en mauvaise intelligence, le feu couvait depuis longtemps sous la cendre... Un beau jour il y eut une rixe, presque une ba-

taille. Qui avait tort? je l'ignore; peu importe d'ailleurs.

Le kantiba Ouelda Guorguis, que le lecteur connaît déjà, était avec son frère parmi les combattants; ce furent eux qui remportèrent la victoire, et le frère du kantiba tua un de ses adversaires. Mais cette sorte de *combat des Trente* s'était fait d'une façon régulière, et la victoire demeurant au plus fort, l'incident eût dû être terminé. Pas du tout. Le sang avait coulé, il devait être racheté par le sang. Le frère du kantiba le savait si bien qu'il se sauva aussitôt dans un autre pays; mais les parents et amis du mort ne se contentèrent pas de cela. Le meurtrier, dirent-ils, s'est soustrait à la justice, c'est bien; mais il a un frère qui payera pour lui.

Il n'était pas cependant du goût du kantiba Guorguis d'être pendu haut et court pour le crime d'autrui, — si crime il y a à tuer son ennemi en se défendant en bataille rangée. Il se cacha à son tour, et, recommandé par les missionnaires français, accompagna le vice-consul près du Négouss, afin d'obtenir, par l'intercession de M. de Sarzec, que le souverain, usant de sa suprême autorité, imposât à ses ennemis de le laisser vivre en paix.

Iohannès, trop intelligent pour ne pas comprendre tout ce qu'a d'odieux cette législation barbare, fit avertir les ennemis du kantiba que sa volonté

formelle était qu'on cessât d'inquiéter le kantiba. Ce pauvre homme, tout joyeux de cet arrêt, revint, comme on le sait, avec nous.

Mais en approchant de son pays, lui si brave, si résolu, si gai d'ordinaire, redevint triste, anxieux, timide. Il savait qu'il serait fort difficile de faire exécuter les ordres du Négouss.

Au village d'Ento, le choum était absent et l'on refusait absolument de nous fournir quoi que ce fût. Le choum envoya un émissaire pour engager le kantiba Guorguis à l'aller trouver afin de s'entendre avec lui sur les moyens de nous procurer vivres et porteurs. Guorguis refusa d'aller à ce rendez-vous qui n'était, paraît-il, qu'un piége pour l'assassiner à l'improviste. Le village menaçait de se révolter; c'était à n'y rien comprendre. Heureusement, un de nos hommes nous donna le mot de l'énigme.

Les habitants d'Ento avaient fait ce raisonnement : nous allons causer tant d'ennuis aux deux Franguis, qu'il s'ensuivra une discussion; de là, il sera facile d'arriver à une bataille. Nous ne leur voulons pas de mal, mais nous en profiterons pour tuer le kantiba.

Instruits de leurs projets, nous nous tînmes cois pendant deux jours; toutes les vexations possibles n'eurent pas le don de nous toucher.

De guerre lasse, les bons habitants d'Ento durent

abandonner leur projet de vengeance et nous laissèrent partir.

Nous avons réussi ainsi à ramener le kantiba sain et sauf dans son village; mais il n'osait plus en sortir : il était là prisonnier.

Souvent la solidarité est poussée plus loin encore : si, dans une rixe, il y a mort d'homme et que le meurtrier n'ait pas de parents, on tire au sort avec des bâtons à qui payera le prix du sang. L'incident se perpétue ainsi indéfiniment, à moins que la famille de la victime expiatoire ne consente à sa pendaison et que ses parents et ses amis ne viennent eux-mêmes tirer, chacun à son tour, sur une corde qu'on attache aux pieds du patient. Ayant ainsi participé à la mort de leur partisan, personne ne peut plus réclamer le prix du sang, et la paix est rétablie; mais, à moins de cela, cette justice sommaire devient le principe d'une série de représailles sanglantes qui n'ont pas de fin.

De Halaï, franchissant les cols du Tarenta, par des sentiers épouvantables, nous commençâmes à descendre du plateau abyssinien dans les vallées chaudes du littoral, et nous arrivâmes à Hébo. M. l'abbé Bartès nous reçut de la façon la plus amicale; on nous hébergea à la mission : pour nous, c'était presque la terre de France.

Le petit village de Hébo est assez triste : placé au

fond d'un entonnoir formé par les sommets du Tarenta, il n'a pas d'horizon; de tous côtés, l'œil ne découvre que des montagnes hautes et abruptes qui semblent prêtes à s'écrouler sur le voyageur. Bien qu'il y fasse plus chaud qu'à Halaï, la température y est encore très-agréable, surtout si on la compare à celle des rives de la mer Rouge. Les habitants sont tous catholiques.

A partir de Hébo, nous quittons les terres du Négouss, et, sauf le petit village d'Akrour, qui est situé tout près, nous ne rencontrerons plus aucun village avant d'arriver à Massaouah.

La région qui s'étend de Hébo à la mer n'est habitée que par les bêtes sauvages. Je ne comprends pas trop pourquoi, car, avant d'arriver aux plaines qui bordent la mer Rouge, plaines brûlantes et désertes, on voyage encore pendant plusieurs jours au milieu de vallées des plus pittoresques et qui ne m'ont pas semblé du tout stériles.

La configuration de ces vallées est assez bizarre : ce sont des tranchées, parfois très-étroites, entre des murailles verticales, mais généralement d'une médiocre élévation. Leurs sinuosités, à angles droits ou aigus, ne dessinent pas des courbes harmonieuses. Elles se croisent, s'enchevêtrent, formant des carrefours en étoiles plus ou moins compliquées. Au fond de chacune d'elles, il y a nécessairement un ruisseau, mais il filtre souvent à

travers le sable comme pour se soustraire aux rayons du soleil.

Arrivés à un de ces carrefours, site ravissant, ombragé de beaux palmiers, nous abandonnâmes la route ordinaire pour aller visiter une belle montagne, dernier contre-fort du massif éthiopien, qui semble se dresser encore pour protester une dernière fois, par sa luxuriante végétation et sa douce température, contre l'aridité et la chaleur torride de la plaine qui s'étend à ses pieds, du côté de l'est.

Nous nous engageâmes dans un étroit défilé où un lion avait dû passer avant nous, car pendant un certain temps nous suivîmes sur le sable l'empreinte qu'y avaient laissée ses larges pattes; son garde-manger devait être d'ailleurs largement approvisionné, car le gibier pullulait dans ces vallées.

Il fallut une dernière fois escalader une pente rapide qui nous amena sur le sommet du mont Assati.

L'herbe y était épaisse et tout imprégnée de rosée; chaque feuille d'arbre portait une perle humide. Nous retrouvions subitement, sans transition, la saison pluvieuse. De ce plateau, nous pouvions découvrir au loin l'horizon. A l'ouest, le ciel était pur et d'un bleu éblouissant; mais, à l'est, les nuages s'amoncelaient, près de crever. L'un des versants de la montagne était brûlé, et, sur

l'autre, les arbres avaient revêtu tous leurs atours.

Cette montagne présente un phénomène bien curieux : lorsque vient le mois de novembre, il pleut sur son versant oriental, en même temps que sur le littoral de la mer Rouge ; arrive au contraire le mois de mai, c'est sur son versant occidental que tomberont les pluies d'été qui fertilisent l'Abyssinie.

Le petit plateau qui forme le sommet du mont Assati est une barrière que les nuages, venant d'un côté ou de l'autre, ne franchissent pas ; mais, battu tour à tour par les pluies d'hiver et par les pluies d'été, il est, d'un bout de l'année à l'autre, arrosé par ces ondées fertilisantes. Nous nous en aperçûmes bien ; car, pendant les douze heures que nous campâmes sur ce plateau, nous reçûmes presque constamment la pluie, ce qui était bien loin de nous réjouir.

Les pasteurs abyssiniens font comme la pluie et passent six mois de l'année sur un des versants de la montagne et six mois sur l'autre, afin d'avoir toujours de l'eau et des pâturages pour leurs bestiaux.

Les dernières pentes de la montagne se relèvent plusieurs fois vers l'est, comme si elles ne cédaient qu'à regret la place à la plaine. Du sommet de l'une de ces croupes, nous apercevons la mer et Massaouah, où nous trouverons enfin des nouvelles

de France dont nous sommes privés depuis huit mois.

Dans les dernières vallées, nous vîmes des traces d'éléphants. Le géant des quadrupèdes fait aussi comme les bergers; il émigre, suivant les saisons, du littoral à l'intérieur, afin d'avoir toujours de la verdure.

Nous retrouvons les déserts du Samarh, que j'ai décrits au début de ce voyage; ils sont un peu moins secs peut-être, un peu moins arides, mais, après les fertiles vallées d'Abyssinie, cette région nous eût semblé bien affreuse, si ce n'eût été notre dernière étape.

Voilà M'Koullou ! Massaouah nous apparaît comme noyé dans la mer; nous traversons les jetées; la barrière de la douane s'ouvre devant nous; nous sommes au vice-consulat de France, plus heureux encore de le revoir que nous n'avions été heureux de le quitter. Partis le 13 août 1873, nous revenions le 3 avril 1874.

J'eus une cruelle déception : les lettres que j'attendais avec anxiété n'étaient pas à Massaouah, mais à Aden; l'argent sur lequel je comptais pour remplir mon escarcelle absolument vide, tout cela était à Aden, une centaine de lieues plus loin !

J'écrivis en France et me résignai à attendre la réponse. Un voyageur doit avoir une provision inépuisable de patience.

Je mettais en ordre mes collections; je complétais mes notes de voyage, mes croquis; j'allais chercher quelques insectes, quelques volatiles aux environs de M'Koullou; mais le soleil, dès la fin d'avril, m'interdit de faire aucune excursion de huit heures du matin à cinq heures du soir.

Ainsi parqué à Massaouah, la vie était bien monotone. La scène la plus curieuse qui vint en rompre l'uniformité fut une cérémonie religieuse des musulmans, le *Zirck*, qui avait lieu presque toutes les nuits.

Lorsque, du haut du minaret, le muezzin a, pour la dernière fois, appelé les croyants à la prière du soir, que tout est rentré dans le silence, que l'air est calme et la nuit resplendissante, des derviches s'assemblent devant la mosquée et se rangent en cercle, les bras pendants le long du corps, les deux pieds serrés l'un contre l'autre. Le chef se place au centre du cercle; quelques enfants se groupent autour; on entonne des versets du Coran. Bientôt les derviches balancent leur corps d'arrière en avant en prononçant avec effort, d'une voix rauque et gutturale, le mot *Allah* (Dieu) qu'ils scandent en deux syllabes suivant le balancement du corps.

Très-lent au début, le mouvement s'accélère, se précipite... les derviches, les pieds toujours immobiles, se balancent avec une prodigieuse rapidité, si bien qu'ils n'ont pas le temps de prononcer

Allah. On n'entend plus qu'un son inarticulé qu s'échappe de leur poitrine haletante à chaque oscillation. N'en déplaise aux derviches, je me permettrai de comparer leur prière accélérée à l'échappement de vapeur d'une locomotive marchant à petite vitesse.

La nuit s'avance cependant; les derviches se balancent toujours et se balanceront encore jusqu'à ce qu'ils tombent écumants en catalepsie. L'idéal serait de se balancer sans repos ni trêve jusqu'à l'heure suprême où Mohammed, les saisissant par la chevelure, les enlèvera dans son paradis pour les y faire jouir du sourire éternellement vierge des houris.

Je comptais les jours, les heures, en attendant le retour du paquebot. Plus d'une fois un feu allumé sur le bord de la mer et simulant la fumée d'un steamer me causa d'amères illusions. Un mât se profile enfin à l'horizon! Le paquebot entre dans le port..... J'ai des lettres de ma famille, de mes amis.....

En possession de ce bienheureux métal, dont on ne peut pas plus se passer en Abyssinie qu'ailleurs, je voulus, avant de quitter définitivement les rives de la mer Rouge, visiter l'archipel de Dahlak, où l'on fait la pêche des perles.

J'arrivai malheureusement trop tard, la saison de la pêche était passée.

La grande île de Dahlak, celle que j'ai parcourue, est formée par un mélange de coraux et de roches volcaniques. On comprend dès lors que, le soleil aidant, c'est bien le pays le plus sec, le plus aride, le plus désolé que l'on puisse rêver.

L'île, élevée de quelques mètres seulement au-dessus de la mer, est plate. Ses côtes sont profondément déchiquetées, formant partout des baies, des caps, dont l'accès est fort difficile, même pour les barques d'un petit tonnage.

La végétation y était bien maigre : quelques mimosas, quelques palmiers doûm, qui poussaient en dépit d'un sol pierreux que ne semblait pas couvrir le moindre humus.

L'île est habitée cependant, et j'y avais été reçu de la façon la plus hospitalière, grâce à une lettre que m'avait donnée pour le cheik de Dahlak le gouverneur de Massaouah, Arakel-Bey. Neveu de Nubar-Pacha, et Arménien d'origine, Arakel-Bey avait reçu une éducation tout à fait française; il parlait la plupart des langues européennes, et savait même apprécier toutes les délicatesses de leur littérature, joignant à ces connaissances variées beaucoup de bienveillance et une exquise distinction. L'Égypte fit une perte le jour où il périt malheureusement à Goundet, dans cette guerre que le Khédive a entreprise contre l'Abyssinie.

Il y a dans l'île de Dahlak des hommes et des ani-

maux ; il faut donc qu'il y ait de l'eau douce, ou tout au moins de l'eau réputée telle.

Vers le centre de l'île, de place en place, on voit à la surface du sol une roche bleuâtre, très-dure, aux arêtes vives et tourmentées, qui forme de grands filons déprimés dans leur milieu, de telle sorte que les deux bords ressemblent aux lèvres d'une cicatrice. Si le filon vient à s'élargir, la dépression s'accentue et finit par devenir une fissure quelquefois très-profonde. C'est là que, dans la saison des pluies, l'eau s'emmagasine en quantité suffisante pour les rares habitants et leurs petits troupeaux de chèvres.

Cette eau est loin d'être bonne ; cela tient peut-être à ce que le sol, en grande partie de formation marine, serait imprégné de sel.

Il y a des insectes partout, et il n'existe pas de pays si désert, si brûlé qu'on l'imagine, où le naturaliste ne puisse faire quelque capture intéressante.

Une plage sablonneuse, située à une certaine distance du petit village où j'habitais, nourrissait notamment quelques insectes fort curieux, mais aussi très-difficiles à saisir (*Cicindela*). Ils couraient sur le sable humide avec une agilité diabolique ; le moindre bruit, une ombre même, suffisaient pour les faire envoler. J'étais obligé de ramper à plat ventre pour m'en approcher à distance convenable, et

dans cette position, le soleil, malgré mon grand chapeau, me frappait en plein sur la nuque. J'avais beau partir avant le jour, le soleil me chassait toujours trop tôt.

Un matin, je m'oubliai jusqu'à dix heures. Il me fallait une heure pour revenir au village. Il faisait une chaleur épouvantable qui faillit m'être fatale En rentrant dans la maison que j'habitais, sous l'influence sans doute d'un changement subit de température, je tombai évanoui. Ismaïl, mon petit domestique arabe, eut l'intelligente idée de me jeter de l'eau à la figure. Je revins à moi. Immédiatement je respirai de l'ammoniaque et en mis un peu dans de l'eau dont je me frottai les tempes. Mon cuisinier avait heureusement mis le pot-au-feu; le bouillon me fit un excellent bain de pied, où j'ajoutai force sel et piment.

C'était bel et bien un commencement d'insolation; quelques instants plus tard j'étais foudroyé. J'en fus quitte pour la peur et une forte migraine qui dura plusieurs jours, mais je m'empressai de quitter cette plage inhospitalière et revins tout de suite à Massaouah.

On ne peut pas dire cependant, malgré la chaleur torride qui rend les rives de la mer Rouge si dangereuses pendant l'été, que Massaouah soit malsain. Il n'y règne pas de maladies, ni épidémiques ni endémiques. Mais les Européens y deviennent

promptement anémiques, et malheur à eux s'ils sortent en plein midi, pendant les mois de la saison chaude. On a beau porter d'épais et vastes chapeaux, des *kouffis*, sortes de voiles en soie, se munir d'ombrelles, rien n'y fait. Le sol, comme une brique réfractaire, rejette les rayons de chaleur avec une telle intensité, que cela suffit pour amener une insolation. On en a vu, hélas ! de tristes exemples.

Les Abyssiniens, habitants de la montagne, ne sont pas eux-mêmes à l'abri de cette pernicieuse influence du soleil, quand ils descendent dans les plaines brûlantes du littoral.

C'était à la fin de juin ; il faisait si chaud à Massaouah que nous en étions réduits, pour pouvoir dormir, à nous coucher sur une natte en plein air ; encore est-il que le drap le plus léger nous paraissait insupportable. Parfois je me jetais à l'eau au milieu de la nuit, et je me recouchais tout mouillé pour trouver dans l'évaporation une bienfaisante fraîcheur qui permît aux paupières de se fermer.

On pense bien que j'avais hâte de quitter cet affreux pays, malgré le bienveillant accueil du vice-consul M. le comte de Sarzec, de M. Coulbaut et de M. Duflot, missionnaires lazaristes, et de MM. Van Bauxhall et Carrière, représentants de la maison Tramier-Coste et Cie, de Marseille, que je suis heu-

reux de pouvoir remercier ici de tous les services qu'ils m'ont rendus.

Entre Massaouah et Aden, les communications par la voie des paquebots sont longues et dispendieuses : il faut remonter en Égypte pour descendre ensuite toute la mer Rouge. Je trouvai beaucoup plus simple de faire le voyage directement sur un *boutre* arabe.

Les boutres sont de grandes barques non pontées, sauf à l'arrière, qui, comme dans les plus anciens navires, est surélevé ; l'avant, au contraire, est bas et très-effilé. Ces barques n'ont qu'un mât muni d'une longue antenne qui soutient une grande voile à peu près carrée. Avec vent arrière ces boutres sont fins marcheurs, mais le maniement de cette immense voile exige, surtout pour virer de bord, de grandes précautions, si l'on ne veut chavirer et devenir la proie des requins qui ne manquent jamais de rôder autour de la barque.

J'arrètai mon passage sur un de ces boutres, jolie barque toute neuve et jaugeant près de 50 tonneaux.

L'heure du départ fut fixée ; mais, comme on le sait, l'exactitude n'est pas une vertu arabe. On ne pourra jamais faire comprendre à un Oriental ce mot si vrai de nos voisins d'outre-Manche : *Times is money*. J'allais chaque jour, et plusieurs fois par jour, tourmenter le *raïs* (capitaine) pour le décider à lever l'ancre.

« *Boukra in cha Allah!* » me répondait-il; « demain, s'il plaît à Dieu. »

J'attendis ainsi huit jours! c'était plus que je n'avais de patience. Je fis porter mes caisses à bord, et, prenant mon couteau, je déclarai que si dans une heure on ne levait pas l'ancre, j'allais couper le câble et partir tout seul.

Le raïs me prit fort heureusement au sérieux, et nous partîmes. Sans cela j'eusse été fort embarrassé de mettre ma menace à exécution.

Un tel empressement, — après huit jours d'attente! — dépassait tout ce que mon Arabe avait imaginé.

« Pourquoi, me disait-il, es-tu si pressé? tu arriveras toujours, s'il plaît à Dieu, demain ou dans un mois. C'est écrit. »

Il se trouva que le propriétaire du boutre était un Banian qui, ayant amassé, sou par sou, une petite fortune à Massaouah, retournait dans l'Inde, son pays, emmenant avec lui un petit troupeau de boucs pelés, de brebis galeuses, dans le corps desquels il voyait les âmes de ses ancêtres ou de ses amis.

Le voyage de Massaouah à Aden dure ordinairement de cinq jours à deux mois. Prenant une moyenne et supputant les avaries probables, j'avais, pour ma nourriture, embarqué une cinquantaine de poules dans une cage. Quand le Banian s'en

aperçut, nous étions fort heureusement en mer, car il ne m'eût, ni pour or ni pour argent, admis sur son bateau. Le vent était contraire pour retourner à Massaouah; je n'avais donc rien à craindre; le Banian ne jetterait certainement pas mes poules à la mer : c'eût été les tuer, crime capital pour un croyant de la métempsycose. Il imagina de me les acheter ; mais n'ayant rien autre chose à me mettre sous la dent, je dus résister à l'appât d'un bénéfice de 200 à 300 pour 100. Le Banian en fut réduit à s'aller cacher à fond de cale, entre les caisses et les ballots, toutes les fois que l'on coupait le cou à un de ces malheureux volatiles.

Nous eûmes un vent terrible, mais favorable. A chaque rafale le mât craquait, la proue du bateau plongeait dans la lame; il était impossible de se tenir debout et d'allumer du feu. Mais nous filions comme une flèche, tant et si bien que le soir du quatrième jour, après avoir passé sous les canons anglais de Périm et franchi le détroit de Bab-el-Mandeb, nous étions en vue d'Aden.

Mon Banian jubilait. Je n'avais pu manger que deux poules. Je ne m'en plaignais pas, et je regrettais seulement de ne pas les lui avoir vendues.

Nous étions tout près d'Aden, mais pas encore dans le port, quand tout à coup survint un calme plat, aussi splendide que désespérant. Pas une ride sur l'eau, pas un souffle dans l'air. La voile tombait

inerte le long du mât. Nous restâmes ainsi vingt-quatre heures. Au bout de ce temps, je vis à l'horizon une masse noire qui marchait vers nous en grossissant à vue d'œil.

C'était la malle anglaise, et le paquebot que je devais prendre pour me rendre à Zanzibar partait le surlendemain. Si je le manquais, il me fallait attendre vingt-sept jours à Aden, et j'avais ouï dire que la vie dans cette résidence n'est ni agréable ni économique.

Je déclarai au raïs que je lui ferais un cadeau de dix thalaris (52 fr. 50) si nous arrivions à temps. Cette perspective le tira de son apathie. Il n'y avait qu'un moyen d'arriver : marcher à l'aviron. Ce n'était pas du goût de l'équipage. Pour électriser ses hommes, le raïs saisit un bâton et administra aux matelots une volée dans toutes les règles.

Il y eut un moment d'un tumulte indescriptible. Plusieurs hommes de l'équipage, agiles comme des singes, grimpèrent au mât et dans les cordages, d'où ils ne voulurent descendre qu'à la condition que je me portasse garant qu'il ne leur serait infligé aucune correction.

Tout rentra dans le calme ; mais l'effet était produit, on s'empara des avirons, et, aux chants cadencés d'une cantilène monotone, chacun se mit à ramer.....

Au bout de quatre heures, j'étais à terre. Pour

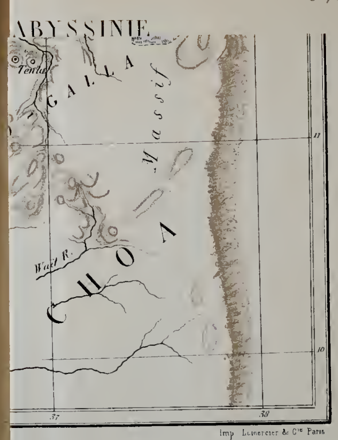
indemniser les matelots, je leur donnai mes poules, qu'ils ont dû vendre fort cher au Banian. Il n'y a pas grand mal d'ailleurs à duper un trompeur, et les Banians sont passés maîtres en cette matière.

Je ne pus, à mon grand regret, visiter Aden, le Gibraltar de l'océan Indien, assis au fond de son cratère, où ses gigantesques citernes seraient impuissantes à l'empêcher de mourir de soif, si les Anglais n'avaient établi d'immenses machines à distiller l'eau de mer.

Après une visite au consulat de France, où j'avais reçu de M. Chauvet le plus cordial accueil, je montai sur l'*Euphrate*, paquebot d'une Compagnie anglaise qui m'emporta à Zanzibar.

392

392'



Imp. Lemercier & Cie Paris

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES GRAVURES

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE.

SEP 1 1 1987

DT
377
R34
1880

Raffray, Achille
Abyssinie. 2. éd.

PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY